
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google[™] books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

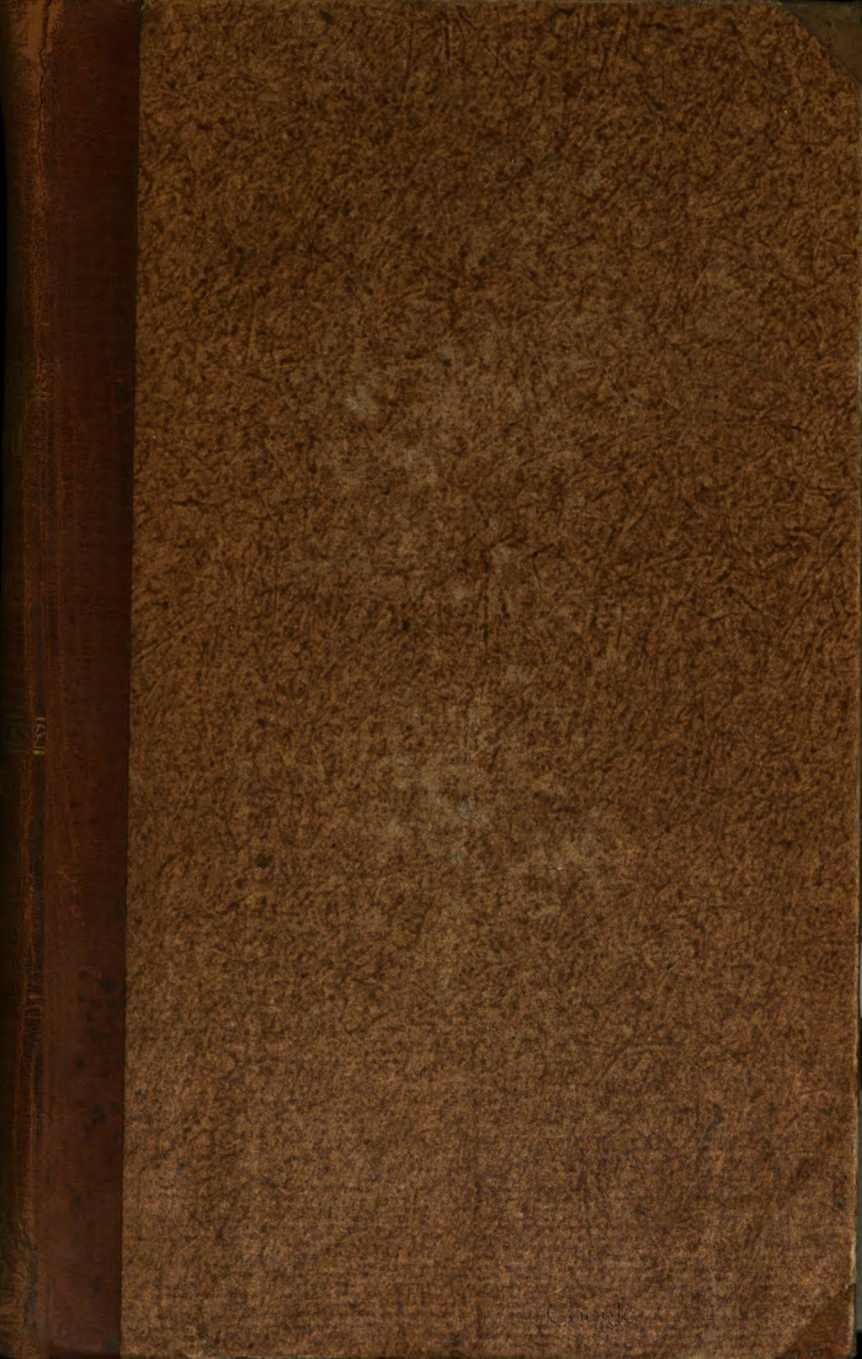
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Gall. 9.
359²

Gabenne



**BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS**

HISTOIRE DE FRANCE.

Poissy. — Imp. d'Olivier-Fulgence.

HISTOIRE DE FRANCE

DES DEPUIS

LES ORIGINES GAULOISES JUSQU'A NOS JOURS,

PAR M. AMÉDÉE GABOURD.

SECONDE ÉDITION,

Revue et considérablement augmentée.

TOME PREMIER.

PARIS.

WAILLE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE CASSETTE, 8;

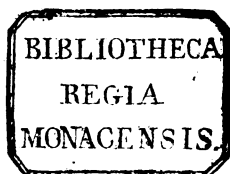
PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES, RUE DU POT-DE-FER-S.-SULPICE, 8.

LYON.

PERISSE FRÈRES, IMP.-LIBRAIRES. GRAND'RUE MERCIÈRE, 33.

1843.

4124. D.



PRÉFACE.

L'auteur de ce livre a étudié avant tout la vérité. Toute simple que paraisse cette recherche, par le temps qui court, elle n'est point si commune qu'on ne doive l'accueillir comme un progrès en dehors de l'ornière.

En acceptant les longues et laborieuses investigations de la vieille science, à l'aide desquelles on est parvenu à connaître et à coordonner les faits, il n'a pas dédaigné de suivre souvent les appréciations plus intelligentes de l'école moderne. Cinquante ans d'épreuves nous ont appris la solution d'un grand nombre d'énigmes historiques; ce que nos yeux ont vu, ce que nos oreilles ont entendu, ce pré-

sent où nous vivons, tout cela est bien de nature à éclairer notre entendement et à nous mettre en garde contre les erreurs accréditées.

Jusqu'à ce jour on a donné au public un nombre considérable d'histoires de France. Cette grande abondance de documents inquiète le lecteur. On ne se rend pas compte de la cause qui a multiplié tant d'essais infructueux ; et, le dégoût succédant à la curiosité, le découragement à l'impatience, beaucoup d'hommes éclairés concluent qu'une bonne histoire de notre pays est impossible à faire. Nous ne nous hasarderons pas à trancher aussi nettement une question aussi grave, mais nous comprenons tout ce que l'œuvre présente de difficile.

L'histoire de notre pays est toute complexe : la France, telle qu'elle existe aujourd'hui, s'est formée lentement et péniblement de la réunion successive de plusieurs petits peuples différents de mœurs, d'intérêts, souvent de langue et d'origine. Chacun de ces peuples a une personnalité, une individualité, conséquemment une histoire à part. Il n'en est aucun qui, pris isolément, n'offre un spectacle dramatique, une physionomie distincte ; mais si l'on essaie de les grouper et de les voir de haut ou de loin, on trouve que cette foule d'intérêts partiels, rivaux et exclusifs, nuisent à l'intérêt général. Dès lors il arrive qu'au lieu d'une histoire nationale, on n'a trop souvent qu'une nomenclature sèche de traités, de guerres, d'alliances, de courtisans ou de princes, souvent bien peu dignes d'être tirés de l'oubli. Pour ce qui est de l'ordre providentiel des événements, de la pensée, de la vie des nations et des diverses

phases par où passèrent leur civilisation et leur intelligence, on n'a rien qui ne soit incomplet, aride et sans harmonie. Les révolutions elles-mêmes ont ajouté aux embarras de l'historien en promenant la charrue du novateur sur les limites des provinces et l'équerre de la loi sur leurs coutumes. Arles, l'ancienne métropole de la Gaule impériale; Autun, l'une des capitales de la Gaule féodale; Dreux, la ville sainte des druides; Vienne, dont l'origine se perd dans les siècles; Narbonne, l'ancienne colonie militaire; Pau, la vieille capitale d'Henri de Navarre; Nîmes, qui aime à se dire fondée par Hercule; Besançon, Arras, Amiens, villes au caractère espagnol; Lyon, Marseille, Toulouse, rivales d'Athènes; Avignon, cité sainte; Strasbourg, place forte de l'empire; Dunkerque et Calais, l'une flamande, l'autre anglaise; Soissons, siège des rois neustriens; Saint-Malo et Lorient, berceaux de notre gloire maritime; Saint-Étienne, Mulhausen, Valenciennes, le Havre, temples de l'industrie ou de la richesse moderne, toutes ces villes ont été nivelées; on les a abaissées à l'uniforme condition de chefs-lieux de département ou d'arrondissement, on les a soumises (quelquefois en dépit de vingt siècles de traditions) au joug de la même fiscalité et de la même obscurité politique. Sans doute cette France de convention se prête plus facilement à l'impulsion administrative, mais il est juste de constater qu'ainsi constituée elle tend de plus en plus à rendre pénible l'œuvre de celui qui entreprend de raconter l'histoire de son passé.

On sent que pour une pareille tâche il faut que l'écrivain puisse s'identifier avec la nationalité des divers peu-

ples, rassembler en un seul être collectif la vie, la chair, l'âme de chacun, et non seulement leurs ossements et leurs cartulaires. Il faut que l'esprit vivifie la lettre morte, et qu'on sente des cœurs humains palpiter là où l'on ne voyait que des figures de cire. Il faut enfin, en les décomposant, retrouver les races éteintes, rendre aux populations trop confondues leurs instincts, leurs rivalités, leur costume; ne pas se borner à enregistrer les conquêtes, les partages et les invasions, mais encore montrer du doigt quelle grande réaction ces événements opérèrent sur les vaincus et sur les maîtres.

L'auteur de ce livre n'a point osé se croire appelé à réaliser sur une aussi large base les vues qu'il indique, et à donner au public une histoire nationale complète. Un jour, peut-être, entreprendra-t-il de lutter contre les difficultés d'une œuvre ainsi agrandie : cette fois, bornant sa tâche et la proportionnant à ses forces, il a essayé de faire ressortir, dans un cadre naturellement étroit, tout ce que nos annales offrent de plus digne d'attention. Il s'est proposé la vérité pour but, la clarté pour règle. Il a tâché de résoudre le problème, très-difficile d'ailleurs, de réduire le récit des faits à des proportions assez minces sans exclure l'intérêt. Il a voulu que son livre, sans suppléer, pour les hommes spéciaux et les amis de la science, à ce qu'on ne peut trouver que dans des ouvrages fort étendus, donnât à la grande majorité des lecteurs une idée nette de notre histoire, et leur fût comme une série de jalons qui, s'ils ne sont pas la route, servent du moins à l'attester. Il a cherché à remplacer, avec utilité sous le point de vue des con-

naissances, avec avantage sous celui de la méthode et de la pensée morale, la plupart de ces prétendus résumés qu'on donne au peuple, à la jeunesse, aux femmes et à une portion très-respectable du public, et qui n'ont eu jusqu'à ce jour d'autre résultat que de dégoûter de notre histoire ou de la faire voir sous un masque faux, antisocial, irréligieux et souvent ridicule.

Il a écrit en outre en vue de la jeunesse des deux sexes, entre les mains de laquelle on ne place trop souvent que des abrégés incomplets, et qui, s'ils sont dus à des plumes savantes, sont trop habituellement peu compréhensibles ou dangereux; qui encore, s'ils émanent d'hommes religieux et honnêtes, manquent trop souvent le but par leur grande infériorité scientifique ou par l'expression passionnée et inintelligente qui préside au récit des événements modernes.

Il fallait pour l'instruction publique, pour le peuple et même pour le savant au repos, un résumé qui fût mis par un homme de la vie actuelle au niveau des idées acquises, par un chrétien au point de vue de la vérité religieuse; qui pût être placé par la mère entre les mains de sa fille, sans que le récit des faits laissât dans une âme vierge une impression mauvaise; qui dût être conseillé par le professeur à son élève, par le maître à l'ouvrier, par l'écrivain à son pays, sans que les imperfections ou les lacunes de la science y donnassent lieu de soulever le dédain contre une œuvre religieuse.

Surtout l'auteur s'est défié de tout système et n'a point cherché à mettre en relief, dans l'histoire du passé, ce qui

pouvait s'accommoder avec telle idée favorite du temps où nous vivons. Les annales d'un grand peuple sont une grande chaîne dont chaque anneau porte l'empreinte du siècle où il est sorti de la forge ; c'est vouloir tordre le fer refroidi que de ne pas respecter cet ordre de choses établi par la nature même. Soit qu'on juge les rois et les peuples, il faut se placer sur le terrain où ils agissaient et faire la part des idées qui prévalaient de leur temps. Alors seulement nous apprécions le passé tel qu'il est, sans mépris ou sans colère ; et au lieu d'avoir ajouté une brochure de plus à ces factums politiques que chaque jour voit éclore et disparaître, on a doté son pays d'un ouvrage destiné à vivre.

Une seule pensée a dominé l'auteur de ce livre : la pensée religieuse et catholique. Fermeement convaincu que toutes les vérités se tiennent dans l'ordre naturel et qu'elles se rattachent ainsi nécessairement à la grande vérité chrétienne, qui est une et immuable, c'est cette dernière qu'il a prise pour règle de ses jugements, pour flambeau de sa marche. La foi qui ne trompe pas ne peut conduire à des appréciations erronées. Cette idée est bien simple, beaucoup la trouveront d'une simplicité extrême ; mais nous les engageons à lire et ils verront si l'auteur s'est beaucoup trompé en la prenant pour base. On reconnaîtra, nous l'espérons, que la charité peut être introduite dans l'histoire aussi bien que l'espérance, et que nulle opinion consciencieuse n'est froissée par celui qui parle sous l'inspiration chrétienne. Notre sainte religion n'est-elle pas aussi ennemie de la tyrannie que de la révolte ? ne commande-

t-elle pas la justice et la miséricorde aux puissances, l'obéissance et la paix aux faibles, et n'intervient-elle pas (c'est là son plus beau rôle) au milieu des misères humaines pour les consoler et les adoucir? On ne s'égare jamais en la prenant pour guide.

Pour se soustraire au danger des appréciations inexactes et contestables que les événements contemporains appelaient, pour éviter tout ce qui pourrait être partialité (et comment se dépouiller de toute prévention sur un terrain aussi difficile?), l'auteur, arrivé à l'époque la plus moderne de notre histoire, a cru devoir se borner à la mention chronologique des faits; c'est assez pour compléter son livre. Les hommes qui ont assisté à nos luttes n'ont pas besoin qu'on leur en fasse le récit; nos enfants ont encore moins besoin d'être associés à nos souffrances ou à nos divisions. D'ailleurs beaucoup d'idées en sont encore à l'état d'épreuve, beaucoup de faits ont besoin de la sanction du temps pour être convenablement jugés, et dès lors la plus grande réserve était imposée à l'historien.

Ce simple exposé du plan qu'il a suivi et des principes qu'il a pris pour règle nous a paru nécessaire pour éclairer le public; nous attendons son arrêt avec sécurité et confiance.

Décembre 1842.

Le bienveillant accueil que ce livre a reçu et qui a dépassé nos espérances, nous autorise à en donner une nouvelle édition. Aucun soin n'a été épargné pour rendre cette œuvre digne de notre but. De nombreuses améliorations y ont été introduites ; des chapitres entiers ont été refondus ou ajoutés. Les imperfections de détail, qui avaient échappé à la rapidité d'une première composition, ont été corrigées avec une sollicitude scrupuleuse.

PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE DES GAULOIS.

CHAPITRE PREMIER.

ÉTAT DE LA GAULE AVANT LA DOMINATION ROMAINE.

§ 1. Diversité des races. — Premiers âges.

La Gaule (*Gall-tachd*, terre des Galls) comprenait le vaste territoire borné par le Rhin, les Alpes, la Méditerranée, les Pyrénées et l'Océan.

D'autres contrées envahies à diverses époques par les Gaulois, et colonisées par eux, portaient aussi le nom de Gaule : c'étaient les provinces situées au nord de l'Italie. Elles furent appelées par les Romains Gaule cisalpine (en-deçà des Alpes) par opposition à la Gaule proprement dite nommée transalpine (au-delà des Alpes). Plus tard les pays cisalpins prirent le nom de Gaule *togata* (portant le toge) et les provinces situées entre le Rhône, la mer

et les Alpes, celui de Gaule *braccata* (vêtue de braies)*. Ces subdivisions amenèrent l'usage de dire indistinctement la Gaule ou les Gaules.

Les *Galls* (Gails, Gaëls) portaient aussi le nom de *Celtes* : plusieurs historiens ont voulu voir dans les Galls et dans les Celtes des races différentes. Ce sentiment paraît erroné**.

Aussi loin que s'étendent les notions historiques, on voit la race aborigène *** des Galls ou Celtes, qu'on suppose venue primitivement des régions du Caucase, établie entre le Rhin, l'Océan, la Garonne, les Cévennes, l'Isère et les Alpes. Les Galls occupaient en outre les îles de l'archipel britannique : les débris de leur langage**** et de leurs mœurs nationales subsistent encore dans certains cantons de l'Irlande et de la haute Écosse : c'est d'eux que la contrée encore appelée pays de Galles a retenu son nom.

L'espace compris entre la Garonne, les Cévennes et l'Isère, au nord, les Pyrénées et la Méditerranée, au sud, était habité par la race des Ibères, peuples aborigènes de l'Espagne septentrionale : l'opinion la

* La toge était un vêtement romain, et les braies un pantalon assez large à l'usage des Gaulois.

** Selon que le nom des Galls, qu'on prononçait vraisemblablement Gails ou Gaëls a été traduit par les Grecs, il nous a été transmis, défiguré ; les latins les ont nommés *Galli*, les Hellènes Κελτοι (*Gaulois, Celtes*). Les Grecs, dont les connaissances géographiques étaient peu étendues, donnaient d'ailleurs ce nom de Celtes à toutes les nations de l'Europe occidentale, de même qu'ils appelaient Scythes tous les peuples du Nord, Indiens toutes les races de l'Orient par-delà la Perse, Éthiopiens tous les hommes du continent africain, moins l'Égypte.

*** Les aborigènes sont les plus anciens habitants d'un pays, ceux qui, après la dispersion du genre humain, s'y sont les premiers fixés, et sur l'origine desquels on ne connaît rien de certain.

**** Le Gaëlic.

plus vraisemblable* sur les Ibères les fait venir de l'ancienne Ibérie-Asiatique, contrée voisine de la Colchide et de la grande Arménie** : leur invasion remonterait donc à une époque très-reculée et aurait précédé la fondation de Rome. Le type et la langue de ce peuple se sont conservés dans les montagnes du pays Basque***.

Les Galls envahirent le pays des Ibères et pénétrèrent jusque dans le cœur de l'Espagne. De la fusion des deux races naquit la nation celtibérienne**** et la province qui retient encore aujourd'hui le nom de Galice fut peuplée par une tribu des Galls. On porte la date de ces expéditions vers le xvi^e siècle avant l'ère chrétienne.

Pendant que les races celtiques s'établissaient dans le cœur de l'Espagne, des tribus ibériennes, les Sicanes et les Ligures, refoulées par les conquérants du nord, franchirent les Pyrénées-Orientales et se dirigèrent vers les Alpes maritimes en suivant les rives de la Méditerranée. Les Sicanes entrèrent en Italie, peuplèrent le midi de cette presqu'île et même la Sicile, qui reçut leurs noms*****. Les Ligures se fixèrent dans les pays appelés plus tard le Languedoc, le bas Dauphiné et la Provence, et enfin dans le nord de l'Italie, jusque sur les bords de l'Arno.

* Arias-Montanus, Josèphe, Varron, Pline ont partagé cette opinion. Mégasthène, dans un fragment rapporté par Strabon, émet une hypothèse toute contraire, mais que tous les faits historiques s'accordent à contredire.

** L'ancienne Ibérie asiatique porte aujourd'hui le nom de Géorgie.

*** Dans son livre intitulé *Prüfung der untersuchungen über die urbervohner Hispaniens, vermittelt der Waskischen sprache*, M. W. de Humboldt a cherché à établir par l'analogie des langues, l'identité des Basques et des Ibères.

**** Celte—Ibère.

***** Sicania.

Plus tard les Galls transalpins passèrent le Rhône et les Alpes, dépossédèrent les Ligures des provinces voisines du Pô et refoulèrent vers le sud les Sicanes. Cette invasion fut l'œuvre d'une horde qui s'attribuait le nom d'Ambra ou Ombres (les vaillants). Le territoire qu'elle enleva aux Ligures et aux Sicanes, et qui répondait à l'Italie septentrionale, moins les rivages du golfe de Gênes, prit selon sa position géographique les noms d'Isombrie, d'Ollombrie et de Vallombrie (basse Ombrie, haute Ombrie et Ombrie maritime). Cette dernière division de l'empire gallo-ombrien était bornée au midi par le Tibre.

Les Étrusques ou Rhasènes, peuples du nord de la Grèce, abordèrent à leur tour en Italie vers le ^x^e siècle avant J.-C., et, après des luttes mêlées de succès divers contre les races galliques, soumirent une partie des Ombres et leur enlevèrent les riches provinces situées entre le Tibre et le Pô. Les pays voisins du Tésin, de l'Adda, des lacs italiques et des Alpes restèrent seuls sous la domination des Galls, et prirent dans la suite, comme on l'a dit plus haut, le nom de Gaule cisalpine.

Vers la même époque (du ^{xv}^e au ^{xi}^e siècle avant J.-C), les Phéniciens, peuple dont les expéditions commerciales sont célèbres dès la plus haute antiquité, attirés par le désir d'exploiter les riches mines d'or, d'argent et de cuivre dont regorgeaient les montagnes des Galls et des Ibères, établirent de nombreux comptoirs le long des rivages de la Gaule transalpine ; ils ouvrirent, du pied des Alpes maritimes jusqu'à l'Èbre et le long de la Méditerranée, une route célèbre qui mettait en communication l'Italie, les Gaules et l'Espagne ; ils fondèrent, près des bouches du Rhône, la ville de Nemausus (Nîmes),

et celle d'Alesia, dans le pays d'Autun. Pour obtenir par le commerce ces immenses conquêtes de la civilisation sur l'état sauvage, il leur fallut livrer d'interminables combats avec les tribus indigènes, races barbares qui s'effrayaient des mœurs incon-
nues de l'Asie.

Ces invasions presque fabuleuses, mais dont les vestiges ne sont pas tellement détruits qu'on ne puisse quelquefois les retrouver, donnèrent naissance à des traditions défigurées, à des rêveries mythologiques que la crédulité des peuples nous a transmises. On supposa que l'Hercule gaulois, Ogmius, avait dompté les Ibères; cette tradition rappelait les incursions des Galls dans les pays espagnols. La Grèce et Rome de leur côté adoraient l'Hercule de Tyr, le fils de Jupiter et d'Alcmène, dompteur de monstres, qui avait purgé de brigands la Ligurie et les contrées ibériennes. La fable nous raconte les travaux de ce demi-dieu, au nombre desquels elle mentionne le meurtre de Ligor (Ligur) et d'Albion, fils de Neptune, la construction d'Alesia et de Nîmes, et enfin la grande voie qui, commencée au pied des Alpes, s'arrêtait au détroit de Gibraltar, encore appelé de nos jours les colonnes d'Hercule. N'est-ce pas là évidemment la personification des entreprises de la nation phénicienne?

Une nouvelle tribu Celtique, celle des Cimmériens que nous appellerons, avec les historiens romains, les Cimbres (Kymris), vint à son tour conduire ses chariots et ses troupeaux sur le territoire des Gaules. Les Cimbres étaient une race féroce, si redoutée des nations grecques et des peuples de l'Asie-Mineure, que l'antiquité plaçait dans leurs marais de la Chersonèse (*le Palus-Méotides*) l'en-

trée des royaumes infernaux. Leurs brigandages les avaient rendus un objet d'effroi ; on les accusait d'être un peuple anthropophage ; leurs horribles sacrifices humains de la Tauride éloignaient d'eux les étrangers et les voyageurs.

C'est vers le ^{vi}^e siècle avant J.-C. que l'on rapporte communément l'invasion de ces hordes dans le pays des Galls : on dit que les Scythes, chassés par les Massagètes, vinrent fondre dans le Palus-Méotide et en refoulèrent les habitants. Les Cimbres, ne pouvant engager une lutte inégale, prirent le parti d'émigrer. Les uns remontèrent le Danube, traversèrent les sombres forêts teutoniques, et ayant franchi le Rhin vinrent camper entre ce fleuve et la Loire : les autres se dirigèrent vers le Nord et envahirent quelques contrées voisines de la mer Baltique : c'est de ces nouveaux occupants qu'une presqu'île danoise, le Jutland moderne, reçut le nom de Chersonèse-Cimbrique. Nous les verrons plus tard reparaitre et menacer à leur tour les terres des Galls et la république romaine.

Pendant que les barbares Cimbres envahissaient, à main armée une partie des Gaules, des colonies de Rhodiens et de Grecs d'Ionie entamaient ce pays vers le midi et sur les côtes.

L'une de ces colonies, venue de Phocée, ville grecque d'Asie-Mineure, fonda Massilia (Marseille) sur le rivage des Ségobriges, nation gauloise. Cet événement eut lieu six cents ans avant l'ère chrétienne.

A une époque moins reculée, mais dont la date est incertaine, des hordes de guerriers appelés *Belges* (Bolgs, Belg, *belliqueux*), venus des contrées germanes, et qu'on présume avoir jadis peuplé la Pannonie et les bords du Pont-Euxin, envahirent la partie septentrionale des Gaules et s'établirent à

leur tour entre le Rhin et la Seine : quelques-unes de leurs tribus pénétrèrent même jusques dans la région voisine des Pyrénées : ce furent les *Arécomiques* et les *Tectosages* : ces derniers fondèrent Tolosa (*Toulouse*).

Ainsi quatre grandes races de barbares et plusieurs colonies grecques et phéniciennes peuplèrent l'ancien territoire des Gaules.

Les trois races Scythiques, confondues par les Grecs sous le nom de Celtes (les Galls, les Cimbres et les Belges), différaient essentiellement de la race méridionale (les Ibères), soit par leurs mœurs, soit par la conformation de leurs traits. Les Celtes, peuples à cheveux blonds et d'une taille très-élevée, étaient graves, hospitaliers, sociables, pleins de courage et de loyauté ; les Ibères, au contraire, petits, bruns, adroits, pétulants, farouches et d'un commerce peu sûr. Chez les Celtes, les femmes étaient esclaves naturelles de leurs maris, mais chez les Ibères elles jouissaient d'une grande indépendance et d'une telle estime que les hommes n'entreprenaient rien sans leurs conseils, ni expéditions lointaines, ni guerres, ni alliances.

Les Grecs de Massilia et de son territoire avaient conservé intact le dépôt de leur civilisation et de leur poésie : longtemps menacés par les tribus indigènes et obligés de leur livrer de fréquents combats, ils se considérèrent moins comme des fils adoptifs de la Gaule que comme des étrangers campés chez un peuple ennemi. Aussi, lorsque leur établissement ne fut plus contesté, jouirent-ils d'une complète indépendance, et ne se rattachèrent-ils au reste du pays que par les liens de l'industrie et du commerce maritime.

Les deux grands peuples celte et ibérien se divi-

saient en plusieurs nations secondaires, quoique puissantes ; chacune de ces nations secondaires ralliait sous son patronage des peuplades et des tribus. Ce fut d'abord un ordre politique sans autre règle que l'instinct de la conservation ou l'empire de la force sauvage ; puis, avec un degré de civilisation plus avancée, une forme de gouvernement essentiellement fédérative. A la longue les traces des guerres suscitées par les invasions des Cimbres et des Belges avaient fini par s'effacer, et aucun ressentiment grave ne troublait l'harmonie générale des différents peuples gaulois.

Nous allons rapidement mentionner les nations dont le rôle a eu le plus d'importance. La race des GALLS comptait dans son sein les Arvernes (*Ar-fea-rann*, haute terre), aujourd'hui l'Auvergne, peuplade illustre et considérable ; les Edues ou pasteurs (*ædh*, mouton), dont le territoire s'étendait jusqu'à la Saône, l'Allier et la moyenne Loire ; les Séquanes, peuples de la Franche-Comté et des pays où la Seine (*Sequana*) prend sa source ; les Bituriges, habitants du Berri ; les Helvétiens (*Ealbha-et*, pays des troupeaux), qui sont les Suisses modernes ; les Allobroges (*All-brog*, hauts villages), peuples du Dauphiné septentrional ; enfin les tribus éparses dans les Alpes pennines.

Les nations CIMBRIQUES ou cimmériennes les plus illustres étaient les Carnutes, villes principales Autricum (*Chartres*) et Genabum (*Orléans*) ; les Turoniens, peuples de Tours ; les Nannètes, peuples de Nantes ; les Pictoniens, peuples du Poitou ; les Cénomans, peuples du Maine ; les Sénons (capitale Sens), peuplade très-considérable, et enfin les Armoriques (*Ar-mhoirik*), confédération de tribus puissantes, situées entre les embouchures de la

Loire et de la Seine, et dont le nom signifiait « voisins de la mer. »

Les principales nations BELGES étaient les Leuques, habitants d'une partie de la Champagne et de la Lorraine; les Rèmes, peuples de Reims, qui trahirent la Gaule et facilitèrent par leur défection les entreprises de Rome; les Suessoniens, habitants du Soissonnais; les Nerviens, peuples du Hainaut; les Atrébates, peuples de l'Artois; les Bellovaques, tribu de Beauvais; les Éburons, tribu de Liège; les Ambiens, capitale Samorobrive (Amiens); les Morins, habitants de la Flandre; la nation des Ardennes et celle des Tréviriens ou peuples de Trèves.

Enfin les nations IBÉRIENNES étaient les Aquitains, voisins des Pyrénées, de la Garonne et de l'Océan, et les Ligures, qui s'étendaient au midi du Tarn, des Cévennes et de l'Isère, le long de la Méditerranée et jusqu'au Var. Dans leurs terres se trouvaient enclavées plusieurs tribus galliques et belges, et le petit État grec de Massilia.

§ II. Émigrations gauloises.—Invasions en Italie et en Orient.

Les Gaulois, et nous donnerons désormais ce nom aux diverses races qui occupaient les Gaules, trop nombreux pour subsister sur une terre mal cultivée, couverte de forêts et de landes, envoyèrent deux grandes colonies chercher des moyens d'existence que leur refusait la mère-patrie (587 avant J.-C.).

L'une de ces expéditions, sous la conduite de Sigovèse, pénétra à travers la forêt hercynienne vers les rives du Danube, et se dissémina par nombreuses hordes en Illyrie et en Bohême.

L'autre, ayant à sa tête Bellovèse, frère de Sigo-

vèse, et comme lui neveu d'Ambigat, roi des Bituriges, se dirigea vers l'Italie, et, après avoir sauvé la ville et l'État de Massilia (Marseille) d'une agression des Ligures, passa les Alpes au Mont-Genèvre et pénétra en Italie. Là elle délivra le nord de l'empire gallo-ombrien de la domination des Étrusques, se mêla aux Il-Ombres (Insubriens), et peupla avec eux les bords du Pô, du Tésin et de l'Adige. Ces émigrants fondèrent Milan (*Mediolanum*) et plusieurs autres villes. Leur heureux exemple déterminait d'autres tribus gauloises à envahir à leur tour l'Italie. Parmi ces nouveaux venus, les uns se fixèrent en Vénétie, vers les bouches du Pô et de l'Adige, et bâtirent Brixia (Bresce) et Vérone; d'autres chassèrent les Étrusques des bords de l'Adriatique et fondèrent Bologne; plus tard ils furent rejoints par les Sénons ou peuple de Sens, qui bâtirent Senagallia. Enfin, les Étrusques, après plusieurs siècles d'une domination pendant laquelle ils avaient colonisé, enrichi et couvert de cités populeuses toute l'Italie septentrionale, se virent partout refoulés et contraints de se restreindre au faible territoire de la Toscane moderne. Cette invasion des Barbares fit rétrograder la civilisation italienne, amoncela les ruines, détruisit le commerce et remplaça, par des forêts et des marécages, les champs si laborieusement fécondés par les anciens Rhasènes.

Après un intervalle de plus d'un siècle, pendant lequel les hordes gauloises établies ou campées en Italie se livrèrent à des incursions et à des brigandages, leur population s'était accrue, et le territoire cisalpin, privé d'ailleurs de culture, avait commencé à leur paraître trop étroit. L'Étrurie (la Toscane) tenta de nouveau leur avidité; trente mille guerriers sénons passèrent l'Apennin et réclamèrent des

Étrusques un autre partage de terres. Cette proposition fut repoussée comme elle devait l'être, et l'armée des Sénons mit le siège devant Clusium, l'une des cités les plus importantes de la confédération étrusque (391 avant J.-C.).

Les habitants de Clusium, frappés d'épouvante, envoyèrent demander du secours au peuple romain. Le sénat, autant par politique que par ambition, accueillit cet appel, et toutefois commença par faire proposer un accommodement aux deux peuples bel-ligérants. Trois jeunes patriciens de l'illustre race des Fabius furent chargés de cette mission. Ces médiateurs, oubliant la sainteté du caractère d'ambassadeur, exhortèrent les Clusiens à la guerre ; ils se mirent eux-mêmes à la tête des assiégés et les dirigèrent dans une sortie contre les Sénons. Cette audacieuse violation du droit des gens ne devait pas rester impunie ; outragés et attaqués par les envoyés du sénat, les Gaulois ne songèrent plus à faire la guerre aux villes étrusques, mais bien à punir la république romaine du crime des Fabius. Ils s'adressèrent d'abord au sénat et lui dénoncèrent l'attentat de ses ambassadeurs ; l'affaire fut renvoyée au jugement du peuple, qui non-seulement acquitta les trois patriciens, mais encore les créa tribuns militaires, leur donna puissance de consul, et leur confia le commandement de la guerre que cette bravade insensée allait infailliblement attirer sur Rome.

L'armée gauloise, commandée par un chef de la tribu des Sénons auquel, dans la langue cimbrique, on donnait le titre de *brenn**, titre que les écrivains latins ont pris pour le nom même du général, marcha immédiatement sur Rome pour y exercer ses

* En latin *brennus*, roi ou généralissime.

vengeances. Les Romains lui opposèrent des forces imposantes, et la bataille se livra sur les rives de l'Allia, le 16 juillet, l'an 390 avant J.-C. et 362 de la fondation de Rome.

L'armée romaine fut complètement détruite; la plupart des soldats de la république furent taillés en pièces ou se noyèrent en essayant de fuir. Mais les sauvages Sénon ne surent pas profiter de leur victoire; ils perdirent un temps précieux à piller les bagages des vaincus et à faire de hideux trophées avec les têtes de leurs ennemis qu'ils plantaient au bout de leurs piques ou pendaient par la chevelure au poitrail de leurs chevaux.

Les Romains mirent à profit ce délai pour abandonner leur ville et se réfugier dans le Capitole. Enfin l'armée gauloise se présenta aux portes de Rome; elle hésita longtemps avant d'entrer: le silence et la solitude régnaient dans la ville et semblaient cacher un piège. Les Barbares se hasardèrent cependant, et, ne trouvant aucune résistance, pillèrent, brûlèrent Rome, et massacrèrent sur leurs sièges d'ivoire les patriciens et les anciens magistrats qui n'avaient pas voulu fuir à leur approche.

Les Gaulois assiégèrent pendant sept mois le Capitole et faillirent un jour le surprendre par escalade. Avertis par le cri des oies, les Romains repoussèrent cette attaque. Enfin les assiégeants et les assiégés, également lassés par les maladies et la famine, conclurent une paix honteuse pour Rome; l'armée et le peuple, réfugiés au Capitole, payèrent une forte rançon, et lorsqu'il s'agit de la peser, non-seulement le brenn employa de faux poids, mais encore il jeta dans la balance sa lourde épée gauloise. Pour toute justification il adressa aux Romains cette parole devenue célèbre: « Malheur

aux vaincus ! » Les Romains se résignèrent, et le brenn, rappelé dans les États cisalpins par la nécessité de repousser une invasion de Vénètes, ramena sur les bords du Pô ses soldats chargés d'or et de dépouilles. Sa retraite fut inquiétée par l'armée des alliés de Rome que dirigeait le dictateur Camille*. Telle fut cette expédition si glorieuse pour nos pères ; la mémoire en resta ineffaçable dans les souvenirs du peuple romain. Quarante mille barbares Sénons ayant réalisé en peu de jours ce que depuis trois siècles de lutte les nations étrusque et latine n'avaient jamais pu faire, la république regarda les guerriers de la Gaule comme des ennemis d'une nature supérieure. Aussi, depuis cette époque, dès qu'une invasion de Gaulois menaçait Rome, on enrôlait les vieillards, les esclaves et les prêtres, Un trésor considérable fut placé dans le Capitole pour y être toujours conservé afin de subvenir aux frais d'une guerre de ce genre, et, pour ne négliger aucune garantie, des changements importants furent introduits dans l'armure des légions.

L'armée de Camille avait violé le traité conclu sous les murs de Rome ; cette perfidie servit de prétexte aux Gaulois pour ravager le Latium. On se fit la guerre de part et d'autre durant dix-sept ans, et les Barbares parurent plusieurs fois aux portes de Rome. Plus tard, vaincus par les légions romaines, ils s'unirent aux Samnites et autres peuples ligués contre la république, mais le sort des armes leur fut contraire ; les troupes de Rome envahirent le pays des Sénons, dont les habitants furent exter-

* Les historiens ont raconté diversement cette capitulation et les incidents qui la signalèrent. Nous avons suivi généralement la version de Plutarque.

minés, et Drusus rapporta aux bords du Tibre la rançon du Capitole (283 avant J.-C.).

Pendant le cours de ces divers événements, la tribu des Tectosages, d'origine belge, qui s'était établie sur les bords de la Garonne, envoya à son tour une colonie d'aventuriers tenter la fortune au delà des limites de la Gaule. Les émigrants tectosages, auxquels s'étaient joints des guerriers Galls et Cimbres, se dirigèrent vers le Danube ; ils y retrouvèrent les vastes établissements fondés jadis par Sigovèse, et qui s'étendaient jusqu'aux limites de l'Épire, de la Macédoine et de la Thrace. Ces Gaulois s'y étaient considérablement accrus, et les peuples voisins recherchaient leur alliance ou redoutaient leur courage. On rapporte qu'Alexandre-le-Grand en ayant fait admettre plusieurs devant lui, leur demanda ce qu'ils craignaient le plus au monde : « La chute du ciel, » répondirent ces hommes incapables d'épouvante. Alexandre admira leur fierté et conclut avec leur nation un traité d'alliance. Après la mort de ce conquérant, les descendants des compagnons de Sigovèse se mirent à la solde des rois de Macédoine et des monarques de l'Asie ; mécontents de la Grèce, ils méditèrent de l'envahir et d'assiéger le Parthénon*, à l'exemple de leurs frères cisalpins, qui avaient, autrefois, menacé le Capitole.

L'arrivée des tectosages pressa cette invasion. Les Barbares se répandirent comme un fleuve dévastateur en Macédoine ; Ptolémée-le-Foudre, roi de ce royaume, fut vaincu et tué à la tête de son armée ; mais, malgré cette défaite, la Macédoine prit courage et contraignit les Barbares à rétrograder (281).

* Temple et citadelle d'Athènes.

L'année suivante, Belg, le brenn des Gaulois, fit un nouvel appel à toutes les hordes celtiques établies en Orient, et se dirigea de nouveau sur la Macédoine et la Grèce, à la tête de plusieurs corps d'armée formant ensemble plus de trois cent mille hommes. Ces hordes taillèrent en pièces l'armée macédonienne et ravagèrent pendant six mois les campagnes. Vers la fin de l'automne elles se rassemblèrent en Thessalie, près du mont Olympe, et se préparèrent à envahir la Grèce dès que la saison paraîtrait favorable (279 av. J.-C.).

Jamais, sans excepter les guerres antiques de Darius et la grande invasion de Xercès, les peuples de la Grèce n'avaient été si voisins de leur ruine; il ne s'agissait plus d'être conquis, mais exterminés; d'être soumis aux peuples les plus civilisés de l'Asie, mais massacrés par des hordes galliques, cimbriques, belges et teutoniques, dont le seul nom répandait au loin l'horreur et la désolation. La Grèce comprit la grandeur du danger et résolut de s'y soustraire à force de courage; les nations du Péloponèse seules refusèrent de répondre à l'appel général et se bornèrent à fortifier l'isthme de Corinthe.

L'armée confédérée des Hellènes, n'ayant pu réussir à disputer aux Gaulois le passage du Sperchius, se replia vers les Thermopyles, défilé à jamais célèbre par les souvenirs de Léonidas et des trois cents Spartiates qui y étaient morts autrefois en défendant contre les Perses l'indépendance de la Grèce. Les immenses hordes gauloises, commandées par le brenn, entreprirent de forcer cet étroit passage, borné d'un côté par la mer, de l'autre par des montagnes. Elles furent vaincues par les troupes grecques, et l'honneur de la journée revint presque tout entier aux Athéniens; un nombre considérable de

Galls et de Belges périrent dans cette rencontre mémorable, où, s'il faut en croire les exagérations des historiens de la Grèce, l'armée hellénique ne perdit pas quarante soldats.

Quelques jours plus tard, le brenn des Gaulois, déployant des talents militaires au-dessus de son époque et de son peuple, réussit à opérer une diversion dans l'armée grecque et franchit enfin les Thermopyles, repoussant devant lui les Hellènes, dont la plupart parvinrent à se sauver sur leurs vaisseaux. Le brenn pénétra dans la Phocide et s'avança sur les bords du Céphise, pillant et saccageant le territoire. Les innombrables trésors amassés par la superstition des Grecs dans le temple de Delphes excitèrent sa cupidité et celle de son armée. Ce lieu passait pour sacré et redoutable; c'était là, sur un des pics du mont Parnasse, que la grande prêtresse d'Apollon faisait parler le dieu et rendait des oracles dont la renommée s'était répandue dans toute la terre connue des anciens.

Pendant la nuit qui précéda l'assaut qu'elle devait donner aux remparts de Delphes, l'armée gauloise s'abandonna aux excès de la débauche et de l'ivrognerie. Au lever du jour commença l'attaque; les Barbares, d'abord repoussés, obtinrent ensuite l'avantage, s'emparèrent de plusieurs quartiers de la ville et pillèrent le temple. Soudain un orage épouvantable éclata sur la montagne et la foudre sillonna plusieurs fois les cohortes gauloises. Cette circonstance fut regardée par les Grecs comme une preuve certaine que les dieux combattaient pour eux; les Gaulois eux-mêmes s'épouvantèrent comme s'ils avaient eu à lutter contre une divinité malfaisante. Le bruit se répandit que les ombres des anciens héros de la Grèce étaient sorties de leurs tombeaux pour

assaillir les Barbares ; ceux-ci, alors, saisis d'une terreur presque sans exemple dans l'histoire, s'enfuirent en désordre et regagnèrent leur camp. Le lendemain ils furent vaincus par les Hellènes et contraints de battre en retraite, après avoir égorgé tous ceux qui étaient hors d'état de suivre l'armée *. Ils ne prirent d'ailleurs la résolution de s'éloigner que lorsque le brenn, ayant reçu une blessure, se trouva dans l'impossibilité de les guider.

Ils se retiraient, lorsqu'au milieu de la nuit un bruit se répandit parmi eux que les Grecs étaient au moment de les atteindre. Frappés d'épouvante, ils se jetèrent les uns contre les autres, et beaucoup se percèrent réciproquement de leurs armes. Le jour vint leur démontrer qu'ils n'étaient point attaqués par les Grecs, et ils reprirent leur marche. Cette fuite de Delphes et l'épouvantable désordre qui la suivit furent attribués par les Hellènes à Pan, dieu de leurs troupeaux, et c'est depuis lors que toute crainte profonde, sans cause naturelle et qui agit sur une masse d'hommes, a été appelée terreur panique.

Pendant la retraite, le brenn, se croyant inutile au salut de son armée, s'enivra et se donna la mort. Ses hordes, journellement décimées par la faim, le froid et le fer des Grecs, parvinrent enfin au-delà des frontières de la Macédoine et se partagèrent leur butin. Quelques guerriers tectosages revinrent dans les Gaules et rapportèrent à Tolosa (Toulouse) les richesses ravies au temple de Delphes.

Cependant, des Galls, des Teutobodes, autre nation gauloise, et plusieurs tribus cimbriques avaient depuis deux ans, sous la conduite de Léonor et de

* Selon Diodore de Sicile, on mit à mort dix mille blessés et dix mille hommes qui ne pouvaient soutenir la marche.

Luther, lieutenants du brenn, couvert de ruines et mis au pillage la Macédoine et la Thrace ; ces hordes franchirent le Bosphore et pénétrèrent en Asie-Mineure. Là, s'étant mises à la solde de Nicomède, elles le replacèrent sur le trône de Bithynie, malgré l'opposition des Séleucides. Plus tard, les aventuriers gaulois se rendirent maîtres de tout le littoral de la mer Egée, et désolèrent ces parages en se livrant à la piraterie * ; ils imposèrent des tributs à divers états de l'Asie. Renonçant enfin à cet état de brigandage, ils fondèrent près du Bosphore une nouvelle Gaule appelée *Galatie* par les historiens et les géographes. Les Galates, toujours avides de guerres, vendirent leur alliance à tous les souverains asiatiques, et des corps auxiliaires de leur nation furent introduits dans les armées comme une force indispensable à toute bonne organisation militaire (278-190 avant J.-C.).

Les Gaulois transalpins suivirent l'exemple des Gaulois orientaux et offrirent leurs services à Carthage pendant la première guerre punique. La république africaine accepta ce secours intéressé, mais elle n'eut guère à s'en applaudir ; les Gaulois servirent sa cause avec plus de courage que de fidélité, et multiplièrent les révoltes et les trahisons (avant J.-C.. 241). Ce fut à leur instigation qu'éclata la célèbre guerre des mercenaires, qui mit Carthage sur le bord de l'abîme ; Carthage prévalut cependant, et les rebelles Gaulois furent exterminés ou expirèrent misérablement dans les tortures.

D'autres événements bien plus graves se passaient dans la Gaule cisalpine.

Rome, mettant à profit le repos que lui laissaient

* Voir *Tite-Live*, liv. 38. *Strabon*, liv. 13.

les embarras de Carthage, tourna ses forces contre les tribus liguriennes établies entre le Var et la Macra. Ces Barbares furent écrasés dans leurs repaires, et la république leur laissa à peine du fer pour cultiver leurs terres (238-233 avant J.-C.).

Rome s'appliqua ensuite à diviser entre elles, pour les envahir avec plus de succès, les nations cisalpines. Les Cénomans, séduits par ses intrigues, trahirent la cause gauloise. Les Boïes et les Insubiens, abandonnés par les Ligures et les Vénètes, entreprirent de résister à la politique latine; ils appelèrent à leur secours les montagnards des Alpes connus sous le nom de Gésates*, qui, sous la conduite de leurs chefs, Anéroëste et Concolitan, se hâtèrent de descendre en Italie.

La république romaine ne s'attendait pas à cette résistance, elle en fut effrayée; on consulta les livres sibyllins, recueil accoutumé des oracles. Ces livres annonçaient que les Gaulois devaient une seconde fois s'emparer de la terre de Rome. Pour détourner la prophétie on eut recours à un expédient barbare; un Gaulois et une Gauloise, figurant ainsi la nation entière, furent enterrés vivants dans une fosse préparée d'avance sur le marché aux bœufs, et l'on conclut de ce supplice que les destins étaient accomplis, puisque des Gaulois avaient de nouveau *pris possession du sol romain*. Pour apaiser les mânes de ces victimes, Rome institua un sacrifice annuel qui se célébrait sur leur tombe au mois de novembre.

Cependant l'Italie méridionale, épouvantée par

* De *gaïda*, gai; arme nationale de ces montagnards. Telle est du moins l'interprétation de M. Amédée Thierry. Nous croyons qu'elle est contestable et que les *gésates* étaient plutôt un corps d'armée particulier, instruit dans l'art de se servir du gai qu'une tribu gallique ou ligurienne.

les dispositions guerrières des Gaulois, se leva en masse pour les repousser ; Rome parvint à armer sept cent soixante-dix mille soldats. Sans s'inquiéter de ces préparatifs, les brenns transalpins, Concolitan et Anéroëste, et le brenn cisalpin Britommar, firent jurer à leurs soldats de ne point détacher leurs baudriers avant d'être montés au Capitole. Après ce serment inutile, ils se dirigèrent à marches forcées sur Rome à travers les vallées d'Étrurie. Ils obtinrent près de Fésules un premier avantage sur les troupes latines ; mais étant arrivés vers le littoral de la mer Tyrrhénienne, près de Télamone, ils furent taillés en pièces et laissèrent quarante mille hommes sur le champ de bataille : Concolitan fut fait prisonnier et Aneroëste se perça lui-même de son épée (225 avant J.-C.). Les Romains poursuivirent les vaincus jusque sur les bords du Pô et soumirent à leur domination toutes les contrées gauloises situées au midi de ce fleuve. Enfin ils franchirent pour la première fois cette limite et vainquirent les Cisalpins ainsi que le roi Virдумar, qui, à la tête de trente mille montagnards des Alpes, était venu au secours des peuples de l'Isombrie. Marcellus tua de sa propre main ce chef barbare, et, le second depuis Romulus, consacra des dépouilles opimes au temple de Jupiter Férétrien (223 avant J.-C.).

La seconde guerre punique retarda la ruine de la Gaule cisalpine ; Annibal vint en aide aux Omabriens. Ce mémorable chef carthaginois conduisit à travers la Gaule méridionale et la chaîne des Alpes une armée destinée à la conquête de Rome. Sa présence sur le territoire cisalpin et la glorieuse victoire du Tésin déterminèrent cette contrée à s'armer pour la cause de Carthage. L'alliance des belliqueuses tribus galliques fut du plus grand secours à

Annibal et le rendit assez fort pour menacer l'existence de la république romaine. Mais quand ce grand homme eut été obligé d'abandonner l'Italie et d'aller en Afrique défendre Carthage, Rome tourna ses forces contre les États cisalpins : la trahison des Cénomans assura le succès de cette entreprise ; et toutefois il fallut trente ans de guerre pour soumettre aux Romains les peuplades gauloises. La nation des Boïes, composée de cent douze tribus décimées plusieurs fois par cette fatale guerre, s'indigna d'être esclave de Rome et abandonna en masse ses terres et ses villages. Cette émigration se dirigea vers le Danube, s'arrêta au confluent de ce fleuve avec la Save, et donna à sa nouvelle patrie le nom qu'elle porte encore aujourd'hui, quoique défiguré par les âges (la Bohême). Ainsi, après quatre siècles de domination en Italie, les descendants de Bellovèse furent exterminés ou réduits à l'état de sujets de Rome ; la Gaule cisalpine cessa d'exister, et la république romaine déclara avec un juste orgueil « que l'Italie était fermée aux Gaulois. » (170 avant J.-C.).

§ III. Premières invasions dans la Gaule transalpine. Les Teutons et les Cimbres.

Vers la même époque les armées de Rome commencèrent la conquête de l'Asie-Mineure et renversèrent l'empire des Gaulois de l'Orient. Cnéius Manlius attaqua la Galatie et tailla en pièces sur le mont Olympe la tribu des Tolistoboïes ; les Tectosages furent à leur tour défaits sur le mont Magaba.

Mais l'ambition de Rome ne devait pas s'arrêter là ; l'existence de la Gaule transalpine était pour elle comme une barrière qu'il fallait à tout prix renver-

ser. Dès lors la chute du redoutable empire des Galls devenait le terme nécessaire de la politique du sénat. Le moyen le plus sûr d'arriver à la réalisation de ce vœu était de se créer des alliances sur le territoire transalpin et de se réserver ainsi plus tard le droit d'intervenir dans les affaires de la Gaule. Ce système avait déjà réussi dans la Cisalpine, que la trahison des Cénomans avait livrée à l'aigle romaine ; il fut suivi avec persévérance à l'égard des États du nord, et le premier pas fait dans cette voie fut un traité de paix avec la petite république de Massilia.

On se rappelle qu'une colonie de Grecs ioniens avait fondé cette ville vers le ^{vi}^e siècle avant l'ère chrétienne. D'abord réduite à quelques cabanes, Massilia s'était successivement agrandie par le commerce et la puissance de la civilisation ; son territoire, quoique souvent menacé par les tribus galliques ou liguriennes, avait pris un accroissement considérable ; la côte de la Méditerranée, depuis le Var jusqu'aux Pyrénées espagnoles, ne tarda pas à être couverte de ses établissements et de ses comptoirs. Justement nommée l'Athènes des Gaules, elle se rendit célèbre par ses arts et son luxe, et surtout par l'éclat que jetèrent sur elle les lettres et les sciences. Les descendants des Phocéens se disaient, avec quelque raison, les anciens compatriotes d'Homère, et cultivaient avec succès la poésie, la rhétorique, les mathématiques, l'astronomie, la physique et la médecine ; leurs hardis navigateurs exploraient les rivages de l'Océan septentrional et les côtes de l'Afrique ; leurs écoles, fameuses dès les anciens âges, étaient ouvertes à toute la jeunesse de l'Italie et de l'Orient.

La ruine de Carthage et de Rhodes, la destruction

opérée par les armes romaines de toutes les cités marchandes de la Grèce et de l'Asie-Mineure, contribuèrent puissamment à la prospérité de Massilia. Tout le commerce de l'Orient et de l'Occident se concentra dans son port ; elle hérita de la destinée des antiques Phéniciens ; elle eut la gloire de Tyr et de Sidon, et fut pour le monde romain ce que Venise devint plus tard sous le moyen-âge.

Les peuples ligures, qui dans les temps fabuleux avaient disputé aux Phéniciens le droit de s'établir sur leurs terres et de les féconder par le commerce, luttés que la mythologie a symbolisées par le récit merveilleux des voyages de l'Hercule tyrien, les Ligures, dis-je, ne devaient pas voir sans crainte les agrandissements de Massilia. Souvent leurs armées inquiétèrent cette république et menacèrent le seul point par où la civilisation orientale pouvait pénétrer dans les Gaules. Ce fut à l'occasion de l'une de ces guerres que les Massiliens demandèrent du secours au peuple romain. Cet appel s'accordait trop avec l'ambitieuse politique de Rome pour ne pas être favorablement entendu. Une première armée, commandée par le consul Fulvius Flaccus, défit successivement les Salyes et les Voconces (124 avant J.-C.) ; l'année suivante, Sextius Calvinus acheva d'accabler les Ligures voisins du Rhône, et leur roi Teutomal fut réduit à passer l'Isère en fugitif et à chercher une retraite dans les montagnes des Allobroges. C'est vers cette époque que les Romains, autant pour observer Massilia elle-même que pour la soustraire aux incursions des Ligures, fondèrent près de ses murs la colonie dite des Eaux de Sextius, aujourd'hui Aix en Provence. Cette ville était célèbre par ses eaux thermales.

Ainsi campée dans la Gaule transalpine, Rome

se trouvait en mesure de poursuivre son système d'invasions et de conquêtes. Deux grandes nations gauloises, les Édues, riverains de la Saône, et les Allobroges, montagnards des Alpes, étaient en guerre; les Arvernes, le plus célèbre des peuples galliques, aidaient les Allobroges. A l'instigation de Massilia, les Édues sollicitèrent l'alliance et la protection de Rome; un décret du Sénat les déclara amis et alliés du peuple romain, et une armée latine, commandée par le consul Domitius, enjoignit aux Allobroges de lui livrer le roi Teutomal, leur hôte, et de respecter le territoire des Édues.

Cette réclamation, justement repoussée, fut suivie de la guerre; Bituit, roi des Arvernes, souleva contre Rome sa nation, celle des Allobroges et leurs tribus alliées. Domitius remporta sur les Gaulois une première victoire près des murs d'Avenio (Avignon), et l'année suivante le consul Fabius et le proconsul Domitius envahirent le pays des Allobroges. Le passage de l'Isère fut vaillamment disputé, et le consul reçut une grave blessure. Arrivée à l'autre bord de cette rivière, l'armée romaine se dirigea vers le Rhône et y attendit les Arvernes. Ces derniers, au nombre de deux cent mille, et leurs alliés, les Allobroges, vinrent présenter la bataille; ils avaient à leur tête Bituit, monté sur un char d'argent, vêtu d'une riche saie et suivi de ses dogues. En voyant la petite armée romaine, le roi barbare s'écria orgueilleusement qu'elle ne suffirait pas à un repas de ses chiens. Il ne tarda pas à se repentir de cette bravade; car son armée, épouvantée par le spectacle imprévu des éléphants, fut rompue, mise en déroute et taillée en pièces. Cent vingt mille Gaulois restèrent sur le champ de bataille, et Bituit, tombé par trahison entre les mains du consul, fut

envoyé à Rome, puis relégué à Albe. Après cette victoire, le pays des Allobroges fut réduit à l'état de province romaine. Ces courageux montagnards se virent soumis aux conditions les plus dures ; les Arvernes et les Voconces, moins redoutés des Romains, furent traités avec plus de ménagements. Les premiers conservèrent leur indépendance ; les autres, quoique déclarés sujets de Rome, eurent le titre de fédérés et gardèrent leurs coutumes (121 avant J.-C.). Mais alors se préparait la plus redoutable invasion qui jusqu'à ce jour eût menacé la république romaine.

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, lorsque les hordes cimbriques eurent été chassées par les Scythes des bords du Pont-Euxin, une faible partie seulement avait envahi le pays des Galls ; l'autre, beaucoup plus considérable, s'était établie dans les régions du Nord, sur les bords de la mer Baltique, et y avait fondé l'empire de la Chersonèse cimbrique. Près des Cimbres, et le long de la mer, habitait une de ces puissantes nations teutoniques qui depuis peuplèrent la Germanie.

Rien ne semblait troubler ces sauvages du Nord dans leur paisible existence, lorsque soudain la mer Baltique parut sortir de son lit. Une épouvantable tempête s'éleva, et plusieurs rivages furent engloutis. Les Cimbres et les Teutons, frappés d'une épouvante commune, abandonnèrent à la hâte un pays qui leur était disputé par l'Océan. Trois cent mille combattants, suivis des vieillards, des enfants et des femmes, se dirigèrent vers les contrées méridionales pour y chercher une nouvelle patrie (113 avant J.-C.). Les Cimbres étaient conduits par leur roi Boiorix, les Teutons par leur roi Theutoboke. Ce dernier était célèbre par sa haute taille et

sa force; d'un seul bond il franchissait six chevaux rangés en bataille.

Les émigrants traversèrent le Danube et la forêt Noire, et battirent près de Noreia, dans les Alpes tridentines, le consul Papirius Carbon qui voulait leur disputer l'entrée de l'Italie. Ils ravagèrent l'Illyrie, depuis les Alpes jusqu'aux frontières de la Macédoine et de la Thrace, et, chargés de dépouilles, se dirigèrent vers l'Helvétie; trois peuples Helvétiques, les Tughènes, les Tigurins et les Ambrons se joignirent à eux et leur ouvrirent les portes du pays des Galls. La Gaule centrale fut livrée par ces Barbares aux plus épouvantables ravages; la famine fut si horrible que les populations des villes assiégées se nourrirent de chair humaine. Enfin les Teutons et leurs alliés arrivèrent sur les bords du Rhône, qui servait alors de limite à la république romaine. Ils demandèrent des terres à M. Silanus, gouverneur de la Gaule *braccata*^{*}, et lui offrirent en échange leurs services militaires; M. Silanus méprisa cette proposition inattendue et passa le Rhône à la tête d'une armée: il fut battu par les Barbares. Ces derniers, toutefois, vivement repoussés par les Allobroges et les Ligures, mirent plusieurs années à soumettre une partie de province gallo-romaine.

L'an 105 avant J.-C. et le 6 octobre, deux armées romaines, commandées par les consuls Cæpion et Manlius, furent exterminées sur la rive droite du Rhône. Quatre-vingt mille soldats romains et qua-

* Ce nom venait d'être donné aux provinces gauloises conquises par les Romains, et qui composaient le territoire enclavé entre les Alpes, le Rhône et la mer, moins l'Etat de Massilia. *Braccata*, comme nous l'avons dit plus haut, signifie vêtue de braies.

rante mille esclaves furent tués par les Barbares ; il ne s'échappa de cette boucherie que dix hommes. Les Cimbres égorgèrent leurs prisonniers, et, en exécution d'un vœu solennel, précipitèrent dans les eaux du fleuve les chevaux et les immenses trésors dont regorgeait le camp de Cæpion *.

Rome était perdue si les Barbares avaient su profiter de leur victoire, mais ils n'en comprirent pas la grandeur. Les Cimbres et les Teutons se séparèrent ; les premiers furent ravager l'Espagne, les autres se répandirent dans le midi de la Gaule.

La république mit à profit cette faute ; elle se hâta d'envoyer le célèbre Marius dans la province, et lui confia le salut de la patrie. Marius était à la hauteur de cette tâche et se prépara à la remplir dignement.

Ce grand homme, arrivé à la tête de quelques légions dans la province romaine, y attendit l'arrivée des Cimbres et des Teutons. Dans l'intervalle il occupa ses soldats à des travaux prodigieux et leur fit creuser, à la hauteur d'Arelate (Arles), un canal qui faisait communiquer par un nouveau lit les eaux du Rhône à celles de la mer. Il envoya ensuite son lieutenant, le célèbre Sylla, combattre et massacrer la nation des Volques-Tectosages** (103 avant J.-C.).

Cependant les Cimbres, chassés de l'Espagne, revinrent en Gaule, et, de concert avec les Teutons, résolurent de pénétrer en Italie. Les premiers,

* Ces trésors provenaient du pillage de Tolosa. On sait que cette ville renfermait les richesses ravies par les Gaulois au temple de Delphes ; elles avaient excité la cupidité romaine, et Cæpion, sous le prétexte de punir une trahison des Tectosages, leur avait enlevé les dépouilles de Delphes.

** Ce nom de *Volques*, ajouté à celui de Tectosage, signifie que cette tribu était Belge : beaucoup d'historiens latins, notamment César, appellent les Belges *Volcæ*.

unis aux Tigurins, nation helvétique, évitèrent la rencontre de Marius, et se dirigèrent, à travers les montagnes et le Norique, vers les anciens États cisalpins ; les Teutons et les Ambrons cherchèrent à passer le Rhône et le Var et à se frayer une route à travers les vallées des Ligures.

Pour accomplir ce dernier projet il fallait écraser les légions de Marius ; le consul s'était retranché près d'Arelate (Arles), et y attendait les Barbares. Ceux-ci parurent enfin. « Leur aspect, dit Plutarque, » était hideux, leurs cris effroyables, leur nombre » immense. » La seule vue de ces géants du Nord, à demi vêtus de peaux de bêtes et d'ornements bizarres, tatoués ou peints de mille couleurs, chargés d'armes inconnues et poussant des clameurs sauvages, devait glacer de crainte les soldats de la république. Marius accoutuma ses légions à cet étrange spectacle ; il ne leur permit point de livrer bataille, et les contraignit d'endurer en silence les outrages et les railleries des guerriers teutons. Ceux-ci, tant leur nombre était considérable, employèrent six jours entiers à défiler devant l'armée romaine, et, ne pouvant amener Marius à accepter le combat, se dirigèrent, pleins de confiance, vers les frontières d'Italie. Marius les suivit à petites journées.

Arrivés près des bords de l'Arc (le Cœnus), près de la colonie des Eaux Sextiennes (Aix), les Barbares s'abandonnèrent à une folle confiance et se laissèrent aller à toutes les séductions qu'offraient à de sauvages enfants du Nord une ville romaine, de vastes maisons de plaisance et de riches bains d'eaux thermales. Marius s'était arrêté près de leur camp, et son armée, mourante de soif, enviait les délices dont jouissaient près d'elle ses nombreux ennemis ; elle demandait à grands cris de l'eau afin d'étancher

sa soif ardente, et Marius, se décidant enfin à tenter le sort des armes, montra les rives de l'Arc à ses soldats et leur dit : « Voilà de l'eau qu'il faudra payer » avec du sang. » Le soir la vallée de l'Arc fut jonchée des cadavres ambrois : mais les femmes ambronnes arrêtrèrent les Romains. La nuit suspendit la mêlée, et pendant que le consul se préparait pour le lendemain à une action décisive, les Barbares la passèrent à pousser, selon la coutume de leurs ancêtres, d'épouvantables hurlements en l'honneur des guerriers qui avaient perdu la vie. Ces clameurs horribles, répétées par les échos du torrent et des collines, épouvantaient les Romains et le consul lui-même. Mais au lever du jour la grande bataille s'engagea sur toute la ligne de l'Arc et dans les vastes plaines que cette rivière arrose. Pendant plusieurs heures la victoire resta douteuse ; les Ambrons et les Teutons, poussant leur cri de guerre, balancèrent à force de courage la supériorité de la discipline romaine. Ils furent enfin écrasés et laissèrent le champ du combat couvert de cent mille cadavres, d'autres disent deux cent mille. Le reste de leur armée fut massacré par les populations des campagnes, et le roi Teutoboque, fait prisonnier avec plusieurs autres chefs, se vit conduit, chargé de chaînes, au consul vainqueur. La plaine où les Barbares furent exterminés reçut le nom de Champs Putrides, qu'elle conserve encore (Pourrière), comme le témoignage du grand nombre de corps en pourriture qui l'avaient fertilisée (102 avant J.-C.).

Les Teutons vaincus, il s'agissait d'arrêter les Cimbres, qui déjà étaient descendus dans la vallée de l'Adige. Ces Barbares ne trouvant aucun pont pour traverser ce fleuve, entassèrent dans son lit une forêt et des rochers, et le franchirent. Plongés dans

les délices des climats méridionaux, ils résolurent d'attendre, pour marcher sur Rome, l'arrivée des Teutons et des Ambrons, lorsqu'ils ne virent tout d'un coup menacés par les légions victorieuses de Marius. Étonnés, et désireux de gagner du temps, ils demandèrent au consul des terres pour eux et pour leurs frères les Teutons. "*Les Teutons, que vous appelez vos frères*, répondit Marius, *ont reçu des terres pour l'éternité.*" Et pour les convaincre de la vérité, il fit amener devant eux le malheureux Teutoboke et les autres chefs teutons.

On convint de livrer bataille le troisième jour, dans les champs de Verceil; l'affaire s'engagea le 12 juillet. Un vent violent soulevait des torrents de poussière pendant que le soleil brûlant d'Italie dardait ses rayons. Marius, par une évolution adroite, mit les Cimbres sous le soleil et la poussière. Les Barbares, comme pour renoncer d'avance à la fuite, se lièrent entre eux avec des chaînes et attaquèrent les Romains. La bataille fut longue et sanglante; enfin elle se termina à l'avantage des Romains, et les Cimbres furent exterminés comme les Teutons. Leurs femmes défendirent le camp contre l'armée romaine, et, se voyant vaincues, prirent la résolution de se donner la mort. Les unes se percèrent de poignards, les autres s'étranglèrent, les autres se firent écraser par les chevaux et les chars. Après avoir vaincu les guerriers et leurs femmes, il fallut que l'armée romaine massacrât les chiens, qui formaient comme la dernière réserve de l'invasion*. Ainsi fut sauvée l'Italie, et Rome préservée de l'incendie et du pillage. Marius vainqueur reçut des

* Ce fait est rapporté par Pline; *Canes defendere, Cimbris cœcis, domus eorum plaustis impositas.* Liv. viii, c. 40.

honneurs extraordinaires ; déjà cinq fois consul, on le nomma le troisième fondateur de Rome (101 avant J.-C.) *. Le jour même de la bataille de Verceil naquit Jules César, qui devait plus tard anéantir l'indépendance de la Gaule.

* Marius fit ciseler sur son bouclier la figure d'un Gaulois tirant la langue, image populaire à Rome dès le temps de Torquatus.

CHAPITRE II.

ÉTAT MORAL ET POLITIQUE DE LA SOCIÉTÉ GAULOISE.

§ I. Mœurs et coutumes des Gaulois.

Les tribus gauloises formaient un peuple hospitalier, brave et plein d'intelligence ; une imagination vive, un goût prononcé pour les aventures extraordinaires, la frivolité et l'orgueil faisaient la base du caractère de ces peuples. Ils étaient habiles dans les arts industriels et agriculteurs laborieux, mais adonnés à l'ivresse, querelleurs et curieux jusqu'à l'importunité. Dans leur avidité d'apprendre des nouvelles, ils arrêtaient les voyageurs et les marchands et les forçaient de raconter les merveilles des pays étrangers.

Leur taille était au-dessus de la moyenne, leurs traits réguliers et leur peau blanche *. Ils s'appliquaient à teindre en rouge leurs cheveux blonds ou châains, et pour y parvenir ils les lavaient dans l'eau de chaux. Après leur avoir donné cette couleur ils les laissaient flotter sur leurs épaules ou les relevaient en touffe au-dessus de la tête ; les nobles et les grands rasaient leur visage, à l'exception de la lèvre supérieure ; le peuple portait une longue barbe.

Dans l'origine ils n'eurent pour se couvrir que la dépouille des animaux ; alors, selon la coutume des peuples sauvages de toutes les époques, ils se ta-

* J'ai déjà eu occasion de faire remarquer que ces qualités, soit physiques, soit morales, étaient toutes contraires dans la partie méridionale, peuplée par les Ligures ; ceux-ci étaient petits, bruns, farouches, graves, et malveillants pour les étrangers.

touèrent, se peignirent le corps, et répandirent la terreur en montrant à leurs ennemis leurs visages, leurs poitrines et leurs bras couverts de figures étranges ou d'emblèmes de guerre. Plus tard, lorsque de l'état nomade ils passèrent aux degrés inférieurs de la civilisation, ils adoptèrent pour vêtement le pantalon ou braies *, la saie rayée, et une sorte de casaque que les riches portaient peinte de riches couleurs et que les pauvres remplaçaient par une couverture de laine grossière ou par des peaux de bêtes.

Longtemps, par un absurde point d'honneur, ils combattirent leurs ennemis sans vouloir adopter comme eux l'usage du casque, du bouclier et des cuirasses ; ils opposaient à des hommes couverts de fer et presque impénétrables des têtes, des poitrines nues et des corps sans défense. C'est à cette étrange coutume qu'ils durent les éclatantes défaites qui arrêtaient leurs invasions et permirent de les refouler dans les régions du Nord. Plus tard cependant, la fréquentation de Marseille et l'habitude de s'enrôler dans les armées étrangères leur firent reconnaître ce qu'il y avait de dangereux dans leur vanité militaire ; alors ils adoptèrent la cuirasse, le bouclier et le casque, objets qu'ils fabriquaient en cuivre ou en fer, quelquefois même en argent ; ils inventèrent aussi l'usage des cottes de maille. Leurs armes offensives étaient le gai, sorte de pieu durci aux flammes, le matras, la lance, une hallebarde au fer large et courbé en croissant, et enfin le sabre de cuivre.

L'industrie gauloise était justement célèbre ; ces

* Le pantolon ou braies, que les Belges portaient fort large et les Gallo-Cimbres plus étroit, paraît avoir été un vêtement scythe. Les Cosaques modernes, qui appartiennent peut-être à l'ancienne race des Cimbres, ont conservé l'usage des braies nationales.

peuples, si dédaigneusement appelés Barbares par les nations du Midi, savaient extraire l'or, l'argent, le fer, le cuivre et les autres métaux des mines nombreuses qui couvraient leur territoire. Ils avaient inventé le placage et l'étamage, la charrue à roues et le crible de crin ; ils étaient renommés pour leur habileté à tisser et à brocher les étoffes. Les vins et les fromages de la Gaule jouissaient d'une grande réputation.

D'abord réduits au fruit du chêne et à la chair des animaux, particulièrement du porc, les Gaulois retirèrent du commerce des autres peuples l'usage d'une nourriture plus appropriée à leur civilisation naissante ; leurs repas devinrent plus abondamment fournis des diverses productions du sol ; mais il y eut toujours quelque chose de grossier et de simple dans leur manière de vivre. Ils buvaient l'eau mêlée de miel, l'hydromel, et une sorte de bière appelée cervoise ; l'écume de cette dernière boisson servait de cosmétique aux dames gauloises, ressource de toilette bien digne d'une société à demi sauvage.

L'aspect de la Gaule ne ressemblait guère à celui qu'offre aujourd'hui la France ; ce vaste territoire était presque entièrement couvert de forêts impénétrables et de bruyères arides ; de nombreux marais viciaient l'air, et la culture des terres, particulièrement dans les régions de l'Ouest, était encore à l'état d'enfance.

Plusieurs tribus voisines des bouches du Rhin, de la Mer du Nord ou des côtes armoricaines, ne connaissaient point l'art de s'assembler dans des villes et de construire des habitations ; elles vivaient dans les forêts et dans les cavernes, se nourrissant de poissons ou de coquillages. Mais l'intérieur de la Gaule était parvenu à un état plus digne d'une grande

nation ; là s'élevaient peu à peu des villes fortes et des villages florissants. Les nobles gaulois, traînant à leur suite des esclaves et des compagnons d'armes, séjournèrent pendant la paix dans de riches maisons de campagne, dans de somptueux châteaux ; quant aux villes, peuplées par la classe moyenne, elles étaient entourées d'un rempart formé par un assemblage ingénieux de poutres et de quartiers de roches. Les maisons étaient rondes et spacieuses, meublées avec simplicité. Chaque guerrier suspendait à la porte ou rangeait dans des coffres les têtes et les crânes desséchés des ennemis qu'il avait tués ou qui étaient morts sous les coups de ses ancêtres. Ces hideux trophées donnaient aux cités gauloises une physionomie lugubre, mais les jeunes gens s'enflammaient mutuellement à la vue de ces témoignages de la gloire paternelle.

J'ai déjà dit que les femmes étaient plutôt les esclaves que les compagnes de leurs maris chez les nations d'origine celtique, mais que parmi les Ibères, elles étaient les égales des hommes et prenaient part à toutes les délibérations publiques ; usage inouï, dont ces peuples n'eurent pas à se repentir. Dans les tribus voisines de la Méditerranée, les femmes avaient d'autres prérogatives, et entre autres celle de choisir elles-mêmes leurs époux. Lorsqu'un père voulait marier sa fille, il conviait à un grand festin tous ceux qui prétendaient à sa main, et à la fin du repas, celui que la jeune Gauloise honorait en lui offrant une coupe pleine de vin, était celui qu'elle désignait pour son fiancé. Ce fut à la suite d'une alliance ainsi contractée que se forma dans les Gaules la colonie grecque de Marseille.

§ II. Religion des Gaulois.

Les Gaulois étaient idolâtres; leur paganisme, sans différer essentiellement de celui de Rome et d'Athènes, portait cependant un caractère particulier qu'il n'est pas permis de méconnaître. Cette religion avait d'ailleurs subi plusieurs phases; d'abord réduite à n'être qu'un fétichisme grossier, puis une sorte de polythéisme qui divinisait les astres, les éléments, les phénomènes météorologiques, les vents, les fleuves, les lacs, les rivières, l'Océan et les montagnes, elle fut nécessairement amenée à substituer des esprits ou agents célestes à ces êtres visibles. « De là, dit un auteur contemporain *, le dieu *Tarann*, esprit du tonnerre; le dieu *Vosège*, déification des Vosges; le dieu *Pennin*, des Alpes; la déesse *Arduine*, de la forêt des Ardennes; de là *le génie des Arvernes*, la déesse *Bibracte*, déification de la ville capitale des Edues; le dieu *Nemausus*, chez les Arécomiques, la déesse *Aventia*, chez les Helvètes, et un grand nombre d'autres.

» Par un degré d'abstraction de plus, les forces générales de la nature, celles de l'âme humaine et de la société, furent aussi déifiées. *Tarann* devint le dieu du ciel, le moteur de l'univers, le juge suprême qui lançait sa foudre sur les mortels. Le soleil, sous le nom de *Bel* et de *Belen*, fut une divinité bienfaisante, qui faisait croître les plantes et présidait à la médecine; Heus ou Hesus, sous la conduite duquel les vieux Cimbres avaient autrefois envahi la terre des Galls, prit place, malgré son origine druidique,

* M. Amédée Thierry.

dans le polythéisme gaulois comme dieu de la guerre et des conquêtes ; ce fut probablement une intercalation des druides. Le génie du commerce reçut aussi les adorations des Gaulois sous le nom de Teutatès, inventeur de tous les arts et protecteur des routes. Enfin le symbole des arts libéraux, de l'éloquence et de la poésie, fut déifié sous la figure d'un vieillard armé, comme l'Hercule grec, de la massue et de l'arc, mais que ses captifs suivaient gaîment, attachés par l'oreille à des chaînes d'or et d'ambre qui sortaient de sa bouche ; il portait le nom d'*Ogmios*. » Telles furent longtemps les croyances des vieux Galls, et ils les transmirent à leurs enfants ; mais cette religion toute positive, toute matérielle, ne tarda pas à être, en quelque sorte, spiritualisée par le druidisme, dont l'invasion dans les Gaules paraît contemporaine de la première migration des Cimbres.

Ces derniers peuples, originaires des bords du Pont-Euxin, étaient sous la dépendance, pour ainsi dire, absolue, d'une corporation de mages ou brachmanes, appelés druides *. Ces prêtres païens, comme ceux de l'Inde et de l'Égypte, enseignaient l'éternité de l'esprit et de la matière ; ils croyaient à la transmigration des âmes, à un Olympe ou Walhalla moitié mystique, moitié sensuel, où les guerriers retrouvaient leurs armes, leurs chars, leurs chevaux, se livraient de joyeux combats, et buvaient un céleste hydromel dans le crâne de leurs ennemis.

Les druides étudiaient avec soin le cours des astres et les phénomènes de la nature ; habiles dans l'art de connaître les plantes médicales, ils guéris-

* Ce nom signifiait *hommes des chênes*.

saient les malades et acquéraient sur l'imagination des peuples une puissance très-étendue ; ils avaient la prétention de ne rien ignorer de ce qui concernait l'ordre des choses, la magie, l'essence des dieux et de l'âme, et les forces qui prêtent une sorte de vie à la matière. Ils ne confiaient pas à l'écriture les secrets dont ils étaient dépositaires, mais ils les enseignaient de vive voix et dans l'ombre ténébreuse des forêts. Les jeunes Gaulois, ou du moins les fils des grands, recherchaient avec soin ces leçons, qui, rédigées en vers, se gravaient facilement dans la mémoire ; les hautes sciences religieuses ou civiles, la théologie, la morale et la législation, formaient la base de l'éducation publique.

Le chêne était l'arbre sacré du druidisme ; tous les ans, et probablement le premier jour de l'année, qui correspondait, dit-on, au sixième de la lune de mars, les druides et le peuple se rendaient dans les forêts, et coupaient avec une faucille d'or un rameau du gui * que des prêtresses recueillaient religieusement dans un drap avant qu'il ne fût tombé à terre. Les Gaulois ne regardaient comme saint que le gui qui avait crû sur un chêne ; ils lui attribuaient les propriétés les plus miraculeuses, et les prêtres païens, qui le vendaient aux crédules populations, trouvaient dans ce commerce superstitieux une source de nombreuses richesses.

Les druides enseignaient que la vie d'un homme peut être rachetée par la vie d'un autre, et cette affreuse croyance avait répandu sur toute la Gaule l'usage des sacrifices humains. Un riche malade faisait immoler, pour sauver son existence, un pri-

* Le gui est une plante parasite qui croît communément sur le tilleul, l'orme, le poirier, etc., et très-rarement sur le chêne.

sonnier, un esclave, quelquefois même un innocent. Avant une bataille, les druidesses, car les femmes étaient aussi initiées aux mystères de l'ordre, égorgeaient un captif et cherchaient dans ses entrailles les présages de la victoire. Dans les circonstances graves, on élevait une statue colossale formée en osier, et représentant le dieu Teutatès; cette immense statue était remplie d'hommes et de femmes, quelquefois de criminels condamnés à mort, souvent d'innocents et de victimes volontaires, et à un signal donné, on mettait le feu au colosse qui engloutissait tous ces malheureux dans un vaste bûcher. Cette horrible coutume, apportée en Gaule par les Cimbres, fut longtemps en usage, et les Romains eurent beaucoup de peine à l'abolir.

Le dogme de la vie future était si grossièrement, sans doute, mais si fortement enraciné chez les Gaulois, que souvent ils renvoyaient la conclusion d'une affaire ou le paiement d'une dette à l'époque qui devait suivre la mort des parties contractantes. On voyait les parents et amis d'un défunt jeter dans le bûcher funèbre de ce dernier des lettres et messages qui devaient être remis à divers habitants de l'autre monde. A la mort d'un guerrier ou d'un grand, on égorgeait sur son tombeau ou l'on jetait dans les flammes, qui dévoraient ses restes, un cheval de guerre, des esclaves, sa femme elle-même. Quelquefois ces sacrifices étaient volontaires.

Les sombres forêts de l'Armorique et les grèves désolées de l'Océan étaient les lieux redoutés où les druides tenaient leurs assemblées, adoraient les dieux et consultaient les oracles. Les druidesses formaient des collèges séparés, et célébraient entre elles de redoutables mystères dont la seule idée remplissait de terreur les peuples de la Gaule. On at-

tribuait à ces femmes un pouvoir souverain sur les éléments et la nature ; on disait qu'à l'aide de leurs conjurations magiques, elles soulevaient ou apaisaient les tempêtes, et qu'elles revêtaient volontairement la figure des animaux. Ce qui est certain, c'est que nul homme n'osait aborder impunément les îles de l'Océan où elles résidaient, se livrant à leurs études mystérieuses et à l'abominable rit du paganisme cimbrique.

Le corps des druides se divisait en trois grandes catégories, savoir : les *druides* proprement dits, formant la classe supérieure et savante de l'ordre ; les *ovates*, ou prêtres subalternes, et enfin les *bardes*, ou poètes, chargés de conserver dans leurs poèmes les traditions nationales, et de composer des hymnes destinés à enflammer le courage militaire et à fortifier le mépris de la mort. Bien qu'affiliées à l'ordre, les druidesses ne participaient point aux fonctions élevées du sacerdoce.

§ III. Société politique des Gaulois.

Les Gaulois, après avoir longtemps lutté contre les misères et les ténèbres inséparables de l'état sauvage, s'élevèrent insensiblement à une sorte de civilisation, et enfin à une existence politique régulièrement organisée.

Quelques siècles avant l'invasion romaine, ils avaient pour chaque nation un roi, pour chaque tribu un chef, mais ces chefs et ces rois étaient, comme les peuples, courbés sous la domination des druides. Peu à peu, cependant, et à mesure que les rapports avec les nations méridionales répandaient de nouvelles lumières, on s'affranchit de ce joug, et on le

restreignit du moins dans de plus étroites bornes.

Cette révolution lente, mais continue, remplaça le gouvernement théocratique et monarchique par un état social assez semblable à la féodalité. Des prêtres et des rois le pouvoir passa aux nobles et aux grands. La royauté ne fut pas abolie dans toutes les nations gauloises, mais chez presque toutes elle fut privée de prérogatives réelles ou de puissance directe, ou, pour mieux dire, la royauté dans les Gaules resta à peu près ce qu'elle était, c'est-à-dire subordonnée. Elle ne fit que changer de maîtres ; seulement, à l'influence que les druides exerçaient sur elle fut substituée la prépondérance d'une aristocratie forte et considérable.

L'organisation féodale de la Gaule établissait un maître ou seigneur au-dessus de chaque grande terre, dont les dépendances, telles que les bourgs, les villages, les hameaux, les habitants enfin, reconnaissaient sa souveraineté, lui rendaient hommage, et n'avaient avec lui d'autres rapports que la vassalité ou l'obéissance. Le seigneur levait de petites armées sur ce territoire, et conduisait sa troupe, soit sous le drapeau commun, dans les guerres générales, soit sous sa bannière particulière, à des guerres de voisin à voisin, de tribu à tribu, et ces querelles subalternes étaient fréquentes chez des peuples possédés de la manie de combattre.

Mais cette constitution féodale, qui met au grand jour de sublimes vertus guerrières et dans l'ombre des misères presque universelles, qui n'établit aucun degré entre le souverain et l'esclave, ne pouvait avoir une très-longue durée ; par une étrange uniformité dans la marche des transformations humaines, il s'opéra une révolution à peu de chose près semblable à celle que nous aurons à décrire plus tard, et qui eut

lieu, douze siècles après la conquête de la Gaule, dans la France du moyen-âge : les mêmes causes produisirent les mêmes effets.

A mesure que les villages et les bourgs soumis à l'aristocratie se peuplaient, s'enrichissaient et s'élevaient au rang de villes, un nouvel élément de population réclamait sa part à la vie sociale. La bourgeoisie devint peu à peu assez forte pour prendre en main, et avec succès, la cause des populations réduites au vasselage, et pour disputer aux seigneurs leur suprématie politique. Ce premier affranchissement des communes ne s'établit pas sans résistance ; les seigneurs, aidés par le peuple des campagnes, luttèrent contre la puissance municipale des villes ; mais les villes furent soutenues dans cette crise par les druides, qui ne pardonnaient pas aux grands de les avoir dépossédés de leur antique influence.

La révolution qui venait d'avoir lieu dans les Gaules porta atteinte à l'uniformité des lois nationales, et établit sur toute la surface de ce territoire une grande variété de coutumes. Chacun de ces peuples issus des Galls, des Cimbres, des Belges et des Ibères, participa diversement à ce grand mouvement et se constitua à son gré ; chez les uns, la souveraineté fut confiée à un sénat, composé de notables et de prêtres, élisant chaque année un juge ou *vergobret* ayant droit de vie et de mort. Pour contrebalancer ce pouvoir exorbitant, la multitude nommait un chef militaire. Chez les autres, les principaux citoyens formaient également un sénat, et cette assemblée législative élisait des chefs temporaires ou à vie, qui portaient souvent le titre de rois. Enfin, d'autres provinces étaient organisées en petites républiques obéissant à des sénats, à des

chefs électifs, et même à des rois qui n'avaient de la royauté que le nom et nullement la puissance.

Une sorte de patronage et de clientèle réciproque resserrait les liens des peuples gaulois entre eux ; les états les plus puissants ralliaient autour d'eux des états plus faibles ; ces derniers les reconnaissaient pour patrons, et, en échange de leur protection efficace, s'engageaient à prendre parti dans leurs guerres, à n'avoir d'amis que leurs amis, d'ennemis que leurs ennemis. Les liens du patronage et de la clientèle n'étaient point indissolubles.

Les grands états étaient liés entre eux par des rapports de fraternité et formaient une confédération ; ces diverses confédérations avaient des assemblées générales, composées des députés des villes et chargées des intérêts communs. Mais quelque régulier que fût cet état social, il ne pouvait que favoriser l'indépendance réciproque et la vanité des tribus ; pour les guerres étrangères, il livrait la Gaule aux armées ennemies, sans la mettre en position de se défendre avec unité, et de concentrer rapidement ses forces sur les points menacés ; bien plus, il la divisait par des rivalités intestines, et l'affaiblissait en lui ôtant toute volonté ferme, en épuisant le sang de ses soldats dans des guerres sans dignité et sans intérêt. La Gaule, abandonnée à des convulsions politiques et aux incertitudes d'une liberté populaire mal définie, ne pouvait qu'être tôt ou tard envahie et déshéritée du rang de nation ; c'est ce qui arriva un demi-siècle avant l'ère chrétienne.

CHAPITRE III.

DE LA CONQUÊTE DES GAULES ET DE LA DOMINATION ROMAINE.

§ I. Progrès des Romains en Gaule. — Campagnes de César.

Dès que les légions de Marius eurent sauvé la Gaule transalpine de la redoutable invasion des Teutons et des Cimbres, la politique romaine ne cessa de suivre à l'égard de cette contrée un système d'envahissement déclaré ou clandestin, qui ne devait avoir d'autre terme que la conquête.

Déjà, on a pu le remarquer, les contrées situées entre le Rhône et la Méditerranée, moins le petit état de Massilia, formaient ce qu'on appelait la *province romaine*, ou, par abréviation; la Province *.

Les Tectosages, qui habitaient une partie très-considérable du Languedoc moderne, avaient été déclarés alliés du peuple romain. Pour les maintenir, à l'aide de ce titre, sous la dépendance de la république, on fonda au milieu de leur territoire l'importante colonie militaire de Narbonne; c'était un point d'appui pour soumettre les peuples ibériens, et pour ruiner l'influence commerciale de Massilia.

A l'époque des guerres civiles qui éclatèrent entre Marius et Sylla, la Province, sauvée par Marius, embrassa son parti; elle en fut rigoureusement punie par le dictateur, qui enleva sa jeunesse et l'incorpora dans les légions de l'Asie. Rome envoya dans la Province des proconsuls qui chargèrent les

D'où est venu le mot *Provence*.

peuples d'impôts, et les soumirent aux plus horribles exactions. La nation des Allobroges réclama contre cette tyrannie, mais ses plaintes furent méprisées ; dans son indignation, elle leva contre la république l'étendard de la révolte, et donna le commandement de la guerre à Catugnat, l'un des derniers défenseurs de l'indépendance des Alpes. Lentinus, l'un des lieutenants de Rome, conduisit des troupes contre les hardis montagnards ; les deux armées se disputèrent longtemps le passage de l'Isère, et les Romains furent enfin vaincus sur les bords de cette rivière. Toutefois ils ne tardèrent pas à venger cette défaite, et le préteur Pomptinus, malgré leur vive résistance, détruisit les villes des Allobroges, dévasta les campagnes et fit périr par le feu un grand nombre d'habitants (61 avant J.-C.).

Pendant que l'asservissement des peuples méridionaux se consommait ainsi, le reste de la Gaule était livré à des dissensions fatales qui devaient hâter sa ruine. Deux factions se disputaient la prédominance politique ; l'une était celle des Edues, l'autre se composait des Arvernes et des Séquanes. Ces derniers appelèrent à leur secours Arioviste, chef des Suèves, peuples teutoniques établis au delà du Rhin ; Arioviste entra dans les Gaules et vainquit les Edues. Cette victoire lui ayant semblé facile et profitable, il tourna ensuite ses armes contre les Séquanes eux-mêmes, ses alliés, et leur fit expier par de grands ravages la faute qu'ils avaient commise en l'attirant dans les Gaules. Les Séquanes s'unirent alors aux Edues pour s'affranchir de la tyrannie d'Arioviste ; mais le chef des Suèves remporta sur eux la sanglante bataille de Magétobrige, qui mit le comble aux misères des deux peuples. Un parti des Edues implora le secours des Romains, un autre celui des

Helvétiens. Ces derniers furent heureux de trouver un prétexte d'envahir la Gaule, et d'abandonner, pour un climat plus doux, leurs âpres montagnes et leurs vallées infécondes.

Les Helvétiens se préparèrent donc à la guerre, et consacrèrent trois ans entiers à l'armement de leur émigration militaire. Pour s'ôter à eux-mêmes tout espoir de retour, ces montagnards brûlèrent douze de leurs villes, quatre cents de leurs villages, et toutes les habitations particulières; puis ils se dirigèrent vers la pointe méridionale du lac Léman, pour entrer dans les Gaules par la vallée du Rhône. Ils étaient au nombre de trois cent soixante-huit mille, y compris les vieillards, les enfants et les femmes (58 avant J.-C.).

Jules César était alors chargé, pour cinq années, du gouvernement de la Province; il entreprit d'arrêter l'invasion des Helvétiens. A la première nouvelle de leur marche, il se porta précipitamment sur Genève, et mit les Barbares dans l'impuissance de pénétrer chez les Edues et les Séquanes par le pays des Allobroges. Pour leur disputer avec plus de succès cette frontière, il fit construire du lac aux montagnes du Jura un mur long de dix mille pas et haut de seize pieds. Les Helvétiens, forcés de se replier vers le Nord, se dirigèrent vers les vallées des Séquanes, et ces derniers peuples les laissèrent pénétrer sans résistance sur leur territoire.

César, aidé des Allobroges, les atteignit sur les bords de l'Arar (la Saône) au moment où ils se préparaient à passer sur des radeaux cette rivière qui séparait le territoire des Séquanes de celui des Edues. La tribu des Tigurins, peuplade helvétique, soutint seule le choc contre les légions romaines; elle fut entièrement détruite. Après sa victoire, César ne

resta pas oisif : jetant un pont sur l'Arar, il pénétra dans le pays des Edues. Arrivé sous les murs de Bibracte (Autun), il défit l'armée des Helvétiens et contraignit ces Barbares à regagner leurs montagnes après avoir laissé sur les champs de bataille de la Gaule les deux tiers de leurs compagnons.

Mais un ennemi non moins redoutable appelait encore la colère romaine ; Arioviste, le roi des Suèves, après la journée de Magétobrige, si fatale à la Gaule, livrait aux plus affreux ravages le territoire des Edues. De tous les points de la Germanie accouraient d'autres Barbares, avides de prendre leur part de ces riches dépouilles ; les peuples gaulois sollicitèrent les secours de César, et ce grand capitaine s'empessa de répondre à leurs vœux : la politique de Rome trouvait son compte à cette intervention militaire dans les guerres d'un peuple voisin.

Arioviste campait alors avec ses Germains (*Gherman*, hommes de guerre) sur le territoire des Séquanes ; César lui intima l'ordre de cesser ses ravages. Sur les refus du Barbare, le lieutenant de Rome marcha contre lui, s'empara de Vesontio (Besançon) et atteignit les Suèves sur les bords du Rhin. La victoire fut courageusement disputée, mais la discipline l'emporta sur la valeur aveugle, et l'armée d'Arioviste périt presque tout entière sous le fer ou dans les eaux du fleuve. Arioviste se réfugia en Germanie, où il mourut de douleur (58 avant J.-C.).

Mais César n'était pas pour la Gaule un moins dangereux adversaire ; il avait plutôt vaincu pour Rome que pour sauver d'une invasion teutonique deux nations issues des Galls et des Cimbres, si redoutés de l'ancienne république. Les Belges comprirent que César allait exiger le sacrifice de leur indépendance nationale, et se ligèrent contre lui.

Leur confédération leva une armée d'environ trois cent mille hommes.

César se trouvait alors dans le nord de l'Italie (la Gaule cisalpine); en quinze jours il arrive sur les frontières des Belges, et, grâce à la trahison des Rèmes (peuples de Reims), remporte une éclatante victoire sur les bords de l'Axona (l'Aisne). Les Suessions, les Bellovaques et les Ambiens* furent soumis, mais les Nerviens et les Aduatiques** opposèrent aux armes romaines une résistance héroïque. Les légions de César, surprises le long des rives de la Sambre, se virent au moment d'être anéanties. Dans cette extrémité, le général romain saisit une enseigne, arracha le bouclier d'un simple soldat et se porta au premier rang. Ce dévouement entraîna son armée et décida la victoire; elle fut complète. Les Aduatiques se défendirent courageusement dans leur principale place (Namur), et essayèrent de surprendre les Romains dans un piège. César s'empara de la ville et fit vendre à l'encan ses habitants, au nombre de cinquante-trois mille. A la même époque le jeune Crassus, l'un des lieutenants de César, fit deux expéditions heureuses dans l'Armorique et l'Aquitaine, tandis que Sergius Galba combattit avec des succès divers les habitants des Alpes pennines et les peuples des vallées que traverse le Rhône encore voisin de sa source (57 avant J.-C.).

Les Vénètes***, peuples de l'Armorique, se soulevèrent contre les envahisseurs romains; les légions étaient impuissantes à réduire ces Barbares qui combattaient sur des vaisseaux au milieu des écueils de

* Les peuples de Soissons, de Beauvais et d'Amiens.

** Peuples de la Flandre et du Hainaut.

*** Habitants du territoire de Vannes.

l'Océan. César ne recula point devant cet obstacle ; après des efforts prodigieux il créa une flotte, dressa des matelots, et les Armoricains furent vaincus dans un combat naval par Décimus Brutus.

Cette même année (56 avant J.-C.), Q. Titurius Sabinus battit les Unelles, les Éburoviens et les Lexoviens *. L'année suivante (55 ans avant J.-C.), les Usipiens et les Teuctères, nations germaniques, refoulés au-delà du Rhin par une incursion de Suèves, tentèrent de s'établir en Gaule. César les attaqua vers le confluent de la Meuse et du Rhin, et franchit lui-même ce fleuve, aux environs de Cologne, sur un pont de bois qu'il avait fait construire en dix jours. Arrivé en Germanie, il se borna à traverser en tous sens les forêts des Suèves et des Siscambres, et, ne trouvant aucune armée ennemie, revint en Gaule. A peine de retour, il se rendit à la hâte dans le pays des Morins ** et s'y embarqua pour la Grande-Bretagne. Après une résistance énergique, les Bretons demandèrent la paix, et le proconsul fut heureux de l'accorder ; les Bretons furent déclarés tributaires de Rome, mais la domination de la république sur ces insulaires ne parut sérieuse ni aux vaincus ni à leurs vainqueurs.

La nouvelle campagne (54 ans avant J.-C.) fut plus difficile, et la Gaule faillit s'affranchir entièrement du joug de Rome. César ayant méconnu les coutumes et les lois politiques de quelques peuples en apparence soumis par les armes, une insurrection éclata dans le pays des Carnutes ***. Les Gaulois septentrionaux se levèrent en masse pour secourir

* Peuples de Coutances, d'Evreux et de Lisieux.

** Peuples voisins de la mer du Nord.

*** Peuples de Chartres.

les rebelles. Les Éburons *, à l'instigation d'Ambiorix, leur magistrat suprême, surprirent et massacrèrent Titurius Sabinus et sa légion. Ambiorix lui-même, à la tête des Aduatiques et des Nerviens, assiégea dans son camp Q. Cicéron, frère de l'orateur. Pressé de toutes parts et enveloppé par des forces immenses, le lieutenant de César allait périr ; mais le proconsul pour le délivrer opposa à un grand danger une grande audace. A la tête de sept mille hommes, seule force dont il pouvait disposer, il marcha sur Ambiorix, défit soixante mille Belges et força les Gaulois à lever le siège.

La nouvelle de cette glorieuse victoire parvint en quelques heures à Labiénus, lieutenant de César, cantonné chez les Rêmes, à soixante mille du camp de Cicéron. Cette prodigieuse rapidité dans les communications tenait à ce que les Gaulois avaient imaginé un moyen de correspondance fort prompt ; les paysans occupés aux travaux de la campagne se transmettaient une nouvelle importante, ils la criaient de l'un à l'autre, et un événement pouvait être connu, entre le lever et le coucher du soleil, à cent soixante milles de distance.

Mais pendant qu'Ambiorix luttait ainsi pour l'indépendance de la Gaule, Indutiomar, chef des Trévires, soulevait les peuples voisins du Rhin et convoquait le *conseil armé* ; c'était une assemblée où devait se rendre chaque Trévire en état de combattre, et le dernier venu était condamné à périr dans d'affreuses tortures.

Le conseil armé décida qu'il fallait attaquer Labiénus et marcher vers la Seine et la Loire. On suivit ce plan, et le lieutenant de César se vit peu de

* Peuples de Liège.

jours après assiégé par une armée considérable. Le sort de la guerre trahit encore les espérances de la Gaule; Indutiomar périt dans la bataille; sa tête sanglante fut portée aux vainqueurs et les Trévires se dispersèrent. Peu de temps après César réduisit une seconde fois les Nerviens à l'obéissance.

La Gaule semblait soumise, mais César, que cette tranquillité apparente rassurait peu, convoqua les états à Lutèce, ville principale des Parisiens. Presque tous les peuples y envoyèrent des députés; mais les Sénons, les Carnutes et les Trévires refusèrent d'imiter cet exemple. César ouvrit la campagne dans les premiers jours du printemps; les Sénons sont battus et dispersés par Labiénus; Acco leur chef, l'homme en qui reposaient alors les espérances de la Gaule, est fait prisonnier, et peu de temps après livré au supplice. Ambiorix et les Trévires luttent encore contre les armes romaines; César marche contre les Ménapes * leurs alliés. Il passe une seconde fois le Rhin pour châtier les Suèves; mais cette incursion dans les forêts de la Germanie n'amène aucun résultat. Ambiorix, poursuivi de tous côtés par le proconsul et ses lieutenants, trouve un asile au fond des Ardennes et échappe aux Romains. César fait ensuite ravager les campagnes des Éburons, et, pour punir ces peuples de leur patriotique résistance, les met hors de la loi de l'humanité et les fait presque entièrement exterminer (53 ans avant J.-C.).

Mais les excès du vainqueur devaient soulever dans la Gaule une dernière révolte plus terrible et plus unanime. Pendant que César était retenu en Italie par la crainte de la guerre civile et les soins de son ambition, l'explosion éclata; les débris des

* Peuples gueldres (Hollande).

nations gauloises coururent aux armes. Les Carnutes surprirent Genabum (Orléans), et le soir même la nouvelle de ce premier fait d'armes parvint chez les Arvernes (Auvergnats), à la distance de près de cent cinquante milles*.

Il y avait chez les Arvernes un jeune Gaulois dont le père, nommé Celtill, avait péri par le supplice du feu pour avoir voulu rétablir le gouvernement royal. L'histoire trop oublieuse n'a pas conservé son nom ; mais elle lui donne celui de la dignité militaire qui lui fut conférée par sa nation, le titre de vercingétorix ou de généralissime.

A la nouvelle de la prise de Genabum par les Carnutes, le vercingétorix arme sa tribu et entre dans Gergovie, capitale des Arvernes, en proclamant l'indépendance de la Gaule. Il ne tarda pas à être investi du souverain commandement militaire. A sa voix les peuples les plus puissants de la Transalpine et de l'Armorique coururent aux armes et le reconnurent pour chef. Alors le vercingétorix organisa tout pour la guerre, et se vit puissamment secondé par les druides, qui persuadèrent aux peuples de s'armer pour la liberté et les dieux du pays.

Le généralissime voulait attaquer les légions du Nord dans leurs retranchements et soulever en même temps les Allobroges et les autres peuples de la Province ; mais César revint de Rome à la hâte, tourna le pays des Helviens où l'attendait Lucterius, l'un des lieutenants du vercingétorix, franchit les Cévennes à travers six pieds de neige, et apparut au milieu des Arvernes alors qu'on le supposait encore aux bords du Tibre. L'un des premiers exploits du

* Plus de cinquante lieues.

proconsul fut de reprendre Genabum et de livrer au fer de ses soldats les malheureux habitants de cette ville. Mais les peuples de la Gaule, selon les conseils du vercingétorix, prirent une de ces résolutions héroïques dont l'histoire n'a offert depuis lors qu'un seul exemple : ils décidèrent de dévaster leurs propres campagnes et de livrer leurs cités aux flammes afin de ne laisser aux Romains qu'une terre nue, sans ressources, sans habitations, sans fruits. L'incendie dévora près de cinquante villes ou forts villages ; mais les habitants d'Agendicum (Bourges), la plus riche cité des Gaules, obtinrent, en se jetant aux genoux du vercingétorix, que le feu épargnât leur ville. Cette faiblesse ne les sauva pas de la ruine ; peu de jours après César surprit Agendicum, et la population entière fut passée au fil de l'épée. Après ce massacre César porta de nouveau la guerre dans le pays des Arvernes, où le vercingétorix, devinant ses projets, l'avait devancé. Abandonné par les Édues, le proconsul échoua devant Gergovie. L'armée romaine leva le siège, abandonnant un grand nombre de morts, et César se retira vers les bords du Rhône.

Le vercingétorix le suivit et l'atteignit près de ce fleuve ; une bataille sanglante fut livrée entre les insurgés de la Gaule et les légions romaines. Après douze heures de lutte ces dernières pliaient ; mais la cavalerie germaine fit un mouvement qui leur rendit l'avantage. Les Gaulois prirent la fuite, et le vercingétorix se replia sur Alesia*, cité importante, bâtie au sommet d'une colline et dont les traditions attribuaient la fondation à Hercule. César, quoique inférieur en forces, bloqua le généralissime gaulois

* Ville voisine du lieu où est aujourd'hui Sémur.

et son armée ; mais le vercingétorix réussit à appeler à son secours les autres peuples de la Gaule. Sa voix fut entendue, et la Gaule tout entière, à l'exception des Rèmes, se leva pour sa délivrance. Deux cent quarante-huit mille hommes, commandés par l'Atrébate Comm et par les Édues Éporédorix et Virдумar, accoururent vers Alesia. Il était trop tard.

César, qui assiégeait cette ville, avait contraint sa faible armée à entreprendre des travaux immenses au souvenir desquels l'imagination s'effraie. Dans un circuit de quinze milles autour d'Alesia il avait parsemé la plaine de palissades, de fossés, de pièges, de chausse-trappes, de terrasses hautes de quatre-vingts pieds et garnies de claies, enfin, d'une forêt de pieux aigus recouverts de terre et de branchages. Tant d'efforts furent couronnés de succès ; la Gaule et l'élite de ses armées ne purent forcer ces redoutables retranchements. Une grande bataille termina la campagne, et le vercingétorix, désespérant de l'indépendance de son pays, sortit seul d'Alesia tout armé, à cheval, et, se dirigeant vers le tribunal où siégeait le proconsul, jeta son épée aux pieds de César et se livra lui-même aux licteurs (52 ans avant J.-C.).

L'année suivante une révolte éclata en Aquitaine, vaste portion des Gaules, située entre les Pyrénées, la Loire et le Rhône, et à laquelle les Romains avaient donné ce nom ; elle fut promptement réprimée ; César prit d'assaut la ville d'Uxellodunum *, et, pour effrayer les Gaulois, fit couper le poing à tous les prisonniers. La soumission des Atrébates, opérée par Marc-Antoine, compléta celle de la Gaule (51 ans avant J.-C.).

* Cap de Nac, dans le Quercy.

Mais dès ce moment le proconsul changea de conduite envers les Gaulois et se montra à leur égard aussi doux et clément qu'il avait été implacable. Le tribut qu'il leur imposa fut déguisé sous le nom honorable de solde militaire ; il respecta l'organisation intérieure, les habitudes et les mœurs, et, pour flatter l'esprit guerrier de ces peuples, enrôla à tout prix l'élite de leur jeunesse dans les légions romaines. Plus tard ces nouveaux soldats de Rome composèrent à eux seuls une légion qui fut appelée *Alauda* (l'Alouette), du nom de l'oiseau national que les Gaulois portaient au sommet de leur casque. Tant de ménagements, une si habile politique conquièrent les vieux Transalpins encore plus que la force ; les Gaulois aidèrent César à triompher de Pompée, et lorsque le dictateur eut péri sous le poignard des républicains, la Gaule, réduite dès lors à l'état de province romaine, donna des larmes au grand capitaine qui l'avait vaincue.

§ II. Domination Romaine.

Octave se montra moins généreux à l'égard de la Gaule que ne l'avait été César lui-même ; il chassa du sénat les Gaulois que le dernier dictateur y avait introduits et imposa de fortes contributions aux vaincus.

Par une mesure de politique habile, il entreprit d'affaiblir et d'anéantir le sentiment national en donnant une division nouvelle au territoire. La Gaule fut donc partagée en quatre grandes régions dans la limite desquelles on ne respecta les droits acquis d'aucune des anciennes tribus indépendantes. Au lieu des nations belges, celtes, galliques

et ibériennes, Octave institua la Narbonnaise, la Lyonnaise, l'Aquitaine et la Belgique. Ces vastes provinces furent plus tard subdivisées en dix-sept autres, et, par un dernier raffinement de tyrannie, on changea les noms des principales cités*.

Octave César, qui ne tarda pas à prendre le nom et le titre d'Auguste, donna pour capitale à la Gaule centrale la ville encore naissante de Lugdunum (Lyon). Ce fut moins pour blesser l'orgueil des grandes cités éduées ou sénonnaises que pour assurer au gouverneur militaire envoyé de Rome un poste de la plus haute importance, d'où, par le moyen de deux grands fleuves, on communiquait rapidement avec

* Ces nouvelles provinces étaient : 1° la première Narbonnaise, qui répondait au Languedoc et au Roussillon, et avait pour capitale Narbonne ; 2° la seconde Narbonnaise, qui comprenait la partie méridionale du Dauphiné et de la Provence : sa métropole était Aix, fondée par Sextius Balvinus ; 3° la Viennoise, qui s'étendait du lac de Genève aux bouches du Rhône : métropole, Vienne ; Marseille, Grenoble et Genève dépendaient de cette province ; 4° les Alpes Grées et Pennines (la Savoie) ; 5° les Alpes maritimes, comprenant la partie orientale du Dauphiné et de la Provence : métropole, Embrun ; 6° la première Aquitaine, renfermant le Berry, le Limousin, la Marche, le Bourbonnais, l'Auvergne, le Velay, le Gévaudan, le Rouergue, le Quercy et le pays d'Alby : métropole, Bourges ; 7° la deuxième Aquitaine, s'étendant de l'Océan jusqu'à la Loire : métropole, Bordeaux ; 8° la Région des neuf peuples ou Novempopulanie, comprenant une partie de la Gascogne et le Béarn : métropole, Dax ; 9° la première Lyonnaise : métropole, Lyon ; 10° la deuxième Lyonnaise, répondant à la Normandie : métropole, Rouen ; 11° la troisième Lyonnaise, répondant à la Touraine, à l'Anjou et à la Bretagne : métropole, Tours ; les contrées voisines de la mer conservèrent le nom d'Armoriques ; 12° la quatrième Lyonnaise : métropole, Sens ; 13° la grande Séquanaise, comprenant, outre la Franche-Comté, presque toute l'Helvétie : capitale, Besançon ; 14° la première Belgique : métropole, Trèves, la plus importante cité des Gaules ; 15° la deuxième Belgique : villes principales, Amiens et Arras ; 16° la Germanie supérieure, s'étendant le long du Rhin jusqu'à la Moselle : métropole, Mayence ; 17° la Germanie inférieure : métropole, Cologne. Au reste cette division de la Gaule en 16 provinces ne fut complète que sous le règne d'Honorius.

l'intérieur de la province et avec l'Italie. De Lugdunum partirent quatre grandes voies qui devaient sillonner la Gaule des Alpes au Rhin, à l'Océan, aux Pyrénées et aux extrémités de la Narbonnaise.

L'intérieur du pays fut désarmé, et à la place de l'organisation toute guerrière de la Gaule, Auguste substitua un système de milice entièrement favorable à la politique de Rome. Deux camps, de quatre légions chacun, furent établis sur le Rhin et continrent à la fois la Germanie et les nations belges. L'empereur institua un mode d'impôt régulier, mais très-fiscal; en échange il créa à Augustodunum (l'ancienne Bibracte, aujourd'hui Autun) une école célèbre, où l'on enseignait aux vaincus les lettres latines. Massilia, Vienne, capitale des Allobroges, Tolosa et Arelate (Arles) fondèrent dans leurs murs de semblables établissements, et ces académies gauloises devinrent en peu de temps si renommées, qu'elles fournissaient des orateurs et des médecins à l'Italie et à la Grèce, et que de toutes parts les enfants des familles opulentes venaient y chercher l'instruction.

Les mœurs romaines ne pouvaient s'accommoder du culte sauvage de la Gaule; Auguste en interdit l'exercice à tous les Gaulois devenus citoyens romains. Il abolit l'usage des sacrifices humains, et ne permit plus aux druides que de répandre sur les autels quelques gouttes de sang. Le druidisme, ainsi chassé des cités romaines et des colonies, se réfugia dans les forêts du Nord et de l'Ouest, surtout dans l'Armorique, son foyer principal, et les classes élevées adoptèrent le paganisme de Rome et d'Athènes. Le peuple des campagnes ne suivit point ce mouvement, et, par esprit de nationalité autant que par un sombre fanatisme, s'attacha avec

force au culte barbare des Cimbres. Le druidisme devint la religion de quiconque conspirait encore pour rendre à la Gaule sa vieille indépendance.

Auguste cependant prit place parmi les divinités, et l'an 12 avant l'ère chrétienne, l'assemblée des états gaulois, réunie à Lugdunum, lui dédia un temple; d'autres autels lui furent érigés dans diverses cités de la Narbonnaise.

Mais tandis que ces Barbares hésitaient ainsi entre des idolâtries surannées ou nouvelles, le mystérieux événement qui devait civiliser le monde et réduire en poudre les temples des faux dieux s'accomplissait dans un village obscur de la Judée. Une vierge enfantait le Fils de Dieu dans une pauvre étable de Bethléem, et déjà brillait l'étoile des nations, le Verbe fait chair, depuis quarante siècles promis à l'homme.

Auguste mourut, laissant l'empire à Tibère; ce dernier, par les excès intolérables de ses agents, souleva les peuples gaulois. Deux chefs commandaient les rebelles; c'étaient le Trévire Julius Florus et l'Édue Julius Sacrovir (l'homme sacré); le nom de ce dernier indique suffisamment qu'il appartenait à l'ordre des druides. Ils furent successivement vaincus et se donnèrent eux-mêmes la mort (l'an de J.-C. 21).

Caius César, connu dans l'histoire sous le surnom de Caligula, succéda à Tibère; ce monstre soumettait les peuples et les particuliers à des taxes exorbitantes, et confisquait les biens de ceux qui se laissaient aller à des murmures. Pour dépouiller plus de victimes, il imaginait des conspirations et suscitait des délateurs. Un jour qu'il jouait aux dés et que la chance lui était contraire, il se fit remettre les registres de la province, et, ayant désigné pour être

mis à mort un certain nombre d'hommes riches, il dit à ceux qui l'entouraient : « Vous vous disputez » péniblement un misérable gain, et moi, d'un seul » coup, je viens de gagner cent cinquante millions. »

Caligula séjourna plusieurs fois à Lyon* ; il y fit célébrer des jeux magnifiques et y institua un célèbre concours d'éloquence. Une des conditions réglementaires atteste la petitesse d'esprit de l'empereur : l'auteur d'une pièce réputée mauvaise était obligé d'effacer son œuvre avec sa langue, s'il n'aimait mieux être battu ou plongé dans le Rhône.

Claude, successeur de Caligula, était né à Lyon, et les Gaulois respirèrent sous le règne de l'un d'entre eux. Toutefois, le nouveau César persécuta le druidisme avec une extrême violence. Il entra dans les desseins de Dieu que les différents paganismes, se détruisant l'un l'autre, préparassent les voies à ceux qui viendraient plus tard annoncer la « bonne nouvelle ** . »

Le règne de Néron fut favorable à la Gaule. Cet empereur conçut le projet d'unir la Méditerranée à l'Océan par un canal creusé de la Saône à la Moselle. Lyon ayant péri dans les flammes, Néron accorda quatre millions de sesterces aux habitants de cette grande ville, et les aida à reconstruire leurs demeures. Cependant un jeune Gaulois, Julius Vindex, leva l'étendard de la révolte et proclama le vieux Galba chef de l'empire. Pendant que les Édues, les Arvernes et les Séquanes se soulevaient à sa voix, les peuples belges restaient indifférents, et attendaient pour reconnaître un empereur que les légions cantonnées vers le Rhin eussent fait un choix.

* Nous lui donnerons désormais ce nom.

** On sait que le mot Évangile signifie *bonne nouvelle*.

Cependant Vindex s'étant donné la mort à la suite du désastre des siens sous les remparts de Vesontio (Besançon), l'armée gallo-romaine ne tarda pas à saluer Vitellius comme empereur.

Sur ces entrefaites, et pendant que l'empire, en proie aux guerres civiles, semblait hésiter entre Othon, Vitellius et Galba, un Gaulois, issu des derniers rangs du peuple, conçut l'audacieux projet de rendre à sa patrie son antique indépendance. Cet insensé, nommé Marric, se décorait des titres de *Dieu* et de *libérateur des Gaules*. La noblesse éduenne prit les armes contre lui, dispersa ses compagnons et le fit prisonnier. Marric fut livré aux bêtes, mais les animaux féroces refusèrent de le dévorer; peu touchés d'un semblable prodige, les soldats de Vitellius massacrèrent eux-mêmes le malheureux Gaulois.

L'avènement de Vespasien parut offrir à la Gaule une nouvelle occasion de s'affranchir du joug de l'empire. Le Batave Civilis, chef d'une cohorte, arma sa nation et les Gaulois du Nord. La victoire sembla d'abord favoriser son entreprise, et le hardi rebelle osa proclamer que l'empire romain allait faire place à la souveraineté des Barbares. Cette grande insurrection fut toute nationale: le druidisme la seconda en faisant parler les dieux; les harpes trop longtemps silencieuses des bardes résonnèrent pour la liberté gauloise; enfin une prêtresse bructère, la célèbre Velléda, appela aux armes toutes les peuplades guerrières de la Germanie. Cette femme, que les Teutons révéraient comme une déesse, se tenait cachée au sommet d'une tour d'où elle rendait des oracles; nul ne pouvait la voir ni communiquer avec elle, et ce mystère augmentait sa puissance.

L'empire gaulois fut proclamé par Civilis et Vel-

léda ; les légions romaines, cantonnées aux bords du Rhin, prêtèrent serment à ce gouvernement organisé en quelques jours, et dont la chute devait être plus rapide encore (70 ans après J.-C.).

La révolte de Civilis et le nouvel empire ne reposaient que sur des souvenirs chers à la Gaule ; mais nulle force humaine ne reconstruit le passé avec des souvenirs : les siècles ne rétrogradent pas vers leur source. La Gaule du centre et la Gaule méridionale se mirent peu en peine des vieilles traditions cimbriques, et préférèrent à un retour vers la liberté des Barbares la domination de Rome, plus douce et plus conforme au luxe et à l'oisiveté des grands. Puisamment secondé par cette disposition des esprits, le général romain Cerialis, envoyé contre les insurgés, les vainquit deux fois et termina la guerre en gagnant Velléda et Civilis.

Sabinus, l'un des chefs gaulois, s'était fait proclamer César ; réduit à l'impuissance, il se sauva et sa tête fut mise à prix. Pour se soustraire à la vengeance de Vespasien, le malheureux Gaulois alla se cacher dans un souterrain ; Éponine, sa femme, s'y enferma avec lui, et plusieurs enfants naquirent de leur union. Cet héroïque sacrifice adoucit pendant dix ans la captivité de Sabinus ; à la fin, la retraite des deux époux fut découverte, et les jeunes enfants, qui pour la première fois voyaient la clarté du jour, se jetèrent aux pieds de l'empereur, sollicitant la grâce de leur père. Vespasien ne se laissa pas attendrir, et ordonna de conduire Sabinus à la mort. La malheureuse Éponine, cessant de supplier, ne réclama plus d'autre faveur que celle de mourir avec son époux, et cette fois du moins l'empereur accueillit sa prière.

Le sang de Sabinus et de la généreuse Éponine

fut le dernier que l'ombrageuse politique de Rome exigea de la Gaule. Ce fut aussi le dernier dévouement accordé à une société, à une religion, à une nationalité désormais éteintes. La Gaule, après dix-huit siècles de gloire militaire, de liberté politique et de convulsions vaines, disparut du rang des peuples indépendants et se résigna à n'être plus qu'une province romaine.

§ III. La Gaule à l'état de province romaine.

Nous dirons peu de chose de l'histoire de la Gaule réduite à la condition de province de l'empire d'Occident, et cependant il est juste de remarquer que cette époque a laissé dans notre pays des traces profondes. Ces vestiges sont plus ineffaçables que les ruines dont la durée atteste encore l'ancienne magnificence de nos cités méridionales ; celles-là passent avec le temps, et il ne reste rien de leur splendeur ; mais des souvenirs bien autrement vivaces sont encore empreints dans notre régime municipal, dans notre administration et dans nos mœurs publiques.

L'empire romain était à l'intérieur organisé d'une manière uniforme ; on s'était attaché à faire oublier aux peuples la liberté orageuse des siècles de la république par une administration régulière, mais fiscale. La législation de cette époque est encore aujourd'hui la base de nos codes, et il n'aurait été donné à aucun pays de jouir d'un ensemble de lois plus régulier, si au-dessus des institutions locales il y eût existé des garanties d'un ordre supérieur. Loin de là ; aussi la liberté municipale n'existait-elle qu'en apparence, et il n'y avait en réalité qu'une tyrannie avide et destructive de toute civilisation.

Il n'entre pas dans les bornes que nous nous sommes tracées d'exposer longuement le système d'organisation auquel la Gaule était assujétie dans les derniers jours de l'empire ; nous nous bornerons à en indiquer quelques traits principaux.

La Gaule formait un diocèse du prétoire qui comprenait, outre cette vaste contrée, la Grande-Bretagne et l'Espagne, et était appelé *Prétoire des Gaules*.

Le préfet du prétoire résidait à Trèves ; plus tard sa résidence fut transférée à Arles.

Chaque diocèse était administré par un sous-préfet, et chacune des dix-sept provinces du diocèse des Gaules était régie par un gouverneur qui recevait directement ses instructions du préfet du prétoire. Ces gouverneurs, soit qu'ils fussent revêtus du titre de consulaires, ou simplement de celui de président, administraient et rendaient la justice. A eux seuls appartenaient les droits de percevoir les impôts, de lever des soldats et de faire exécuter les lois ou décrets des empereurs. Toutefois, dans quelques villes, les magistrats municipaux avaient conservé le pouvoir de rendre la justice. Chaque cité avait son *défenseur* (defensor), espèce de tribun chargé de défendre les intérêts de sa ville auprès des administrateurs impériaux ; ce *défenseur* était élu par le peuple.

La population libre se divisait en trois grandes classes, savoir :

1^o Les corps privilégiés, qui se composaient du clergé, de l'armée, des sénateurs et des clarissimes. Ces deux dernières catégories étaient nombreuses, et comptaient dans leur sein les magistrats et les fonctionnaires publics employés soit à la cour, soit dans les provinces ; enfin tous ceux qui avaient occupé des charges de quelque importance.

Ces privilèges constituaient une noblesse nombreuse, mais sans puissance, et n'ayant pour elle ni l'origine, ni la gloire. Ce n'était qu'un degré élevé dans la hiérarchie sociale, auquel tous les hommes nés libres, et même les affranchis, pouvaient aspirer, parce que ces mots de *sénateurs* ou de *clarissimes* étaient des récompenses honorifiques promises à tous. Leur principal privilège consistait à jouir des prérogatives de la classe des curiales sans avoir à en subir les charges, et l'on va voir que c'était là une faveur très-importante ; ils avaient en outre le droit d'être jugés par un tribunal spécial dans les causes capitales et celui d'être exempts de la torture. Ce dernier droit était commun à tous les membres de la curie*.

2^o La classe des curiales, qui comprenait les citoyens aisés, nés ou domiciliés dans la ville, et possédant au moins vingt-cinq arpents de terre. Les curiales représentaient à peu près notre bourgeoisie actuelle, à cette différence pourtant que, si les affaires du municipe et les magistratures de la cité étaient leur monopole, de dures charges leur étaient imposées en échange et rendaient leur position très-fâcheuse. C'est ainsi qu'ils se voyaient contraints à recouvrer les impôts publics et à répondre de leurs biens propres en cas d'insuffisance de cette perception. Les fonctions de la curie étant devenues insensiblement onéreuses, à tel point que la classe moyenne en était écrasée, les curiales cherchèrent à s'y soustraire, soit en vendant une partie de leurs biens, soit en s'absentant du municipe. Toutes les

* Un *municipe* était toute ville provinciale admise aux droits de cité romaine ; ce qu'on appelait la *curie* était l'ensemble de tous les habitants, possédant un revenu territorial suffisant pour faire élever le propriétaire au rang des *curiales*.

lois, s'efforcèrent de leur interdire ces tristes ressources, en les menaçant, en cas de mauvaise volonté ainsi manifestée, de la confiscation et de l'emprisonnement.

Aucun acte du corps municipal n'était affranchi du consentement des préposés de l'empereur, et le gouvernement avait toujours le droit de casser et d'annuler toutes les délibérations qui pouvaient lui déplaire. Ainsi, d'une part, l'obligation pénible d'administrer à ses périls et risques, et de l'autre un despotisme pour ainsi dire sans limites.

Cette oppression des classes moyennes était un calcul du régime impérial, dont le but fut sans cesse de tout centraliser en dépouillant les provinces ; elle eut pour résultat d'éteindre tout sentiment national en faisant détester la législation et le pays lui-même, et de n'opposer aux ennemis du dehors qu'un peuple malheureux, épuisé, et dépourvu de toute affection généreuse. Quand l'heure de l'invasion des Barbares sonna, l'empire d'Occident s'écroula sans dignité et sans résistance, parce que le despotisme des maîtres en avait glacé les extrémités et que le premier coup porta au cœur. L'asservissement du monde conquis avait élevé le colosse romain ; la même cause le renversa.

3^o La troisième classe se composait du *menu peuple* (plebs), et malgré sa condition humble et obscure elle était sans contredit la moins à plaindre ; elle comprenait les petits propriétaires et les artisans. Les premiers étaient fort peu nombreux ; quant aux ouvriers libres, aux petits fabricants et aux marchands non propriétaires, ils formaient entre eux des corporations et des corps de métiers sans importance politique et attentivement surveillés par le gouvernement.

Les esclaves constituaient le dernier échelon de la société gauloise, et leur condition était fort dure. Quand les maîtres étaient opprimés et ruinés, la situation des esclaves devait, au même degré, se faire intolérable, puisque leurs travaux seuls alimentaient la cupidité ou les besoins des propriétaires. Cependant il y avait de nombreuses variétés d'esclavage ; l'une était celle des domestiques, une autre comprenait les colons ou agriculteurs des fermes. Ceux qui cultivaient à titre de fermiers (*coloni*) ou payaient seulement une partie des revenus à titre de redevance (*tributarii*) étaient bien moins à plaindre, par exemple, que les esclaves (*inquilini*) qui travaillaient et défrichaient uniquement pour le bon plaisir du maître ; enfin la condition de ces derniers était encore préférable à celle de leurs compagnons que la naissance attachait à la terre même, et qui étaient vendus avec le domaine comme en faisant intégralement partie (on les nommait *adscriptitii*).

§ IV. La Gaule chrétienne.

Mais si la société civile languissait et s'épuisait sous une administration soupçonneuse et usurière, si le monde romain descendait au tombeau, une société jeune et forte, pleine d'énergie et d'avenir, poussait de vigoureux rejetons aux pieds du tronc vieilli de l'empire.

CELUI qui était venu après quarante siècles d'attente pour *soulager* les hommes *chargés et épuisés de travail**, pour proclamer la béatitude *de ceux qui pleurent* et le règne *des pacifiques*, avait donné

* Saint Math., XI, 28.

par le dernier cri jeté sur le Golgotha, le signal d'un affranchissement qui, pour *n'être pas de ce monde*, n'en avait pas moins réagi sur la société impériale avec la puissance de la foi, de la charité et de l'espérance. Le paganisme, œuvre de la dépravation humaine, avait fini son temps ; le culte de Jésus-Christ, impérissable comme la vérité, commençait le sien. Une croix de bois plantée sur le Calvaire avait révélé ce changement à la terre. Le Dieu fait homme, élevé dans le pénible atelier d'un artisan, appelait à lui les aveugles, les boiteux, les mendiants et les paralytiques. Et comme il avait dit : « Heureux ceux qui souffrent, » et une autre fois : « Ceux qui s'abaissent seront élevés, » quiconque sentait le besoin d'être consolé ou protégé lui avait répondu comme l'apôtre Thomas : Mon Seigneur et mon Dieu. »

Douze pêcheurs de la Judée, prêchant l'Évangile au monde païen, sans puissance humaine, sans richesse, sans crédit, et animés seulement de l'Esprit-Saint, annoncèrent à l'univers une loi de macération, de pauvreté et de souffrance : leur parole changea la face de la terre, fit de l'orgueil une honte et du mépris un sujet de consolation et de triomphe. Le sang des martyrs féconda cette religion sainte comme une merveilleuse rosée. Un siècle ne s'était pas écoulé, et déjà, au mépris des persécutions, des ongles de fer, des brasiers et des bêtes de l'amphithéâtre, les chrétiens remplissaient l'empire, confessant la foi jusque dans le palais des empereurs et au milieu des supplices.

L'époque de l'établissement du christianisme dans les Gaules est incertaine ; s'il faut en croire de pieuses légendes, que l'historien n'accueille qu'avec réserve, dès la troisième année après la mort du

Sauveur, sainte Marthe, saint Maximin, l'un des soixante et douze disciples, sainte Marie-Madeleine et plusieurs autres, au nombre desquels saint Lazare le ressuscité, livrés par les Juifs à la merci des flots, auraient abordé à Marseille et y auraient prêché la foi. Lazare, d'après ce récit, passe pour avoir été le premier évêque de Marseille.

Vers le milieu du ¹^{re} siècle, saint Pothin, disciple de saint Polycarpe, conduisit une colonie chrétienne à Lyon et occupa le premier le siège épiscopal de cette ville. Le pasteur d'une église à cette époque était le premier désigné aux persécutions ; aussi, la dix-septième année du règne de Marc-Aurèle, le vénérable Pothin, âgé de quatre-vingt-dix ans, subit courageusement le martyre. La même gloire fut partagée successivement par Mature, Sancte, Blandine et Attale. Ce dernier et le médecin Alexandre, après avoir épuisé tous les supplices que la cruauté des idolâtres pouvait inventer, moururent enfin d'un coup d'épée. La jeune vierge Blandine, après avoir été frappée de verges, exposée aux bêtes qui refusèrent de la dévorer, mise sur la chaise de fer brûlante et enfermée dans un filet pour être déchirée par un taureau furieux, termina ses jours par le glaive.

Après la mort de ces chrétiens fidèles, les persécuteurs s'acharnèrent sur leurs cadavres ; ils les laissèrent exposés à l'air pendant six jours ; puis, les ayant fait brûler, ils en jetèrent les cendres dans le Rhône, espérant ainsi rendre pour eux illusoire l'espérance de la résurrection.

Saint Irénée succéda au saint martyr Pothin et fut le second évêque de Lyon. Dieu donna tant de force à ses prédications qu'en peu de temps il gagna tous les habitants à la religion de Jésus-Christ.

« Mais, ajoute Grégoire de Tours, une nouvelle persécution ayant éclaté, le démon suscita par la main du tyran de telles guerres dans ce pays, et l'on y égorgea une si grande multitude de personnes à cause de leur constance à confesser le nom du Seigneur, que les places publiques furent inondées de sang chrétien. Nous n'avons pas recueilli leur nombre ni leurs noms ; mais le Seigneur a inscrit ces victimes sur le livre de vie. Le bourreau, ayant fait souffrir en sa présence divers tourments à saint Irénée, le consacra à notre Seigneur Jésus-Christ. Après Irénée succombèrent quarante-huit autres martyrs. »

Cette persécution paraît avoir été ordonnée, l'an 202, par l'empereur Sévère ; d'autres disent qu'elle eut lieu sous l'usurpateur Albin. A cette époque florissait déjà l'Église de Vienne.

Après la mort de Sévère l'Église resta paisible jusqu'à l'an 250 de notre ère. Cette année, l'empereur Dèce, étant venu à Rome au commencement de son règne, publia contre les chrétiens un édit sanglant qu'il envoya à tous les gouverneurs des provinces. Jamais la rage des persécuteurs ne s'était montrée plus cruelle ; mais le christianisme impérissable traversa avec force et honneur cette longue épreuve : le courage des martyrs fut plus grand que les supplices des bourreaux.

Vers l'an 250 sept missionnaires vinrent de Rome dans les Gaules pour y prêcher l'Évangile. L'évêque Gatien fut envoyé à Tours, l'évêque Trophime à Arles, siège métropolitain de l'ancienne province romaine, l'évêque Paul à Narbonne, l'évêque Saturnin à Toulouse, l'évêque Austremoine à Clermont, l'évêque Martial à Limoges, et enfin l'évêque Denis à Lutèce (Paris).

Ces saints prélats se signalèrent par de grandes vertus, mais nul ne rendit à la foi de plus grands services que saint Denis, l'un d'entre eux. Cet illustre évêque prêcha l'Évangile aux peuples du Nord et renversa un grand nombre de temples païens. Les idolâtres se convertissaient à sa voix, et ses nombreux travaux lui ont mérité le nom d'apôtre des Gaules. Après environ dix ans de triomphes évangéliques, le bienheureux Denis et plusieurs de ses compagnons terminèrent leur vie par le glaive des persécuteurs; ils eurent la tête tranchée sur une colline située au nord de Lutèce, et qui fut appelée *Mont des Martyrs* (Montmartre).

L'an 303 de l'ère chrétienne, sous le règne de Dioclétien, éclata la dixième des persécutions que les empereurs de Rome ordonnèrent successivement contre l'Église. Un édit, publié le 24 février, prescrivit de démolir toutes les églises, de confisquer leurs biens et de livrer aux flammes les livres saints. D'autres mesures non moins impies furent décrétées, et cette persécution surpassa toutes les autres par la cruauté des tortures et le nombre des victimes. Au milieu de cette effroyable tempête, qui dura dix ans, l'Église des Gaules fut préservée; Constance Chlore, alors César, ne fit point exécuter les édits dans ces vastes provinces. Partout ailleurs le zèle des bourreaux fut implacable, et tant de fleuves de sang coulèrent que les deux empereurs annoncèrent au monde l'extermination entière de la religion du Christ.

Mais cette religion devait triompher de la mort comme son divin auteur. Quelques années s'étaient à peine écoulées, et le signe triomphateur de la croix avait été inauguré par le grand Constantin au-dessus du trône impérial. Le Labarum miraculeux

était devenu l'étendard du monde romain, et l'Église, échappée aux tyrans et aux supplices, était reconnue pour cette pierre angulaire contre laquelle les efforts de l'enfer doivent éternellement se briser (an de J.-C. 313). Ces événements déterminèrent dans les Gaules le développement rapide d'une société nouvelle qui devait à une heure marquée remplacer la vieille civilisation romaine.

L'organisation chrétienne grandissait à mesure que le paganisme perdait du terrain; elle avait ses chefs, ses lois, ses dépenses, ses revenus. Quoique fondée sur l'assentiment libre et volontaire de chacun de ses membres, elle était compacte, indissoluble et forte. A cette époque de décomposition générale, elle offrait à tous l'espérance d'une vie meilleure et des joies pures que le monde ne pouvait ni troubler ni comprendre: elle soutenait le peuple dans ses souffrances, offrait aux imaginations inquiètes un aliment qu'on ne pouvait trouver nulle part, et ralliait sous un autre drapeau que celui de la société civile des populations malheureuses, désolées, décimées par la guerre, et avides, au milieu de tant de ruines, de s'abriter, de se fortifier, d'oublier leur misère. Dans l'esprit des peuples la religion chrétienne fut substituée à la patrie depuis si longtemps perdue, la paroisse au municipale, la puissance du clergé et des évêques à celle des préposés de César: la superficie, le costume, la forme étaient encore choses de l'empire romain; le cœur, la réalité, l'essence de tout le corps social relevaient du christianisme. Cette grande révolution avait mis quatre siècles à se préparer, à fermenter dans les masses, et quand l'invasion des Barbares réduisit en poudre le colosse d'Occident, la facilité de leur triomphe prouva qu'elle était accomplie et qu'un monde nou-

veau avait désormais pris la place d'un monde trop vieux *.

§ V. Invasions des Barbares dans les Gaules.

Mais par les desseins de Dieu, qui tient dans sa main l'avenir des peuples et fait servir les fureurs des hommes à l'accomplissement de ses vues providentielles, le moment approchait où la puissance romaine, après sept cents ans de développement et quatre cents ans de décadence ou de crimes, allait enfin disparaître sous l'inondation des Barbares du Nord. La hache des Hérules et la lance des Huns ne devaient pas tarder à venger sur Rome ces Cimbres, ces Teutons, ces Galls, ces Ibères tant de fois livrés par elle au massacre ou réduits à l'esclavage ; le sang de plusieurs millions de martyrs criait d'ailleurs contre l'empire et demandait satisfaction.

Tout le monde sait que Rome donnait le nom de Barbares aux peuples étrangers à son empire. Parmi ceux qui, vers le commencement du ^v^e siècle de l'ère chrétienne, inondèrent ses provinces et triomphèrent au Capitole, la plus grande partie faisaient partie de la grande famille germanique, dont le territoire, borné au nord par la mer Baltique et la mer Glaciale, au midi par le Danube et le Rhin, s'alimentait et se peuplait, à chaque renouvellement

* Les étroites limites que nous nous sommes tracées ne nous ont pas permis de faire connaître les noms d'un grand nombre de saints qui illustrèrent l'Eglise gauloise ; nous aurions aimé payer un juste tribut de reconnaissance à ces vénérables apôtres, qui détruisirent sur le sol où nous vivons le polythéisme romain et le druidisme ; nous nous bornerons à mentionner rapidement les longs travaux évangéliques de saint Julien, évêque du Mans, de saint Martin, évêque de Tours, et de saint Hilaire, évêque de Poitiers.

des siècles, par le débordement des émigrations scythiques et asiatiques que des révolutions inconnues chassaient sans cesse en Occident. Les descendants des Teutons et des Cimbres, après eux les Suèves, et successivement les Goths, les Saxons, les Bourguignons, les Huns, races à demi sauvages, obéissaient à cet instinct qui de tout temps poussait les Barbares vers le Midi, et se ruaient sur l'empire moins par avidité de pillage que pour échapper aux horreurs de l'existence dans les climats septentrionaux.

La Gaule était une trop belle proie pour être épargnée ; aussi, pendant la première moitié du iv^e siècle, la frontière du Rhin fut-elle presque sans intervalle le théâtre d'invasions, de guerres et de pillages. Les All-menn (Allemands), ligue germanique dont les tribus s'étaient donné ce nom qui signifie véritables hommes, les Saxons (les longs couteaux), les Francs eux-mêmes, dont le nom ne tardera pas à occuper la première place dans cette histoire, débordèrent à de nombreuses reprises sur la rive gauche du fleuve. Souvent vaincus, ils revenaient toujours à la charge, tant qu'enfin les empereurs, las de les vaincre, leur accordaient des terres dans les Gaules et leur confiaient follement la garde du Rhin. Les armées de Constance Chlore et de Constantin retardèrent à peine les ravages des Barbares. Le César Julien, avec une poignée de soldats découragés, les contint durant deux ans (356 et 357), et remporta sur eux à Strasbourg une glorieuse victoire. Après quelques expéditions heureuses, ce capitaine, qui plus tard acquit une fatale célébrité en apostasiant la foi de Jésus-Christ, orna et agrandit Paris, et y fixa ses quartiers d'hiver. La ville, alors sans importance, était renfermée dans l'île appelée aujourd'hui

la Cité. Julien fit construire quelques édifices sur la rive méridionale de la Seine ; il affectionnait beaucoup cette résidence et l'appelait sa chère Lutèce *.

L'empereur Julien ayant été tué sur les bords du Tigre pendant qu'il poursuivait Sapor, l'audace des Barbares du Nord ne connut plus de bornes. Dès l'an 364, sous le règne de Valentinien, les Allemands se répandirent de nouveau dans les Gaules et les livrèrent au pillage ; deux ans après, ces Barbares taillèrent en pièces l'armée impériale. Valentinien et ses successeurs rassemblèrent leurs légions à Trèves et guerroyèrent pendant vingt ans avec des fortunes diverses **.

L'an 373, les Saxons furent défaits à Deuson, au pays des Francs ; mais à la même époque quatre-vingt mille Bourguignons (Burgondes) descendirent le long du Rhin. Trente ans s'écoulèrent jusqu'à la fin du quatrième siècle, et la lutte entre les Romains, les Bourguignons, les Goths et les Francs ne se ralentit point. Trèves, la métropole des Gaules, fut ruinée et détruite, et le siège du prétoire fut transféré à Arles. Le nord échappait aux Romains assaillis par les ligues germanes ; l'orient de la Gaule tombait au partage des Bourguignons, le midi attendait les Goths.

La politique des généraux de l'empire servait les invasions ; chacun d'eux marchandait sa frontière, tâchant de retirer quelques riches joyaux du grand naufrage ; d'autres voulaient se rendre nécessaires pour aspirer sans crainte au pouvoir suprême. C'est

* Φιλὴν Λευκεῖαν. Voir le *Misopogon*. Julien, habitait, dit-on, le palais des Thermes, dont les débris subsistent encore.

** Ammien Marcellin, Eutrope, Sulpice Sévère, Zozyrne, Paul Orose, Flavius Vopiscus et les autres.

ainsi que, l'an 407, le trop célèbre Stilicon dépouilla le Rhin des légions romaines et facilita l'entrée des Gaules aux Alains et aux Vandales. Ces Barbares, réunis aux Suèves, mirent toute la frontière à feu et à sang et saccagèrent successivement la première Germanie, la Belgique et l'Aquitaine. Toutes les calamités que traînent à leur suite la guerre et l'incendie désolèrent le territoire gaulois; la faiblesse des empereurs et les intrigues de quelques courtisans en ordonnaient ainsi. Écoutons saint Jérôme, qui nous a laissé le tableau de tant de souffrances.

« D'innombrables nations barbares ont inondé toutes
 » les Gaules. Les Quades, les Vandales, les Sar-
 » mates, les Alains, les Gépides, les Hérules, les
 » Saxons, les Bourguignons, les Allemands, et (ô
 » déplorable Rome!) les cruels Pannoniens eux-
 » mêmes ont désolé tout le territoire qui est compris
 » entre les Alpes et les Pyrénées, entre l'Océan et
 » le Rhin... Mayence, noble et antique cité, a été
 » prise et ruinée. Des milliers d'hommes ont été
 » égorgés dans ses églises. Worms a été long-
 » temps ruinée par un siège. La puissante ville de
 » Reims, les Ambiens, les Atrébates, les Morins,
 » les plus reculés des hommes, Tournay, Spire,
 » Strasbourg, ont subi la loi des Germains. L'A-
 » quitaine, la Novempopulanie, la Lyonnaise et la
 » Narbonnaise, à part quelques médiocres villes, ont
 » été entièrement ravagées. Au dehors le glaive
 » détruit les paysans, au sein des murs la faim. Je
 » ne puis sans verser des larmes rappeler le sort de
 » Toulouse... etc. »

Rome, qu'invoque ensuite saint Jérôme, ne pouvait rien faire. Dans cette lutte contre les Barbares, il n'y avait plus de civilisation nulle part, point de puissance pour résister, toujours du courage pour

ravager et détruire. Et d'ailleurs qu'importait aux Gaules de se défendre? Maîtres pour maîtres, elles en étaient venues à ce point de misères, que peu leur semblait préférable d'être dévastés par les Romains ou par les nouveaux tyrans. Il y avait même un parti nombreux qui se livrait spontanément aux peuples du Nord. Salvien de Marseille, dans son traité du *Gouvernement de Dieu*, le tableau le plus complet qui nous reste de cette triste époque, atteste assez énergiquement par ses plaintes le tableau de l'impuissance romaine... « Les pauvres sont pillés, » les veuves gémissent, les orphelins sont foulés aux » pieds ; ils souffrent tant qu'un grand nombre d'en- » tre eux, les plus nobles et les mieux élevés, se ré- » fugient chez les ennemis pour ne pas trouver la » mort dans la ruine commune. Ils vont chercher » au sein des Barbares l'humanité qu'ils devraient » attendre de Rome, eux qui n'ont trouvé chez les » Romains que la férocité des Barbares. Et bien » que ceux chez lesquels ils se réfugient diffèrent » avec eux de religion et de langage, ils aiment » mieux souffrir chez les Barbares la dissemblance » du culte que chez les Romains la méchanceté et » l'injustice. Voilà pourquoi ils émigrent en foule » vers les Goths, vers les Bagaudes et vers les autres » puissants Barbares. Aucun ne se repent d'avoir » émigré ; c'est que tous aiment mieux vivre libres » sous l'apparence de la servitude, que de rester es- » claves sous les dehors de la liberté. Le nom de » citoyen romain, autrefois si glorieux et si chère- » ment payé, est aujourd'hui repoussé et répudié ; » on ne le regarde pas seulement comme un titre » honteux, mais comme un nom abominable. » Telle était la crise qui tourmentait la Gaule au moment de l'invasion. Rome, depuis un demi-siècle. n'impo-

sait plus aux provinces que des protecteurs avarés et corrompus, et quand ces hommes se laissèrent gagner par l'or des Barbares ou intimider par le fer, Rome retira ses légions pour se défendre elle-même du sort des diocèses envahis. " Venez à notre secours, écrivaient les Bretons ; l'Océan nous livre aux Barbares, et les Barbares nous poussent vers l'Océan * ! " Et ce cri des Bretons aux empereurs, chaque province le faisait entendre ; Rome impuissante se taisait.

On aurait tort cependant, en pensant à la grande invasion du ^v^e siècle, de se méprendre sur le sens de ce mot *barbare* ; la barbarie, telle que nous l'entendons aujourd'hui, si elle fut complète chez les peuples du Nord aux premiers jours de leur histoire, cessait depuis longtemps de l'être. Les guerres avec Rome avaient nécessairement contribué à répandre par le frottement un demi-droit des gens et certains usages méridionaux chez les peuples du Nord ; ce n'étaient plus des nomades, des pasteurs ou des Tartares, mais des nations pauvres et avides, soumises à des lois, ayant de vraies notions de liberté et de justice, et chez lesquelles depuis longtemps l'arianisme avait répandu l'Évangile. Romains ou Goths, la différence n'était plus guère que dans le langage et la législation ; les premiers à force de déchoir, les seconds à force de vaincre et d'envahir, en étaient arrivés à la même ligne ; entre eux ce n'était donc point une question de civilisation, mais de force.

Eh bien ! la force était aux Barbares ; les plus obscurs monuments de l'époque en sont eux-mêmes

* *Repellunt Barbari ad mare, mare ad Barbaros. Aëtio ter consuli gemitus Britannorum.*

les témoins. Aux passages de Salvien et de saint Jérôme que je viens de traduire, j'ajouterai un extrait du prologue d'un vieux poème, *de Providentiâ divinâ*, composé à cette époque. Le poète se justifie de son long silence ; il en rejette la cause sur les calamités qui déchirent la Gaule sous ses yeux.

« Heureux, s'écrie-t-il ensuite, celui qui conserve
» toutes les facultés de son âme au milieu de cette
» grande tempête, et que ne touchent point les blessures de l'univers mis en pièces ! Heureux celui à
» qui Dieu permet d'être libre d'esprit en ce temps
» de grandes misères ! La ruine de ses voisins ne
» l'émeut pas, et il marche intrépide au milieu de
» l'inondation et de l'incendie. Pour nous, malheureux, nous cédon's à ce terrible naufrage qui
» nous renverse. Partout où nos yeux se portent,
» nous ne voyons que l'image de notre patrie fumante
» de sang. Nous sommes brisés, et nos yeux versent des torrents de larmes !... Oh ! quel crime a
» causé à tant de villes une pareille chute, à tant de
» nations et de territoires de si affreux désastres !
» Si l'Océan entier avait envahi la Gaule, ses vastes
» eaux auraient épargné plus de cités que n'ont fait
» les Barbares. Partout manquent les animaux et
» la semence des fruits ; nulle part on ne rencontre la
» vigne et l'olivier. Nos demeures, qu'ont épargnées la flamme et l'onde, sont tristes et veuves
» d'habitants. Intolérable revers, hélas ! voilà dix
» ans que le glaive des Vandales et des Gètes nous
» égorge... Qu'ont fait tant de jeunes gens innocents, tant de pures vierges ? Leur vie, à peine
» commencée, n'était souillée par aucun crime.
» Pourquoi le feu a-t-il ravagé les temples de Dieu, et
» le sacrilège souillé les vases de l'autel ? La sainteté
» d'une vie consacrée au Seigneur n'a point protégé

„ les jeunes filles ; l'amour de la religion n'a point
„ sauvé les veuves, et les solitaires qui priaient
„ dans les antres déserts ont péri comme les pro-
„ fanes, etc. * . »

Qu'ajouterai-je à un pareil tableau ? rien, sinon qu'il est plutôt imparfait qu'exagéré. L'empire romain était condamné à périr, et le jugement s'accomplissait. L'Orient, l'Espagne, l'Italie et surtout l'Afrique souffraient comme la Gaule.

Quand les Vandales, les Suèves et les Saxons ravageaient ainsi la Gaule, la même impulsion qui les poussait au Sud les ramenait dans leurs forêts avant qu'ils eussent fondé rien de stable ou de durable. Mais deux autres peuples parvinrent à s'y établir, l'un à l'est, l'autre au midi ; ce furent les Bourguignons (Burgondes) et les Wisigoths (West-Goths, Goths de l'ouest).

Vers le commencement du v^e siècle, les Bourguignons avaient embrassé le christianisme, mais ils professaient l'hérésie d'Arius. Poussés par les Barbares qui émigraient derrière eux, ils se jetèrent dans la partie orientale des Gaules et s'y établirent. Cette invasion eut lieu vers l'an 413. L'empereur ne pouvant les chasser, et redoutant leur courage, leur abandonna les provinces voisines du Rhin et du Jura. Au bout de trente ans, malgré les efforts d'Aëtius, ils avaient agrandi leurs conquêtes, et, à la faveur de l'impuissance de Rome, fondé un royaume qui s'étendait entre les Alpes, le Rhin, la Saône et la Durance. Leur premier roi fut Gondec ; il rechercha d'ailleurs et obtint aisément l'alliance et le patronage de l'empire.

Les Goths étaient une nation chevelue, dont le

* *De provid. div.*, prologue.

nom se mêle souvent à l'histoire de la décadence romaine. Sous le règne du grand Théodose, leur puissance devint très-redoutable. La neuvième année du v^e siècle, ces Barbares, commandés par Alaric, leur roi, s'emparèrent de Rome et la livrèrent au pillage. En 412, une partie des Goths repassa les Alpes, ravagea les Gaules et s'empara de Narbonne, où Astaulphe, fils et héritier d'Alaric, s'établit roi avec tout le luxe et la pompe des empereurs romains. L'année suivante, il assiégea en vain Marseille, que défendit le comte Boniface ; il épousa ensuite Placidie, sœur de l'empereur Honorius. Chassé de Narbonne, il envahit l'Aquitaine et pilla Bordeaux. Ce roi et ses successeurs luttèrent pendant vingt ans contre Rome avec des succès divers ; mais enfin ils eurent l'avantage, et vers le milieu du v^e siècle, leur puissance était si considérable que l'empereur Valentinien, menacé par le farouche Attila, sollicita humblement l'appui de leur roi Théodoric. A cette époque, ils étendirent leurs domaines jusqu'à la Loire, conquièrent le pays des Arvernes (l'Auvergne) et la partie méridionale de la Provence.

Ils étaient chrétiens, mais ariens comme les Bourguignons. Eurik, leur roi, régnait à Bordeaux, et voici ce que nous dit de la cour de ce Barbare le poète Sidoine Apollinaire : « La lune, qui met un
» mois à faire sa course, nous a déjà vus deux fois
» ici, et nous n'avons obtenu qu'une seule audience...
» Le roi de ce royaume a peu d'instant à nous don-
» ner, car le monde entier, comme nous, attend avec
» soumission ses réponses. Ici nous voyons le Saxon
» aux yeux bleus trembler sur la terre ferme, lui qui
» ne craint rien que la mer ; ici, vieux Sicambre, tu
» laisses croître la chevelure que tu as rasée après

» avoir été vaincu. Ici erre l'Hérule aux joues verdâtres, l'Hérule qui habite les dernières bornes de l'Océan, et dont le visage a la couleur des algues profondes. Ici le Burgonde, géant de sept pieds, courbe le genou et demande la paix. Ici l'Ostrogoth emprunte sa force à ses protecteurs ; ensuite il va opprimer les Huns, ses voisins, et autant il est humble en ces lieux, autant il est superbe chez les vaincus. Ici le Romain, noble Eurik, vient implorer ton secours, et si l'étoile du Nord lui envoie la guerre et les bataillons des Scythes, il baise tes mains et supplie la puissante Garonne de défendre le pauvre Tibre avec ses armées récemment maîtresses de ce territoire * . « .

Possesseurs paisibles des deux tiers des Gaules, les Bourguignons et les Wisigoths y établirent des lois : ces lois étaient celles du vainqueur. En même temps ils s'efforcèrent de faire prévaloir l'arianisme, en persécutant les catholiques et en livrant les évêques au supplice. Leur législation civile, bien que dure et fondée sur la confiscation, aurait pu convenir à la Gaule romaine, qui eût enfin trouvé le repos sous leur tutelle ; mais l'atteinte violente portée à la société religieuse, seule forte et compacte à cette époque, dut soulever de toutes parts la révolte et la haine. Le peuple, qui se laissait dépouiller de ses

* Istic Saxona cærulum videmus,
Assuetum antè salo, solum timere.
Hic tonso occipiti, senex sicamber,
Postquam victus es, elicis retrorsum
Cervicem ad veterem novos capillos :
Hic glaucis Herulus genis vagatur,
Imos Oceani colens recessus,
Algo prope concolor profundo.
Hic Burgundio septipes, etc.

Apollinar. lib. viii, epistol. 9.

biens temporels sans résistance (et on ne doit point s'en étonner en songeant à la dissolution de la société civile des Gaulois), ce même peuple, dis-je, trop faible pour chasser les persécuteurs de sa foi et de ses prêtres, appela de tous ses vœux un vengeur et un protecteur. Il ne regretta pas les Romains : depuis longtemps il savait que leur secours était sans force ; mais il invoqua ceux des Barbares qui pouvaient le délivrer et rendre à son culte la liberté et la première place. Ces Barbares étaient les Francs, païens encore, mais par la nature même de leur idolâtrie, aussi favorables au catholicisme qu'à l'arianisme.

Cependant un grand événement s'accomplit. L'an 476 de l'ère chrétienne, environ 1229 ans après la fondation de Rome, Odoacre, Barbare de naissance et proclamé roi par les Barbares, qui formaient la majorité de la milice romaine, s'empara de cette ville fameuse et termina l'empire d'Occident. Quoique depuis plusieurs années la puissance de Rome sur la Gaule fût presque éteinte, cependant le bruit de sa chute retentit comme le signal d'une transformation sociale. L'histoire ancienne venait de finir, le moyen-âge lui succédait. *

Dès lors seulement les Bourguignons et les Goths se regardèrent comme légitimes souverains du territoire qu'ils avaient arraché à l'empire. Odoacre, roi d'Italie, confirma aux derniers leurs vastes domaines dans la Gaule méridionale et l'Espagne. De leur côté les Bourguignons, qui occupaient la première Lyonnaise, la Séquanaise, la Viennoise, les Alpes graies et pennines, et la Provence, au nord de la Durance, se trouvèrent émancipés et affranchis par la ruine de l'empire.

Deux faits importants signalèrent cette époque de

l'histoire des Gaules ; la confédération des Armoriques et l'insurrection des Bagaudes.

On sait que la nation des Armoriques avait été l'une des plus ardentes à lutter, cinq siècles auparavant contre l'invasion de César et la conquête de Rome. Cette héroïque contrée, refuge des Galls, des Cimbres et des traditions druidiques, était comme le boulevard de la nationalité gauloise. Lorsqu'elle vit l'empire tombant pièce à pièce, et les Barbares exerçant de toutes parts leurs ravages, elle conçut le projet de s'affranchir et de défendre par elle-même son territoire. Ses peuples s'insurgèrent et chassèrent les magistrats romains. Pendant quatre-vingt-sept ans l'Armorique resta libre et repoussa les invasions étrangères.

Les Bagaudes étaient des paysans qui, fatigués du joug de Rome et des excès des Barbares, se soulevèrent pour repousser ce double ennemi et s'affranchir de la domination des lois étrangères. Cette tentative extrême de résistance, mêlée de brigandage, ne fut point heureuse.

Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur les provinces de peu d'étendue qui n'avaient point encore dans les Gaules rompu tout rapport de déférence, sinon d'obéissance, avec l'empire.

La partie des Gaules que n'avaient envahie ni les Francs, ni les Wisigoths, ni les Bourguignons, et qui ne s'était pas affranchie elle-même, passa en apparence sous la domination des empereurs d'Orient, héritiers des empereurs romains ; mais ce ne fut que de nom, et parce que ces provinces, façonnées depuis cinq siècles à la servitude, étaient effrayées de ne relever d'aucun maître. La puissance des souverains de Constantinople n'alla pas au delà ; toute direction politique et toute perception d'impôts

leur fut enlevée. Jetée comme une oasis égyptienne dans une immense étendue de Barbares et n'ayant aucune communication directe avec ses empereurs lointains, la Gaule romaine était livrée à elle-même, à ses généraux et à ses garnisons.

Ainsi, au moment de la chute de Rome, et jusqu'à l'invasion des Francs, le territoire gaulois était divisé en cinq parties plus ou moins importantes et populeuses : le royaume des Bourguignons, qui s'étendait entre la Saône, le Rhin, les Alpes, le Rhône et la Durance ; le royaume des Wisigoths, qui, outre l'Espagne, s'étendait jusqu'à la Loire et au Var ; la confédération armorique, qui comprenait la petite Bretagne et plusieurs provinces voisines de la Manche ; la Gaule romaine, bornée au midi par les Wisigoths et les Bourguignons, à l'est par le Rhin, à l'ouest par les Armoriques et l'Océan ; et enfin, au nord, les contrées envahies où s'étaient établis, de gré ou de force, les Saliens, les Ripuaires et plusieurs autres tribus de la ligue des Francs *.

Tout ce qui nous a été dit sur l'histoire des Gaulois repose sur les monuments authentiques, d'ailleurs trop rares, que nous a transmis l'antiquité. Toutefois, ces monuments présentent de graves lacunes lorsqu'il s'agit des annales des peuples primitifs de la Gaule, et trop souvent le champ est demeuré ouvert aux conjectures plus ou moins heureuses de l'écrivain. Ainsi l'auteur croit devoir avertir que ce qui est dit, au premier chapitre, des invasions des Galls en Ibérie et de la fondation d'un empire Gallo-Ombrien par les Ombres, ne repose guères que sur une hypothèse due à la brillante imagination de M. Amédée Thierry. Une critique judicieuse hésite à admettre comme certains des événements aussi contestables. Si on leur a donné place dans cette histoire, c'est pour ne rien négliger de ce qui pouvait donner une idée complète de ces anciens âges, mais on n'a voulu le faire qu'avec de justes réserves.

(Note de l'auteur.)

NOTIONS HISTORIQUES

SUR

LES FRANCS.

CHAPITRE PREMIER.

§ I. Origine des Francs.

Le nom des Francs (*Fraci*, et par euphonie *Franci*) paraît venir du mot germain *Wrang*, dont la signification a varié. On appelait ainsi *, dans 'origine, l'individu placé hors la loi et banni, le brigand, l'homme que les Anglo-Saxons nommaient *wræcca* et *utlagh*; tout porte à croire que de cette désignation injurieuse, donnée par un vainqueur à des rebelles, les Francs se firent un titre d'honneur : l'histoire est pleine d'exemples analogues **.

* *Glossarium Germanicum* de Wachter. *Glossarium Salicum* de Wendelin.

* Les *gueux* de la Hollande, les *brigands* de la Vendée, les *sans-culottes* de la révolution, etc.

S'il en est ainsi, on ne doit pas s'étonner que le nom de Franc ait pu être rendu par les mots latins *trux*, *ferox* (sanguinaire, féroce), et qu'il ait enfin pris une acception plus noble, celle de brave, indépendant, *libre*. Ces diverses étymologies sont conformes aux monuments historiques de l'époque *.

Les Francs étaient une confédération de peuplades germanes, unies pour défendre leur indépendance contre l'empire romain. L'époque où se forma cette ligue est incertaine; Tacite, qui nous a laissé un tableau précieux des mœurs et une longue énumération des peuples de la Germanie, ne nous dit rien de la confédération des Francs; ainsi ce nom était inconnu sous le règne de Trajan. Il ne l'était pas moins sous celui d'Antonin-le-Pieux, puisque Ptolémée n'en fait aucune mention; tout porte donc à croire que la ligue des Francs ne remonte pas au delà du temps de Commode ou de Pertinax, mais qu'elle s'organisa sous le règne de ces empereurs, alors que les Barbares devenaient plus menaçants, l'empire plus faible.

Quoi qu'il en soit, le nom des Francs n'est mentionné pour la première fois dans l'histoire que vers l'an 241 après J.-C., sous le règne du troisième Gordien. Un écrivain obscur, Flavius Vopiscus, rapporte que cette année, Aurélien, depuis empereur, alors tribun de la sixième légion, cantonnée en Gaule, vainquit les Francs sous les murs de Mayence et les contraignit à repasser le Rhin.

* Les Francs furent nommés *féroces* par l'empereur Valentinien, d'après le mot *Wrag* ou *Wrang* qui aurait appartenu à la langue attique (ou plutôt attuatique), l'une de celles qui étaient parlées dans la Basse-Allemagne. (Vid. Glossarium Wendelini).

Libanius, donnant à ce nom une étymologie grecque, le fait dériver de *Φράκτοι*, habiles à se fortifier.

Cette victoire fut célébrée dans un chant de guerre dont le refrain est venu jusqu'à nous *.

L'origine des Francs a donné lieu à de longues dissertations ; les uns leur ont attribué le fabuleux honneur de descendre de Priam et d'Hector, les autres en ont fait une race gauloise momentanément exilée de leur patrie, et qui plus tard y serait rentrée par la force des armes. Ces hypothèses historiques ne sont appuyées sur aucun témoignage. Sans doute il n'est pas impossible que le territoire occupé par la ligue franque ait été, à une époque fort reculée, peuplé par une émigration de Galls ou de Cimbres, mais l'opinion la plus accréditée donne à ces peuples une souche teutonique. Au surplus, il n'est passans intérêt de remarquer que la plupart des nations occidentales font remonter leur origine à la dispersion des Troyens, après la chute de l'empire de Priam. Les Francs, les Belges, les Romains, et une foule d'autres peuples ont de vieilles traditions, très-contestables, qui les font descendre de colonies conduites en Europe par les fils ou les parents de ce vieux roi de Phrygie. Cette opinion commune, en la dépouillant de ce qu'elle peut avoir de trop absolu, sert au moins à indiquer que l'Asie, et particulièrement l'Asie occidentale, a été le berceau de toutes les familles humaines et le point de départ de toutes les émigrations de peuples. La lecture des livres saints ne laisse aucun doute à cet égard, et, malgré quelques anachronismes, aucune nation ne peut se tromper sérieusement en cherchant ses premiers pères dans l'Asie.

* Le Rhin, dit l'historien Procope, se jette dans

* Mille Francos, mille Sarmatas semel occidimus ;
Mille, mille, mille Persas quærimus.

» l'Océan ; à l'embouchure de ce fleuve, il y a des
» marais qu'habitaient autrefois ceux des Germains
» qu'on appelle aujourd'hui les Francs. » Saint
Jérôme, la plus sûre autorité en cette matière, puis-
qu'à son immense savoir il joignait d'avoir habité la
Gaule et la Germanie, s'exprime en ces termes : « En-
» tre les Saxons et les Allemands (la confédération
» des All-menn) se trouve une nation plus coura-
» geuse qu'elle n'est étendue ; le pays qu'elle habite
» s'appelait autrefois Germanie et se nomme aujour-
» d'hui France (*Francia*). » Enfin, tous les histo-
riens qui racontent les invasions des Francs dans les
Gaules s'accordent à les appeler souvent Germains,
et cela longtemps encore après l'établissement de
Clovis et de sa race. Ainsi l'origine et la nationa-
lité germaniques des tribus franques semblent éta-
blies. Les tables de Peutinger, sorte de carte géo-
graphique dressée sous le règne du grand Théodose
pour servir d'itinéraire de l'empire, font connaître
avec assez d'exactitude le territoire qu'occupait la
ligue des Francs. Il était borné au nord par l'Océan,
au midi par les peuples de la Gaule et de la ligue al-
lemande, à l'ouest par la Gaule et la mer, à l'est par
la Thuringe et la Saxe, et comprenait ainsi tous les
pays qui sont aujourd'hui situés entre le Wésér, le
Mein, le Rhin et la mer du Nord.

La situation respective des diverses tribus fran-
ques a été déterminée de la manière suivante :

Les Sicambres, l'une des peuplades les plus célè-
bres, qui osa braver César et lutter contre Drusus,
occupaient la rive droite du Rhin depuis Cologne jus-
qu'à la Roer ;

Les Bructères, les pays situés entre l'Ems et la
Lippe ;

Les Usipètes et les Tubantes, la rive droite du Rhin ;

Les Frises et les Saliens, dont le nom a été donné à la loi Salique, les bouches du Rhin ;

Les Chamaves, les bords de la mer, près du Wésér ;

Les Cauches, que Tacite appelle les plus nobles des Germains, les Angrivariens et les Cattes ; ces derniers, vraisemblablement originaires de la Pannonie, habitaient l'intérieur du pays.

Ces peuples n'ont pas toujours fait partie de la ligue franque, et d'autres nations germanes dont les noms ne sont point compris dans l'énumération qui précède ont pu, à de certaines époques, prendre part à cette confédération. On comprend que dans ces temps reculés, où les notions du droit étaient méconnues, où les alliances dépendaient des intérêts les plus mobiles, les peuples francs n'aient point formé un corps constant, compacte et indissoluble.

§ II. Mœurs et coutumes.

Les coutumes des Francs portaient l'empreinte de la grande famille germane. Ces peuples étaient farouches et indomptables ; la chasse durant la paix, le brigandage pendant la guerre servaient à leur existence ; ils ne défrichaient qu'un petit nombre de terres, et leurs esclaves seuls prenaient soin de l'agriculture et des troupeaux. Le plus brave à la guerre était parmi eux le plus estimé ; le plus hardi, le chef ; le plus insatiable au pillage, le plus riche. L'amour de l'indépendance leur tenait lieu de morale publique et légitimait chez eux le meurtre et le vol. Les Francs étaient idolâtres, mais leur paganisme ressemblait peu à celui de l'Italie et de la Grèce : ils adoraient les astres, les éléments et diverses idoles ;

ils croyaient à des dieux bons et à des dieux malfaisants, et sacrifiaient quelquefois à ces derniers des victimes humaines. Leurs prêtres étaient des magiciens ne possédant ni dogmes ni corps de doctrines, leurs temples étaient des forêts ténébreuses ou de profondes cavernes.

Leur corps était beau et grand, et dans le bardit ou prologue qui précède la loi Salique, on mentionne avec éloges la blancheur de leur teint. Ils avaient les yeux bleus et la chevelure blonde ; ils rasaient leur barbe, à l'exception des moustaches qu'ils portaient fort longues, et tordaient leur chevelure en une touffe nouée et relevée au milieu de la tête.

Leurs armes étaient la framée ou francisque, sorte de hache à double fer qu'ils faisaient tourner sur la tête de leur ennemi avec une rapidité effrayante ; ils avaient en outre le javelot et la fronde. Leur bouclier était fait d'osier ou d'écorce, leur cuirasse couverte de peaux de bêtes ; un certain nombre de guerriers portaient des casques surmontés de queues de cheval.

Il semble que Tacite ait tracé leur portrait lorsqu'il décrit ainsi les tribus germanes dont plusieurs formèrent un siècle plus tard la ligue des Francs :
« Ils ont des poèmes qui portent le nom de leurs
» bardes, et c'est en les chantant qu'ils s'encouragent au combat ; car ils jugent ainsi la fortune de
» la bataille, et selon que ces cris sont élevés ou languissants, ils conçoivent ou donnent la terreur,
» comme si ce n'était pas tant un concert de voix
» que de courages. Ils affectent principalement
» des airs rauques et sans harmonie, et placent devant leur bouche l'orbe de leur bouclier afin de
» rendre leurs clameurs plus bruyantes et plus terribles... On voit à leurs armes que le fer est rare

» chez eux, car un petit nombre de leurs guerriers
» seulement se servent d'épées ou de javelines.
» Leur javelot, qu'ils appellent *framée*, a le fer
» court et mince ; mais ils sont très-adroits à s'en
» servir, soit qu'ils combattent de près ou de loin.
» Leur cavalerie n'a que la lance et le bouclier ; l'in-
» fanterie porte aussi des dards, et chaque soldat en
» a plusieurs qu'il sait lancer de loin avec beaucoup
» de force... Ils ne font point usage d'ornements, et
» ont pour coutume de teindre leurs boucliers avec
» une couleur éclatante ; ils portent peu de cuirasses,
» et à peine si l'on remarque chez eux un ou deux
» casques. Leurs chevaux ne sont recommanda-
» bles ni par leur vitesse, ni par leur beauté, ni par
» les exercices auxquels on forme les nôtres. Ils ne
» savent que tourner à droite, aller en avant ; les
» cavaliers se tiennent en cercle afin qu'il n'y en ait
» aucun qui soit le dernier... Ils regardent la fuite à
» la guerre, pourvu qu'on revienne à la charge,
» comme une ruse et non comme lâcheté. Ils em-
» portent les morts au plus fort de la mêlée. Chez
» eux, c'est la souveraine honte d'abandonner son
» bouclier, et ceux qui se sont ainsi déshonorés per-
» dent le droit d'assister aux sacrifices ou aux as-
» semblées. Plusieurs d'entre eux, après avoir dé-
» serté le champ de bataille, se sont étranglés pour
» terminer leur vie infâme. »

§ III. Institutions politiques. Royauté.

Chaque tribu avait un chef électif dont le pouvoir était à vie ; on l'élisait par acclamation en le promenant autour du camp, debout sur un bouclier. Le roi, selon les coutumes germanes, attachait à sa

personne, par des présents de toute nature, d'autres guerriers qui prenaient indifféremment les titres de Fidèles ou de compagnons du roi ; on les appelait aussi Antrustions, Leudes et bénéficiers, parce qu'ils servaient le roi en reconnaissance d'un don ou bénéfice. Les Leudes, c'était leur nom le plus ordinaire, formaient une sorte de noblesse à vie qui devint dans la suite héréditaire.

Mais les tribus de la confédération franque, quoique unies entre elles par la nécessité de la conservation, étaient loin d'avoir les mêmes mœurs et de soumettre l'élection de leurs chefs à des conditions identiques. Chez les unes on choisissait pour gouverner la peuplade des hommes qui joignaient à une grande richesse l'illustration de la noblesse ; en d'autres termes, l'homme dont les pères s'étaient acquis par leurs exploits la plus grande somme de gloire ou de possessions territoriales. Les autres tribus ne plaçaient à leur tête que les plus braves, sans distinction de la fortune ou du sang.

Il y avait entre ces cheftaineries diverses et la royauté, telle qu'elle fut constituée sous Charlemagne et saint Louis, toute la différence qui sépare la civilisation de l'état sauvage. C'est par une expression très-imparfaite qu'on a donné aux chefs des Francs le nom de rois ; comme leur histoire ne fut écrite que tard, dans une langue étrangère à la leur, et par des hommes qui, peu disposés à étudier le mécanisme des constitutions barbares, trouvaient plus simple d'appliquer aux chefs germaniques les titres usités dans l'empire d'Occident, un long usage a voulu que ces chefs de tribus nous fussent désignés par un semblable nom ; mais quelle que soit l'impropriété de ce mot, il n'est pas permis d'ignorer que chez les Francs, les rois de chaque tribu n'étaient

que des capitaines puissants en temps de guerre, et presque sans influence à l'état de paix.

Le besoin de l'unité nationale se faisait sentir à ces peuplades éparses, et la diversité de leurs chefs n'était pas propre à hâter la fusion des intérêts de tous dans l'intérêt général. Ce vice constitutif de la ligue franque ne tarda pas à se faire sentir, et il paraît que d'un commun accord les tribus mirent à leur tête, non un roi, mais une famille. Soit que ce résultat fût l'œuvre d'un consentement spontané, soit encore, le silence de l'histoire autorise toutes ces hypothèses, que l'un des chefs de la confédération, ayant réussi à placer toutes les tribus sous son pouvoir, leur imposât ses fils et ses frères comme autant de rois, toujours est-il que, vers le commencement du v^e siècle, les chefs de toutes les peuplades franques appartenaient à une famille noble et illustre, à laquelle avait été remise la cheftainerie et dont les membres pouvaient seuls être nommés rois *. Cette révolution, dont on ignore les phases, plaça à la tête de la confédération la race chevelue, dite des Mérovingiens ou *Meerwings* (guerriers de la mer). Le droit de porter les cheveux flottants sur les épaules était l'attribut distinctif de cette royauté barbare, et si, comme il est permis de le croire, cette distinction tenait à une filiation religieuse, nous verrions dès les temps idolâtriques le pouvoir des chefs de la nation consacré doublement par le droit divin et le droit électif. Ces

* Tradunt multi eosdem (Francos) de Pannonia fuisse disgressos, et primum quidem littora Rheni amnis incoluisse; dehinc transacto Rheno Thoringiam transmeasse, ibique juxta pagos et civitates reges crinitos super se creavisse, de prima et, ut ita dicam, nobiliori suorum familia (Greg. tur., lib. II, c. IX.)

« Jamais, dit Agathias, on ne coupe les cheveux aux rois des Francs..... C'est là pour eux un honneur réservé à la race royale. »

rois, au surplus, ne pouvaient rien entreprendre que du consentement de tous les Francs. Les tribus armées s'assemblaient et délibéraient, souvent par acclamation, et le chef ou roi exécutait, soit qu'il s'agît d'une alliance, d'un établissement fixe, d'une conquête ou d'une innovation dans les coutumes. Tel fut l'état des choses tant que les Francs habitèrent les marécages et les forêts de la Germanie ; cette liberté sauvage ne tarda pas à se régulariser, à se modifier, à s'altérer.

.

CHAPITRE II.

§ I. Guerres contre l'empire. Ère païenne.

Je dirai peu de chose des premières invasions des Francs sur les terres de la Gaule, alors province romaine. Ces excursions de bandes armées, qui n'avaient pour but que le pillage et l'incendie, et dont le résultat était nul pour l'histoire, présenteraient le tableau monotone d'un brigandage obscur. Peut-être de grandes actions se perdent-elles dans la nuit des siècles, et, en racontant à la hâte les événements, ne pouvons-nous faire ressortir tout ce que les Francs déployèrent de courage ou de puissance ; mais ces lacunes sont inévitables, et il ne pourrait en être autrement, puisque les annales de la lutte engagée entre les Césars et les Francs n'ont été écrites que par les panégyristes de Constantin et de ses successeurs.

Depuis la défaite des Francs auprès de Mayence, en 241, il ne se passe pas de règne où leur nom ne figure sur la liste des ennemis de l'empire. Au temps de Valérien, malgré l'effort des légions romaines, une armée franque traverse la Gaule et sacage pendant douze ans l'Espagne et la Mauritanie. En 277, les deux Germanies, provinces gauloises du Rhin, furent ravagées par ces Barbares. L'empereur Probus les vainquit et les repoussa, mais il leur concéda certains établissements dans les Gaules. Une partie des Francs se révolta bientôt, et, s'étant jetée vers l'Orient et le Midi, alla ravager la Grèce, la Sicile et l'Afrique. Sous Dioclétien (289, ère des martyrs) les pirates de cette nation infes-

taient les mers de la Gaule et de la Bretagne, et le César Maximilien-Hercule fit construire à Gessoriac (Boulogne-sur-mer) une flotte destinée à les réprimer ; mais cette tentative ne fut point heureuse.

✕ Les Francs n'avaient point seulement à lutter contre les Romains ; ils étaient animés contre les Saxons, leurs voisins septentrionaux, d'une haine farouche et durable. Ces derniers peuples, postés aux abords de l'Elbe et de la Chersonèse cimbrique, combattaient les Francs et les refoulaient sans relâche vers le Rhin. Il est même à croire que si les Francs débordaient si souvent sur le territoire des Gaules, c'est qu'ils y étaient contraints par les invasions redoublées des Saxons dans leurs marécages.

Les Francs soutinrent plusieurs guerres contre Constance-Chlore, Maximien et les autres Césars. Constantin-le-Grand les battit en diverses rencontres, fit prisonniers deux de leurs rois, et les livra aux bêtes dans l'amphithéâtre de Trèves. C'est par ce supplice cruel que nous sont connus les noms des deux premiers rois francs dont l'histoire ait conservé le souvenir.

L'empereur Constant, ne pouvant dompter les Francs, prit le parti de s'en faire des alliés, et leur accorda des conditions honorables. Mais les traités conclus avec ces Barbares étaient de peu de durée ; cette paix fut rompue à l'époque où Magnence, Franc d'origine, usurpa l'empire après avoir fait assassiner Constant.

Plus tard, et sous le règne de Constance, les Francs envahirent les contrées situées entre le Rhin, la Meuse et la Moselle, et saccagèrent quarante-cinq villes florissantes. Julien César sauva les Gaules et repoussa les Francs en Germanie.

Une nouvelle irruption des Francs sur les terres impériales, accompagnée de ravages horribles, d'incendies et de massacres, eut lieu sous Valentinien. Cet empereur, dit Ammien-Marcellin, se rendait à Trèves lorsqu'il apprit cette fâcheuse nouvelle; à l'aide de ses légions, il parvint à repousser les Barbares dans leurs forêts; mais ce ne fut pas pour longtemps, et ils exercèrent bientôt le courage du comte Stilicon.

A cette époque l'histoire cesse de prononcer si souvent le nom de ces tribus. D'autres Barbares attirent ses regards : les Bourguignons, les Goths, les Alains et les Vandales inondaient l'empire d'Occident, et la puissance des armes romaines était inhabile à comprimer ce torrent échappé de ses digues. Dès lors, toutefois, nous devons signaler un fait digne de remarque : c'est que des peuplades franques vivaient en paix avec Rome et s'étaient engagées à protéger la Gaule contre les autres Barbares; en échange de cette alliance défensive, elles avaient obtenu de vastes possessions territoriales sur les bords du Rhin et de la Meuse, et on les appelait Ripuaires (gardiens de la rive). Plusieurs chefs de ces Ripuaires s'étaient élevés aux plus hautes dignités de l'empire, et l'on peut citer entre autres les noms célèbres de Mellobaude et d'Arbogaste.

Les Ripuaires n'étaient pas les seuls de la nation que la politique des empereurs se fût attachés par des concessions de domaines; d'autres Francs habitaient encore plus au sud, soit que les terres cultivées par leurs esclaves leur eussent été concédées, soit qu'ils s'en fussent emparés par la force; on les appelait les Lætes (*Læti*). La plupart de ces derniers Francs avaient servi dans les armées romaines

et n'étaient considérés que comme des vétérans *.

Vers la fin du iv^e siècle ces divers établissements prirent de la consistance ; les Romains, débordés sur toutes leurs frontières par les Barbares, ne pouvaient chasser ces hôtes dangereux, et se bornaient à leur disputer pied à pied la Germanie inférieure et la seconde Belgique. Vers l'an 388 les Francs se jetèrent dans la Germanie gauloise, ravagèrent la campagne et portèrent la terreur au sein des murs de Cologne. En 412 la ville de Trèves fut pillée et brûlée par ces Barbares.

§ II. Premiers rois. Suite de l'ère païenne.

Nous avons fait connaître ce qu'était la royauté chez les Francs ; nous avons dit que chaque tribu, et le nombre en était considérable, avait à sa tête un chef dont le titre n'est pas bien déterminé par l'histoire et que les chroniqueurs latins appellent tantôt *duc*, *sous-roi*, et enfin *roi*.

On sent que les lambeaux épars des annales de l'empire ne permettent pas de connaître les noms de cette multitude de chefs qui ont commandé les Francs avant la chute de Rome. A peine si quelques-uns d'entre eux ont échappé à l'oubli ; nous mentionnerons à la hâte quelques noms :

Araric et Ragaise, livrés aux bêtes dans l'arène

* L'histoire offre à chaque pas l'exemple de ces hordes barbares, enrôlées sous le drapeau de nations civilisées, pour le défendre contre d'autres barbares. Il n'était pas plus étrange de voir Rome compter au nombre de ses soldats des Francs, des Ripuaires, des Goths et des Sarmates, qu'il ne peut le paraître de voir la France actuelle opposer, en Afrique, des tribus arabes devenues nos vassales aux tribus agressives qui menacent encore notre domination.

de Trèves après avoir été faits prisonniers par Constantin ;

Mellobaude, roi des Francs, comte des domestiques à la cour de l'empereur Gratien, et pour ainsi dire tuteur de ce prince, avec lequel il fut tué à Lyon, le 21 août 383 ;

Arbogaste, maître de la milice sous Valentinien II. Il fit étrangler cet empereur et lui donna pour successeur son propre secrétaire, Eugène. Le grand Théodore mit fin à cette usurpation et Arbogaste se donna la mort en 394.

A ces noms divers on peut ajouter ceux de Sylvanus, de Baudon et de Mérobaude, qui obtinrent de hautes dignités impériales et furent à la solde de Rome.

Mais à la même époque d'autres tribus franques, et c'étaient les plus voisines de l'Océan, continuaient d'envahir et de ravager le nord de la Gaule, tantôt en subissant, tantôt en repoussant l'alliance de l'empire, selon qu'elles s'y croyaient autorisées ou contraintes par les événements de la guerre ; elles se répandaient souvent au midi du Rhin et pillaient les provinces belges mal protégées par les légions romaines.

Les principaux chefs de ces tribus étaient Marcomer, chef des Chamaves, Shunnon, chef des Cattes et Gérobaude. On peut y ajouter Théodemer, dont l'histoire cite à peine le nom, et enfin Clodion (Chlodion), que nos vieux annalistes ont surnommé *le chevelu*.

J'ignore s'il est nécessaire de mentionner parmi ces rois Pharamond (*pharmund*, frappe le monde), que la plupart des historiens de nos derniers siècles font régner sur les Francs de 420 à 428, et auxquels ils attribuent, on ne sait pourquoi, la rédaction de

la loi Salique. L'existence de ce personnage presque fabuleux n'est guère attestée que par la phrase suivante, peut-être interpolée plus tard, de la chronique de Prosper Tyro: « L'an 420, Pharamond » règne en France. Il y a une éclipse de soleil. » La réunion assez étrange de ces deux faits a fait croire que ce qui concerne Pharamond avait été ajouté dans la suite par quelque copiste. Ce qui est certain, c'est que la date est fausse même quant à l'éclipse de soleil, qui eut lieu en 418 et non deux ans après.

Quoi qu'il en soit, la tradition qui assigne à Pharamond le titre de roi des Francs, ne peut être contestée d'une manière absolue. Cette croyance remonte à une antiquité fort reculée, et il n'appartient guère aux historiens modernes d'émettre à ce sujet une opinion tranchante. Ce qu'il est permis de croire, c'est que Pharamond a été l'un des chefs d'une peuplade franque, et vraisemblablement de celle qui prit et saccagea la ville de Trèves.

CLODION - LE-CHEVELU.

L'existence de Clodion n'est point incertaine; Grégoire de Tours le dit fils de Théodemer. Mais Clodion n'a point été roi de tous les Francs; il n'était que le chef de la tribu des Saliens. Le surnom de chevelu qui lui est resté témoigne assez qu'il était membre de cette race chevelue que les Francs avaient, dès les temps les plus reculés de leurs annales, placée à la tête des différentes peuplades de la ligue. Il habitait le château de Disparg, en Thuringe, et s'empara de Cambrai, puis de tout le pays situé entre le Rhin et la Somme.

Voici comment cette expédition est racontée par Grégoire de Tours : « Il envoya ses éclaireurs.....
» Ils revinrent, et rapportèrent que la Gaule était la
» plus noble des régions, remplie de toute espèce de
» biens, plantée de forêts, d'arbres fruitiers ; que
» c'était une terre fertile, propre à tout ce qui peut
» subvenir aux besoins des hommes. Animés par
» un tel récit, les Francs prennent les armes et s'en-
» couragent ; et, pour se venger des injures qu'ils
» avaient eu à souffrir de la part des Romains, ai-
» guisent leurs épées et leurs cœurs. Ils s'excitent
» les uns et les autres par des défis et des moqueries
» à ne plus fuir devant les Romains, mais à les
» exterminer..... Le roi Chlogio (Clodion) ayant
» donc envoyé ses coureurs jusqu'à la ville de Cam-
» brai, lui-même passa bientôt après le Rhin avec
» une grande armée. Entré dans la forêt charbon-
» nière, il prit Tournai, et de là s'avança jusqu'à
» Cambrai. Il y résida quelque temps et donna
» ordre que tous les Romains qu'on trouverait fus-
» sent mis à mort par l'épée. Gardant cette ville,
» il s'avança plus loin, et s'empara du pays jusqu'à
» la Somme..... »

Le comte Aëtius, général de l'armée romaine, repoussa Clodion vers les frontières du nord ; mais le chef salien revint à la charge quelques années plus tard, et reprit Tournai et Cambrai. Aëtius et Majorin lui livrèrent une bataille près de Lens ; et, l'ayant surpris au moment d'une grande fête que le roi chevelu donnait à l'occasion du mariage d'un de ses leudes, lui enlevèrent son camp, taillèrent en pièces son armée et le rejetèrent sur le Rhin. Après ce revers Clodion accepta les conditions d'un nouveau traité, et, en échange de quelques provinces dont il obtint la concession, s'engagea au nom de sa

tribu à devenir auxiliaire de l'empire. Il resta, selon toute apparence, fidèle à cette alliance, et mourut vers l'an 447.

MÉROVÉE.

Mérovée (*Mère-wig*, guerrier de la mer) aurait succédé à Clodion. On pense généralement que le nom de Mérovée n'est pas le sien, mais bien celui qui appartenait à toute la famille chevelue dont il était membre. Les anciennes chroniques ont établi à ce sujet une confusion qui ne permet guère à la vérité de se faire jour. Quoi qu'il en soit, Mérovée aurait été roi de la tribu qu'avait gouvernée Clodion.

Nous ne savons rien de lui, sinon que de son temps eut lieu l'invasion d'Attila à travers les Gaules, et la défaite de ce conquérant dans les plaines catalauniques. Les Romains et les Wisigoths, commandés les uns par Aëtius, les autres par leur roi Théodoric, avaient uni leurs forces pour repousser les Huns; sous leurs drapeaux marchaient plusieurs peuples barbares auxiliaires de Rome : des Francs, des Ripuaires, des Bourguignons, des Saxons, des Sarmates et d'autres encore. Attila, de son côté, traînait à sa suite des Bourguignons et des Francs, c'est-à-dire que diverses tribus de la ligue, celle des Bructères, entre autres, avaient pris parti pour le roi des Huns. Les historiens des derniers siècles ont placé Mérovée à la tête des Francs qui combattaient pour Rome; nous ne voyons rien dans nos annales qui contredise cette prétention. Il est certain toutefois que le nom de Mérovée ne figure pas dans le récit que Jornandès nous a transmis de la défaite d'Attila, et nous ne nous hasarderons pas à suppléer à son silence.

CHILDÉRIC 1^{er}.

Mérovée passe pour le père du roi Childéric I^{er} ; ce dernier gouverna les Francs-Saliens en 457. S'étant livré à une débauche effrénée, il outragea les filles des grands et fut chassé par sa tribu qui mit à sa place le comte Ægidius, chef de la milice romaine.

Pour comprendre cette révolution, il faut se faire une idée exacte de ce qu'étaient les Francs-Saliens à l'époque où elle eut lieu. Depuis les traités conclus entre Clodion-le-Chevelu et Aëtius, cette tribu importante avait conservé des possessions assez étendues entre le Rhin et la Somme ; mais selon toute apparence elle n'avait acheté la paisible jouissance de ses anciennes conquêtes qu'en acceptant le patronage et pour ainsi dire la domination de Rome. De toute la ligue des Francs, il n'y avait guère que les Bructères qui eussent conservé leur indépendance germanique ; les autres tribus, telles que les Ripuaires et les Saliens, avaient subi l'alliance de l'empire et s'étaient engagées à le servir. Les rois des Francs-Saliens relevaient donc de Rome et n'étaient que de simples chefs à la solde des empereurs. Dans cet état de choses, l'insurrection qui chassa le roi Childéric avait peut-être été fomentée par les intrigues romaines, et ce qui le prouve, c'est que les nobles francs mirent à la place du prince mérovingien le général qui commandait dans la Gaule au nom de l'empire. J'ajouterai que ce général, quoique soumis en apparence à Majorien et à ses successeurs, était parvenu à se créer une position indépendante, et qu'il administrait la Gaule romaine comme s'il en eût été le roi. Nous voyons en effet que

Grégoire de Tours, qui avait étudié avec soin les événements de ce siècle, donne au comte Ægidius le titre de roi des Romains ; ce fut à ce roi, dont la puissance a été mal déterminée par l'histoire, que les seigneurs francs, sans doute gagnés par son or et influencés par ses émissaires, transmirent le droit de commander aux Saliens.

Ægidius administrait les Francs avec douceur et prudence, comme il convenait à son pouvoir mal assis ou contesté. Nous entrevoyons difficilement les événements qui se passaient alors, mais il est permis de croire qu'une partie considérable des Francs subissaient avec peine et malgré eux la domination d'un général romain ; des conspirations se tramèrent pour rendre la puissance au roi chevelu exilé, et Ægidius lui-même donna sa confiance à des traîtres qui devaient tôt ou tard pousser les Saliens à la révolte. C'est ce que laisse entrevoir le récit suivant, exact au fond, quoique embelli de détails romanesques, que nous a transmis Grégoire de Tours.

« Wiomade, le plus fidèle des Francs, n'abandonna pas Childéric, que dès son enfance il avait délivré de l'esclavage lorsque les Huns l'emmenaient captif avec sa mère. Lorsqu'il eut reconnu que les Francs conspiraient la mort de leur chef, il rompit avec Chilpéric une pièce d'or et lui dit : « Fuis en » Thuringe et restes-y caché. Si je puis apaiser les » Francs, je t'enverrai la moitié de cette pièce d'or » comme un signal, et si je ne puis y parvenir, en » quelque part que tu portes tes pas, fais-moi con- » naître ta destinée. Quand le temps sera venu, tu » recevras une demi-pièce d'or, et si, réunie à la » tienne, elles forment ensemble un de nos sous, » reviens dans ta patrie ; tu le pourras sans crainte. »

Alors Childéric fut chercher un asile chez Basin, roi de Thuringe.

« Cependant, les Francs élisent à l'unanimité Ægidius pour roi ; Ægidius leur nomme pour vice-roi le même Wiomade, l'ami de Childéric. Mais cet homme lui donne alors le conseil d'imposer un tribut d'une pièce d'or à chaque Franc, et le peuple paie sans résistance. Alors Wiomade s'adresse encore à Ægidius et lui dit : « Cette nation féroce, » que tu as placée sous mes ordres, est trop peu im- » posée ; elle l'est pleine d'orgueil ; ordonne que le » tribut de chaque Franc s'élève à trois sous d'or. Ægidius se rend à cet avis, et les Francs consentent à payer ce nouvel impôt en disant : « Il vaut mieux » pour nous payer ces trois sous que d'être soumis » à la tyrannie de Childéric. Alors Wiomade va » trouver Ægidius et lui dit : « Les Francs se ré- » voltent ; tu n'apaiseras leur audace qu'en livrant » à la mort un grand nombre d'entre eux. » Puis il envoie vers le roi cent des principaux de la nation, et Ægidius, selon le conseil de Wiomade, ordonne de les massacrer. Cependant Wiomade disait en secret aux Francs : « Les tributs que vous payez » ne suffisent donc pas au roi ? Jusques à quand » soutiendrez-vous ce méchant pour lui livrer vos » parents qu'il égorge comme des bêtes de somme ? » Alors tous les Francs lui répondaient : Si nous pou- » vions connaître la retraite qu'a choisie Childéric, » nous le rappellerions pour régner sur nous. C'est » pour nous punir de notre conduite envers lui que » tant de maux nous affligent. »

« Wiomade, plein de joie, retourne vers Ægidius et lui dit : « Maintenant la nation t'est parfaitement » soumise. » Alors il lui donne le conseil d'envoyer une ambassade à l'empereur d'Orient et de remettre

à cette députation cinquante mille sous d'or pour soudoyer quelques nations germaniques. *Ægidius* se rend à cet avis et lui confie de fortes sommes ; *Wiomade* les envoie par un affidé au roi *Childéric* avec la moitié de la pièce brisée. *Childéric* était à Constantinople lorsque les ambassadeurs y arrivèrent ; là, par le conseil de *Wiomade*, plein d'une fureur jouée, il informa l'empereur des perfides projets d'*Ægidius* qui voulait soulever les alliés de l'empire, et il dit à ce prince : « Envoyez votre serviteur dans les Gaules ; je me ferai le ministre de votre fureur envers *Ægidius*. » L'empereur le charge de présents et l'envoie vers les Gaules. *Wiomade*, instruit de son retour, va au-devant de lui au château de Bar, et, après plusieurs victoires remportées sur *Ægidius*, les Francs reconnaissent de nouveau pour leur roi *Childéric*. Ce chef se signala ensuite par plusieurs expéditions contre les Romains. »

Quoi qu'il en soit de cette légende qui nous représente comme fort précaire la puissance des rois francs et nous donne une idée assez exacte de leur dépendance vis-à-vis des empereurs, nos annalistes font régner *Childéric* jusqu'en l'année 481. Les dernières années de sa vie furent employées à se défendre contre les Allemands et les Wisigoths. Dans ses diverses expéditions il agit, tantôt de concert avec *Ægidius*, comme auxiliaire de Rome, tantôt pour soutenir ses propres querelles.

Le roi *Childéric* avait épousé la reine *Basine*, femme adultère de *Basin*, roi de Thuringe ; il en eut un fils qui régna après lui sur la tribu des Francs-Saliens, et qui fut le grand *Clovis* (*Chlodewig*), principal fondateur de la monarchie française dans les Gaules.

Childéric résidait à Tournai. C'est auprès de cette ville, dans une prairie baignée par l'Escaut, le long de la levée ou grand chemin militaire, qu'il fut enseveli par les Francs. En 1653 le hasard fit découvrir son tombeau ; on y trouva, avec ses cendres, de nombreuses pièces de monnaie d'or et d'argent frappées à l'effigie des empereurs d'Orient, une tête de taureau, une framée, les ossements d'un cheval, un stylet de fer dans un étui d'or, une grande quantité d'abeilles d'or dont la cotte d'armes du roi était semée, un vase d'agate, une boule de cristal, deux anneaux au chaton desquels étaient gravés l'image et le nom de Childéric. Ces débris précieux des siècles mérovingiens existaient il y a quelques années à la Bibliothèque royale ; un vol commis au musée des médailles en a fait disparaître une partie considérable.

MONARCHIE FRANÇAISE

DANS LES GAULES.

PREMIÈRE DYNASTIE

DITE DES MÉROVINGIENS. — ROIS CHEVELUS.

CLOVIS I^{er} (481).

L'empire d'Occident était depuis cinq ans tombé sous les coups des Barbares lorsque Clovis (Chlodewig) succéda à son père Childéric I^{er}, roi de la tribu des Francs-Saliens.

La souveraineté d'Odoacre, nouveau maître de Rome, ne s'étendait pas au-delà de l'Italie : la Gaule était affranchie de la domination de Rome ; nous avons fait connaître à quelle sorte de conquérants elle appartenait : le *roi des Romains*, Syagrius, fils d'Ægidius, tenait encore sous son obéissance quelques provinces situées entre la Loire et la Somme. Une possession aussi précaire, un royaume de ce genre, isolé et sans force, ne pouvait que devenir tôt ou tard la proie des Barbares campés sur toutes ses frontières. Il était en première ligne exposé aux

agressions des Francs, encore resserrés dans d'étroits domaines et impatients de mettre à profit, pour doubler leur puissance, la faiblesse de leurs anciens dominateurs.

Clovis, que l'empereur d'Orient Zénon avait investi du titre de maître de la milice romaine, conçut le projet de disputer à Syagrius le petit royaume que ce dernier gouvernait héréditairement depuis la mort d'Ægidius. La peuplade des Saliens pouvait à peine armer cinq ou six mille hommes, mais d'autres tribus franques s'unirent à elle et fournirent un nombre à peu près égal de combattants.

Syagrius résidait à Soissons. Son armée ne devait pas être plus forte que celle des Francs ; elle ne se composait en grande partie que de vieux légionnaires recrutés pour la plupart dans les Gaules et avides de paix, car c'était seulement hors des camps et de la vue du drapeau qu'ils pouvaient jouir avec calme des domaines dont les empereurs leur avaient accordé la jouissance en dépouillant en leur faveur les anciens propriétaires.

Clovis marcha sur Soissons et présenta la bataille à Syagrius. Les sauvages Francs se précipitèrent en poussant de grands cris sur les légions. Leur étrange aspect, ces faces hardies voilées par de longues moustaches, ces cheveux relevés en crête sur le sommet de la tête et retombant comme une queue de cheval, ces corps demi-nus, tatoués ou couverts de cicatrices, durent porter la terreur dans les soldats de Syagrius, qui depuis quelques années avaient perdu l'habitude de voir de près les Barbares. La manière de combattre des Francs n'était pas moins redoutable : ils lançaient de loin leur pesante framée à double fer, se jetaient ensuite sur leurs ennemis, perçaient les boucliers avec un harpon, et, attirant à

eux les Romains ainsi prisonniers, les poignardaient sans peine.

Syagrius, voyant la déroute complète de ses légions, prit la fuite et se réfugia à Toulouse chez Alaric II, roi des Wisigoths. Clovis entra vainqueur dans Soissons, mais inquiet de l'existence du *roi des Romains*, il l'envoya réclamer impérieusement aux seigneurs wisigoths qui, pendant la minorité du fils d'Euric, gouvernaient son royaume. Ceux-ci, effrayés, se hâtèrent de livrer Syagrius, qui eut la tête tranchée. La bataille de Soissons livra à Clovis toute la Gaule romaine. La crainte de sa vengeance exila les officiers et les magistrats fidèles à l'empire, s'il en restait d'ailleurs qui conservassent à une cause vaincue sans retour un respect et une foi qu'elle n'avait jamais mérités dans les Gaules. Les débris des légions se dispersèrent ou se retirèrent dans quelques places voisines des bouches du Rhin, abandonnant ainsi aux chefs des Francs leurs riches possessions territoriales qui furent réparties entre les vainqueurs, première trace des bénéfices militaires accordés par les rois de la dynastie mérovingienne.

Les Gaulois ne résistèrent point à Clovis. Pour une guerre nationale, il ne restait chez eux aucun élément de patriotisme, aucune puissance physique. Ceux qui furent chassés ou dépouillés n'osèrent ni se plaindre ni se venger ; les écrivains de l'époque n'ont conservé aucun vestige des douleurs de la propriété gauloise et des désordres qui suivirent une invasion à main armée dans ses foyers. Préoccupés des grands souvenirs qui se rattachaient à la conversion et à l'orthodoxie de Clovis, ils ont oublié en l'honneur de ces grands événements de se plaindre des Francs pillards et idolâtres ; ils écrivaient d'ailleurs

sous les soupçonneux successeurs de ce chef, et au lieu de mentionner les calamités de la conquête, ils se bornaient à dire ce peu de mots à la louange des Barbares : « En ce temps-là, comme le nom des » Francs avait pénétré dans les Gaules, un grand » nombre de citoyens désiraient vivre sous leur » empire * . »

Quelques soldats ayant pillé l'église de Reims, saint Rémi, évêque de cette ville, réclama un vase sacré très-précieux. Clovis, quoique païen, ménageait les évêques et flattait la religion des Gaules, afin de mieux se concilier les peuples. Il dit au messager : « Suis-moi jusqu'à Soissons, parce que » c'est là qu'on partagera tout le butin ; et lorsque le » sort m'aura donné ce vase, je ferai ce que demande » le pontife. » Arrivé à Soissons, le jeune roi pria les Francs de lui accorder ce même vase, outre sa part du butin. Tous y consentirent, à l'exception d'un soldat, qui, levant sa framée, en frappa la coupe sacrée et dit à Clovis : « Tu ne recevras de ces dé- » pouilles que ce que t'aura donné le sort. » Le vase fut néanmoins rendu et Clovis dissimula son ressentiment. Un an s'étant écoulé, le roi des Francs passa la revue du Champ-de-Mars et s'approcha du soldat qui avait frappé le vase. Il lui reprocha le mauvais état de ses armes, lui arracha sa hache et la jeta à terre. Le soldat s'étant baissé pour la relever, Clovis, d'un coup de francisque, lui fendit la tête en disant : « Voilà ce que tu fis au vase de Sois- » sons. » Cette anecdote, dont on a exagéré l'importance, peut servir à faire connaître les mœurs de cette époque et le véritable pouvoir de la royauté au temps de Clovis.

* Greg. turon., lib. II.

Gondeuc, roi des Bourguignons (Burgondes), avait laissé quatre fils ; Gondebaud, l'un d'eux, assassina son frère Chilpéric, et fit précipiter dans un puits sa veuve. Chilpéric avait deux fils, qui furent mis à mort, et deux filles que le barbare laissa vivre. La cadette s'appelait Chrotechilde, ou, par une sorte d'abréviation, Clotilde ; elle était chrétienne et catholique au milieu d'une cour arienne.

Clovis ayant entendu parler de la beauté de Clotilde envoya auprès de cette jeune princesse, dont il désirait connaître la volonté, le patrice Aurélien, Gaulois de nation. Aurélien, déguisé en mendiant, se rendit aux portes de Genève, où Clotilde, selon les lois de l'hospitalité, lavait les pieds des pèlerins. Il se fit reconnaître et dit : « Le roi des Francs, mon » seigneur, a entendu parler de ton éclatante beauté ; » il veut te prendre pour épouse ; voici de sa part » l'anneau et les dons nuptiaux. » Clotilde, troublée à ces paroles, réfléchit longtemps et répondit : « Sa- » lue le roi Chlodowig (Clovis). Bien qu'une chré- » tienne ne doive pas épouser un idolâtre, cependant, » si telle est la volonté du Dieu que je sers, que je » confesse et que j'adore, je rends grâce à sa majesté » divine, et je consentirai au mariage qu'il m'ordonne » de contracter. » Cette réponse fut rapportée à Clovis qui fit ouvertement demander en mariage la jeune Clotilde au roi des Bourguignons son oncle ; Gondebaud n'osa refuser. Aurélien fut récompensé par le duché et le territoire de Melun ; c'est le premier exemple d'un Gaulois élevé par les conquérants au rang de leude ou de fidèle *. La politique de

* Voyez plus haut, page 92. On trouvera d'ailleurs plus loin, dans le chapitre des *Lois et Coutumes*, l'explication de ce titre qui était donné aux compagnons du roi.

Clovis lui ordonnait de traiter ainsi les vaincus.

Il était entré dans les desseins de Dieu qu'une jeune fille catholique, que l'Église honore comme sainte, épousât le chef des conquérants idolâtres de la Gaule romaine. Clotilde comprit toute l'étendue de sa mission et s'attacha à convertir son époux (493 après J.-C.).

La reine eut un fils; elle obtint à force de prières que l'enfant serait baptisé, et Clovis y consentit. Le nouveau-né reçut le nom d'Ingomir, mais quelque temps après son baptême il mourut. Clovis fut vivement irrité contre Clotilde, et attribua ce malheur à la vengeance des dieux du Nord, jaloux du triomphe de Jésus-Christ. L'année suivante Clotilde eut un autre enfant, nommé Clodomir. Clovis consentit encore, mais à regret, à ce qu'il reçut le sacrement qui fait les chrétiens; mais l'enfant tomba gravement malade, et le roi renouvelait ses reproches, lorsque les supplications de Clotilde obtinrent de Dieu la guérison de l'enfant. Mais pour révéler la puissance du vrai Dieu et la sainteté de la foi chrétienne, il fallait que les yeux de Clovis fussent ouverts à la lumière par un grand miracle.

Dix ans après l'invasion des Francs dans les Gaules, la horde des Suèves, nation germanique, franchit le Rhin et se répandit dans la Gaule; Sigebert, roi des Ripuaires de Cologne, appela à son secours la confédération des Francs dont Clovis était le chef, et son appel ne fut pas inutile. Clovis marcha contre les Barbares et les rencontra à Tolbiac, d'autres disent à Strasbourg. La victoire penchait pour les Germains, et les Francs perdaient du terrain, lorsque le patrice Aurélien, témoin du désastre de Clovis, s'approcha de ce chef et lui conseilla d'invoquer le Dieu des chrétiens. En ce moment l'âme du roi des Francs

fut comme illuminée par un rayon de la vérité ; il éleva les mains vers le ciel et s'écria : « Jésus-Christ, » que Clotilde affirme être Fils du Dieu vivant, toi » qui, dit-on, donnes du secours à ceux qui sont en » danger et accordes la victoire à ceux qui espèrent » en ton nom, je te demande avec dévotion ton glorieux secours. Si tu me donnes de vaincre ces » ennemis et si j'éprouve l'effet de cette puissance » que le peuple dévoué à ton culte publie avoir éprouvée, je croirai en toi et je me ferai baptiser ; car » j'ai invoqué mes dieux, mais, comme j'en ai la » preuve, ils m'ont refusé leur appui... » Il parlait encore, mais les Allemands tournant le dos commencèrent à prendre la fuite, et Clovis, comme Constantin, triompha par la croix.

Clovis, de retour dans ses États, se fit instruire par saint Rémi, et le même jour, lui, ses deux sœurs, et plus de trois mille de ses guerriers, embrassèrent la foi catholique. Au moment où le roi barbare allait recevoir l'eau sainte, l'évêque lui adressa ces paroles : « Courbe la tête, farouche Sicambre : adore ce que » tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré. »

Dès ce moment une ère nouvelle s'ouvrit pour les peuplades teutoniques qui venaient d'envahir la Gaule romaine : de tribus nomades elles prirent rang parmi les nations puissantes, et si une famille de gouvernements réguliers existait dès lors dans le monde, les peuples de la Gaule franque furent admis dans son sein. Le pape Anastase, chef suprême de la société religieuse et catholique, fut le premier à féliciter Clovis et à le compter au nombre des soutiens les plus puissants de l'Église.

La conversion de Clovis était pour la foi catholique le sujet des plus vives espérances ; elle s'opéra à une époque où cette religion sainte semblait abandonnée

des rois et des peuples. Les Bourguignons, les Wisigoths, les Ostrogoths, les Vandales, les Gépides et les Suèves, qui s'étaient disputé en Europe et en Afrique les débris de la puissance romaine, étaient sectateurs ardents de l'hérésie d'Arius; Anastase, empereur d'Orient, suivait les erreurs d'Eutichès; la plupart des autres nations et de leurs princes pratiquaient encore l'idolâtrie. Mais sous le joug de ces conquérants ou de ces maîtres hérétiques, l'ancienne population catholique, persécutée et humiliée, attendait avec empressement qu'il plût à Dieu de faire triompher son Église; les évêques, au mépris des souffrances et du martyre, encourageaient ces dispositions et ces espérances, et tous ensemble s'unissaient pour appeler un vengeur.

Ce fut là le secret de la rapidité des conquêtes de Clovis. Les nations et le clergé, avides de se soustraire à la domination arienne, lui tendirent les bras et l'appelèrent; la république armoricaine la première, cet ancien foyer du druidisme et le dernier rempart de la nationalité gauloise, s'empressa de reconnaître sa domination; Paris, l'une des cités de cette république, ouvrit ses portes au roi des Francs, qui en fit quelques années plus tard sa capitale.

Clovis tourna ensuite ses armes contre les Bourguignons. Secondé par une trahison de Godeghisèle, frère de Gondebaut, il mit en fuite sur les bords de l'Ousche, non loin de Dijon, l'armée de ce dernier roi (500). Gondebaut vaincu se réfugia à Avignon; Clovis mit le siège devant cette ville, et n'accorda la paix à son rival qu'après l'avoir rendu son tributaire.

Godeghisèle régnait à Vienne; Gondebaut, pour le punir de sa trahison, l'attaqua dans cette ville dont il s'empara par stratagème; Godeghisèle fut massacré au pied des autels. Après cette victoire, Gondebaut

refusa de se soumettre aux dures conditions qu'il avait subies à Avignon ; sa résistance attira dans ses États une nouvelle invasion des Francs ; il fut de nouveau battu et réduit à se conformer au traité.

La domination des Wisigoths dans les Gaules balançait encore celle des Francs ; Clovis résolut de l'abattre et de chasser Alaric II au-delà des Pyrénées. Vainement le puissant Théodoric, roi des Ostrogoths et maître de l'Italie, essaya-t-il de s'interposer entre les deux rois, et leur écrivit-il d'une manière pressante pour les inviter à mettre fin à leurs querelles, tout ce qu'il put obtenir, ce furent quelques années d'une paix malveillante.

Clovis rassembla enfin les Francs et leur dit : « Je ne puis souffrir que les Ariens possèdent si longtemps la plus grande partie des Gaules. Marchons contre eux, et, avec l'aide de Dieu, soumettons à notre puissance le pays qu'ils occupent. » Les Francs applaudirent à ce discours et se préparèrent à la guerre. Avant de partir Clovis voulut recevoir la bénédiction de saint Rémi, qui lui fit espérer un heureux succès pour son entreprise ; mais surtout, disent les historiens, il songea à se rendre propices auprès de Dieu saint Martin de Tours et avec lui saint Hilaire, qui de tous les évêques gaulois avait été, durant sa vie, le plus persécuté par les Ariens et le plus infatigable adversaire de ces hérétiques.

Voici des pieux sentiments de Clovis une preuve toute empreinte de la dureté des mœurs septentrionales. Il traversait la Touraine à la tête de son armée gallo-franque ; pour honorer saint Martin, il ordonna à ses soldats de ne rien enlever dans le pays, excepté de l'herbe et de l'eau ; un seul lui désobéit et prit du foin, donnant pour excuse que

le foin et l'herbe sont une même chose. Clovis irrité le fit mettre à mort. « Eh ! que nous restera-t-il » pour la victoire, dit-il, si nous nous écartons du » respect que nous devons à saint Martin ? » Après cela il franchit la Loire sans opposition.

Il s'agissait de traverser la Vienne, mais cette rivière enflée par les pluies n'était guéable nulle part. Comme l'armée franque se désespérait d'un semblable retard qui donnait à ses ennemis le temps de se fortifier, une biche, si l'on en croit une pieuse légende, sortit d'un bois et traversa la rivière à un gué alors inconnu, qu'on appelle encore *le pas de la biche*. Clovis profita du passage, et son armée se dirigea sur Poitiers. Là un nouveau prodige redoubla l'ardeur de ses soldats ; une grande flamme, qui semblait s'élancer du clocher de l'église de Saint-Hilaire, illumina la tente du roi des Francs. Selon toute apparence, cette aurore lumineuse n'avait d'autre cause qu'un signal convenu entre Clovis et les intelligences qu'il entretenait dans la ville.

Clovis, pour forcer Alaric à lui livrer bataille, se mit à livrer au fer et aux flammes tout le territoire de la province. Les Wisigoths lassés de ces désastres contraignirent leur roi à se départir de sa prudente temporisation, et la bataille se livra à Vouglé, dans une vaste plaine éloignée de Poitiers de dix milles. L'armée d'Alaric était composée de Gaulois méridionaux et de Wisigoths. Parmi les premiers, les peuples de l'Avernie (Auvergne) avaient fourni un grand nombre de combattants sous la conduite de Sidoine Apollinaire, fils du célèbre poète de ce nom. Ces indigènes formaient l'aile droite ; l'aile gauche et le centre ne comptaient dans leurs rangs que des Barbares et avaient pour chef le roi lui-même. Pour Clovis, il comptait trois peuples dans

son armée : les Francs-Saliens et Ripuaires, les Gaulois et les Bourguignons. Cloderic, fils de Sighebert, roi de Cologne, occupait la droite avec les Ripuaires, Gondebaud la gauche avec ses soldats, et Clovis combattait au centre, à la tête des Gallo-Francs. Tel est l'ordre de bataille que nous ont transmis les chroniques.

Les Wisigoths furent rompus à la première attaque ; Alaric les ramena à la charge et rencontra lui-même le roi des Francs à travers la mêlée. Les deux chefs ennemis se livrèrent, dit-on, un de ces combats qu'on dirait être empruntés aux poèmes d'Homère. Clovis tua de sa main le roi des Wisigoths ; mais il courut après sa victoire le plus grand danger. Deux cavaliers ennemis, voulant venger la mort d'Alaric, le frappèrent de leurs lances ; l'armée franque dégagea son chef, et la victoire fut complète. Les belliqueux Arvernes la disputèrent seuls avec acharnement. Cette bataille de Vouglé, qui ébranla l'empire des Wisigoths et augmenta de toute l'Aquitaine les domaines du roi des Francs, eut lieu la vingt-troisième année du règne d'Alaric et la vingt-unième depuis la conquête de la Gaule romaine par Clovis, l'an 507 de l'ère chrétienne.

Ce serait une erreur bien contraire à tous les monuments fidèles qui nous sont restés de cette époque que de se représenter avec les auteurs de l'histoire de France la conquête des Wisigoths comme accomplie par Clovis selon les formes modernes. La bataille de Vouglé et les nombreux avantages militaires qui en furent la conséquence ne rendirent pas sans coup férir les États d'Alaric partie intégrante de ceux des Francs. De nos jours cela se pratique ainsi peut-être, mais les Barbares ne connaissaient pas comme nous l'art de nationaliser des pro-

vinces étrangères soumises par les armes et d'y établir officiellement une administration et des règles uniformes. L'Aquitaine ne fut longtemps pour les rois mérovingiens qu'une contrée où ils avaient l'habitude de promener leurs armées et de faire du butin. La conquête du royaume des Wisigoths ne fut donc qu'une série d'expéditions et de courses à travers les provinces méridionales ; les Barbares gallo-francs n'épargnaient à aucune cité l'incendie et le pillage ; les églises même n'étaient pas toujours un objet de respect, et dans cette guerre entreprise pour punir l'arianisme les catholiques n'eurent qu'une trop large part de douleurs et de misères. Thierry, fils aîné de Clovis, ravagea le pays d'Alby, le Rouergue et l'Auvergne ; Clovis, de son côté, désola le Poitou, la Touraine, le Limousin, le Périgord et la Saintonge.

Deux ans plus tard un traité de paix fut conclu entre Clovis et ses ennemis ; ce traité donna aux Francs toute la partie des Gaules située entre la Loire, l'Océan, la Garonne et le Rhône.

Vers cette époque l'empereur Anastase décora Clovis des titres de patrice et d'auguste, et l'éleva aux honneurs du consulat. Quelque temps après Clovis s'empara de plusieurs villes de la petite Bretagne, entre autres de Nantes. L'armée franque qui assiégea cette ville était encore commandée par un chef idolâtre.

Des actions cruelles signalèrent la fin du règne de Clovis et en ternirent la gloire. Ce fut par le meurtre de ses parents qu'il augmenta ses domaines déjà si vastes. Plusieurs rois de la race chevelue avaient établi de petits royaumes dans les Gaules ; Clovis résolut de les dépouiller de leurs États. Le premier qui se trouva en butte à son ambition fut Sighebert,

roi de Cologne. Clovis envoya dire à son fils Cloderic : « Ton père devient vieux, il boite d'une jambe ;
» s'il venait à mourir, il te serait facile avec mon
» appui de t'emparer de son royaume. » Alors Cloderic fit assassiner son père pendant qu'il dormait dans la forêt de Buconie ; mais par le jugement de Dieu, dit Grégoire de Tours, il tomba dans la fosse qu'il venait de creuser pour son père. Clovis le fit tuer par ses affidés, et après ce double meurtre il vint à Cologne et dit aux Ripuaires : Écoutez ce qui
» est advenu. Pendant que je naviguais sur l'Es-
» caut, Cloderic, fils de mon parent, persuadait à
» son père que je voulais le faire massacrer. Comme
» celui-ci fuyait dans la forêt de Buconie, des assassins envoyés par son fils l'ont massacré. Voilà
» que Cloderic a été tué par un inconnu à qui il
» montrait les trésors de son père. En toutes ces
» choses je suis innocent ; je ne suis point capable de verser le sang d'un de mes parents ; mais
» puisque ces fâcheux événements ont eu lieu, voici
» le conseil que je vous donne, voyez s'il vous convient : rangez-vous sous ma domination, et je
» vous défendrai contre vos ennemis. » Alors, dit Grégoire de Tours, les Francs-Ripuaires applaudirent de la voix et des mains, et proclamèrent Clovis leur roi en l'élevant sur un bouclier. C'est ainsi que le royaume gallo-franc s'augmenta de celui de Cologne.

Après ce crime, Clovis jeta les yeux sur Cararic, autre roi des Francs ; il avait à le punir d'une hésitation calculée à la bataille de Soissons. Il parvint à force de ruses à s'emparer de sa personne et de celle de son fils ; il les fit raser et les relégua dans un monastère. C'est la première fois que l'histoire nous montre la déchéance de la royauté des méro-

vingiens accomplie par la perte de leur chevelure. Cararic était prêtre et son fils diacre. Comme le vieux roi pleurait sur sa dignité perdue, son fils lui dit pour le consoler : « Père, les branches et les rameaux que la hache a séparés du tronc ne tardent pas à repousser et à reverdir ; meure celui qui nous a traités de la sorte ! » Il donnait à entendre qu'à la mort de Clovis ils pourraient recouvrer leur royaume et que la chevelure d'un roi franc repoussait comme les feuilles ; Clovis comprit la menace et leur fit trancher la tête. Ce double meurtre le rendit maître du royaume et des richesses des rois de Thérrouane et de Saint-Omer.

Ragnacaire cependant, autre chef des Francs, régnait à Cambrai ; sa débauche effrénée le rendait odieux à ses parents, dit l'évêque de Tours ; ses trésors contribuaient sans doute largement à exciter cette haine. Clovis paie des traîtres qui amènent devant lui, chargés de chaînes, le roi de Cambrai et son frère Righomer. « Pourquoi, dit-il au premier, as-tu souffert qu'on te garrottât aussi honteusement ? Il valait mieux mourir. » Et il le tua d'un coup de hache. Puis se tournant vers Righomer : « Si tu avais secouru ton frère, lui dit-il, il n'aurait pas été ainsi enchaîné. » Et il lui brisa la tête. Après ces assassinats il se défit encore de tous les autres membres de la race chevelue, ses parents, rois des Francs comme lui, et s'empara de leurs domaines. Un jour, quand il eut exterminé cette noble famille, il rassembla ses leudes et s'écria en versant des pleurs : « Malheur à moi ! je suis comme un étranger demeuré tout seul sur la terre ! je n'ai plus un seul parent qui me soulage si je tombe dans l'adversité. » Mais, remarque saint Grégoire, sa plainte n'était point sincère ; il voulait par

cette ruse découvrir s'il ne lui restait aucun parent pour le faire égorger comme les autres !

Pour la première fois depuis la chute de Rome, la paix régnait dans les Gaules. Cette grande portion du territoire européen avait, en moins de trente ans, passé presque tout entière sous la domination des tribus germanes. Les garnisons impériales qui s'étaient longtemps maintenues dans les places voisines de l'embouchure de la Meuse et du Rhin avaient enfin reconnu le drapeau des vainqueurs de Soissons ; la belliqueuse Armorique payait un tribut ; la Gaule romaine, devenue franque, obéissait sans murmure ; les Allemands et les Ostrogoths respectaient le nouvel empire ; la Gaule bourguignonne, alliée par la religion et le sang, était vassale de Clovis ; et si la puissance des Francs ne se manifestait encore au midi de la Loire que par des ravages et des incursions, du moins aucun peuple ne songeait à leur disputer les vastes provinces de la Novempulanie et de l'Aquitaine.

Clovis profita du repos conquis par ses victoires pour consolider sa puissance. Ses États ressemblaient à une mosaïque disjointe de peuples et de coutumes ; et pour construire un édifice politique puissant et fort, le sol n'offrait que des ruines. Le roi des Francs entreprit de rallier entre elles les nombreuses parties de tant de sociétés pour en former une nation compacte. S'il ne put accomplir cette tâche, c'est qu'elle était au-dessus de la puissance d'un homme, et que l'action du temps devait seule harmoniser et fondre les divers éléments de la France.

L'an 511, et le 27 novembre, Clovis mourut à Paris, au palais des Thermes, où il faisait sa résidence. Il était âgé de quarante-cinq ans et en avait

régné trente. Le caractère de ce célèbre roi des Francs ne peut être convenablement apprécié que si l'on se transporte par la pensée à l'époque même de sa vie. Comme instrument de progrès et de civilisation, Clovis a pour lui le courage et la force ; type de la nationalité nomade des tribus germanes, il allie dans son cœur l'ambition et la ruse. Converti à la foi évangélique, il n'abdique point avec l'idolâtrie l'esprit de vengeance, l'avarice et le meurtre. Il est à la fois chrétien et Barbare ; c'est trop souvent la manière de son siècle.

Chef d'une société sauvage, et sauvage comme elle, il n'eut pas le pouvoir de la dominer et de la civiliser ; il n'en eut pas même la pensée, car d'où lui serait-elle venue ? Quelque fort qu'il soit par son propre génie, son peuple le domine et l'entraîne. S'il fonde une monarchie, c'est que la grande migration des Barbares touche à son terme, et que chaque peuple sent le besoin de s'arrêter. Un siècle plus tôt, Clovis n'eût été qu'un chef de horde, uniquement préoccupé de pillage ; un siècle plus tard il se fût vainement consumé à lutter contre les maires. Il suivit l'impulsion et parut la diriger : seul prince catholique à une époque où la majorité orthodoxe luttait contre une minorité d'ariens assise au pouvoir, il attira sur ses efforts et sur sa cause les bénédictions de la religion opprimée, et quand cette religion prévalut, elle le fit vaincre par elle et avec elle.

SYNCHRONISMES.

486. Publication de la Gemare ou Talmud de Babylone. Cet ouvrage comprend le corps complet de la doctrine traditionnelle et de la religion judaïque. Il est attribué au rabbin Judda.

493. Fin de l'empire des Hérules établi en Italie par Odoacre; il est remplacé par le royaume des Ostrogoths, fondé par Théodoric.

501. Gondebaud, roi des Bourguignons, publie un code appelé loi Gombette. Cette loi autorise le duel dans les procès comme jugement de Dieu.

503. Fondation du royaume de Pologne par des Esclavons et des Lygiens, qui chassent les Suèves et les Goths sarmates.

511. Nouvelle rédaction de la loi salique.

512 (3 janvier). Mort de sainte Geneviève, patronne de Paris.

Sainte Geneviève était née à Nanterre vers l'an 422. Par le conseil de saint Germain-l'Auxerrois, elle consacra à Dieu sa virginité. Elle se fit remarquer par une longue vie de patience, de prière et de charité. Lors de l'invasion d'Attila, ses prières et celles des autres femmes de Paris sauvèrent cette ville des horreurs de la guerre. Clovis plaçait en elle une grande confiance, et, d'après ses conseils, bâtit l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, appelée depuis Sainte-Genève. Cette sainte y fut ensevelie, et son tombeau devint célèbre par plusieurs miracles.

LES FILS DE CLOVIS.

ROYAUME DE METZ OU D'AUSTRASIE.

THIERRY OU THEODERIC, THEODEBERT, son fils, THEODEBALD, son petit-fils,	}	rois.
---	---	-------

ROYAUME D'ORLÉANS,

CLodomir, ou KLODOMIR, roi.

ROYAUME DE PARIS,

CHILDEBERT I^{er} ou KHILDEBERT, roi.

ROYAUME DE SOISSONS.

CLotaire I^{er} ou HLOTHER, roi.

(511-561.)

Clovis avant de mourir partagea ses domaines entre ses quatre fils, se conformant en cela aux coutumes germanes qui admettaient tous les enfants à la succession de leur père. Le consentement des Francs dut être nécessaire pour valider ce partage. Le meurtre de tous les membres de la race chevelue ne laissait subsister de cette ancienne famille que les quatre fils de Clovis ; les tribus franques disséminées sur le vaste territoire gaulois les reconnurent pour rois. Ce n'était point encore là l'hérédité royale, mais c'était un grand pas de fait vers cet ordre régulier de gouvernement.

En vertu du partage des domaines de Clovis et

de l'acclamation des Francs, Thierry, Clodomir, Childebart et Clotaire se trouvèrent chacun chef indépendant d'un royaume ou d'une tribu. Il est assez difficile de se faire une idée exacte de leurs quatre royaumes, mais on voit seulement qu'ils étaient découpés à la manière des Barbares, c'est-à-dire en longues bandes descendant du nord au sud. Chacun des fils de Clovis choisit une ville dont il fut nommé roi, d'où vint cette division, si imparfaite dans les termes, des royaumes de Metz, d'Orléans, de Paris et de Soissons.

Le royaume de Metz, que gouverna Thierry, était le plus considérable de tous : il comprenait l'ancien pays des Francs, au-delà du Rhin et jusqu'au Wésér, tout le cours du Rhin depuis Bâle jusqu'à Cologne ; la Lorraine, la Champagne et l'Alsace modernes ; tout le territoire enclavé entre la Meuse, la Moselle et le Rhin ; l'Auvergne, et enfin une partie de l'Aquitaine.

Le royaume d'Orléans, qui échut à Clodomir, comprenait la Beauce, le Maine, l'Anjou, la Touraine et le Berry.

Le royaume de Paris, qui fut le partage de Childebart, embrassait ou comprit dans la suite toute la Gaule occidentale, moins la Bretagne, et descendait depuis la Somme jusqu'à l'Adour.

Enfin le royaume de Soissons, celui de Clotaire, plus borné dans son étendue, était resserré entre la Champagne, l'Ile de France, la Normandie, l'Océan et l'Escaut. Ce dernier État, quoique d'un faible territoire, était l'un des plus puissants, puisqu'il comprenait dans sa population la plus grande partie des anciens compagnons de Clovis, de ces germains qui sous sa conduite avaient conquis la Gaule romaine.

D'autres noms furent plus tard donnés à ces

royaumes : celui de Metz fut appelé *Ooster-Riich*, c'est-à-dire pays d'Orient, et c'est de ce mot tudesque qu'on a fait successivement ceux d'*Auster*, d'*Austrie*, ou d'Austrasie, qui signifient la même chose ; la portion des Gaules située entre la Meuse, la Loire et l'Océan, fut nommée *Wester-Riich*, pays d'Occident, et par corruption *Newester* (*Nova-Westria*) et Neustrie ; les autres grandes divisions du territoire gaulois conservèrent longtemps encore leurs noms d'Aquitaine et de Bourgogne (*Burgondie*).

Les premières années du règne des fils de Clovis ne furent signalées par aucun événement digne d'intérêt. Sainte Clotilde contribua à maintenir entre les quatre rois la paix et le calme qui semblaient étrangers aux mœurs des Francs. Théodoric, roi des Ostrogoths, le souverain le plus puissant de cette époque, inspirait d'ailleurs trop de crainte aux jeunes chefs pour qu'ils eussent la pensée de rompre l'union qui faisait leur force.

Quatre ans après la mort de Clovis, les pirates du Danemarck abordèrent à l'embouchure de la Meuse, remontèrent ce fleuve, et ravagèrent une partie de l'*Ooster-Riich* (Austrasie). Thierry, roi de Metz, envoya contre eux une armée, conduite par son jeune fils Théodebert*. Les Danois furent taillés en pièces, et Théodebert tua de sa main leur roi Clochilaïc.

Thierry réunit ensuite à son royaume la Thuringe, grand État germanique ; pour arriver à ce résultat il fit périr par trahison Hermanfred, roi de ce pays.

Gondebaud était mort, l'an 516, laissant ses États

* On peut s'étonner que Thierry ait déjà un fils en état de porter les armes, mais je ferai remarquer ici que Thierry n'était point fils de Clotilde ; son père, Clovis, l'avait eu d'une première femme.

à son fils Sighismond. Les trois fils de Clotilde, d'après les conseils de leur mère, déclarèrent la guerre au roi des Bourguignons, pour venger sur lui l'assassinat commis, il y avait déjà quarante ans, par Gondebaud, sur le père, la mère et les frères de Clotilde.

Les rois d'Orléans, de Paris et de Soissons vainquirent Sighismond et son frère Godemar. Le roi des Bourguignons prit la fuite, et, déguisé en ermite, se réfugia dans un monastère; mais quelques traîtres le livrèrent à Clodomir, qui, malgré les supplications de saint Avitus, le fit précipiter dans un puits avec sa femme et ses enfants. Le barbare roi d'Orléans traitait ses prisonniers comme Gondebaud avait traité son frère et ses parents. Sighismond, avant sa mort, avait renoncé à l'hérésie arienne et l'Église l'a élevé au rang des martyrs.

Godemar, frère de Sighismond, leva une armée et chassa de ses États celle de Clodomir. L'année suivante le roi d'Orléans recommença la guerre; une bataille fut livrée à Vesperonce*. Au milieu de l'action, Clodomir fut tué et sa tête mise au bout d'une lance. Ce hideux trophée ne servit qu'à redoubler la fureur des Francs et Godemar fut vaincu. L'armée de Clodomir exerça les plus épouvantables ravages dans le pays des Bourguignons; mais Godemar, étant revenu à la charge, repoussa les Francs de ses provinces.

Il semble que la perfidie et l'assassinat aient été dans les mœurs de l'époque; après la conquête de la Thuringe, Thierry, roi de Metz, demanda à Clotaire, son frère, roi de Soissons, un entretien secret. Le but de cette entrevue était de le faire égor-

* Village du département de l'Isère.

ger. Clotaire, en entrant dans la tente de Thierry, aperçut derrière la tapisserie les pieds de ceux qui devaient le mettre à mort et que son frère avait fait cacher. Sans s'émouvoir, il fit signe à ses officiers d'entrer avec lui. Thierry voyant ses pièges découverts reçut Clotaire avec de grandes démonstrations d'amitié dont ce prince parut se contenter. Cette perfidie ne troubla point la bonne harmonie entre les deux frères.

Clotaire épousa la nièce d'Hermanfred, roi de Thuringe, assassiné par Thierry ; elle s'appelait Radegonde, et ses vertus chrétiennes lui ont mérité d'être mise au rang des saintes.

Une autre sainte de la famille de Clovis fut Clotilde, fille de la reine de ce nom ; elle était alors mariée à Amalaric, roi des Wisigoths. Ce dernier, étant arien, se livrait envers elle aux plus mauvais traitements ; la jeune reine envoya à ses frères un mouchoir teint de son sang. Ils comprirent cet appel, et Childebert, roi de Paris, marcha vers Narbonne, à la tête d'une armée franque. Amalaric vaincu s'enfuit à Barcelonne, où il fut tué par un de ses soldats. Childebert, chargé de butin, ramena dans les Gaules sa sœur, qui mourut en route.

Cependant le roi de Metz avait à se venger d'une révolte des Arvernes (Auvergnats) ; ses frères, les rois de Paris et de Soissons, se préparaient de leur côté à envahir la Bourgogne. Thierry refusait de joindre à eux, et les Francs de son royaume le menacèrent en disant : « Si tu ne veux point aller » avec tes frères en Bourgondie, nous te laisserons » ici et nous les suivrons à la guerre. » Mais Thierry leur répondit : « Suivez-moi en Arvernie, et je vous » conduirai sur une terre où vous vous emparerez » d'or et d'argent selon la nature de votre cupidité ,

„ où vous amasserez en abondance des troupeaux, „ des trésors et des vêtements ; suivez-moi seule- „ ment. „ Alors, dit Grégoire de Tours, les Francs séduits par ses paroles lui promirent de faire sa volonté ; mais Thierry leur permit en revanche de de ramener comme butin de la guerre, dans leurs domaines du royaume de Metz, tous les hommes et toutes les richesses des Arvernes. Pour Clotaire et Childebart, ils envahirent la Bourgogne, et, après avoir mis le siège devant Autun, taillèrent en pièces l'armée du roi Godemar.

Les Francs d'Ooster-Riich (Austrasie) donnèrent lieu à leur roi Thierry de remplir la promesse qu'ils en avaient reçue et désolèrent toute l'Arvernie. Plusieurs villes furent livrées aux flammes, et l'église de Brioude ne put échapper au pillage ; mais Thierry, dit le chroniqueur, épouvanté de voir que quelques-uns des auteurs de ce crime étaient devenus possédés du démon, racheta leur sacrilège en les faisant périr. Après d'épouvantables ravages l'Arvernie ne présentait plus que des ruines, et les Francs se retirèrent de son territoire. Cette province se souleva encore. Le chef de la nouvelle sédition s'appelait Munderic ; cet homme se disait issu de la race chevelue et séduisait le peuple en lui disant : „ Je suis prince ; suivez-moi, et vous „ vous en trouverez bien. „ La population des campagnes se rangeait sous ses drapeaux et lui prêtait serment. Thierry ne pouvant réduire par la force ce nouvel ennemi le fit massacrer par trahison.

Ses deux frères, les rois de Paris et de Scissons, se souillaient alors d'un crime encore plus odieux et que l'histoire ne répète qu'avec horreur. Clodomir, roi d'Orléans, tué à Véseronce, avait laissé trois fils en bas âge. Ces enfants, dépouillés par

leurs oncles, grandissaient sous la tutelle de leur aïeule Clotilde ; Childeberr et Clotaire résolurent de les égorger. Ils envoyèrent prier Clotilde de leur confier ces trois enfants en l'assurant que leur intention était de les associer à la royauté. La sainte reine, pleine de joie, se rendit à leur promesse. Quand les jeunes princes furent au pouvoir des deux rois, ils cessèrent de dissimuler et mandèrent à Clotilde un poignard et des ciseaux avec ces paroles : « O glorieuse reine ! tes fils attendent ta réponse. Que décides-tu sur les enfants de Clotilde : faut-il tondre leur chevelure * ou les faire mourir ? » Alors, Clotilde, emportée par la colère, s'écria : « J'aime mieux les voir morts que dépouillés de leur chevelure. » A la nouvelle de cette imprudente réponse, Clotaire renverse l'aîné des enfants et lui plonge son couteau dans l'aine ; le frère de la victime, épouvanté par ce meurtre, se jette alors aux genoux de Childeberr en s'écriant ! « Sauve-moi, très-pieux père ; que je ne périsse pas comme mon frère ! » Childeberr, ému par ses larmes, se tourne alors vers le farouche roi de Soissons et lui dit : « Je t'en prie, très-doux frère, que ta générosité me donne la vie de cet enfant ; je t'accorderai tout ce que tu voudras ; laisse-le vivre seulement ! » Mais Clotaire, en le menaçant de son couteau, lui répond : « Quoi ! tu m'as encouragé à ce meurtre, et tu t'en repens déjà ! » Childeberr, effrayé, repousse l'enfant, et Clotaire l'égorge malgré ses prières. Restait à faire mourir le troisième prince, appelé Clodowalde ; mais des hommes puissants, disent les chroniques, l'arrachèrent à la fureur

* *Tondre la chevelure* signifiait les enfermer dans un cloître et leur ôter leur royaume.

de Clotaire. Ce dernier fils de Clodomir, ainsi sauvé du couteau de ses oncles, embrassa la vie religieuse, et en échange d'une couronne terrestre obtint une couronne impérissable. C'est lui que l'Église honore sous le nom de saint Cloud, qui fut donné en mémoire de lui au village de Nogent-sur-Seine, où il avait cherché un refuge (532) *.

Dès que le crime de Clotaire et de Childeberrt eut été consommé, la pieuse Clotilde, pénétrée d'une affliction profonde, fit rendre les honneurs funèbres aux restes de ses petits-fils, et passa le reste de ses jours dans l'aumône et la prière.

Thierry, roi de Metz, mourut en 534. A la nouvelle de sa mort, son fils Théodebert, qui faisait alors la guerre dans le Midi et venait de soumettre le Rouergue et l'Albigcois, accourut précipitamment en Austrasie et se fit reconnaître roi en dépit des intrigues de ses oncles qui travaillaient à l'exclure du trône.

Théodebert s'unit ensuite à Childeberrt et à Clotaire, et conquiert avec eux le royaume de Bourgogne sur Gondemar, qui perdit à la fois dans une même bataille la couronne et la vie (534). Les États de ce roi furent partagés entre les vainqueurs, et la monarchie des Bourguignons ou Burgondes cessa d'exister après cent vingt ans de durée.

Cependant les empereurs d'Orient disputaient aux Ostrogoths la possession de l'Italie. Les deux partis appelèrent Théodebert à leur secours, s'enga-

* Cette date est contestée. Beaucoup d'historiens, non sans de graves motifs, la reculent à l'an 426, qui suivit de près la mort de Clodomir. On ne voit pas en effet pourquoi Clotaire et Childeberrt auraient laissé vivre pendant six ans les enfants qu'ils voulaient dépouiller. Toutefois, j'ai cru devoir suivre la version la plus accréditée.

geant à reconnaître par de magnifiques cessions son alliance. Le roi des Francs austrasiens promet son appui à l'un et à l'autre de ses rivaux, et se réserva en secret de les trahir tous deux. En effet, il entra en Italie à la tête d'une armée considérable. Ses troupes, encore mêlées d'idolâtres, égorgèrent des victimes humaines, et jetèrent dans le Pô, comme pour honorer le dieu du fleuve, des femmes et des enfants. Cet affreux sacrifice était offert quarante ans après la conversion de Clovis, et l'historien Procope, qui le raconte avec horreur, s'écrie : « Ces » Barbares ont une manière d'être chrétiens qui leur » est propre ; ils observent encore plusieurs usages » de l'ancienne idolâtrie, et offrent, pour connaître » l'avenir, des sacrifices impies et des victimes hu- » maines. »

Cependant les Ostrogoths, pleins de confiance dans les paroles du roi d'Austrasie, vont au-devant de lui ; il attaque leur armée sans défense et la détruit dans une bataille. Les troupes de l'empire accourent pleines de joie, comme pour le remercier d'avoir défait leurs ennemis ; Théodebert profite de leur illusion et les taille en pièces. Cette double violation du droit des gens, bien conforme à l'esprit de ruse et de pillage qui amenait les Francs et leurs rois, livre à ces Barbares une portion considérable de l'Italie. Ils se gorgent de butin et de richesses ; mais l'influence du climat et de nombreux excès vengent leurs victimes. La plus grande partie des Francs succombe aux maladies, le reste parvient à grand'peine à repasser les Alpes. Une nouvelle expédition d'aventuriers austrasiens, séduits par l'appât des richesses de l'Italie, se prépare sous la conduite de deux lieutenants de Théodebert ; cette campagne est encore plus fatale que l'autre à l'ar-

mée des Barbares. Quelques années plus tard, le roi des Ostrogoths céda aux Francs la Provence.

L'an 543, les rois de Paris et de Soissons, sans autre motif que celui de satisfaire à l'insatiable désir de guerre et de pillage qui animait leurs tribus, s'unirent ensuite pour porter la guerre dans la Wisigothie espagnole et languedocienne.

Théodebert, s'étant allié avec le célèbre Totila, se préparait à faire la guerre à Justinien, empereur d'Orient, sous le prétexte que ce souverain avait pris le titre de Francique, c'est-à-dire vainqueur des Francs. Il s'attachait à soulever les Lombards et les Gépides contre l'empire grec, et telle était à cette époque la puissance dont il pouvait disposer que, de simples hordes à demi sauvages, les Francs, en moins de soixante ans, en étaient venus à faire trembler sur son trône le successeur de Constantin et de Théodose.

La mort vint arrêter Théodebert au milieu de ses vastes entreprises. De tous les rois de la race des Mérovingiens (*Meervings*), sans excepter Clovis lui-même, ce fut celui qui porta le plus loin la terreur de son nom et la domination des Francs. Hardi et intrépide comme son père et son aïeul, s'il hérita de leur duplicité envers les autres nations, du moins pour ses parents et pour ses peuples des deux races fut-il doux et humain, et la Gaule, en l'admirant comme un soldat illustre, n'eut-elle pas à le détester comme un vainqueur injuste et avide.

Théodebald, fils de Théodebert, ne gouverna l'Austrasie qu'un petit nombre d'années et mourut en 553; prince valétudinaire et faible, dont l'histoire n'a rien à dire. Sa veuve, Wultrade, était fille du roi des Lombards; Clotaire, grand oncle de son mari, l'épousa après la mort de ce dernier.

Déjà il avait eu pour femmes Gundioque, veuve de son frère, sainte Radegonde, qu'il avait répudiée, Chemsène, mère de Chramme, et enfin Ingonde et Arégonde; ces deux dernières étaient sœurs.

Théodebald était mort sans enfants mâles; Clotaire, profitant du répit que lui laissait une grave maladie de Childeberr, s'empara du royaume d'Austrasie et s'en fit proclamer roi.

Mais si l'on veut bien connaître à quel état de subordination était réduite à cette époque la puissance royale, qui n'était encore, sinon envers les Gaulois, du moins pour les Francs, qu'un simple commandement militaire, il faut lire le récit suivant emprunté à Grégoire de Tours :

« Quand le roi Clotaire eut réuni à son royaume celui d'Ooster-Riich (Austrasie), il apprit que les Saxons* se révoltaient et refusaient de payer le tribut annuel. Il marcha contre eux à la tête d'une armée; mais à peine était-il arrivé sur la frontière de ses États, qu'il reçut une ambassade de Saxons; les envoyés lui dirent : « Nous te vénérons, et nous » ne voulons point te refuser les tributs que nous » avons payés à ton frère et à tes neveux; nous t'en » promettons même encore davantage, s'il le faut. » Accorde-nous seulement la paix, et qu'il n'y ait » point de bataille entre ton armée et notre peuple. » A ces paroles le roi Clotaire dit aux siens : « Ils parlent bien, ces hommes; ne marchons pas contre » eux et ne péchons pas contre le Seigneur en leur » faisant la guerre. » Mais les Francs répondirent : « Les *Grands Couteaux* (les Saxons, en langue » teutonique) sont menteurs et ne tiendront pas » leurs promesses; allons contre eux ! » Les Saxons

* Confédération Germanique au nord du Wésér.

épouvantés redemandèrent la paix encore plus humblement, et Clotaire dit aux Francs : « Retournons » chez nous, je vous prie, et ne soulevons pas la colère de Dieu ! » Alors les envoyés ennemis redoublèrent d'offres et de présents en s'écriant : « Emportez tout cela dans votre pays ; laissez-nous » seulement la liberté de nos enfants et de nos femmes. » Mais les Francs ne se laissèrent point toucher, et Clotaire leur dit encore : « Abjurez, je » vous en prie, abjurez votre projet de guerre ; n'avez-vous pas la promesse de ce peuple ? Ne continuons pas une invasion qui nous perdrait. Si » vous voulez faire cette guerre malgré moi, vous la ferez sans moi. » Mais les Francs irrités se jetèrent sur lui, brisèrent sa tente, le traînèrent par terre et le menacèrent de le tuer s'il ne voulait pas les commander contre les Saxons. Clotaire fut ainsi forcé de faire une guerre qu'il trouvait injuste et dangereuse ; mais l'issue en devait être fatale aux Francs. Le danger donna des forces à leurs ennemis, et l'armée de Clotaire fut taillée en pièces. »

Childebert, qui ne pouvait pardonner à Clotaire de s'être fait reconnaître seul roi d'Austrasie, et de l'avoir pour ainsi dire frustré de la moitié de ce vaste héritage, trouva un instrument de vengeance dans Chramme, fils de Clotaire. Ce jeune homme gouvernait, au nom de son père, l'Arvernie et quelques provinces méridionales ; ses désordres et ses iniquités l'avaient fait maudire des peuples. Il se révolta contre Clotaire et s'empara de vive force de la ville de Châlons-sur-Saône. La mort de Childebert arriva sur ces entrefaites, et le fils rebelle, privé de son plus puissant appui, se soumit (558).

Childebert, prince faible et dénué de qualités

brillantes, ne laissait aucun enfant mâle. Sa succession échet à Clotaire, le seul des quatre fils de Clovis qui vécût encore. Ainsi, par la mort successive de ses trois aînés, de son neveu Théodebald et des enfants de Clodomir assassinés de sa main, le féroce roi de Soissons se trouva maître du grand empire des Francs. La puissance de Clovis, trop longtemps divisée, se trouva réunie sur sa tête ; mais ce ne fut pas pour de longues années. A cette époque le royaume de Clotaire s'étendait au nord jusqu'au Wésér, à l'est jusqu'aux extrémités de la Thuringe et au Danube, au midi jusqu'à l'Italie et la Garonne. Cet immense territoire était d'ailleurs peuplé de nations diverses et ne subissait pas uniformément la domination du chef.

Cependant Chramme se révolta de nouveau et s'enfuit chez Conobre (Konober), comte de la basse Bretagne ; cette contrée était la seule portion de l'ancienne Armorique qui fût encore demeurée libre. Conobre leva une armée en faveur du fils rebelle et présenta la bataille à Clotaire. Au plus fort de l'action, le vieux roi des Francs adressa à Dieu cette prière : « Seigneur ! regardez-moi du haut du ciel ; jugez ma cause, car je souffre de la rébellion de mon fils. Regardez et jugez dans votre justice, comme vous le fîtes autrefois entre David et Absalon. » La victoire se rangea de son côté ; Conobre fut battu et tué ; Chramme vaincu et fait prisonnier fut amené à Clotaire. Le roi des Francs lui fit subir un châtiment terrible ; il ordonna de lier sur un banc ce fils rebelle, sa femme Kalde et ses filles, et les ayant fait enfermer dans une cabane bretonne, il les fit livrer aux flammes (560).

Après cette guerre de famille si cruellement terminée, rien ne troubla plus le pouvoir de Clotaire ;

le souvenir de tant de victimes immolées à son ambition le déchirait seul de remords ou d'angoisses.

Ce roi cruel et livré aux débauches essaya, au milieu de ses crimes, d'apaiser la colère de Dieu en enrichissant des monastères ; mais il se fût montré plus chrétien en mettant un terme à ses vengeances et à ses meurtres. Au reste, pour le juger impartialement, il ne faut point l'isoler de son siècle : si on le mesure avec la plupart de ses contemporains, Clotaire sera l'expression de cette famille franque, nomade, indisciplinée et avide, qu'un ordre providentiel avait envoyée pour régénérer une société abâtardie et corrompue.

Clotaire ne survécut que peu de temps au supplice de Chramme. Comme il chassait dans la forêt de Compiègne et se fatiguait à ce divertissement guerrier, il fut pris d'une forte fièvre qui en peu de jours le mit au tombeau. Sa dernière heure fut troublée par la crainte des jugements de Dieu. Il s'étonnait de mourir, après avoir été élevé si haut en renommée et en fortune, et on l'entendit s'écrier au milieu de son agonie : « Wa ! wa ! qu'elle est grande » la puissance du Roi du ciel qui fait ainsi mourir » les plus puissants rois de la terre. » La mort de Clotaire arriva en 561.

SYNCHRONISMES.

542. L'invention du papier à écrire est apportée d'Égypte.

529. Publication du code Justinien.

530. Justinien envoie deux religieux en Chine, d'où ils rapportent des vers à soie.

550. Invention des chiffres arabes.

— Introduction des cloches en France.

LES FILS DE CLOTAIRE.

(564.—593.)

CARIBERT (Herebert), roi de Paris.

GONTRAN (Gundchram), roi de Bourgogne.

SIGEBERT (Sigheberht), roi d'Austrasie.

CHILPÉRIC I^{er} (Hilpérík), roi de Soissons ou de Neustrie.

Clotaire laissait quatre fils : Caribert, Gontran, Chilpéric et Sigebert.

Membres de la race chevelue, puissants par la fortune et le souvenir de leur père, les fils du dernier roi n'avaient pas à craindre que les Francs se refusassent à les reconnaître pour chefs. Insensiblement les vieilles traditions de la liberté germanique s'étaient altérées au frottement de la civilisation romaine. L'élection des chefs, règle naturelle chez des peuplades errantes et confédérées, commençait à se transformer, après l'établissement d'un état régulier, en une simple acclamation militaire qui ne soulevait et ne pouvait soulever aucune opposition sérieuse. Peu à peu, l'habitude de laisser dormir le droit en amena la prescription, et l'hérédité royale devint le principe fondamental du gouvernement. Si ce fut une usurpation, elle fut à ce point lente et inaperçue qu'elle entra dans les mœurs.

A la mort de Clotaire, l'hérédité n'était point encore la loi constitutive du pouvoir royal, mais on tendait à ce but. Chilpéric, l'un des fils de Clotaire,

fit une tentative pour se faire reconnaître seul maître de tout le royaume ; mais ses frères, aidés par les Francs, le contraignirent à consentir à ce que les États du dernier roi fussent divisés en quatre parts. Ces diverses portions de l'empire furent tirées au sort ; Caribert fut roi de Paris ; Gontran, d'Orléans et de Bourgogne ; Sigebert, d'Austrasie ; Chilpéric, de Soissons ou de Neustrie.

Ces quatre royaumes n'eurent pas les mêmes limites qu'ils avaient eues à la mort de Clovis : on joignit à celui de Paris la Touraine, le pays d'Alby et Marseille ; on réunit à celui d'Orléans la Bourgogne, dont il prit le nom, le territoire de Sens et la portion méridionale de la Champagne ; Châlons-sur-Saône en fut la capitale. Celui d'Austrasie, en perdant dans la Gaule quelques provinces qui accrurent les royaumes de Soissons et de Bourgogne, se trouva agrandi de la Thuringe et des autres dépendances germaniques.

Deux ans après ce partage, les Avars, appelés aussi les Huns, attaquèrent la partie orientale du pays des Francs. Sigebert fit contre eux deux campagnes dont les chances militaires furent bien diverses, mais qui se terminèrent par une paix honorable.

Pendant que Sigebert combattait en Thuringe ces hordes de peuples pasteurs, son frère Chilpéric, roi de Neustrie, envahit quelques provinces gauloises et s'empara de Reims. Sigebert, de retour, prit sa revanche et entra vainqueur dans Soissons. Cette guerre n'eut pas de suites graves, et les deux frères se réconcilièrent, au moins pour quelque temps (567).

Sur ces entrefaites mourut Caribert, roi de Paris, prince sans gloire, uniquement occupé de ses plaisirs.

Il avait pris pour femme Ingoberge, dont il eut une fille qui dans la suite épousa le roi de Kent. Il répudia cette princesse pour se marier avec Marcovève et Méroflède, filles d'un cardeur de laine ; l'une d'elles était consacrée à Dieu, et toutes deux étaient sœurs. Elles furent excommuniées par saint Germain-l'Auxerrois, en punition de ce double inceste et de ce sacrilège. Caribert épousa aussi Theudechilde, fille d'un berger ; celle-ci, après la mort du roi, fut reléguée dans un cloître où elle termina sa vie.

Sigebert, Chilpéric et Gontran se partagèrent le royaume de Caribert, qui ne laissait aucun enfant mâle. Chacun voulait avoir Paris, mais l'on convint que cette capitale appartiendrait par portions égales aux trois frères, et que nul d'entre eux ne pourrait y entrer que du consentement des deux autres.

Mais en dépit de leur réconciliation apparente, les rois d'Austrasie et de Neustrie étaient animés l'un contre l'autre des plus graves ressentiments. Ici commence l'histoire de cette célèbre rivalité qui fit couler tant de sang royal et donna naissance à tant de crimes. Deux femmes, ennemies implacables, firent servir à l'accomplissement de leurs projets de vengeance tout ce qu'il y avait de férocité, de grandeur et de courage dans la nation, tout ce que leur propre cœur renfermait de génie, de puissance et de scélératesse.

Sigebert et Chilpéric avaient épousé, le premier Brunehault (*Brune-Childe*, vierge brune), le second Galswinthe, l'une et l'autre filles d'Athanagilde, roi des Wisigoths. La première était douée d'une grande beauté et les poètes célébrèrent l'alliance qui l'unissait au roi Sigebert ; l'autre possédait en revanche toutes les qualités de l'âme, et lorsque les envoyés du farouche roi de Neustrie vinrent deman-

der sa main au nom de leur chef, sa vieille mère remplit le palais d'Athanagilde de gémissements et de larmes.

Ces pressentiments n'étaient que trop fondés : Chilpéric, qui déjà avait répudié Audowère, sa première femme, subissait l'empire de Frédégonde, jeune fille de condition obscure, quoique de race franque. L'infortunée Galswinthe, à peine arrivée dans le royaume de Soissons, fut en butte aux mauvais traitements de son mari ; elle s'en plaignit, et Chilpéric apporta plus d'hypocrisie dans sa conduite ; mais peu de temps après la reine fut trouvée étranglée dans son lit. La voix publique imputa ce forfait à Chilpéric et à Frédégonde, et ce soupçon fut confirmé lorsqu'on vit le roi de Soissons, las d'un deuil apparent, épouser publiquement sa complice.

Dès lors commença entre Frédégonde et Brunehaut cette haine qui a laissé dans l'histoire de si profonds souvenirs. Brunehaut, pour venger sa sœur Galswinthe, excita son mari Sigebert à faire la guerre au roi de Neustrie. Le roi d'Austrasie marcha contre son frère ; mais de son côté Théodebert, fils de Chilpéric, se jeta dans la partie de l'Aquitaine qui appartenait à Sigebert, et livra aux plus épouvantables ravages les diocèses de Poitiers, de Tours, de Limoges et de Cahors. Il brûla les églises, pilla les couvents, multiplia les sacrilèges, et, selon saint Grégoire de Tours, fit souffrir plus de maux aux chrétiens que les persécutions de Dioclétien lui-même ne leur en avaient infligé.

Sigebert eut recours pour sa défense à un moyen extrême ; il appela dans les Gaules une armée de Barbares germains, ses sujets des bords du Danube, et leur ordonna d'envahir la Neustrie et de la livrer à toutes les horreurs de la guerre. Ce fléau épou-

vanta Chilpéric lui-même ; c'était une nouvelle invasion des Barbares, et les Francs en étaient déjà venus à les redouter. Le territoire de Paris et les rives de la Seine furent inondés par les idolâtres. « Se ruant sur nos pères, dit Grégoire de Tours, ils » leur ravirent tout. Ils suspendirent leurs enfants » aux arbres par le nerf de la cuisse. Ils firent » mourir plus de deux cents jeunes filles d'une mort » cruelle ; les unes furent attachées par les bras au » cou des chevaux qui, pressés d'un aiguillon acéré, » les mirent en pièces ; les autres furent étendues sur » les ornières des chemins et clouées en terre avec » des pieux : des charrettes chargées passèrent sur » elles ; leurs os furent brisés, et on les donna en » pâture aux corbeaux et aux chiens *. » Chilpéric, pour conjurer l'orage, promit de restituer toutes les provinces que son fils avait conquises au midi de la Loire, et Sigebert parvint non sans peine à congédier les Germains.

A peine ces Barbares eurent-ils repassé le Rhin que Chilpéric rompit la paix. Sigebert rassembla de nouveau ses peuples de la France orientale, et entra dans Paris à leur tête, malgré le serment qu'avaient fait les trois frères de ne point franchir l'enceinte de cette ville sans le consentement des deux autres. Pendant ce temps-là, une armée austrasienne, commandée par un de ses lieutenants, attaqua Théodebert dans l'Aquitaine. Le fils aîné de Chilpéric périt dans un combat auprès d'Angoulême ; ce meurtre fut attribué sans preuve à une vengeance de Frédégonde, qui ne voulait laisser vivre aucun des enfants nés de son mari et des deux premières femmes de ce roi (575).

* Greg. turon., lib. III, cap. 7.

Mais Frédégonde semblait être au moment du subir la punition de ses crimes. Elle s'était réfugiée dans Tournai avec Chilpéric, et Sigebert se disposait à les forcer dans ce dernier asile ; un assassinat sauva la reine de Soissons. Sigebert venait de se faire proclamer roi de Neustrie ; au moment où, selon l'usage, on l'élevait sur un pavois, il fut frappé à mort par deux émissaires de Frédégonde qui le percèrent de leurs couteaux empoisonnés (575). Ainsi périt l'un des rois mérovingiens les plus dignes par son génie et ses vertus de commander au peuple franc. Sa mort changea la face des choses : l'armée d'Austrasie leva le siège de Tournai ; toutes les villes du royaume de Soissons rentrèrent dans l'obéissance ; la reine Brunehaut fut arrêtée avec son fils Childebart, âgé de cinq ans, et Chilpéric, à peine sauvé du péril, se vit au moment de régner sur l'Austrasie entière.

Déjà les seigneurs austrasiens se donnaient à lui lorsque Gondebaud, l'un d'entre eux, plus fidèle que les autres, enleva dans une corbeille le jeune Childebart, retenu prisonnier avec sa mère, et le conduisit en Austrasie. Cet enfant fut proclamé roi ; les nobles d'Austrasie trouvaient d'ailleurs leur compte à reconnaître un prince de cinq ans ; ils espéraient être tout-puissants pendant sa minorité, et attirer à eux quelques lambeaux du pouvoir royal. Gogon, *maire du palais*, fut chargé par eux de la régence. C'est la première fois qu'on voit dans l'histoire cette charge de domesticité royale érigée en haute fonction politique ; l'élévation de la mairie ne s'arrêtera pas à cet envahissement.

Brunehaut était captive à Rouen ; Mérovée, l'un des fils de Chilpéric, se rendit auprès d'elle. Cette femme artificieuse lui inspira une vive passion, et,

malgré leur parenté réciproque, ils contractèrent un mariage que bénit saint Prétextat, évêque de la ville. Cette union lui fut fatale. Chilpéric, à l'instigation de Frédégonde, fit tuer son malheureux fils, et Frédégonde elle-même, après avoir suspendu pendant quelques années sa vengeance, fit poignarder saint Prétextat, le jour de Pâques, au moment où, revêtu de ses habits pontificaux, il célébrait les saints mystères.

Bruneault avait réussi à se soustraire aux fureurs de sa rivale et à regagner le royaume d'Austrasie, où régnait son jeune fils Childebert II, sous la tutelle des grands. Elle détermina par ses conseils les seigneurs d'Austrasie à faire la guerre à Chilpéric ; ce dernier fut vaincu.

L'Austrasie voyait de jour en jour le pouvoir royal s'éteindre sous les efforts des grands, et Bruneault qui représentait en quelque sorte la lutte du principe goth et romain contre le principe germanique, avait besoin de toutes les ressources de son génie pour s'opposer à ces usurpations continues. Il n'en était pas de même en Neustrie ; Chilpéric s'était accommodé des lois et de la fiscalité romaines ; il écrasait son peuple d'impôts, exigeant des tribus non-seulement des Gaulois, mais encore des Francs eux-mêmes, qui jusqu'alors en avaient été exempts.

Ces abus de pouvoir et les crimes de Frédégonde parurent attirer les vengeances du ciel. Les horreurs de la guerre, de la famine et de la peste désolèrent le pays des Francs ; la maladie contagieuse, appelée le feu Saint-Antoine, n'épargna pas la maison royale : deux enfants que Chilpéric avait eus de Frédégonde en furent atteints. La reine, les voyant en danger de mort, éprouva quelque repentir et dit au roi : « Voilà longtemps que la miséricorde divine supporte

» nos mauvaises actions; elle nous a souvent frappés
» de fièvres et d'autres maux et nous ne nous sommes
» pas amendés. Voilà que nous avons déjà perdu
» des fils; voilà que les larmes des pauvres, les gé-
» missements des veuves, les soupirs des orphelins
» vont causer la mort de ceux-ci... Voilà que nos
» coffres demeureront dénués de possesseurs, pleins
» de rapine et de malédiction... Si tu y consens,
» viens, brûlons ces injustes registres d'impôts; qu'il
» nous suffise pour notre fisc de ce qui suffisait à ton
» père le roi Clotaire. »

Les registres furent brûlés, mais les deux jeunes princes moururent. Digne châtiment de la mort de Théodebert et de Mérovée, ces deux fils de la reine Audowère que Frédégonde avait fait périr pour assurer le trône à sa race.

Mais un fils d'Audowère nommé Clovis vivait encore; Frédégonde résolut sa mort. Elle avait essayé d'arriver à son but en envoyant ce jeune prince dans un village royal où sévissait avec fureur le feu Saint-Antoine; Clovis n'en fut point atteint. La reine alors imagina une conspiration, et, après avoir obtenu des aveux d'une malheureuse femme qu'elle fit périr dans les plus atroces tortures, elle demanda à Chilpéric de livrer son fils à la mort. Chilpéric l'envoya chargé de chaînes à Frédégonde, qui le fit poignarder et précipiter dans la Marne. Sa mère, la reine Audowère, périt dans les tourments; sa sœur, en butte aux plus honteux outrages, fut reléguée dans un monastère, et leurs prétendus complices subirent d'épouvantables châtiments.

Tels étaient les crimes de Frédégonde et de Chilpéric que le saint évêque de Tours a surnommé le Néron de la France. Ce roi terminait ainsi ses ordonnances : *Et si quelqu'un méprise mes or-*

dres, qu'on le punisse en lui arrachant les yeux.

Le roi Gontran régnait toujours en Bourgogne ; prince faible, irrésolu, flottant sans cesse d'un parti à un autre, mais bon et humain, en le comparant à ses frères. Son caractère généreux se démentit dans une circonstance remarquable : Austrigilde, sa femme, fut atteinte du feu Saint-Antoine et succomba à la contagion. Avant de mourir elle se tourna vers Gontran et lui dit : « J'avais encore l'espérance de » vivre ; l'ignorance de mes médecins m'envoie seule » au tombeau ; leurs remèdes ont aggravé ma mala- » die et abrégé mon existence. Je te supplie de ne » point laisser ma mort impunie. Je t'en conjure » par ce qu'il y a de plus sacré, ordonne leur supplice » aussitôt que j'aurai fermé les yeux. Si je meurs, » eux du moins ne se glorifieront pas de ma perte, et » leurs amis prendront le deuil ainsi que les miens. » Après ces paroles, dit Grégoire de Tours, elle rendit son âme misérable, et le roi fit mourir les médecins. Peut-être dans son ignorance les jugea-t-il coupables.

En 584 Frédégonde eut un fils qu'elle appela Clotaire. Quatre mois après la naissance de cet enfant, le roi Chilpéric fut assassiné au retour de la chasse. Telle était la renommée criminelle de Frédégonde qu'on l'accusa de ce meurtre, mais les historiens les plus dignes de foi l'attribuent à la vengeance de Brunehaut. Comme personne n'aimait Chilpéric, personne ne le regretta, et au moment de sa mort il fut abandonné de tous. Un évêque, qui depuis trois jours sollicitait en vain une audience, prit seul soin de son corps et lui rendit les honneurs funèbres. Pour Frédégonde, elle se hâta de revenir à Paris, se mit sous la protection de Gontran, et fit reconnaître pour roi de Neustrie son jeune fils, Clotaire II (584).

La faiblesse de Gontran et la honte qu'éprouvaient les seigneurs d'être pour ainsi dire soumis à deux enfants et à deux femmes suscitèrent une guerre intestine assez grave.

Un aventurier nommé Gondebaud se prétendit fils de Clotaire I^{er} ; il réclama des droits au commandement des Francs, souleva une partie de l'Aquitaine, et se fit proclamer roi à Brives-la-Gaillarde. A l'instigation de Frédégonde il attaqua successivement l'Austrasie et la Bourgogne ; mais Gontran et Childebart unirent leurs armes, et Gondebaud fut vaincu, fait prisonnier et mis à mort. Ses principaux complices éprouvèrent le même sort, entre autres Mummol et Gontran-Boson, les deux plus illustres capitaines de cette époque (585).

Ainsi se termina cette guerre. C'est la première fois, dans l'histoire des Mérovingiens, qu'une partie des Francs tend à détrôner les princes régnants, mais c'est encore, en apparence du moins, dans la famille de Clovis qu'ils cherchent un nouveau maître. Le seul titre qu'allègue Gondebaud, c'est qu'il porte de longs cheveux. La guerre qu'il déclare à ses parents et son élévation rapide prouvent que les Francs se croyaient toujours le droit d'élire leurs rois.

Quelque temps après, Gontran assembla un concile à Mâcon. Le quatorzième canon publié par cette assemblée atteste quel rôle conciliateur l'Église catholique remplissait au milieu des désordres dont nous esquissons le tableau ; il excommunie les grands qui oppriment les pauvres, et, soit que ces seigneurs jouissent de la faveur du roi, soit qu'ils remplissent de hautes fonctions, il leur enjoint de *respecter les champs et les chaumières des malheureux*. Gontran et Childebart firent la guerre aux Wisigoths et tentèrent de leur enlever la Septimanie. Récarède,

fils du roi des Wisigoths, défendit cette province. La campagne fut mêlée de succès divers et n'amena aucun résultat d'intérêt.

Vers cette époque intervint entre Gontran et Childebert le célèbre traité d'Andelot ; la reine Brunehaut présida à cet acte important, qui fut ratifié par les seigneurs austrasiens et bourguignons. Ce traité, entre autres dispositions, garantissait aux leudes la possession inamovible, et quelquefois même héréditaire, des domaines qui leur avaient été concédés par les rois à titre de bénéfices (585) *.

Mais Frédégonde, retirée au Vaudreuil, près de Rouen, songeait à se défaire, par l'assassinat, des deux rois d'Austrasie et de Bourgogne. Elle fit appeler auprès d'elle deux de ses affidés et les arma de poignards empoisonnés ; puis elle leur commanda d'assassiner le roi Childebert : voyant qu'ils tremblaient à la vue du péril, elle ranima leur force à l'aide de boissons spiritueuses, et ils partirent pour accomplir le crime. Le roi Childebert parvint à découvrir ces embûches, et les assassins, après avoir avoué leur complot, furent livrés au supplice ; on leur coupa les pieds, les mains, le nez et les oreilles, et ils périrent misérablement.

Cependant l'Austrasie, où régnait toujours Childebert, était intérieurement agitée. L'ambition et l'avarice du roi luttaien^t contre les richesses et les prérogatives des grands. Magnowalde, l'un des seigneurs austrasiens les plus redoutables, parvint à soulever, soit la crainte, soit la cupidité de son roi. Childebert le manda au palais de Metz, et, dissimu-

* La révocation arbitraire des bénéfices est un fait qui se reproduit fréquemment sous les rois mérovingiens : c'était un abus tyrannique contraire au droit.

lant ses projets, le convia à un combat de bêtes, spectacle chéri des Francs. Magnowalde, emporté par la joie de la fête, poussait de grands éclats de rire ; mais à un signe de Childeberty un affidé fit voler au loin sa tête d'un coup de hache. Le tronc du noble Franc fut ensuite jeté par les fenêtres du palais, et ses biens furent versés dans le fisc ou réunis à ceux du roi. Il fallait que la fierté des grands eût été bien humiliée puisqu'ils ne vengèrent pas la mort d'un d'entre eux, assassiné et dépouillé au mépris de toutes les lois et de toutes les traditions germaniques. Certes il y avait déjà loin de la puissance de Childeberty à celle de son aïeul le grand Clovis, si l'on compare le sort de Magnowalde égorgé sans prétexte à celui de l'obscur soldat de Soissons.

Il est vrai de dire que tous les seigneurs ne supportaient pas patiemment la tyrannie de Childeberty. Le duc Rauking, grand d'Austrasie, conspira contre la vie du roi. Il avait été chargé de conclure un traité de paix avec les grands de Neustrie ; mais il préféra s'entendre avec eux pour ourdir avec plus de succès sa conjuration ; averti par le roi Gontran, Childeberty réussit une seconde fois à se soustraire au danger qui menaçait sa vie et sa couronne.

Dans sa retraite du Vaudreuil, la cruelle Frédégonde occupait ses loisirs par le meurtre et le sacrilège. Ses querelles avec sa fille Rigunthe sont célèbres. Digne de sa mère, la fille de Chilpéric se prétendait la maîtresse et déclarait hautement que c'était à Frédégonde à la servir. Ces deux méchantes femmes étaient sans cesse à se battre ; enfin la mère dit à la fille : « Pourquoi me per- » sécutes-tu ainsi ? Voici les biens de ton père qui » sont en mon pouvoir ; prends-les à ta volonté. » Elles entrèrent alors dans la chambre du trésor et

Frédégonde ouvrit un coffre plein d'or et de richesses. Quand elle se fut lassée à en retirer une partie, elle dit à Rigunthe : « Je suis fatiguée; mets tes mains dans cette arche et enlève ce qui reste. » L'autre venait à peine de se courber dans le coffre que sa mère prit le couvercle et essaya de le refermer sur elle; elle lui serrait la gorge à tel point que les yeux de Rigunthe commençaient à sortir de sa tête. Les serviteurs accourus aux cris de la patiente la délivrèrent de ce supplice.

Une autre fois la reine de Neustrie envoya des assassins pour tuer Gontran. Ces hommes furent découverts et punis avant d'avoir pu exécuter leur crime. Frédégonde n'était pas heureuse dans le choix de ses agents.

Une querelle s'était élevée entre les habitants de Tournai et les Francs. « Frédégonde, dit Grégoire de Tours, ne sachant comment l'apaiser, résolut d'employer l'homicide, sa ressource accoutumée. Voyant que la douceur n'y pouvait rien, elle eut recours à la francisque. Or elle invita un grand nombre d'entre eux à un festin, et fit asseoir sur un même banc trois hommes dont elle voulait se défaire. Quand le repas se fut longtemps prolongé, la nuit tomba, et, selon l'usage des Francs, on éloigna la table; les convives restèrent à leur place. Alors on prit tant de vin que les serviteurs eux-mêmes s'endormirent dans un coin; mais, à un signal donné par cette femme, des hommes entrèrent, et se glissèrent armés de haches, derrière les trois convives dont j'ai parlé. Comme ces malheureux causaient ensemble, on les tua en un instant, et le festin resta désert. Les noms des morts étaient Kariwald, Lewdwald et Waldin. A la nouvelle de cet attentat, les fa-

» milles des victimes gardèrent étroitement Frédé-
 » gonde et envoyèrent des messagers au roi Chil-
 » debert pour qu'il fît périr la prisonnière. Mais
 » pendant ce délai le peuple de Champagne se sou-
 » leva pour la reine et la délivra. »

Ces détails servent au moins à prouver que la royauté franque commençait à devenir plus populaire aux races vaincues. Les noms des seigneurs massacrés par les ordres de Frédégonde appartiennent aux tribus conquérantes, et c'est le peuple gaulois qui se réjouit de leur mort et prend parti pour la reine.

Vers l'an 593 mourut Gontran, le dernier des quatre fils de Clotaire I^{er}. Il avait régné trente ans, et fut enterré à Châlons-sur-Saône, dans l'église de Saint-Marcel, qu'il avait fondée. Il avait eu trois femmes, trois fils et deux filles. Aucun des enfants mâles ne lui survécut, et le royaume de Bourgogne échut à Childebart II, son neveu, roi d'Austrasie.

SYNCHRONISMES.

562. Exil de Bélisaire.

568. Les Lombards, sous la conduite d'Albouin, leur roi, envahissent l'Italie.

570. Naissance de Mahomet.

584. Incendie de Paris.

590. Le moine saint Augustin, depuis archevêque de Cantorbéry, est envoyé dans la Grande Bretagne, par le pape Grégoire-le-Grand, pour y prêcher l'Évangile aux Anglo-Saxons.

593. Les Gascons ou Basques, peuples primitifs de l'Espagne (race ibérienne), franchissent les Pyrénées et s'établissent entre ces montagnes et la Garonne.

ROYAUME DE NEUSTRIE.

CLOTAIRE II.

FRÉDÉGONDE, RÉGENTE.

Landry, maire.

ROYAUMES D'AUSTRASIE ET DE BOURGOGNE.

CHILDEBERT II.

THÉODEBERT II,	}	BRUNEHULT, régente.
THIERRY II,		

(593-614.)

La mort de Gontran ajoutait un puissant royaume aux États de Childebert II. Ce roi d'Austrasie fit occuper Paris par ses armées et manifesta le dessein d'envahir la Neustrie ; mais son projet échoua ; il fut lui-même vaincu par Landry (Landerik), maire du palais de Soissons, qui gouvernait le royaume de concert avec Frédégonde. Cette reine, menacée d'une ruine certaine par les Francs de Childebert, fit preuve d'une rare énergie. Elle courut au front de l'armée, portant son fils dans ses bras, et sa présence enflamma l'audace des leudes. Par ses ordres, et à la faveur de la nuit, chaque soldat neustrien s'empara d'une branche d'arbre vert, et cette masse d'hommes s'avança vers les Austrasiens. Ces derniers, la prenant pour une forêt, hésitèrent longtemps à se mettre en défense ; lorsqu'ils découvrirent le stratagème il était trop tard (593).

L'année suivante Frédégonde suscita un nouvel ennemi à Brunehault et à Childebert ; c'était Waroc,

comte de Bretagne. Après une sanglante bataille sans résultat, la guerre fut éteinte. Enfin Frédégonde, qui recrutait toujours de nouveaux adversaires contre sa rivale, engagea le roi des Warnes à faire la guerre aux Francs d'Austrasie. La nation des Warnes était une race germanique établie à l'embouchure du Rhin ; elle arma contre Childebert, mais ce roi la subjuga et l'extermina presque tout entière. Ce désastre des Warnes fut tel qu'à dater de ce jour leur nom cesse d'être prononcé par l'histoire (595).

En 596 Childebert mourut, âgé de vingt-cinq ans, et après vingt ans de règne. Sa vie fut abrégée par le poison, et les historiens attribuent ce crime, les uns à Frédégonde, les autres, avec plus de raison, à Brunehaut, sa propre mère. Cette dernière, qui avait jusqu'alors gouverné l'Austrasie sous le nom de son fils, le fit, dit-on, périr au moment où il songeait à s'affranchir de cette tutelle. Peut-être la mort de Childebert ne doit-elle être attribuée qu'à la vengeance des seigneurs d'Austrasie, que pendant son règne il n'avait cessé de décimer et de combattre.

Théodebert II, l'aîné des fils de Childebert, fut nommé roi d'Austrasie, et Thierry, le plus jeune, eut le royaume de Bourgogne, auquel on ajouta l'Alsace, à la demande des Francs de cette province. Ce fait est une nouvelle preuve que la nation ou du moins les grands intervenaient dans le partage des successions royales. Les deux fils de Childebert étaient âgés de neuf à dix ans ; aussi leur aïeule Brunehaut prit-elle en main la régence. Le vaste empire des Francs offrait alors cette singularité qu'il était gouverné par deux femmes.

Frédégonde profita de cette favorable conjoncture

et enleva Paris aux Austrasiens. Brunehaut fit marcher au secours de cette ville une armée qui fut taillée en pièces par celle de Frédégonde à Leucafao, près de Compiègne (596).

Après cette victoire Frédégonde revint à Paris, où elle mourut paisiblement, au plus haut point de la prospérité humaine. Quand elle eut prévalu sur tous ses ennemis à force d'attentats et d'audace, elle comparut devant Dieu pour lui rendre compte de sa criminelle puissance.

Clotaire II prit les rênes du pouvoir royal dès que sa mère eut fermé les yeux ; mais malgré les efforts de Frédégonde, son autorité était déjà plus faible et plus incertaine que celle de ses pères.

Landry était maire du palais en Neustrie, Quintrion exerçait les mêmes fonctions en Austrasie, Warnachaire en Bourgogne.

Dans l'origine, les maires du palais n'avaient été que de simples dignitaires attachés par la nature de leur charge à la surveillance et à la direction des maisons royales. Le maire était le premier des bénéficiers et des leudes, et le roi le déposait ou le nommait à son gré. Peu à peu, par suite de la grande lutte engagée d'une part entre le pouvoir royal qui tendait à se faire monarchique et héréditaire, à l'exemple des empereurs d'Orient, de l'autre entre les grands dont la conquête des Gaules ou les dons successifs avaient longtemps accru la force, peu à peu, dis-je, cet intendant, ce majordome, auquel on donnait le titre de maire du palais (*majeur de la maison royale*), devint le chef autour duquel venaient se grouper les mécontents, le représentant naturel de l'ambition et des espérances des leudes. Le choix du maire fut insensiblement ravi au roi, du moins en Austrasie, puis les maires

furent reconnus les seuls chefs de l'armée. Plus tard, ils dépouillèrent la royauté de toute prérogative essentielle, et ne laissèrent aux héritiers de Clovis d'autre droit que celui de se plonger dans de précoces débauches, d'étaler une pompe inutile, et de languir dans l'oisiveté au fond de leurs riches demeures. Tout le soin du gouvernement leur fut remis pièce à pièce, tant qu'enfin, lorsque à force d'avoir avili cette antique race chevelue à laquelle les traditions attribuaient une origine presque divine, ils eurent affaibli dans l'esprit des peuples le souvenir du pacte national conclu quatre siècles auparavant dans les forêts germaniques, et grâce auquel une seule famille avait le droit de régner, il ne fallut plus qu'un simple effort pour précipiter du trône les pâles monarques mérovingiens et élever à leur place de nouveaux maîtres et une nouvelle dynastie.

Au point où cette histoire en est venue, il faudra raconter encore les événements de plus d'un siècle et demi pour arriver à l'accomplissement de cette révolution politique. A la mort de Frédégonde on en parcourait à peine les premières phases.

En Neustrie, où les traditions romaines avaient beaucoup de force, le pouvoir des maires était encore restreint ; cependant Landry, comme on l'a vu, avait le commandement des armées.

En Austrasie, où l'esprit des peuples était empreint des idées germaniques, le long règne de Childébert et le génie immense de Brunehaut avaient été employés à protéger l'autorité royale contre les révoltes des grands et à paralyser la puissance naissante des maires. En 598, Brunehaut continuant la même politique, fit tuer le maire Quintrion, duc de Champagne ; elle voulait gouverner sans contrôle l'Austrasie pendant la minorité de Théodebert en-

core enfant. Mais les grands d'Austrasie ne trouvaient pas leur compte à cette domination ; ils s'unirent, en apparence pour protéger Théodebert contre son aïeule ; celle-ci fut exilée de l'Austrasie et obligée de s'enfuir seule, à pied et sans argent, jusqu'à Châlons-sur-Saône, où régnait Thierry II, son autre petit-fils.

L'an 600, les rois d'Austrasie et de Bourgogne s'unirent contre le roi de Neustrie ; ce dernier fut vaincu et contraint d'acheter la paix en cédant quelques provinces.

A cette époque le peuple des *Escualdunacs*, plus connus sous le nom de Basques ou de Gascons, qui depuis environ dix ans s'était jeté sur l'Aquitaine, obtint des rois francs la permission de s'établir dans la Novempopulanie, entre les Pyrénées et la Garonne (602).

Brunehault gouvernait le royaume de Bourgogne à titre de régente. Pour élever à la mairie du palais le Gaulois Protade, elle fit périr dans des embûches le duc Berthoald, alors maire en Bourgogne et successeur de Warnachaire. Landry, maire du palais de Neustrie, ayant été vaincu par les Bourguignons, Mérovée, enfant de quatre ans et fils de Clotaire II, tomba entre les mains de Brunehault, qui le fit, dit-on, mourir. Thierry, vainqueur des armées de Clotaire, entra dans Paris, et Brunehault réussit à assurer la mairie à Protade. Cet homme se rendit odieux aux peuples ; il fut massacré dans une guerre que Thierry, à l'instigation de Brunehault, avait déclarée à son frère Théodebert, roi d'Austrasie. Brunehault continua d'ailleurs le cours de ses intrigues, et fit périr de nombreuses victimes, entre autres le maire Claude et l'évêque saint Didier ; elle persécuta également saint

Colomban, qui avait reproché à Thierry ses nombreuses débauches.

Le reproche était fondé. Brunehault, pour mieux régner sous le nom de ses deux petits-fils, avait eu la pensée infâme de les plonger dans la mollesse et de les encourager dans les excès d'un honteux libertinage. Théodebert et surtout Thierry n'avaient que trop suivi ces perfides conseils ; aussi les deux jeunes rois étaient-ils sans force, sans dignité, sans intelligence.

Cependant une guerre nouvelle éclata entre les deux frères au sujet de la possession de l'Alsace. Thierry II s'unit avec Clotaire II contre Théodebert ; ce dernier fut vaincu et fait prisonnier, après l'une des plus sanglantes batailles dont l'histoire ait conservé le souvenir. Les historiens du temps assurent que, lorsque Théodebert, roi d'Austrasie, fut livré à son aïeule, celle-ci le fit ordonner prêtre, et peu après mettre à mort. D'après l'ordre de Thierry, un enfant de son frère fut écrasé sur une pierre. Cette bataille eut lieu à Tolbiac, en 612.

Après la mort de Théodebert, Radon, maire du palais, gouverna l'Austrasie. Pour Thierry, il se brouilla avec Clotaire ; mais au moment où il allait lui faire la guerre, il mourut à Metz d'une dyssenté-rie. Sa mort, contre toute vraisemblance, fut imputée à Brunehault (613).

Cette vieille reine voulut faire reconnaître roi Sigebert, l'aîné des fils de Thierry. Ce roi enfant fut confié aux soins de Warnachaire, deuxième de ce nom, maire du palais de Bourgogne ; mais Clotaire déjoua ce projet. Il entra en Austrasie, et les grands le proclamèrent leur roi ; parmi eux se trouvèrent saint Arnould (Arnolphe), évêque de Metz, et son frère Pépin l'ancien ou de Landen, l'un et l'autre

membres de cette famille illustre qui plus tard chassa les Mérovingiens du trône. Tout le monde abandonna Brunehault ; le maire Warnachaire imita la défection générale, sous la seule condition qu'il conserverait sa charge pendant sa vie.

La vieille reine, vaincue dans un dernier combat et poursuivie par la haine universelle, prit la fuite ; mais elle fut arrêtée et livrée à Clotaire. Sa perte était certaine ; la fureur des grands de Neustrie et d'Austrasie, d'accord avec les longs ressentiments du fils de Frédégonde, réclamait son supplice.

Il fut horrible. Clotaire fit comparaître la veuve, la mère et l'aïeule de tant de rois, et lui reprocha, non-seulement ses crimes, mais encore ceux de sa race et ceux de Frédégonde ; ensuite il l'abandonna aux bourreaux. Brunehault fut livrée aux tortures pendant trois jours, puis on la promena sur un charmeau autour du camp, et enfin on l'attacha par un pied, par un bras et par les cheveux, à la queue d'un cheval fougueux qui la mit en pièces (614).

Brunehault, avec un génie égal à celui de Frédégonde, avait plus que sa rivale l'instinct de la grandeur et de la puissance. Ses crimes furent nombreux, mais quelquefois rachetés par des vertus et par des entreprises utiles. Quoique sa mémoire soit souillée par de grands attentats, son nom n'est point encore exécré comme celui de Frédégonde ; la pitié que soulève sa fin malheureuse n'est pas la seule cause de ce sentiment, car Brunehault mérita d'être placée au premier rang des souverains habiles et éclairés. Elle fit réparer des chaussées romaines qui subsistent encore et portent son nom ; elle entretint avec le pape Grégoire-le-Grand une correspondance qui lui fait honneur, et fit construire un nombre prodigieux d'églises et de couvents re-

marquables par leur architecture. Ses monuments, ses actes et ses malheurs ont laissé dans l'esprit des hommes une impression plus profonde encore que celle de ses crimes.

Avec Brunehault et sa rivale s'éteignit la gloire de la première dynastie. Deux femmes avaient maintenu à une grande hauteur le nom des Francs ; leur fils le laissèrent déchoir. La sève s'étant affaïdie, l'arbre des Mérovingiens penchait vers le sol.

SYNCHRONISME.

602. Phocas, proclamé empereur d'Orient par ses soldats, fait massacrer l'empereur Maurice et sa famille.

CLOTAIRE II.

(614-628.)

L'empire des Francs se trouvait pour la troisième fois réuni sous une seule couronne. Jamais son étendue n'avait été plus considérable ; il était borné au nord par le Wésér et l'Océan germanique, à l'est il s'étendait jusqu'au Danube et aux montagnes occidentales de la Bohême, au midi il confinait aux Alpes maritimes, à la Méditerranée et à la Garonne ; à l'ouest enfin ses bornes naturelles étaient, outre la mer, la Basse-Bretagne, contrée encore peuplée par les descendants des Cimbres et indépendante sous le gouvernement de ses comtes. En outre, Clotaire avait pour tributaires les Bavares, les Lombards et les peuples du Nord voisins du Danemarck.

Mais la puissance de ce roi ne répondait pas à l'immensité d'un pareil territoire ; comme il n'avait ajouté à ses États le royaume d'Austrasie et celui de Bourgogne qu'à l'aide de la trahison d'un nombre considérable de leudes, il se vit obligé de faire aux grands des concessions importantes, qui, sans les rattacher à la royauté, accrurent leur audace. Rhadon, maire du palais d'Austrasie, et Warnachaire, maire du palais de Bourgogne, avaient stipulé que leur charge, jusqu'alors révocable à volonté, leur serait continuée pendant toute leur vie. Ce premier pas fait par les maires constituait à côté de la royauté un pouvoir jaloux et dominateur qui devait tendre à la paralyser en lui enlevant l'une après l'autre toutes ses prérogatives essentielles. Clotaire essaya, mais en vain, de se soustraire à ce joug ; les leudes bourguignons maintinrent, malgré les désirs du roi, le

maire du palais Warnachaire ; ceux d'Austrasie firent plus, et contraignirent Clotaire à leur donner pour roi l'aîné de ses fils nommé Dagobert (*Dagbert*, guerrier illustre). Non contents de cet essai d'indépendance, ils en vinrent un peu plus tard à nommer eux-mêmes les maires d'Austrasie, et cette innovation hâta le dépérissement politique des Mérovingiens.

Une autre coutume qui s'établit sous Clotaire II, et qui contribua à l'affaiblissement de la puissance royale, fut celle des *placita*, plaids, sorte de parlements ambulatoires composés des évêques, des leudes, des ducs, des comtes et des barons ; ces personnages se réunissaient dans une demeure royale et traitaient l'ensemble des affaires générales. Il ne faut pas confondre ces assemblées partielles avec les assemblées nationales connues dans l'histoire sous les noms de Champs-de-Mars ou de Mai et dont nous nous occuperons plus tard.

Saint Arnould, évêque de Metz, et Pepin l'ancien, l'un des grands d'Austrasie, gouvernaient ce dernier royaume sous Dagobert ; le premier était ministre du roi, l'autre maire du palais.

La situation des Francs était calme ; aucune guerre sérieuse ne fournissait un aliment à leur ardeur militaire. Cependant Berthoald, chef ou duc des Saxons et vassal de Clotaire, prit ce repos pour de la faiblesse et envahit les frontières du Nord. Le jeune Dagobert marcha contre lui à la tête d'une armée ; mais il fut vaincu dans une première bataille ; ayant été blessé à la tête d'un coup de sabre qui enleva une touffe de cheveux ensanglantés, il envoya à son père ces glorieuses preuves de son courage et le fit avertir que les circonstances réclamaient sa présence. Le messenger de Dagobert joignit Clotaire

dans la forêt des Ardennes; le roi des Francs fit aussitôt sonner la trompette pour convoquer ses guerriers, et accourut à marches forcées au-delà du Rhin, sur la rive gauche du Wésér : Berthoald campait sur l'autre bord. Ce duc des Saxons pour encourager son armée avait répandu le bruit de la mort de Clotaire; dès qu'il eut vu le roi des Francs arrivé en personne pour le combattre, il refusa d'en croire ses yeux. Clotaire pour le détromper ôta son casque et découvrit son visage ombragé de longs cheveux gris; mais l'infidèle vassal le salua d'une apostrophe injurieuse. Alors le roi transporté de fureur se précipita tout armé dans le Wésér et le traversa, suivi de Dagobert et des leudes. Le Saxon sentit tout son orgueil s'éteindre à la vue de ce grand courage, et, ayant en vain essayé d'apaiser Clotaire, tâcha de lui échapper par la fuite. Le roi des Francs poursuivit Berthoald, l'atteignit, lui coupa la tête, et plaça ce hideux trophée au bout d'une lance. Les Saxons épouvantés furent taillés en pièces; Clotaire ravagea leur pays et massacra tous les hommes dont la taille dépassait son épée (627) *.

L'année suivante ce roi mourut à Paris, où il fut enterré dans l'église Saint-Germain. Prince faible, dont certains actes rappellent le caractère sanguinaire de Frédégonde, et qui se fit malheureusement remarquer par le désordre de ses mœurs; les dernières années de son règne effacèrent cependant ces tristes souvenirs, et celui qui n'avait reculé, pour maintenir son pouvoir, ni devant l'assassinat ni devant la perfidie et la trahison, donna, après avoir

* Ce récit, dont quelques circonstances paraissent peu vraisemblables, n'est attesté que par le *Livre des gestes des rois francs*, autorité souvent suspecte.

atteint ce but, l'exemple salulaire du repentir, et se montra aussi affable que juste envers ses peuples. Il porte dans quelques histoires le nom de *grand*, mais ce titre, que rien ne justifia en lui, n'a pu lui être décerné que par la flatterie des contemporains.

SYNCHRONISME.

622. Année de la fuite de Mahomet ; c'est l'ère de l'hégire.

DAGOBERT I^{er}.

(*Daghe-Bert*, guerrier illustre.)

(628-638.)

Dès que Clotaire eut fermé les yeux, son fils Dagobert, déjà roi d'Austrasie, envoya des émissaires en Neustrie et en Bourgogne, et s'en fit reconnaître souverain, à l'exclusion de Caribert son frère. Cependant les grandes qualités de ce dernier l'avaient rendu illustre, et Dagobert ne crut pas devoir le déposséder entièrement. Il lui céda plusieurs provinces d'Aquitaine, mais Caribert n'en jouit que deux ans. L'an 631 il mourut à Blaye, âgé de vingt-cinq ans. De son mariage avec Gisèle, fille du duc de Gascogne, il eut trois fils. L'aîné, Chilpéric, lui survécut peu, et l'on accusa Dagobert d'avoir fait périr par le poison le père et le fils, imputation trop grave pour que l'histoire puisse l'accueillir sans preuve. D'un autre enfant de Caribert sont issus, dit-on, les ducs d'Aquitaine, dont le dernier fut Louis d'Armagnac, duc de Nemours, mort en 1503.

Pendant les premières années de son règne Dagobert se fit chérir par sa justice et sa sagesse. Il entreprit des voyages dans ses vastes domaines et donna aux peuples de grandes espérances. Mais ces beaux commencements ne furent pas de longue durée. Ils étaient dus aux bons conseils de saint Arnould et de Pepin, maire du palais d'Austrasie, dont l'Église catholique honore le souvenir. Ce fut un rare bonheur pour le jeune roi que cette administration publique exercée sous son nom par deux hommes dont les talents égalaient la sainteté.

Mais saint Arnould mourut, et les conseils de Pepin ne suffirent plus pour contenir les passions du roi. Comme Salomon, à la sagesse duquel il ne s'était d'ailleurs jamais élevé, Dagobert se laissa corrompre par les excès de la débauche. Il eut à la fois trois reines et une foule de femmes illégitimes dont l'avidité épuisa les richesses royales. « Alors, » disent les chroniques, le roi voulut, avec les dépouilles des églises et des leudes, combler le vide de ses coffres, et il commit beaucoup d'iniquités. »

Un de ces crimes, qui révèle toute la cruauté du caractère des Francs, est le traitement qu'il fit subir aux Bulgares. Ces étrangers, chassés de la Pannonie par les Huns, s'étaient réfugiés dans les États de Dagobert, au nombre de neuf à dix mille familles. D'abord le roi des Francs les fit nourrir; puis, redoutant leur présence pour le repos ou la sécurité de ses peuples, il donna à leurs propres hôtes l'ordre de les massacrer. Cet attentat contre le droit des gens fut accompli en une seule nuit (631).

La même année Dagobert eut à soutenir une guerre contre Samon, marchand, né dans le pays des Francs, et qui, après avoir apostasié la foi chrétienne, avait été nommé roi par les Esclavons ou Vénèdes, peuples voisins de la mer Baltique. Cette guerre, qui fut entreprise avec autant de présomption que d'orgueil, attira peu de gloire aux armes de Dagobert. Les leudes austrasiens, mécontents des préférences que le roi des Francs accordait à ses peuples de Neustrie, songèrent moins à repousser les Esclavons qu'à se laisser vaincre par ces Barbares; en agissant ainsi ils voulaient affaiblir la puissance de Dagobert, et forcer ce prince à leur donner un roi autre que lui. Leur vœu fut comblé, et Dagobert, contraint de céder aux exigences des grands d'Austrasie, leur

donna pour chef son fils Sigebert, âgé de trois ans. L'âge de cet enfant était pour les Austrasiens une raison de plus de l'accepter pour maître, parce que, sous un tel roi, l'autorité effective devait appartenir tout entière aux seigneurs et aux maires. Dès que l'Austrasie forma un royaume indépendant, les grands de cette contrée coururent spontanément à la défense des frontières, et les Esclavons n'osèrent plus menacer l'empire des Francs.

Deux guerres entreprises avec succès, l'une contre les Gascons, l'autre contre les Bretons et leur duc Judicaël *, terminèrent avec honneur le règne de Dagobert, qui mourut de la dyssenterie (638). Les dernières années de sa vie avaient, dit-on, racheté les tristes débordements de sa jeunesse. La religion sembla adoucir ses mœurs et tempérer son orgueil. Pour manifester aux peuples la douleur que lui inspiraient ses égarements, il couvrit le sol d'abbayes et prodigua d'immenses trésors aux monastères. Ces donations, faites avec un zèle souvent exagéré, appauvrirent les peuples, mais le sentiment de la piété publique fut satisfait. Dagobert fit également réviser la loi Salique, déjà modifiée sous Clovis, et qui depuis lors avait cessé d'être en rapport avec les besoins nouveaux de la nation franque.

Dagobert fut enseveli dans la célèbre abbaye de Saint-Denis, qu'il avait fondée et enrichie avec une magnificence que rien n'égale, prodiguant avec un pieux enthousiasme l'or, l'argent et les pierreries. Sur les murailles de la nef on voit avec curiosité

* Ce duc, que certaines chroniques appellent roi, vint à Paris rendre foi et hommage à Dagobert. Arrivé dans cette ville, il refusa de dîner à la table du roi et préféra manger à celle saint Ouen, où il espérait trouver plus de piété et de meilleurs exemples. Judicaël est honoré comme saint.

des sculptures grossières qui représentent, entre autres merveilles, une chasse miraculeuse et une sorte de bataille que les saints et les démons semblent se livrer pour se disputer l'âme de Dagobert au sortir de ce monde. Ces sculptures datent du ^{xiii}^e siècle.

Le luxe inouï dont se piqua le roi des Francs était alors en usage parmi les princes de sa race, enrichis par deux siècles d'expéditions et de pillage; mais nul ne poussa le faste aussi loin que Dagobert. Le célèbre saint Éloi, l'un de ses ministres, avant d'embrasser le ministère ecclésiastique et d'être appelé au siège épiscopal de Noyon, s'était rendu illustre dans toute la Gaule par son admirable talent en orfèvrerie. Il avait fabriqué un trône d'or massif pour le roi Clotaire, et pour Dagobert un trône pareil et des ouvrages d'une beauté incomparable, que le trésor de l'abbaye de Saint-Denis a conservés pendant douze siècles, mais qui ont été détruits ou dispersés durant les orages de la Révolution.

SYNCHRONISMES.

632. Mort de Mahomet.

636. Prise de Jérusalem par les Sarrasins commandés par le calife Omar.

ÈRE DES ROIS FAINÉANTS

ET DES MAIRES DU PALAIS.

ROYAUMES DE NEUSTRIE ET DE BOURGOGNE.

CLOVIS II, roi.

Egga et Erchinoald, *maires de Neustrie.*

Flaochat (Flavade), *maire de Bourgogne.*

ROYAUME D'AUSTRASIE.

SIGEBERT, roi.

Pepin - le - Vieux et Grimoald, *maires.*

(638-656).

A mesure que la royauté devenait héréditaire, les grands persistaient à élever à côté des rois mérovingiens un pouvoir rival et jaloux, destiné à mettre la couronne en tutelle comme aussi à ressusciter la vieille constitution des Francs et la prépondérance de l'aristocratie germanique.

Ces tendances étaient encore peu sensibles dans le royaume de Bourgogne, où dominait le sang gaulois; elles l'étaient davantage en Neustrie, où les compagnons de Clovis avaient fondé d'assez nombreux établissements. Toutefois, dans cette dernière partie des Gaules, l'ancienne population indigène ou romaine était seule puissante et considérable, et ses traditions d'obéissance monarchique s'accommodaient sans peine du pouvoir des rois.

Les races gauloises, instinctivement ennemies des familles franques, cherchaient plutôt leur appui dans la puissance royale que dans celle des maires ; car ceux-ci, élus par les Francs, ne pouvaient qu'être les protecteurs naturels des conquérants ; aussi les vaincus voyaient-ils sans aucune sympathie les tentatives des leudes pour grandir la mairie et amoindrir la royauté.

Les choses se passaient autrement en Austrasie. Là, depuis un siècle, les rois n'avaient joui que d'un pouvoir précaire et toujours contesté par les grands ; aussi la charge de maire du palais était-elle devenue la seule forte, la seule réelle, et les Mérovingiens, incapables de soutenir jusqu'au bout l'œuvre de résistance entreprise par Brunehaut, n'avaient-ils plus que l'ombre de la puissance royale. Cette circonstance était due aux éléments de la population de ce royaume. On sait que le territoire austrasien occupait non-seulement la partie orientale des Gaules, mais qu'il comprenait encore l'ancien pays des Francs et de vastes contrées teutoniques. Là s'étaient réfugiées, comme dans leur patrie naturelle, ces idées d'indépendance aristocratique et de gouvernement par tribus que l'on retrouve dans toutes les sociétés barbares.

Ces usurpations des leudes étaient pour ainsi dire accomplies à la mort de Dagobert ; aussi est-ce à cette époque que commence sérieusement l'ère de la mairie du palais et des rois *fainéants*.

Cette dernière qualification a été donnée aux princes de la race chevelue qui régnèrent après Dagobert ; elle a passé en coutume historique, et je dois l'adopter ; mais il est juste de faire observer qu'elle ne peut être imputée à tous les rois qui se sont succédé sous la tutelle des maires. Parmi eux se ren-

contrèrent, sans doute, des hommes doués de hautes vertus, et que la tyrannie soupçonneuse des grands parvint difficilement à énerver ; pour les autres, on ne doit pas oublier que tout ce que nous savons de leur histoire a été écrit sous la domination carlovingienne, alors que, l'usurpation des maires étant déjà consommée, les écrivains timides ou corrompus ne cherchaient plus qu'à flatter les nouveaux maîtres en prodiguant l'injure à la race déchue du trône. L'épithète de *rois fainéants* ne doit donc être acceptée qu'avec réserve.

J'ai dit, en esquisant le règne de Clotaire II, que les maires du palais *, d'amovibles et révocables selon la volonté du roi, ainsi qu'ils le furent d'abord, étaient peu à peu devenus irrévocables et élus par les grands. Sous Dagobert leurs envahissements s'arrêtèrent ; mais lorsque ce roi mourut, ne laissant que deux fils bien jeunes encore, l'usurpation fut consommée, et les maires, non contents d'appeler à eux toutes les prérogatives effectives, telles que le commandement des armées et l'administration publique, réussirent pour la plupart, surtout en Aus-

* La mairie (majorie) est une institution qui se retrouve chez plusieurs peuples antiques. La première fois qu'il en est fait mention dans nos chroniques, c'est à l'époque du mariage de Brunehaut ; toutefois ce nom se trouve dans Fortunat (*Vie de sainte Radegonde*, chap. 44). Ceux qui remplissaient cette dignité chez les Goths et en Italie portaient le même nom (concile de Rome sous Symmaque). Chez les Perses on les nommait *Μεῖζων τῆς βασιλείας* (*Sozomènes*, liv. II, chap. 9). Les anciens historiens les appellent indifféremment maires du palais (majordomes), recteurs du palais (Aimoin), gouverneurs du palais (Frédégaire, Aimoin), modérateurs du palais (P. Warnefred), maîtres du palais (Godefroid de Viterbe), préfets du palais (Eginhard), proviseurs de la maison royale (Veneric), princes du palais (Ermentaire), comtes du palais (Aimoin), ducs du palais (Frédégaire), préposés du palais (saint Ouen, *Vie de saint Eloi*).

trasie, à assurer l'hérédité de leurs fonctions. Dès lors ils furent les véritables rois, et il ne resta aux descendants de Clovis que de vains honneurs sans puissance. On en fit des idoles qu'on montrait au peuple dans les jours de grandes cérémonies, et qui, le reste du temps, demeuraient cachées dans le temple.

« En ce temps-là, dit Hariulfe *, la gloire royale » s'affaiblissant, le royaume était gouverné par les » préfets du palais. Il ne restait rien aux rois de » leur puissance, sinon le titre, l'ombre de la royauté, » et le droit de donner audience aux ambassadeurs » et de leur répondre *ce qui leur était ordonné de » dire* comme venant d'eux-mêmes. Le préfet de » la cour (le maire) avait seul l'administration de » l'intérieur et du dehors ; seul il faisait et disposait » toutes choses. «

Je dois le dire encore, l'histoire de cette époque, si on pouvait la faire, car les matériaux nous manquent, et il ne nous reste que quelques lignes éparpillées dans les vies des saints et les chroniques, serait moins l'histoire des rois ou des maires que celle de la rivalité des peuples d'Austrasie et de Neustrie. Ce dernier royaume, depuis Clovis, avait eu une sorte de prépondérance politique qu'il devait à sa population agglomérée, à son territoire fertile et aux avantages de la civilisation ; mais le royaume de Metz n'avait cessé de lui disputer la suprématie. Cette lutte engagée entre la France gauloise et la France germanique est une sorte d'énigme dont on ne peut trouver l'explication que dans la diversité des races dont se composait la population des deux royaumes et dans la diversité des mœurs et coutu-

* Lib. II, *Chronici Centul.*, chap. 1.

mes qui en était la conséquence. Les institutions en Austrasie tendaient à se transformer en une sorte de république aristocratique ou fédérative, tandis qu'en Neustrie, en Bourgogne et en Austrasie, on échangeait volontiers l'ancienne liberté teutonique contre l'organisation romaine et l'unité monarchique de l'empire d'Occident. Cette double direction politique, mieux que les querelles du palais, fut personnifiée par la haine de Brunehaut et de Frédégonde ; mais la rivalité de ces deux femmes eût été impuissante à troubler la nation des Francs si de part et d'autre on n'eût cherché un prétexte de faire prévaloir l'Austrasie sur la Neustrie, la Neustrie sur l'Austrasie.

Jusqu'à ce jour la Neustrie a été plus forte dans la lutte ; cet avantage va désormais lui échapper ; les mœurs germanes prévaudront, en dépit de la répugnance des vaincus et la conquête de la Gaule s'accomplira de nouveau, sinon par les armes, du moins par la forme du gouvernement ; en d'autres termes, la féodalité encore au berceau croîtra jusqu'à ce qu'elle absorbe tout le territoire des Gaules, et l'avilissement de la race mérovingienne préparera de longue main cette révolution aristocratique.

On sait peu de chose des règnes de Clovis II et de Sigebert III, son frère. Le premier, en Neustrie, grandit sous la tutelle du maire Ægha et de son successeur Erchinoald. Ægha était un homme d'une rare prudence. Dagobert en mourant lui avait recommandé sa veuve Nantilde, et son fils Clovis, et il fut fidèle gardien de ce dépôt jusqu'à sa mort, arrivée deux ans après, en 640. Erchinoald exerça sur le faible roi une sorte de tyrannie ; il lui fit épouser Bathilde, l'une de ses esclaves, jeune fille d'une rare beauté. La nouvelle reine, quoique sor-

tie d'un rang obscur, se montra digne par ses hautes vertus d'être la compagne du roi de Neustrie, et, plus heureuse encore, elle mérita par la sainteté de sa vie d'échanger contre la couronne immortelle la couronne périssable de ce monde.

Le vertueux Pepin l'ancien, maire d'Austrasie, ne survécut pas plus de deux ans à Dagobert. Son fils, Grimoald, homme audacieux et entreprenant, parvint à lui succéder, soit en captant le suffrage des grands, soit en faisant assassiner Othon, son compétiteur. Il gouverna pendant six ans sans que l'Austrasie fût le théâtre d'aucun événement considérable. Au bout de ce terme, la Thuringe, depuis un siècle soumise aux Francs, secoua le joug. Sigebert III et le maire Grimoald marchèrent contre le duc Rhadulfe, chef des révoltés ; mais l'armée franque, grâce à la trahison de quelques grands d'Austrasie, fut taillée en pièces.

Sigebert et Clovis, réduits par la jalousie des maires à n'être rois que de nom, ont laissé peu de souvenirs dans l'histoire. Le maire du palais Grimoald, aspirant déjà à la royauté, força Sigebert d'adopter son propre fils ; mais ce jeune roi, ayant eu bientôt après un enfant qu'il nomma Dagobert, révoqua cette adoption prématurée. Le roi d'Austrasie mourut peu de temps après, mais le jeune Dagobert ne lui succéda point. Grimoald, n'osant le faire tuer, le fit raser, et, l'ayant ainsi dépouillé des marques distinctives de la royauté, le relégua en Angleterre, où il traîna une vie obscure. L'ambitieux maire fit proclamer roi son fils nommé (sans doute après son adoption) Childebart ; mais l'heure de l'usurpation n'était point encore venue. Les grands d'Austrasie se soulevèrent contre Grimoald, et, l'ayant fait prisonnier ainsi que son fils, il les

livrèrent l'un et l'autre à Clovis II. Selon toute apparence, le roi de Neustrie les fit mettre à mort ; et, se souciant peu des droits du jeune Dagobert exilé en Angleterre, se fit reconnaître chef de tout l'empire des Francs (654).

Toute cette puissance était trop forte pour le faible roi mérovingien ; sa domination se faisait à peine sentir aux peuples, et le fardeau des affaires publiques reposait entièrement sur le maire Erchinoald. Le maire Flaochat (Flavade) avait gouverné pendant quelque temps la Bourgogne au milieu des discordes civiles ; il était mort en 641, haï des peuples, et ne s'étant concilié les grands qu'en s'engageant par serment à ne point les troubler dans la possession de leurs bénéfices.

Clovis II ne survécut que peu de mois à son frère Sigebert III. Leur caractère nous est peu connu. Le premier de ces rois est représenté par quelques historiens comme un débauché, sans talent, cruel et adonné à tous les vices ; d'autre font l'éloge de ses vertus publiques et religieuses. Quant à Sigebert, sa principale occupation fut d'enrichir des monastères et de fonder des églises. Sa piété lui a mérité d'être élevé au rang des saints, mais son incapacité gouvernementale n'a permis de le placer qu'au rang des rois les plus médiocres et les plus obscurs (656).

SYNCHRONISMES.

640. Prise d'Alexandrie par les Sarrasins commandés par Omar. La bibliothèque de cette ville, le plus vaste dépôt des trésors historiques et scientifiques, est livrée aux flammes.

650. Invention du moulin à vent par les Arabes.

654. Fin du royaume de Perse, détruit par les Arabes.

ROYAUMES DE NEUSTRIE ET DE BOURGOGNE.

Clotaire III, roi.

Thierry III, roi.

Ebroïn, *maire*.

Bertaire, *id.*

ROYAUME D'AUSTRASIE.

Childéric II, roi.

Wulfoad, *maire*.

Pepin d'Héristal, *duc*.

(656-694).

Clovis II, mort à l'âge de vingt-trois ans, laissait trois fils : Clotaire, Childéric et Thierry, tous dans un âge voisin du berceau. La reine Bathilde, leur mère, bien que placée en quelque sorte sous la domination du maire Erchinoald, gouverna quelque temps pendant la minorité de ses enfants. Les Francs des trois royaumes ne reconnaissaient encore pour roi que le jeune Clotaire III ; mais lorsqu'à la mort d'Erchinoald un nouveau maire, nommé Ebroïn, eut été placé à la tête de l'administration de Neustrie, l'Austrasie refusa de subir son joug et réclama un roi indépendant. La régente Bathilde fit donc proclamer son second fils Childéric, alors âgé de sept ans, roi des Francs austrasiens, et Clotaire III, sous la double tutelle d'Ebroïn et de sa mère, continua à régner en Neustrie et en Bourgogne (660). Thierry, à cause de son extrême jeunesse, ou plutôt par l'effet de la volonté d'Ebroïn

qui craignait un nouveau partage, n'obtint aucune portion du royaume de son père.

Après quelques années d'une régence pendant laquelle son pouvoir ne s'exerça guère qu'à des œuvres pieuses, la reine Bathilde, en butte aux persécutions des grands et sans doute aussi à la jalousie d'Ébroïn, abandonna les grandeurs royales et se retira dans le monastère de Chelles, où elle mourut vers l'année 680, pleine de sainteté et vénérée par les peuples.

Sa retraite affranchit l'ambition d'Ébroïn d'un frein salutaire. On ignore si cet homme, que l'obscurité des documents historiques ne permet guère d'apprécier à sa juste valeur, n'eut d'autre mobile qu'un instinct énergique de tyrannie. Il tint à la fois les rois et les grands sous le joug, mais c'est vainement qu'on chercherait en lui le représentant d'une pensée populaire. Un patriotisme plus puéril que judicieux a pu seul porter quelques historiens modernes à reconnaître un tribun à travers les traits confus du caractère d'Ébroïn. Le peuple, dans le sens actuel, n'existait point à cette époque, et la pensée de prendre en main sa cause ne pouvait venir à personne. Que la tyrannie d'Ébroïn à l'égard des grands du royaume ait dû lui concilier les suffrages de la multitude et même ceux des nobles de deuxième rang, des leudes du roi, il est permis de le concevoir si l'on veut bien se faire une juste idée de la société d'alors ; mais l'on ne peut admettre qu'Ébroïn ait eu d'autre ambition que celle de faire prévaloir le pouvoir royal sur celui de la grande aristocratie, et d'élever par là à un plus haut degré sa propre influence. Ce fut une pensée prématurée, et qui ne devait s'accomplir que huit siècles plus tard, sous Louis XI. La tentative d'Ébroïn

indiquait en lui un esprit vaste, un génie puissant, dans lequel entrait je ne sais quel reflet de Marius et de Richelieu, ces deux hommes si différents, et qui fut étouffé sans résultat, parce qu'il avait devancé l'heure.

Ebroïn ordonna que les grands de Neustrie et de Bourgogne ne paraîtraient point au palais du roi sans y avoir été mandés. Pour rendre impossible l'hérédité des offices royaux, il ordonna que les provinces ne seraient plus administrées que par des ducs et des comtes dont les domaines et les fiefs seraient situés dans d'autres provinces éloignées, privant ainsi ces gouverneurs de la part d'influence qu'ils auraient retirée de leurs richesses, de leurs esclaves et de leurs clients. Au surplus, violent et cruel, Ebroïn faisait mettre à mort les hommes les plus puissants sous de légers prétextes, et vendait au peuple la justice et l'injustice.

Clotaire III était mort sur ces entrefaites (670), âgé de dix-neuf ans et après quatorze ans de règne. Ebroïn, poursuivant jusqu'au bout son système d'envahissement, fit proclamer roi de Neustrie et de Bourgogne le jeune Thierry III, frère de Clotaire ; mais les grands de Bourgogne se lassèrent de cette suite d'outrages à leurs prérogatives, et, ne reconnaissant pas à un maire le droit d'élire leur roi, se soulevèrent contre la tyrannie d'Ebroïn. Leur premier acte fut de reconnaître pour roi Childéric II, qui déjà depuis quatorze ans gouvernait l'Austrasie sous la tutelle des grands et du duc Wulfoad. Unis aux Austrasiens, ils détrônèrent le malheureux Thierry et menacèrent les jours d'Ebroïn. Le maire, pour échapper à la mort, se réfugia dans une église ; mais les vainqueurs lui accordèrent la vie, et l'obligèrent seulement à se renfermer dans un

monastère et à recevoir la tonsure ; le même traitement fut infligé à Thierry.

Cette révolution eut pour résultat de soumettre au roi Childéric II les trois royaumes de Neustrie, d'Austrasie et de Bourgogne. Le duc Wulfoad administra les Austrasiens, et l'évêque saint Léger, l'un des chefs du parti aristocratique opposé à Ébroïn, devint le premier ministre de Childéric II, et gouverna sous ce roi les royaumes de Bourgogne et de Neustrie.

Saint Léger était un homme sage et pieux ; ses conseils ne furent pas assez longtemps suivis par le jeune Childéric. Le saint ministre, s'étant déclaré contre un évêque que protégeait le roi, fut à son tour disgracié, menacé de mort et relégué dans le monastère de Luxeuil. Il y trouva Ébroïn, et ces deux hommes tombés de si haut purent méditer sur le néant des gloires terrestres. Le malheur parut les rapprocher ; mais cette réconciliation était feinte de la part d'Ébroïn, car, dit le vieux chroniqueur, « Comme il avait les yeux du cœur aveuglés par la » poussière du monde, la sagesse spirituelle ne gagna jamais rien sur la méchanceté de son âme. »

Cependant Childéric II, affranchi de la tutelle d'Ébroïn et de saint Léger, se laissa aller aux excès de la débauche et de la tyrannie. La punition de ses désordres devait être prompte et terrible. Comme, par un caprice de pouvoir, il avait fait battre de verges un noble Franc nommé Bodilon, tous les grands, pour venger cette injure, tendirent des embûches à Childéric, et le massacrèrent dans la forêt de Livry, lui, sa femme Bilichilde, alors enceinte, et l'un de ses fils en bas âge. Un autre enfant fut soustrait à leur fureur ; on le cacha dans un couvent, où il vécut jusqu'à quarante-trois ans sous

le nom de Daniel (673). Les conjurés proclamèrent roi des Francs Thierry III, que Childéric avait, trois ans auparavant, relégué dans un monastère. Saint Léger et le farouche Ébroïn sortirent également de leur cloître.

Le parti des grands nomma maire du palais de Thierry III Leudesius, fils d'Erchinoald ; ce choix était, pour ainsi dire, un hommage involontaire rendu à l'hérédité de la mairie.

Mais l'ambitieux Ébroïn n'eut pas plus tôt été mis en liberté qu'il se jeta en Austrasie, suivi d'une multitude d'aventuriers, et proclama un fantôme de roi. Pour jouer ce rôle, il fit reconnaître un enfant nommé Clovis, qu'il supposa, dit-on, fils de l'avant-dernier roi Clotaire. Peut-être ce jeune Clovis appartenait-il réellement à la race chevelue, si, du moins, l'on en juge par son nom. Un fait digne de remarque, c'est que ces noms de Clovis, Clotaire, Childebart, Dagobert, Childéric et Thierry, n'étaient portés que par les membres de la famille royale, et l'histoire n'a conservé le souvenir d'aucun homme de la nation qui se fût ainsi appelé.

Ébroïn se jeta, à la tête de ses Austrasiens, sur l'église et le trésor royal de Saint-Cloud, qui furent livrés au pillage. Ses partisans assiégèrent ensuite dans Autun le saint évêque Léger, qui, après une courte résistance, consentit à se remettre volontairement entre les mains de ses ennemis. Ces hommes sanguinaires lui firent crever les yeux ; mais le pieux évêque supporta ce cruel supplice avec une résignation admirable, sans cesser de chanter des psaumes et les louanges de Dieu. Sur ces entrefaites, Ébroïn franchit l'Oise à Pont-Saint-Maxence et se porta sur le palais de Nogent, où résidait Thierry ; tous les trésors de la couronne tom-

bèrent entre ses mains. Le maire Leudesius, qui, sur la foi d'une capitulation, se rendit à lui, fut immédiatement mis à mort, et ce meurtre enleva au faible Thierry son dernier soutien. Le jeune roi fut trop heureux de conserver ses États et d'apaiser le parti d'Ébroïn en rendant à cet homme audacieux ses prérogatives et ses honneurs. Ébroïn, satisfait de sa victoire, fit disparaître le faux Clovis III, et reconnut Thierry roi de Neustrie et de Bourgogne, se réservant pour lui-même un pouvoir en quelque sorte absolu ; pour l'Austrasie, elle se donna pour roi Dagobert II, fils du roi Sigebert II, que l'ancien maire Grimoald avait relégué en Écosse. Dagobert II, s'étant fait détester par ses débauches et ses injustices, fut déposé par un concile, et plus tard mis à mort. Les Austrasiens, après avoir répandu le sang d'un membre de la race royale, cessèrent d'être gouvernés par des rois ; ils se réunirent au parti aristocratique de Neustrie pour résister aux envahissements d'Ébroïn et s'affranchir de la domination des princes chevelus. A la place de leurs anciens rois ils élurent des gouverneurs ou ducs, dont les premiers furent Pepin et Martin, hommes pleins de modération et de sagesse. Cependant l'ambitieux maire de Neustrie, peu satisfait d'avoir privé de la vue saint Léger, son ancien rival, cita l'infortuné évêque devant un concile qui le dégrada et le livra à la justice séculière. Ébroïn fit exercer sur lui de nombreuses tortures, et termina ses supplices en donnant aux bourreaux ordre de lui trancher la tête.

Après ce crime il marcha contre les Austrasiens, ravagea et soumit une partie de leur territoire. Le duc Martin périt dans des embûches qui furent dressées par Ébroïn, et son collègue Pepin, dit d'Hé-

ristal, gouverna seul la nation austrasienne (680).

Mais Ébroïn fut arrêté dans le cours de ses envahissements par un assassinat dont il périt victime. Il avait offensé un noble Neustrien nommé Ermanfroï ; ce dernier résolut de se venger, et comme le maire se rendait avant le jour à l'église où l'on chantait Matines, le seigneur franc le surprit sans défense et lui fendit la tête d'un coup de hache (683). Ainsi périt cet homme farouche, après avoir exercé pendant plus de vingt ans le suprême commandement dans les royaumes de Neustrie et de Bourgogne. Le nom d'Ébroïn est encore de nos jours le symbole de l'ambition, de la cruauté et de la ruse, mais il convient de se défier des monuments historiques qui nous le dépeignent sous d'aussi noires couleurs. Les seuls documents qui existent à son sujet sont les panégyriques écrits par les admirateurs de saint Léger ou les chroniques rédigées sous les Pepin, les ennemis naturels du dernier maire. Dans ces écrits partiiaux et sans doute aussi pleins d'inexactitudes, on n'a tenu compte à Ébroïn que de ses crimes et nullement de ses talents, de sa capacité, et peut-être même du vaste génie politique par lequel il devançait ses contemporains. Ébroïn compta des saints au nombre de ses amis, entre autres saint Ouen ; ce seul fait indiquerait en lui l'existence des vertus dont les annalistes n'ont pas transmis le souvenir.

Après la mort d'Ébroïn, un seigneur neustrien nommé Waraton fut élu à sa place par la faction du dernier maire ; Waraton vécut à peine quelques années, et le parti des grands lui donna pour successeur Bertaire, homme sans talents et de chétive apparence. Un grand nombre de leudes refusèrent de reconnaître son pouvoir et se réfugièrent en Aus-

trasie auprès de Pepin d'Héristal. Déjà la tyrannie d'Ébroïn avait forcé plusieurs grands de Neustrie à s'exiler ainsi. Quand ces émigrés, dont le nombre croissait toujours, parurent aux yeux de Pepin former un parti nombreux et important, il s'unit à eux, et, fort de leur appui, somma audacieusement le faible Thierry III et le maire du palais Bertaire de rendre leurs biens à ces puissants exilés. On s'attendait à un refus, et on ne se trompait point. Ce fut pour Pepin et les Austrasiens un prétexte de déclarer la guerre au roi de Neustrie et de Bourgogne. L'armée des Francs orientaux, sous la conduite de son duc, traversa la forêt des Ardennes (Carbonaria), et vint camper à Testry, entre Saint-Quentin et Péronne. La bataille fut longue et sanglante, mais le roi Thierry III fut vaincu et mis en fuite, et Bertaire massacré par ses propres compagnons. Pepin se rendit maître du faible Thierry, le fit reconnaître par l'Austrasie, et se réserva, sous ce fantôme de roi, la réalité de la puissance, qu'il exerça sous les titres de duc, de prince et de maire. La bataille de Testry fut le dernier degré de l'usurpation des maires du palais ; elle mit tout pouvoir entre leurs mains, et les successeurs de Clovis n'eurent plus rien des prérogatives du trône que la faculté de présider les assemblées du Champ-de Mars, de paraître avec éclat dans de vaines cérémonies, et de voyager d'une maison de plaisance à l'autre dans un char traîné par des bœufs. Le duc d'Austrasie, maire et souverain, se réserva les trésors, la justice, la correspondance avec les gouverneurs provinciaux et la plénitude de la puissance royale (687).

Pepin laissa auprès de Thierry un ministre, son homme de confiance, nommé Nortbert, et employa

la plus grande partie de son temps à des expéditions lointaines. Il soumit les Saxons, les Bavares et les Suèves, qui avaient secoué le joug, fit la guerre aux Frisons et leur enleva des provinces; ce fut pendant le cours de ces victoires que le malheureux Thierry mourut sans illustration et sans gloire, après avoir régné pendant dix-sept ans, si l'on peut désigner ainsi l'époque de sa vie où il fut plus sujet que maître (691).

SYNCHRONISMES.

672. Invention du feu grégeois par Callinique.

674. Première introduction des carreaux de vitre en Angleterre.

ROYAUMES DE NEUSTRIE ET DE BOURGOGNE.

Rois fainéants.

CLOVIS III,
CHILDEBERT III,
DAGOBERT III,
CHILPÉRIC DANIEL.

Maires.

Pepin d'Héristal,
Theudoald, enfant,
Raginfred,
Charles-Martel.

AUSTRASIE.

PEPIN D'HÉRISTAL et ses successeurs, *ducs*.

(694-720).

Thierry III avait laissé deux fils nommés Clovis et Childebert. Pepin d'Héristal fit reconnaître l'aîné par les royaumes de Neustrie et de Bourgogne, et même par l'Austrasie, qui n'était soumise que de nom. Childebert n'eut rien pour le moment. Les maires voulaient accoutumer les Francs à violer l'ancienne constitution, qui attribuait à chaque membre de la dynastie mérovingienne une portion de l'héritage royal.

Clovis III ne régna d'ailleurs que quatre ans ; l'histoire ne dit rien de lui, et son jeune âge explique ce silence.

Après sa mort son frère Childebert III lui suc-

céda. Pepin lui donna pour maire de Neustrie son propre fils Grimoald, qu'il fit de plus reconnaître duc ou prince de Bourgogne, détachant encore ce royaume de la domination effective des rois chevelus.

Childebert III mourut en 711 ; il fut surnommé le *Juste*, sans qu'on sache quelle action a pu lui mériter ce titre. Il laissa un fils âgé de douze ans, que Pepin et les Francs reconnurent sous le nom de Dagobert III.

Pepin d'Héristal et ses fils Drogon et Grimoald avaient gouverné avec gloire la nation des Francs. Drogon mourut à Metz en 708, et Grimoald, homme pieux et sage, fut assassiné pendant qu'il était à genoux devant la châsse de saint Lambert. On a quelque raison de croire qu'il mourut victime des intrigues d'Alpaïde, l'une des femmes de son père et mère de Charles-Martel. Pepin punit les auteurs de ce meurtre et fit emprisonner ce même Charles-Martel, son fils naturel. Se voyant lui-même près de mourir, il désigna, pour lui succéder comme maire du palais de Dagobert III, son propre petit-fils Théobald, fils de Grimoald, à peine âgé de six ans. Plectrude, sa femme, fut nommée tutrice du jeune maire et du jeune roi. Après ces arrangements, plus dignes de son ambition que de son génie, l'illustre Pepin mourut, le 16 décembre 714 ; il avait gouverné les Francs depuis la bataille de Testry pendant vingt-sept ans et six mois.

Sa mort laissait la nation soumise à deux enfants, l'un roi, l'autre maire, placés l'un et l'autre sous la garde d'une vieille femme. C'était, dit Montesquieu, un fantôme sur un fantôme. Les Francs se sentirent humiliés d'obéir à de pareils maîtres, et se révoltèrent d'abord en Neustrie, puis en Austrasie.

Les Neustriens taillèrent en pièces l'armée de Plectrude et se choisirent pour maire un homme de leur nation nommé Raginfred (Rainfroï). En Austrasie les révoltés délivrèrent de sa prison Charles-Martel, qui se fit reconnaître duc d'Austrasie et prince des Francs. Sur ces entrefaites moururent le jeune maire Théobald et le roi Dagobert III (716).

Le dernier roi, mort à dix-sept ans, laissait un fils au berceau ; l'âge de cet enfant fut cause qu'on lui préféra un religieux nommé Daniel ; ce dernier était, dit-on, fils de l'ancien roi Childéric II, dont nous avons raconté la fin tragique. Il avait été soustrait à la fureur des assassins lorsque son père fut massacré par les seigneurs, vengeant sur lui l'outrage fait au noble Bodilon (voir plus haut, an 673). Le maire de Neustrie, Raginfred, le tira de son couvent et le fit proclamer roi.

Ce moine couronné se montra digne du sang de Clovis, déploya des talents et une énergie dont à cette époque de décadence pour sa race l'histoire doit lui tenir compte. Uni avec le maire Raginfred, ils attaquèrent l'Austrasie et livrèrent à Charles-Martel deux grandes batailles. Leur courage et la justice de leur cause ne purent prévaloir contre ce redoutable ennemi. Ils essayèrent en vain de se fortifier en appelant à leur aide le célèbre Eudes (Odo), duc d'Aquitaine, et qui, fils de Boggis et arrière petit-fils de Clotaire II, gouvernait cette vaste contrée détachée de l'empire des Francs. Ils furent vaincus, et le malheureux Chilpéric Daniel se vit réduit à se réfugier à la cour du duc d'Aquitaine, abandonnant la Neustrie et la Bourgogne aux envahissements de Charles-Martel.

Le duc d'Austrasie exigea impérieusement que le roi fugitif fût remis entre ses mains, et Eudes, pour

ne pas attirer une nouvelle invasion des Francs orientaux dans les campagnes d'Aquitaine, livra Chilpéric au vainqueur. Ce dernier, soit pitié, soit respect, usa avec modération de ses avantages, et laissa au roi de Neustrie et de Bourgogne sa couronne et ses inutiles honneurs ; il se contenta de se faire nommer maire, et d'exercer ainsi la puissance royale sur la nation des Francs, sans se mettre en peine d'ajouter à ses prérogatives le titre illusoire de roi. Au reste, Chilpéric II languit peu de temps sur le trône, et mourut en 720, à l'âge de quarante-huit ans, prince peu connu, et digne d'un sort plus heureux.

Le maire Raginfred fut dépouillé de cette haute dignité, mais Charles-Martel le reconnut comme comte d'Anjou.

SYNCHRONISMES.

693. Les plumes à écrire sont substituées aux roseaux qui servaient à cet usage.

697. Institution des doges à Venise.—Luc Anafeto est le premier revêtu de cette dignité.

THIERRY IV, DIT DE CHELLES, roi.

CHARLES-MARTEL, maire du palais, duc d'Austrasie.

(720-737.)

L'époque dont nous esquissons le tableau historique est l'une des plus glorieuses et en même temps l'une des plus inconnues de nos annales. Les monuments manquent pour la plupart, et il ne nous reste que des chroniques arides et incomplètes, plus semblables à une nomenclature de chapitres qu'à une histoire réelle. C'est à l'aide de ces jalons que nous sommes obligés de deviner ce qu'eut de grand et de sublime le rôle que joua la nation des Francs sous le gouvernement de Charles-Martel.

Cette nation remplissait alors une grande mission en luttant contre les Barbares du Nord et du Midi, dont la double invasion menaçait d'engloutir sous des ruines le monde chrétien.

Au nord et à l'orient, toutes les nations germaniques autrefois tributaires des Francs avaient secoué le joug et menaçaient d'une dangereuse invasion les campagnes d'Austrasie; les Saxons, les Frisons, les Allemands, les Suèves et les Bavares inondaient les frontières et débordaient de toutes parts, comme trois siècles auparavant avaient fait les Vandales, les Goths, les Bourguignons, les Huns et les Francs eux-mêmes. Ces derniers maintenant sauvaient l'Occident d'une destruction totale et luttaient à la fois contre le paganisme et les Barbares. Charles-Martel, toujours armé, toujours cuirassé de fer et la hache au poing, multipliait ses efforts à la tête de ses vieux Francs; il apparaissait prompt comme la fou-

dre sur tous les points menacés par l'ennemi, et la victoire demeurerait toujours fidèle à ses drapeaux. Six fois il pénétra dans le pays des Saxons ; ces immenses contrées teutoniques paraissaient le réservoir du paganisme septentrional ; leurs habitants avaient donné asile à tous les sectateurs des faux dieux, et si fort était leur féroce attachement à la liberté qu'il était plus facile de les exterminer que de les soumettre. Les Francs, sous la conduite de l'héroïque fils de Pepin, livrèrent souvent le pays des Saxons à la dévastation et aux flammes, mais ils ne purent réussir qu'à retarder le flot de leurs invasions ; la religion chrétienne en pénétrant dans ces déserts du Nord devait seule préserver la civilisation renaissante des ténèbres de la barbarie.

La situation de la Gaule franque était d'ailleurs affaiblie par des rivalités et des divisions territoriales ; après avoir dominé près de deux siècles, la Neustrie subissait à regret la suprématie des tribus austrasiennes, et la lutte de ces deux peuples privait l'empire des Francs d'une partie de ses forces ; la Bourgogne, fortement constituée par le régime municipal romain, ne dépendait que de nom des rois de Neustrie et se suffisait pour ainsi dire à elle-même ; l'Aquitaine, vaste contrée qui s'étendait entre le Rhône, la Garonne et la Loire, reconnaissait un duc indépendant. Quant aux provinces situées au nord et à l'orient du Rhin, elles se déshabituèrent peu à peu de la dépendance des ducs d'Austrasie ; toujours envahies par les Barbares et étrangères aux lumières du christianisme, elles étaient plutôt germanes que franques.

De graves événements allaient d'ailleurs surgir, et menacer du côté des Pyrénées la Gaule et le monde catholique. La grande monarchie des Wisigoths,

après trois siècles de durée venait d'être renversée en Espagne par les Sarrasins, peuples mahométans qui dominaient sur les rivages de l'Afrique. Le dernier roi wisigoth, le malheureux Roderic (Rodrigues), avait vu l'une des factions qui déchiraient son royaume ouvrir les portes de l'Espagne à l'invasion des Barbares du Midi. D'après un autre récit dont l'authenticité n'est point démontrée, le comte Julien, l'un des principaux seigneurs espagnols, voulant venger un outrage fait à sa fille par Roderic, avait introduit les Maures dans les provinces wisigothes. Le vieux roi essaya vainement de conjurer l'orage ; la bataille de Xérès lui enleva la couronne et la vie ; l'Espagne entière, à l'exception d'une poignée de généreux chrétiens qui fondèrent un royaume dans les montagnes de la Galice sous la conduite de Pélage, fut soumise aux Musulmans, et le croissant, signe de Mahomet, remplaça le vieux labarum de Jésus-Christ.

L'an 719 Zama, lieutenant des califes, franchit pour la première fois les Pyrénées ; et, après s'être rendu maître de Narbonne dont il massacra les habitants, soumit toutes les provinces que les Wisigoths possédaient encore sur le territoire gaulois. En 720 Zama fut tué au siège de Toulouse que défendit contre lui Eudes, duc d'Aquitaine. Plus tard Nîmes, Carcassonne et Autun tombèrent au pouvoir des Maures, et en 729 Eudes se crut trop heureux d'acheter la paix en donnant en mariage sa fille chrétienne au chef des Sarrasins ; plus tard cette malheureuse princesse fut envoyée captive au sérail du calife de Bagdad.

Cette trêve ne sauva pas l'Aquitaine ; un lâche abandon de la foi catholique ne préserva pas la Gaule de l'invasion musulmane : c'était en invoquant leur

Dieu et non en le désertant que les chrétiens devaient s'affranchir. Abdérame, autre lieutenant des califes, entra dans les Gaules par la Gascogne et livra au pillage la ville de Bordeaux. Eudes voulut en vain disputer au Sarrazin le passage de la Dordogne ; son armée fut taillée en pièces, et les débris, qu'il parvint difficilement à rallier, opérèrent leur retraite vers la Loire. Pendant ce temps-là Abdérame, ne trouvant aucune résistance, envahit et ravagea le Périgord, l'Angoumois, la Saintonge et le Poitou, réduisant les peuples en esclavage, massacrant les prêtres et brûlant les villes et les églises.

Eudes, quoique l'ennemi de Charles-Martel, le somma de venir à son aide et au secours de la foi chrétienne. Ce grand homme, faisant taire ses ressentiments, ne songea plus qu'au salut de la Gaule et marcha rapidement, à la tête de ses Austrasiens, contre le généralissime des Maures. Abdérame campait non loin des murs de Poitiers. Les Francs et les Aquitains lui présentèrent la bataille un samedi du mois d'octobre 732, jour consacré au culte de la Mère de Dieu. La victoire fut longtemps disputée, et l'immense supériorité numérique des Arabes faillit plusieurs fois l'emporter sur la force et le courage des chrétiens. En vain la hache des Francs répandait-elle des flots de sang, Abdérame remplaçait les troupes vaincues ou fatiguées par des réserves pleines d'ardeur, et les chances de la guerre restaient égales. A la fin, Eudes ayant réussi à s'emparer du camp des Sarrasins à l'aide d'un petit nombre de Gaulois et de Gascons, cette diversion décida la victoire. Au bruit des clameurs lamentables qui s'élevaient de leurs tentes et à la vue des flammes qui dévoraient le camp, les Arabes prirent la fuite, laissant le champ de bataille couvert d'une

multitude de cadavres parmi lesquels se trouva celui de leur chef Abdérame. Le butin fut immense ; les richesses accumulées dans le camp des Sarrasins étaient celles de l'Afrique, de l'Espagne et de l'Aquitaine. Ce mémorable triomphe mérita à Charles, vainqueur, le surnom de Martel (Karl-le-Marteau), parce qu'il avait écrasé ses ennemis comme avec une massue. La bataille de Poitiers sauva la Gaule et arrêta l'invasion des Arabes.

Le royaume de Bourgogne et la Provence refusaient de reconnaître les droits de Charles-Martel. Le maire du palais pénétra dans ces deux contrées et les rangea sous son obéissance. Il poursuivit le cours de ses mémorables entreprises ; les Frisons furent deux fois battus, l'Aquitaine humiliée et abattue fut rendue au fils d'Eudes, les Sarrasins chassés des provinces méridionales après de longues années de luttes, Béziers, Agde, Nîmes et Maguelonne tour à tour prises et démantelées, et enfin les sauvages habitants de la Saxe contraints de payer un tribut. Tels furent les grands événements qui manifestèrent le courage de Charles-Martel et la puissance de son génie. Sur ces entrefaites mourut Thierry IV, fantôme royal dont l'histoire ne connaît que le nom (737).

GOUVERNEMENT DE CHARLES-MARTEL.

(737-743.)

La vieille famille des rois chevelus, quoique déchue et pour ainsi dire avilie sous le despotisme des maires, obtenait encore un reste de respect que Charles-Martel, quelle que fût sa puissance, n'osa entièrement braver. Après la mort de Thierry IV, il ne se crut pas assez fort pour prendre le titre de roi et exclure les derniers des Mérovingiens; il se contenta de laisser le trône vacant, cherchant ainsi à préparer plus tard l'usurpation de sa race. Pour lui, il ne prit d'autre nom que celui de prince ou duc des Francs. Les actes publiés sous son gouvernement ne portent point la date de sa principauté, mais celle de l'année depuis la mort du dernier roi.

Les Sarrasins essayèrent de braver encore une fois la puissance des Francs. La trahison du patrice Mauronte leur ayant livré la Provence et les rivages du Rhône, Charles-Martel, à la tête de ses Austrasiens, leur reprit ces belles contrées. Ce fut vers cette époque que ce prince récompensa ses soldats en leur conférant des bénéfices ecclésiastiques, instituant ainsi des prêtres militaires qui n'avaient de clerc que la tonsure; faute grave que l'histoire ne doit pas passer sous silence.

Ce ne fut pas le seul témoignage d'indifférence que Charles-Martel donna à l'Église. L'empereur Léon l'Isaurien, chef de l'hérésie des iconoclastes (brise-images), venait d'ordonner par un édit qu'on détruisît partout, comme autant d'idoles, les images des églises. Cet édit fit horreur à tous les chrétiens. Le pape Grégoire II et son successeur Grégoire III,

pour avoir fait entendre à l'empereur hérésiarque de justes représentations, furent en butte à des menaces, et attirèrent sur Rome d'abord une flotte impériale que la tempête fit périr, puis les armes de Luitprand, roi des Lombards, le plus redoutable voisin de la capitale du monde catholique. Les deux papes eurent successivement recours à Charles-Martel, et l'invitèrent, au nom des intérêts de l'Église, à venir délivrer Rome de ses ennemis. En échange de ce secours, le souverain pontife Grégoire III offrit au duc d'Austrasie le titre de consul de Rome, et lui promit de reconnaître la suzeraineté des Francs à la place de celle des empereurs d'Orient, qui venaient de s'en rendre indignes en propageant l'hérésie. Charles-Martel hésita et se borna à donner au roi des Lombards quelques avertissements pacifiques. Il ne se crut pas la force d'accepter la grande mission qui lui était offerte par le chef de l'Église ; ce rôle était réservé à ses fils.

Mais soit sentiment religieux, soit instinct politique, Charles-Martel comprit que, pour arrêter dans leurs incursions les Barbares du Nord, le seul moyen était d'adoucir leurs mœurs par le christianisme. Charles-Martel favorisa de tout son pouvoir la prédication de l'Évangile chez les Germains. Sous son gouvernement, et comme pour compléter ses victoires, saint Willebrod porta la foi chez les Frisons, qui furent réunis à l'Austrasie ; saint Hubert, évêque de Maestricht, convertit les idolâtres de la Toxandrie ; les temples et les simulacres du paganisme furent détruits partout où pénétrèrent les armées franques. Mais c'est surtout au saint évêque Boniface que les nations teutoniques furent redevables des lumières de la religion chrétienne. Ce grand homme (à qui mieux donner ce nom ?) mérita le glo-

rieux titre d'apôtre de l'Allemagne; il était né en Angleterre vers l'an 680. Grégoire II l'envoya, en 719, travailler à la conversion des infidèles du Nord; il remplit sa mission avec un zèle infatigable, renversant les temples des faux dieux et régénérant par le baptême les sectateurs d'Odin. Il parcourut successivement la Thuringe, la Hesse, la Frise et la Saxe. Le pape, ayant appris les succès de son pieux dévouement, l'appela à Rome, le sacra évêque et le renvoya en Germanie. Les progrès de la foi furent plus rapides encore à son retour; il convertit les peuples de Bavière et remplit le Nord du bruit de ses travaux apostoliques. Une semblable vie ne pouvait mieux être couronnée que par le martyre; saint Boniface fut tué en 754 par les païens de la Frise, un jour qu'il était en chemin pour donner à de nouveaux chrétiens le sacrement de la confirmation.

Charles-Martel l'avait depuis longtemps précédé dans la tombe. Cet illustre duc d'Austrasie, doué de toutes les vertus qui font les héros selon le monde, était loin de posséder au même degré les vertus plus humbles du christianisme. Ce fut pourtant à lui qu'échut la grande mission de sauver la chrétienté des doubles invasions idolâtriques, tant il est vrai que, entre les mains de Dieu, nous ne sommes que de pauvres instruments, et qu'aucune gloire ne revient réellement à l'homme. Avant de mourir, le duc des Francs, du consentement des grands, partagea son vaste empire entre ses trois fils, Pepin, Carloman et Griffon; ce dernier n'eut que de faibles portions du territoire, mais Carloman eut l'Austrasie et la Germanie, et Pepin la Neustrie, la Bourgogne et la Provence (742).

Dès que Charles eut fermé les yeux, Pepin et

Carloman s'unirent pour dépouiller Griffon de son modeste apanage ; ils firent ensuite avec succès la guerre aux Gascons et aux Allemands qui menaçaient à la fois les deux extrémités de l'empire. Après ces expéditions, ils retournèrent dans leurs États respectifs. Carloman n'éprouva aucun obstacle à l'exercice du pouvoir, et gouverna l'Austrasie et les provinces germaniques à titre de souverain indépendant. Son frère Pepin, malgré les souvenirs de Charles - Martel, n'osa encore s'imposer sans contre-poids aux peuples de Neustrie et de Bourgogne, et arracher la couronne à la race de Clovis. Il se contenta de prendre le titre de maire du palais, et fit reconnaître pour roi un fils de Chilpéric II, qui fut proclamé sous le nom de Childéric III. C'était le dernier acte d'un drame dont le dénouement, prévu depuis un siècle, ne pouvait tarder davantage (743).

SYNCHRONISMES.

740. Premières fabriques de tapis établies en Provence par les Arabes.

741. Une peste désole pendant trois ans l'Asie et l'Europe.

ROYAUMES DE NEUSTRIE, DE BOURGOGNE ET DE PROVENCE.

CHILDÉRIC III, roi.

Pepin-le-Bref, *maire*.

AUSTRASIE ET FRANCE GERMANIQUE.

CARLOMAN, duc.

(743-751.)

La première année du règne de Childéric III est celle où l'on commença à compter d'après l'ère de l'incarnation ; on datait auparavant des années du roi régnant.

L'an 744, Carloman et Pepin firent la guerre à Hunald, duc d'Aquitaine, qui depuis quelques années avait succédé à Eudes, son père ; les deux frères se signalèrent ensuite par une nouvelle expédition contre Théodoric, duc des Saxons. En 745 et en 746, Carloman triompha de nouveau des Allemands ; mais cette gloire des armes, que le fils de Charles-Martel avait acquise à un si haut degré, était loin de remplir les besoins de son âme ; il aspirait à un héritage plus brillant que celui des enfants de Mérovée, à ce royaume impérissable promis par celui qui estime davantage un verre d'eau donné pour son amour, que la conquête de tous les peuples de la terre. Carloman renonça au monde et partit pour Rome, où il prit l'habit clérical des mains du pape ; il se retira ensuite dans un monastère situé sur le Mont-Cassin, soumis à la règle de saint Benoît, et donnant aux religieux l'exemple de l'obéissance et

du travail. Vers la même époque trois rois d'Angleterre, de l'heptarchie saxonne, Hunald, duc d'Aquitaine, et enfin Rachis, roi des Lombards, abdiquèrent les grandeurs de la terre et se confinèrent volontairement dans le cloître (747).

Carloman avait un jeune fils nommé Drogon ; son oncle Pepin se fit nommer à sa place duc d'Austrasie, et, pour se débarrasser de ce dangereux prétendant, lui fit administrer la tonsure. Il passa ensuite deux ans à faire la guerre à Griffon, son troisième frère, qui soulevait contre lui toutes les provinces de la France germanique. A la fin, une sorte de paix intervint entre les deux frères, et Griffon parut se contenter d'un riche apanage.

Mais l'ambition du maire du palais n'était pas satisfaite par une si longue suite de succès ; il avait pour lui la gloire, la puissance et la force royale ; tout cela ne lui semblait que peu de chose tant qu'un autre porterait le titre de roi. Pepin crut, et il ne se trompa point, que le moment favorable était venu où l'on pouvait sans crainte remplacer le fantôme par la réalité, et enlever le trône à cette race dégénérée à laquelle depuis un siècle on avait enlevé pièce à pièce l'honneur, la souveraineté et le respect. Il ne restait plus à déchirer qu'un petit lambeau du manteau de Clovis ; la main de Pepin était assez forte pour accomplir cette œuvre, celle du malheureux Childéric assez impuissante pour souffrir cette humiliation.

Pepin gagna donc adroitement les grands, et détermina la plupart d'entre eux à lui offrir la couronne ; un scrupule religieux les retenait encore, et ils hésitaient à dépouiller le jeune roi Childéric de son vain titre. Pour en finir avec cette terreur qui gênait ses prétentions, Pepin consulta le pape Zacharie, et lui

fit demander par ses ambassadeurs : « Lequel était
» le plus digne du trône, ou celui qui exerçait les
» fonctions de la royauté sans en avoir le titre, ou
» celui qui, possédant le titre, était incapable d'en
» remplir les fonctions? » Le pape répondit qu'il
valait mieux que celui-là fût roi qui exerçait la puissance royale. « Et alors, dit le chroniqueur qui écrit
» vait sous les successeurs de Pepin, du conseil et
» avec le consentement de tous les Francs, et avec
» l'autorisation du siège apostolique, l'illustre Pepin,
» par l'élection de toute la France, la consécration
» des évêques et la soumission des princes, fut élevé
» au royaume avec la reine Bertrade, selon les anciennes coutumes. » Pepin fut proclamé comme Clovis, et promené sur un bouclier au milieu des Francs réunis dans l'assemblée nationale du Champ-de-Mars. Pour le malheureux Childéric III, on lui laissa la vie; mais il se vit relégué dans le couvent de Sithieu, nommé depuis Saint-Bertin, à Saint-Omer; il ne survécut que de trois ou quatre années à sa déposition (752). Il avait un fils qui mourut ignoré, et avec lui s'éteignit la grande famille des rois chevelus, après avoir régné en-deçà du Rhin trois cent vingt-quatre ans depuis l'avènement de Chlodion, et deux cent soixante-six ans seulement si l'on compte depuis la bataille de Soissons, qui soumit à Clovis la Gaule romaine.

SYNCHRONISME.

747. Alphonse-le-Catholique, roi d'une partie de l'Espagne, et l'un des successeurs de Pélage, chasse les Maures de la Galice et des provinces de Castille et de Léon.

INSTITUTIONS, MŒURS ET COUTUMES

DES FRANCS ET DES GAULOIS

sous la première race.

§ I. Division des terres et des personnes.

Lorsque les Francs, sous la conduite de Chlodion-le-Chevelu, et plus tard sous les ordres de Clovis, envahirent la Gaule romaine, ils chassèrent les soldats de l'empire; et, n'ayant plus en face d'eux qu'une population faible et dispersée, ils s'emparèrent au hasard, et selon les caprices de la force, des terres vagues, abandonnées et sans possesseurs (et elles étaient fort considérables, grâce aux premières invasions des Barbares et au régime fiscal des Romains). Ils prirent ensuite les terres prétoriennes et légionnaires que les empereurs avaient assignées aux troupes pour leur subsistance, dans toutes les provinces, et enfin le domaine impérial lui-même. Puis, quand ces biens ne leur parurent pas suffisants, ils usèrent du droit de la conquête et dépouillèrent une partie des indigènes de leurs propriétés territoriales. A la différence des Bourguignons et des Wisigoths, qui procédèrent avec un ordre régulier, et partagèrent avec une sorte de justice distributive les terres des vaincus, laissant toujours au propriétaire gaulois une part considérable de ses domaines, les Francs, d'ailleurs peu nombreux, prirent au hasard ce qui leur convenait, et abandonnèrent le reste aux peuples envahis.

Ces usurpations, inévitables résultats de l'inva-

sion à main armée, durent causer de nombreuses misères et soulever des résistances facilement comprimées; l'histoire se tait sur ces souffrances de la Gaule, et c'est à peine si elle permet d'en supposer l'existence. Il serait peut-être téméraire de suppléer à son silence; mais on peut se faire une idée des exactions et des violences qui signalèrent la prise de possession de notre ancienne patrie par quelques bandes barbares. Toutefois, comme les vainqueurs se composaient de quelques milliers d'hommes, on sent que le fléau de leurs déprédations n'atteignit qu'une portion des indigènes. Ces derniers ne furent point réduits en esclavage; on se contenta de les placer dans une condition sociale inférieure à celle des conquérants; ils conservèrent les biens immobiliers qu'on ne leur avait pas arrachés dès le premier jour; les lois étendirent sur leurs personnes et sur leurs propriétés une protection moins forte sans doute que celle qui garantissait les Francs; mais enfin on tint compte de leur vie et de leurs fortunes, et au bout de quelques années, l'adoucissement des mœurs des Barbares, opéré par leur conversion à la foi catholique, ne laissa subsister entre les vainqueurs et les vaincus qu'une inégalité, humiliante sans doute pour ceux-ci, mais pourtant tolérable. Ainsi le Gaulois fut jugé un homme vil; son sang fut estimé une fois moins que celui d'un Franc, et les lois de l'époque consacrèrent à chaque page cet abaissement des vaincus *.

Loi salique; Titre 43, § I. « Le meurtrier d'un Franc libre » (*ingenuum*) ou de tout autre étranger (*barbarum*), vivant sous la » loi salique, sera condamné à payer 200 sous. »

§ II. « Le meurtrier d'un Franc antrustion sera condamné à » payer 600 sous. »

§ III. « Le coupable du meurtre d'un Gaulois cenvive du roi, » sera condamné à payer 300 sous. »

Les Gaulois eurent d'ailleurs la faculté d'acquiescer tous les privilèges accordés aux Francs, en consentant à vivre conformément aux lois et coutumes des conquérants ; et sans doute leur condition, quoique vaincus et subjugués, était encore assez douce, puisqu'un petit nombre d'entre eux usèrent de cette prérogative qui les élevait à la qualité des vainqueurs. On a cherché à cette indifférence politique des causes générales, telles que l'amour-propre, l'attachement aux habitudes et la haine pour les vainqueurs ; ces raisons ont bien quelque force, mais à la longue elles se seraient brisées devant l'intérêt personnel. Je pense donc que le véritable motif de l'insouciance des Gaulois pour renoncer à la loi romaine en faveur de la loi salique, fut que les rois mérovingiens, en flattant les vaincus et en leur prodiguant, comme s'ils eussent été Francs de naissance, les dons et les avantages dont la royauté pouvait disposer, les éloignaient de la pensée de se faire Francs en ne leur en faisant point sentir la nécessité. Les rois, en agissant ainsi, obéissaient à un instinct fort naturel ; la loi romaine était favorable au despotisme et à l'obéissance passive, et les lois germanes, au contraire, limitaient

§ IV. « Tout coupable de meurtre sur la personne d'un Gaulois propriétaire, c'est-à-dire de celui qui possède des terres en propre dans le canton où il fait sa résidence, sera condamné à payer 100 sous. »

§ V. « Le meurtrier d'un Gaulois tributaire sera condamné à payer 45 sous. »

Titre 15. « Le Gaulois qui aura dépouillé un Franc sera condamné à payer 62 sous. Le Franc, coupable du même crime envers un Gaulois, sera condamné à payer 30 sous. »

Titre 34. « Le Gaulois coupable d'avoir exercé des violences arbitraires sur la personne d'un Franc, sera condamné à payer 30 sous. Le Franc, coupable du même crime envers un Gaulois, sera condamné à payer 15 sous. »

le pouvoir royal dans un cercle fort étroit. Dès-lors, et surtout en Neustrie et en Bourgogne, la politique des princes mérovingiens dut consister à absorber les Francs par les Gaulois, et à favoriser la grande population conquise aux dépens des tribus conquérantes.

Pour nous faire une idée de la société gallo-franke, nous avons besoin d'examiner avec une certaine attention quel était l'état des terres, et ensuite quel était l'état des personnes.

Les terres se divisaient en trois classes : les *alleux*, les *benefices* et les *terres tributaires*.

Les alleux, dont le nom signifie *terres tirées au sort*, étaient toutes les terres libres, c'est-à-dire affranchies de tribut, d'impôt ou de toute espèce de redevance. Parmi les *alleux*, les uns étaient les domaines qu'après la conquête des Gaules les Francs se partagèrent entre eux par la voix du sort ; les autres étaient toutes les terres acquises par succession ou par achat. On les appelait aussi les alleux des *terres saliques*, du nom de la tribu des Saliens ; les terres saliques n'étaient transmissibles par héritage qu'aux enfants mâles.

Les bénéfices étaient les terres que les rois donnaient aux hommes puissants de la nation et à leurs compagnons de guerre, qu'ils fussent Francs ou Gaulois, pour se les attacher de plus en plus. Dans l'origine, ils furent concédés temporairement ou à vie ; le donateur pouvait les révoquer lorsqu'il y avait faute, trahison ou révolte de la part du bénéficiaire, et c'était par un abus tyrannique qu'il les reprenait violemment ou arbitrairement. Telle était du moins la règle générale, l'ordre primitif ; plus tard il y eut de nombreuses exceptions, et les bénéfices furent souvent concédés pour toujours, jusqu'à

ce qu'enfin les bénéficiers, étant devenus plus puissants que les rois eux-mêmes, exigèrent que tous les bénéfices fussent héréditaires. Cette dernière révolution ne s'accomplit que sous la seconde race.

Mais que les bénéfices fussent temporaires, à vie ou héréditaires, toujours est-il certain qu'ils ne furent jamais concédés gratuitement. Le bénéficiaire, à la différence du possesseur d'alleux ou terres saliques qui ne devait rien à personne, était tenu d'être fidèle au donateur ; il était obligé au service militaire, à la réquisition de ce dernier, et en même temps à certains services civils ou domestiques ; en d'autres termes, le donateur du bénéfice, soit que ce fût un roi, soit que ce fût un noble Franc (car les bénéficiers, à l'exemple des rois, distribuaient également des bénéfices à leurs compagnons), le donateur du bénéfice, dis-je, était, relativement à cette terre ainsi donnée, le *seigneur suzerain* du bénéficiaire, et ce dernier était le *vassal* de l'autre.

De cette hiérarchie de propriétés et de personnes, naquit plus tard le régime féodal, qui ne fut régulièrement établi que lorsque tous les bénéfices, de *temporaires* qu'ils étaient d'abord, devinrent *héréditaires*.

Bien qu'au premier aperçu les *alleux* fussent très-supérieurs aux *bénéfices* en ce qu'ils étaient libres et indépendants, il arriva cependant que beaucoup d'entre eux furent convertis en bénéfices. Cela se faisait lorsque le propriétaire d'un alleu de médiocre valeur rendait hommage de sa terre à un riche et puissant bénéficiaire, et se plaçait ainsi sous sa protection, sous son patronage. Cet acte par lequel une terre franche devenait terre vassale, pour la sûreté de son possesseur, s'appelait *recommanda-*

tion ; c'était un usage antique et originairement pratiqué dans les forêts de la Germanie.

Les terres du troisième ordre étaient appelées tributaires, parce qu'elles se trouvaient assujetties envers un supérieur à un tribut ou à une servitude ; ceux qui en étaient les cultivateurs ou colons étaient tantôt des fermiers libres, obligés à une redevance annuelle, tantôt des esclaves attachés à la *glèbe*, c'est-à-dire à la terre, et qui devaient à leurs maîtres, sans aucune réserve, le fruit de leur travail*.

Et maintenant, si l'on a conçu clairement cette division des terres dans les pays occupés par les Francs, il sera facile de reconnaître qu'elle créait plusieurs classes de personnes, savoir :

Les propriétaires d'*alleux* ; ceux-ci, ne devant rien à personne, ni tribut ni hommages, étaient tous autant de petits souverains possédant au même titre que leur roi et aussi nobles quoique moins puissants que lui. Quant à ceux qui ne possédaient que de petits alleux sans importance, ils formaient moins une aristocratie qu'une classe moyenne dite des hommes libres (*ahrimanns, Rachimbourgs* ;

* Nous nous sommes étendus sur cette différence existant entre les terres, chez les Francs, parce qu'il en résultait un fait étrange, savoir : que la terre, comme l'homme, était tantôt souveraine, tantôt noble, tantôt vassale. De là cette conséquence encore plus bizarre que souvent un petit souverain, un noble de première classe, c'est-à-dire un propriétaire d'alleux, était vassal d'un autre seigneur relativement à un bénéfice qu'il aurait possédé précédemment de son alleu. Les rois eux-mêmes, et les temps féodaux en offrent des exemples, étaient souvent vassaux des autres nobles, en tant que possesseurs de quelque terre bénéficiaire qui payait tribut à ces mêmes nobles. Ainsi, par exemple, les rois d'Angleterre, quoique souverains à ce titre et ne relevant de personne, étaient, en tant que possesseurs de la Normandie, les vassaux des rois de France.

Les *bénéficiers*, noblesse secondaire et vassale soit du roi, soit des propriétaires de terres saliques ;

Les *tributaires* ou colons, sorte de fermiers jouissant souvent d'une grande liberté personnelle, mais qui, en tant que cultivateurs ; étaient assujettis à des tributs ou impôts envers les propriétaires d'alleux ou des bénéfices ;

Enfin les *esclaves* appelés plus tard *serfs*, dont la condition variait.

Les Gaulois et les Francs, lorsqu'ils étaient investis de dignités et de charges ou possesseurs de bénéfices, prenaient les noms de *leudes*, de *fidèles* et d'*antrustions*. Ces titres étaient spécialement donnés à ceux qui, soit comme courtisans, soit comme frères d'armes, suivaient les rois dans leurs palais ou à la guerre, et aussi étaient-ils encore qualifiés de *compagnons*.

Vers les temps qui précédèrent la conquête de la Gaule par les Francs, ces peuples, comme toutes les nations germaniques, avaient des lois ou coutumes qui réglaient chez eux la propriété et protégeaient les personnes. La plus célèbre, quoique la plus imparfaite de ces lois, est celle que nous appelons la loi Salique. Il y a toute apparence que nous n'en possédons que quelques fragments, et ils ne sont pas de nature à nous donner une haute idée de la civilisation franque. Nous croyons devoir citer ici le préambule de ce code : « La nation des Francs, glorieuse, ayant Dieu lui-même pour fondateur, courageuse dans la guerre, fidèle dans la paix, sage dans le conseil, noble et saine de corps, distinguée entre toutes par sa blancheur et sa beauté, redoutable par son audace, sa vitesse, son apreté (*gens inclyta et aspera*), récemment convertie à la foi catholique et pure d'hérésie.

• Pendant qu'elle était encore dans les liens de la
 » Barbarie, cherchant sous l'inspiration de Dieu la
 » science, et selon la nature de ses qualités, désirant
 » la justice, gardant la piété ; les grands de la nation
 » *qui étaient chargés alors de son gouvernement,*
 » rédigèrent la loi Salique.

» On en choisit quatre entre tous, savoir : Wiso-
 » gast, Bodogast, Salogast, Windogast, dans les
 » contrées appelées Salagheve, Bodogheve, et Win-
 » dogheve ; ils se rassemblèrent pendant trois *malls*
 » consécutifs ; et après avoir discuté avec soin les
 » principes des choses et traité de chacune en parti-
 » culier, ils rendirent leurs décisions de la manière
 » qui suit.

» Mais lorsque *par la grâce de Dieu*, Clovis le
 » chevelu, le beau et illustre roi des Francs, eut reçu
 » le premier le baptême des catholiques ; tout ce qui
 » se trouva contraire au christianisme dans le *pacte*
 » fut amendé excellemment, et corrigé ainsi qu'il suit
 » par les puissants rois Clovis, Childebert et Clotaire.

» Vive le Christ qui aime les Francs ! qu'il con-
 » serve leur royaume ! qu'il remplisse leurs chefs
 » des lumières de sa grâce ! qu'il protège leur armée !
 » qu'il fortifie leur foi ! que Jésus-Christ, le maître
 » souverain des maîtres de la terre, leur accorde
 » dans sa bonté les joies et les félicités de la paix !

» Car c'est la race qui, usant de son courage et de
 » sa force a secoué de sa tête le dur joug des Romains,
 » et qui, après avoir reçu la grâce du baptême, a
 » couvert richement d'or et de pierres précieuses les
 » corps des saints martyrs que les Romains ont
 » brûlés par le feu, massacrés par le fer, décapités
 » ou jetés en proie aux bêtes féroces. »

On voit par ce prologue, qui était sans doute
 l'imitation d'un bardit ou chant de triomphe, que la

loi Salique remonte aux temps idolâtres de la nation, et qu'elle fut modifiée plus tard, selon les règles chrétiennes ; la dernière phrase que nous avons citée semble renfermer une excitation à la haine des Romains : elle est à l'adresse des Gaulois.

Au fond, la loi Salique dont on s'est fait une idée si fausse, a pour objet principal de réprimer les dommages commis par les gardiens des troupeaux, les vols de porcs ou d'autres animaux utiles, et de punir quelques offenses ou crimes d'un ordre plus relevé. Tout meurtrier était tenu de payer aux parents du mort une somme qui variait selon la condition, le rang et la nationalité de la victime ; cette amende était appelée *wehrgeld*.

Les Ripuaires, tribus franques établies par la permission des Romains d'abord sur les bords du Rhin et plus tard sur ceux de la Meuse, étaient régis par des lois particulières, qui différaient peu de celles des Francs Saliens.

On a dit, on a répété que la loi Salique interdisait aux femmes la succession à la couronne de France, mais rien de semblable ne se trouve dans cette loi. Donnée à un peuple chez lequel la royauté n'était point héréditaire, mais élective, la loi Salique, qui d'ailleurs ne dit pas un mot du gouvernement des Francs, n'avait pas besoin de déclarer que les femmes n'hériteraient pas de la couronne. Les enfants mâles du chef n'avaient pas plus de droits au titre royal que ses filles. Aussi la loi barbare se borne-t-elle à disposer *que, dans la terre salique, aucune partie de l'héritage ne doit venir aux femmes*. On a vu plus haut que la terre salique était l'*alleu* ou domaine conquis à la guerre ; les Francs n'avaient pas voulu que le fruit du courage militaire fût possédé par des femmes, qui ne s'exposaient point au

combat et ne pouvaient défendre contre l'ennemi les conquêtes de leurs époux ou de leurs pères.

Mais, par une interprétation assez naturelle de ce principe applicable aux seuls alleux, on déclara quelques siècles plus tard que le royaume de France devait être considéré comme une grande terre salique, et dès lors il fut reconnu que les femmes ne pourraient hériter de la couronne.

§ II. Mission et influence du clergé.

Entre une société barbare brutale, sans expérience et sans règle, et une société gauloise se décomposant et dépérissant de jour en jour, il fallait un lien puissant capable de rassembler les éléments d'ordre et d'avenir, et de sauver du naufrage l'humanité, la justice et les notions du droit. Ce rôle échet à l'Église qui, à cette époque, ainsi que je l'ai dit plus haut en traçant le tableau de ce qu'était la Gaule romaine, avait seule le pouvoir de régénérer le monde vieilli, et de faire sortir une civilisation neuve des cendres de la civilisation morte.

Des esprits étroitement jaloux se sont inquiétés de ce grand fait historique. Chaque fois que la main de Dieu apparaît dans nos annales pour accomplir une œuvre réparatrice et renouer l'avenir au passé, ils cherchent à la méconnaître, et s'indignent, dans leur misérable orgueil, de ce que la Providence divine supplée si manifestement à l'impuissance de l'homme. Cette fatale aberration les conduit en ligne droite à de ridicules sorties contre l'action du clergé dans les premiers siècles de notre monarchie ; et pour donner en quelque sorte le change à l'esprit d'impiété qui les anime, ils se ven-

gent par la calomnie et le mensonge des bienfaits que leurs pères ont dus à l'Église, et dont la trace est trop profondément empreinte dans nos monuments nationaux, pour qu'il soit possible de l'effacer.

Le clergé, par la pureté de sa foi, la sainteté de ses mœurs et la charité de ses œuvres, exerçait dans les Gaules le seul pouvoir que le peuple voulût reconnaître. Au milieu de la confusion et de la décadence générale, il gardait entre ses mains le dépôt de quelque science politique et administrative qu'il puisait plus encore dans sa sollicitude pour les intérêts des pauvres, que dans les lois écrites qui constituaient la société romaine. Il fut nécessairement l'intermédiaire entre les conquérants qui voulaient fonder un empire et les vaincus dont il était besoin de déterminer les droits et la condition. Pour que la société commençât, il fallait qu'il s'établît des rapports pacifiques entre les Francs et les Gaulois ; le clergé prépara et accomplit cette transaction.

Les évêques, les supérieurs de monastères, d'autres dignitaires de l'Église traitaient, auprès des rois barbares, en faveur de la société romaine. Les concessions faites aux églises à titre de bénéfices, leur donnaient le droit de prendre rang parmi les leudes, et les faisaient entrer dans l'aristocratie des Francs sans rien leur enlever de l'amour et de la confiance des Gaulois. Dès lors leur puissance fut une nécessité sociale pour les vainqueurs comme pour les vaincus.

« Aussi, dit un auteur protestant dont la haute raison a entrevu ce rôle de l'Église, cette puissance fut-elle acceptée dès les premiers moments, et ne cessa-t-elle de croître. C'était aux évêques que s'adressaient les provinces, les cités, toute la population romaine, pour traiter avec les Barbares ; ils pas-

saient leur vie à correspondre, à négocier, à voyager, seuls actifs et capables de se faire entendre dans les intérêts, soit de l'Église, soit du pays. C'était à eux aussi que recouraient les Barbares pour rédiger leurs propres lois, conduire les affaires importantes, donner enfin à leur domination quelque ombre de régularité. Une bande de guerriers errants venait-elle assiéger une ville ou dévaster une contrée, tantôt l'évêque paraissait seul sur les remparts, revêtu des ornements pontificaux, et, après avoir étonné les Barbares par son tranquille courage, il traitait avec eux de leur retraite; tantôt il faisait construire dans son diocèse une espèce de fort où se réfugiaient les habitants des campagnes quand on pouvait craindre que l'asile des églises même ne fût pas respecté. Une querelle s'élevait-elle entre le roi et ses leudes, les évêques servaient de médiateurs. De jour en jour leur activité s'ouvrait quelque carrière nouvelle, et leur pouvoir recevait quelque nouvelle sanction. Des progrès si étendus et si rapides ne sont point l'œuvre de la seule ambition des hommes qui en profitent, ni de la simple volonté de ceux qui les acceptent; il y faut reconnaître la force de la nécessité *.

Cette belle mission du clergé impressionna vivement l'imagination des conquérants, et beaucoup d'entre ces derniers aspirèrent et parvinrent plus tard aux fonctions épiscopales. Dès lors on peut signaler deux mouvements simultanés dans la double population qui occupait le territoire de la Gaule : les Gaulois, d'une part, s'introduisent dans la nation des Francs, en obtenant de la main du roi des bénéfices, des dignités et le titre de leudes ou fidèles ;

* M. Guizot, *Essais sur l'histoire de France*.

de l'autre, les Francs s'incorporent à la nation gauloise, en recevant les ordres sacrés qui réunissent en un même sentiment le troupeau et le pasteur. Il y a réaction perpétuelle du vaincu sur le conquérant.

Il y eut sans doute dans l'histoire de la première race de nos rois une trop large part donnée aux crimes, aux spoliations et aux violences. Nous avons assisté à la lutte des grands contre le pouvoir royal, et à l'usurpation progressive des maires. Ces faits ne se sont point accomplis sans donner lieu à des abus et à des meurtres dont la nomenclature serait trop longue ; mais, au milieu de cette confusion, l'Église réussit à conserver la société, et pendant que toutes les forces étrangères à elle s'usaient par leurs propres excès, elle seule dominait et prévalait. Une histoire plus longue que celle des attentats commis serait celle des attentats qu'elle a empêchés. Au milieu d'une domination sauvage et à travers mille conflits anarchiques, le clergé se présenta appuyé sur une force intelligente, proclamant la sainte loi de l'Évangile, parlant seul des faibles aux forts, des pauvres aux riches, réclamant seul, dit l'écrivain que je citais tout à l'heure, le pouvoir ou l'obéissance en vertu d'un devoir, d'une idée, protestant seul enfin, par sa mission et son langage, contre l'invasion universelle du droit du plus fort. Là fut le secret de sa puissance. Nous ne nous étonnerons donc pas si, dans le cours de cette histoire, nous voyons le clergé jouissant d'une haute suprématie politique, assistant aux assemblées nationales, puissant dans les palais des rois et présidant plus d'une fois à la paix ou à la guerre.

§ III. Royauté mérovingienne.

L'élection des rois mérovingiens était accompagnée de formes militaires; le nouveau chef de la tribu ou de la nation, porté sur un large bouclier, passait trois fois autour du camp, au bruit des acclamations de l'armée.

Ces formes furent maintenues, même lorsque l'élection des rois ne fut qu'un mot presque vide de sens, et lorsque le droit d'élire eut été insensiblement remplacé par le fait de l'hérédité. Si l'on se reporte à l'histoire qui précède, on verra les Francs, à leur arrivée de Germanie, conserver quelque temps intacte la prérogative de choisir leurs rois dans le sein d'une même famille; puis les rois accoutumant peu à peu, par des partages opérés à leur lit de mort, les diverses tribus de la nation à se considérer comme le patrimoine de leurs princes; puis les traditions monarchiques de la Gaule prévalant sur les coutumes presque républicaines des vainqueurs, et la royauté se façonnant d'elle-même à ces prérogatives qui ajoutaient à son éclat; enfin, le fait presque ininterrompu de la succession des fils du roi à l'héritage politique de leur père. Ainsi le nouveau droit héréditaire fut consacré par les respects des Francs, par cette crainte qui empêcha durant un siècle la famille des Pepin de ramasser la couronne placée sur la tête de quelques enfants sans force, et de substituer le titre de roi au titre de maire.

Les rois ne furent sacrés qu'à dater de Pepin, et cette cérémonie fut encore un hommage rendu à l'hérédité des rois chevelus, puisqu'elle n'eut pour objet que de dissiper les scrupules ou les remords du nouveau roi et de son peuple.

Les rois mérovingiens, bien que sans cesse appauvris par l'avidité des leudes et par les donations faites aux églises, possédaient environ cent soixante maisons royales établies sur divers points de l'empire. Ces châteaux n'étaient que de riches métairies, grossièrement construites, mais abondantes en cultivateurs, en troupeaux et en productions de tout genre. Les rois fainéants passaient leur vie à se promener d'une ferme à une autre, et sur toute la route ils étaient hébergés, eux et leur suite, par les villages, les châteaux et les abbayes, qui ajoutaient encore à cette onéreuse hospitalité quelques riches présents.

Les principaux officiers dont se composait la cour de ces princes étaient le maire du palais (majeur, *major*), dont le nom indique nécessairement le plus élevé en dignité parmi les leudes ; le comte du palais, le comte de l'étable ou connétable, qui, de gardien ou surveillant des écuries royales, devint, à une époque plus reculée, le premier dignitaire de l'armée ; le garde des sceaux, appelé référendaire, et enfin le camérier ou chambellan. Sous ces officiers, et autour de la personne du roi, se rangeaient un nombre considérable de leudes, de fidèles et d'antrustions, ou de nobles viagers que le roi attachait à lui par des présents, des emplois et des bénéfices.

L'autorité des rois mérovingiens était variable et affranchie de règles ; non qu'elle fût absolue, bien au contraire, mais tantôt nulle, tantôt forte, tantôt souveraine, tantôt avilie, selon les temps, les lieux, les circonstances et les adversaires. C'était un pouvoir personnel, et non un pouvoir public ; en d'autres termes, un roi était puissant s'il se trouvait de sa nature propre à la guerre, homme de génie, prince habile ; et il était sans force quand ces qualités lui

manquaient. La royauté, comme institution politique, n'avait pas d'action essentielle et qui lui fût propre. C'est le fait ordinaire des sociétés barbares.

L'exercice de l'autorité royale était d'ailleurs tempéré par les assemblées nationales. Ces congrès, qui prenaient le nom de *Champ-de-Mars*, et qui plus tard furent appelés *Champ-de-Mai*, tiraient leur nom de l'époque de l'année où ils étaient convoqués, et se composaient dans l'origine de tous les hommes libres de la tribu ou de la peuplade réunis pour discuter en commun les affaires générales. Là résidait le gouvernement tout entier, parce que chaque membre du corps social, depuis le chef jusqu'au plus obscur fantassin, y exerçait, sans autre différence que la raison ou le mérite, une part de la souveraineté.

Mais quand les Francs furent établis, ou pour mieux dire, disséminés sur le vaste territoire des Gaules, les impossibilités matérielles s'opposèrent à ce que tout un peuple vînt discuter lui-même ses intérêts. Le gouvernement ne lui inspirant aucune méfiance, et la nation des Francs et des Gaulois n'ayant pas cette étroite préoccupation des temps modernes qui fait regarder le pouvoir comme l'ennemi naturel de la société, on lui abandonna sans répugnance des droits dont aujourd'hui on se montrerait plus jaloux. L'ignorance des peuples voulut même que d'un excès on tombât dans un autre ; peu à peu les Champs-de-Mars ne furent plus composés que de grands ou de leudes ; puis leur convocation ne fut plus qu'une vaine cérémonie ; puis on en fit un moyen fiscal pour la royauté, et enfin, soit lassitude de la part des seigneurs, soit usurpation de la part des rois et des maires, on oublia

pendant de longues années de réunir les assemblées nationales. Elles furent cependant rétablies sous Pepin, et continuées avec une certaine régularité sous la deuxième dynastie.

D'autres assemblées plus actives paraissent de temps à autre dans les annales de la première race, mais elles sont loin de porter le caractère vraiment national des Champs-de-Mars. Ce sont tantôt des réunions d'évêques, de seigneurs et de leudes que le roi convoque, ou qui se rassemblent d'elles-mêmes autour du roi pour régler des affaires relatives, soit à leurs intérêts personnels, soit à des intérêts subalternes ; ce sont aussi des convocations militaires ayant pour but des guerres lointaines.

Le territoire, selon la coutume des peuples germaniques, était divisé en comtés et en centuries ; une centurie se subdivisait quelquefois en décuries. Ces divisions territoriales avaient à leur tête, selon leur importance, un *comte* (grafio), souvent remplacé par un *vicair*e (vicomte), un *centenier* et un *dizainier*. Chacune de ces officiers rendait la justice dans une assemblée appelée *plaid* ou *mall*, qui se réunissait très-fréquemment, et à laquelle tous les hommes libres de la circonscription étaient tenus de se rendre. Le comte, le centenier ou le dizainier, lorsqu'il y en avait un, présidait ce grand tribunal ; les hommes libres (rachimbourgs) formaient une espèce de jury. L'ecclésiastique était soumis à la sentence de l'évêque, l'homme de guerre à celle des militaires ; on appelait cela être jugé par ses pairs. Les veuves et les orphelins étaient placés sous la protection immédiate de leur évêque, et on ne pouvait les condamner sans sa participation. Dans les cas douteux on en appelait *au jugement de Dieu*. Cet appel consistait à sou-

mettre les parties à une épreuve, soit à celle de l'eau bouillante, soit à celle du feu, soit à celle du duel. Le vainqueur gagnait sa cause, et la justice du droit se trouvait nécessairement remplacée par la force du corps ou le hasard d'un combat. L'Église fit tous ses efforts pour abolir cette sauvage coutume ; la foi ignorante et crédule de nos pères prévalut contre les sages avertissements du clergé. Dans leur croyance naïve, ils regardaient comme impossible que Dieu permît le triomphe du mal, et cette persuasion les portait à tenter Dieu.

Outre les dignitaires du palais et les magistrats dont j'ai déjà fait connaître le nom, il y avait encore chez les Francs des ducs, des patrices et des margraves, officiers d'un ordre supérieur nommés par les rois, et chargés de commander quelque expédition, ou de veiller à la garde des frontières.

§ IV. Mouvement intellectuel et littéraire.

Le mouvement littéraire et intellectuel de cette époque mérite quelque attention. La Gaule n'était plus cette contrée qui, vaincue par les armes romaines, réagissait sur ses maîtres par les arts et les sciences, et imposait à l'empire ses rhéteurs, ses grammairiens, ses poètes, sa faconde. Les invasions des barbares, avant même d'être accomplies, s'annonçaient par une invasion simultanée du mauvais goût et de l'ignorance. Les lettres et les sciences profanes ne trouvaient plus une multitude à réveiller et à récréer ; tout au plus si des amis fervents leur restaient encore dans ces villes qui avaient été autrefois autant de foyers de poésie et d'éloquence. Mais tout n'était point encore disparu de cette gloire et

de cette puissance intellectuelle : il en subsistait au quatrième siècle, avant l'invasion, des débris encore fort dignes d'être recueillis et observés. La littérature de ce temps était d'ailleurs païenne, tant par la forme que par la tradition. Les empereurs romains, lorsqu'ils venaient résider à Trèves, se faisaient un devoir de rallumer quelques étincelles du feu littéraire presque éteint. Sous Constantin, sous Julien l'Apostat, sous leurs successeurs, Trèves, vers le nord, et, vers le midi, Narbonne, Lyon, Arles, Autun, et quelques autres cités florissantes, n'avaient point encore perdu ces grandes écoles qui rassemblaient dans leur sein l'élite de la jeunesse de l'empire ; il s'y réunissait des savants, des grammairiens à la fois hommes de lettres et philologues, qui jouissaient d'une grande considération ; parmi eux on cite des noms qu'Ausone nous a transmis : Marcel, Népotien, Phébitus, ce dernier avait été druide, puis prêtre d'Apollon à Bayeux ; viennent ensuite Crispus, Macrinus et Harmonius : celui-ci rendit aux lettres un service immense ; il épura les poèmes d'Homère, en donna comme une nouvelle édition, et en fit disparaître les nombreuses interpolations qui s'y étaient introduites depuis des siècles.

Cette époque fourmille d'orateurs, d'ailleurs médiocres, et qui ne sont, pour la plupart, que de simples professeurs ou panégyristes ; il semble que tout empereur traîne à sa suite un de ces rhéteurs destiné à raconter avec emphase les actions du maître. Parmi ces hommes voués à une servile éloquence, l'histoire a sauvé de l'oubli le poète Delphide, célèbre à Bordeaux ; Arbore et Exupère, non moins renommés à Toulouse et à Narbonne ; Sédatus, auquel l'admiration des Burdigaliens (Bordelais) éleva une statue qui subsistait encore au quinzième siècle. Ou-

tre Delphide, dont nous avons prononcé le nom, la Gaule comptait plusieurs poètes, au nombre desquels nous mentionnerons Drépane, Appius-Pollius, le satirique Tétrade, et surtout Ausone, le littérateur le plus éminent du quatrième siècle, à la fois orateur, poète et historien. Après son nom viendront ceux d'Eutrope, historien utile à consulter, de Salluste, préfet des Gaules, d'Hellespace, philosophe et magicien, de Chrysanthé, d'Eunape et de Tibérien, qui fut préfet des Gaules, et dont saint Jérôme parle avec éloge.

La littérature chrétienne n'était point sans avoir élevé une école qui pût rivaliser dignement avec les lettres profanes, elle eut ses lumières et ses disciples. L'Africain Lactance, qui vivait à Trèves, y composa de nombreux ouvrages justement renommés ; saint Hilaire, évêque de Poitiers, fut pour l'arianisme un adversaire infatigable et victorieux ; il ne nous reste qu'un trop petit nombre des écrits qu'il mit au jour, mais ces débris attestent une grande vigueur de talent. Vers le même temps, une autre gloire de l'Église des Gaules, saint Martin, évêque de Tours, fondait plusieurs monastères qui renfermaient dans leur sein des copistes laborieux et des savants modestes.

Au commencement du cinquième siècle, la grande irruption des barbares vint imprimer au mouvement littéraire et intellectuel, une impulsion rétrograde. Les grandes écoles, les Académies d'Autun et de Lyon s'éteignirent peu à peu ; la langue commença à se corrompre ; le goût se retira devant les barbares plus rapidement encore que les aigles romaines. Par bonheur pour les lettres, il se trouva des rois wisigoths qui, tout grossiers qu'ils fussent de mœurs et de langage, se firent un honneur de les garantir,

sur quelques points, de la commune persécution. Toulouse, grâce aux soins d'Ataulphe, vit se réunir dans ses murs quelques philosophes et quelques poètes ; mais le fanatisme des sectateurs d'Arius ne permit pas aux lettres catholiques de se développer sur cette terre conquise.

La littérature religieuse de ce temps ne consiste qu'en sermons et en pieuses légendes. Saint Patient lui donne quelque éclat, et saint Sidoine Apollinaire illustre avec lui le déclin du cinquième siècle. Moins célèbres, bien que non sans mérite, viennent ensuite Rutilius et Numantianus ; après eux Jove, philosophe, Exupérance, jurisconsulte, Concence, Victor, poète et rhéteur à Marseille ; et enfin Mamert Claudien, qui fit un livre sur la substance de l'âme. Cette époque vit d'ailleurs éclore des livres de controverse et des vies de saints. Le poète Salvien, qui vivait à Marseille, et qui fut surnommé le guide des évêques, nous a laissé quelques poèmes utiles à consulter pour l'histoire ; Sulpice-Sévère composa divers dialogues, une vie de saint Martin de Tours, et une histoire sacrée digne de quelque estime.

Le cinquième siècle vit d'ailleurs s'élever de nombreux monastères, dont les habitants n'étaient point exclusivement voués à la vie contemplative. Ils cultivaient les lettres et transcrivaient des manuscrits : saint Cassien, célèbre controversiste, fonda deux de ces abbayes ; saint Honorat éleva celle de Lérins, qui fut célèbre entre toutes par les hommes illustres qu'elle fournit à la défense de la foi ; d'autres monastères du même genre furent établis à Arles, à Saint-Claude, à Clermont, à Agde ; et enfin la fameuse abbaye d'Aynaye, voisine de Lyon, qui fut dans la suite réparée par la reine Brunehauld. Dans le diocèse de Vienne, le monastère de Grigny

renfermait quatre cents moines : ce fut là que **Mar-
mert** Claudien étudia les lettres grecques et latines.

Au sixième siècle, l'invasion des Francs fit disparaître, principalement dans les contrées méridionales, les écoles littéraires qui avaient survécu à la destruction commencée par les Wisigoths et les Burgundes. La langue, déjà profondément viciée, subit de nouvelles altérations. En dehors des ministres de l'Église, il ne se conserva aucune pensée littéraire ; les prêtres seuls, quoique participant de l'ignorance commune, gardèrent le dépôt de quelques lumières ; les évêques qui jouèrent un rôle si important sous les rois mérovingiens, fondèrent dans leurs diocèses des écoles épiscopales et abbatiales, sorte de séminaires où les laïques étaient admis. Les monastères qui continuaient à se multiplier, demeurèrent encore des foyers d'études : chaque abbaye avait une bibliothèque, dont, au commencement du carême, les livres étaient distribués pour être copiés par les religieux. A cette date remontent les chroniques des monastères, matériaux informes, sans valeur littéraire, mais précieux pour l'histoire. On continue d'écrire la vie des Saints, et ces légendes naïves, rédigées dans un style grossier, indépendamment des faits pieux qu'elles nous ont transmis, sont encore les monuments qui nous initient davantage à la connaissance des mœurs et des coutumes de ces temps reculés.

Un seul homme de ce siècle s'éleva au-dessus des autres, sinon par la perfection de son style, qui se ressent beaucoup de la corruption de la langue, du moins par le nombre et l'importance de ses travaux. **Saint Grégoire de Tours**, que cet éloge désigne suffisamment, composa de nombreux ouvrages sacrés et une histoire des Francs, le monument le plus com-

plet qui nous soit resté du sixième siècle, et sans lequel nous ne saurions rien de certain sur les annales de la première race. Après lui nous mentionnerons saint Fortunat, évêque de Poitiers, qui, avant d'être admis dans les ordres, avait donné à ses contemporains un recueil de médiocres poésies consacrées à la louange des rois et des grands ; puis saint Césaire, d'abord abbé de Lérins, et ensuite évêque d'Arles. Il est à remarquer que presque tous les évêques de ce siècle furent à la fois des savants, des saints et des hommes d'État. Des ouvrages de controverse en assez grand nombre furent le fruit des méditations du cloître ; mais la poésie que cette époque nous a transmise est loin de porter ce caractère religieux ; elle ne consiste qu'en imitations maniérées de la mauvaise latinité païenne.

Durant les septième et huitième siècles, des ténèbres épaisses se répandirent sur la Gaule, et l'historien qui cherche en vain à recueillir quelques débris de cette époque, ne trouve plus, pour venir à son aide, que les annalistes ou les chroniqueurs, dont le nom est inconnu ou ne mérite pas d'être tiré de l'obscurité.

La lecture et l'écriture tombent en oubli, et c'est à peine si le clergé conserve le dépôt de ces deux bases de toute science. La langue subit la même décomposition ; tous les idiomes parlés sur le territoire Gaulois, le celte et la langue des vieux Cimbres, qui, malgré l'invasion romaine, subsistent encore sur les rivages de l'Armorique et dans les régions des Allobroges ; le latin, déjà corrompu, langue imposée aux provinces par les empereurs d'Occident, la seule en usage dans les villes ; le tudesque, idiome teutonique apporté par les Francs et les Germains ; et en usage parmi les races con-

quérantes ; enfin, un nombre considérable de langues ayant sans doute des racines communes, mais différentes par l'accent et la terminaison que l'invasion de plusieurs nations barbares ont apportés dans la Gaule, sont autant d'éléments que la nécessité, l'absence de règles et l'ignorance, fondent au hasard pour en former une langue déjà appelée langue romane. Vers la fin de la première race, l'idiome roman en est encore à se composer, et il lui faudra encore plus de huit siècles pour devenir cette belle langue française, le plus pur instrument de la civilisation et de la pensée.

Saint Colomban, moine irlandais, sorti du monastère d'Ionat, et qui se signala par un zèle hardi contre Brunehauld, fonda dans le diocèse de Besançon la célèbre école de Luxeuil ; là, dans les plus profondes solitudes des Vosges et sur les ruines d'un temple païen, il donna l'enseignement à une foule d'élèves venus de tous les points de la Gaule, et même à des moines et à des clercs ; vers la même époque le moine Marculphe rédigea une série de formules utiles à consulter, et Frédégaire composa une sorte d'histoire universelle poussée depuis la création du monde jusqu'au milieu du septième siècle. Son style est froid et aride, bien inférieur à celui de Grégoire de Tours, qui est loin, comme on l'a vu, d'être un modèle.

Les découvertes scientifiques et les progrès des arts participèrent de l'enfance de la société. Sous le règne de Clovis I^{er} et de ses fils, on introduisit dans les Gaules l'usage du papier de coton et celui d'élever des vers à soie. L'empereur Justinien avait envoyé dans la Sérique (Chine) deux moines qui rapportèrent en Europe ces précieux insectes et affranchirent ainsi tout un continent d'un tribut

onéreux payé à une industrie étrangère. Théodebert, en 548, fit pour la première fois frapper des monnaies d'or à son effigie. Vers la même époque (550) l'invention des chiffres arabes facilita puissamment les opérations du calcul; et l'introduction ou la fonte des cloches fut un pas de plus dans l'application des arts utiles. Cette dernière invention fut lente à se répandre, et sous le règne de Clotaire II une armée franque, qui venait assiéger la ville de Sens, fut mise en fuite par le seul bruit des cloches de cette ville. Un siècle plus tard (650) la nécessité de pratiquer des échanges et de faciliter des débouchés au commerce amena l'invention des foires. A la même époque les Arabes imaginèrent de construire des moulins à vent; les moulins à eau étaient connus depuis plusieurs siècles. Enfin, en 693, les plumes à écrire furent substituées aux roseaux qu'on employait auparavant à cet usage. Cette nomenclature d'inventions et de découvertes est bien courte pour une période de trois siècles; mais l'esprit humain sommeillait alors, et la civilisation, étouffée par plusieurs inondations de Barbares, parvenait à peine à donner quelques signes de vie. Plus tard l'intelligence prendra un rapide essor, et nous la verrons multiplier ses conquêtes.

DEUXIÈME DYNASTIE.

LES CARLOVINGIENS.

PEPIN-LE-BREF.

(752-768.)

La révolution qui mit sur le trône des Mérovingiens la race dite des Carlovingiens (Karlingen, enfants de Charles) fut plus qu'une révolution de palais; elle altéra et modifia la constitution primitive des Francs, et doit en quelque sorte être considérée comme une nouvelle invasion des peuples Germain dans la Gaule.

A l'appui de ce système, qu'il est plus facile d'entrevoir que d'apprécier, les historiens modernes ont envisagé quel fut le sort des compagnons de Clovis et de leurs descendants. Ils les ont montrés successivement disséminés dans les riches campagnes de la Neustrie, s'énervant, à l'exemple de leurs rois, dans les plaisirs de la paix, et décimés lentement par les fatigues de la guerre. Puis, en étudiant avec soin les transformations de la société, ils ont constamment fait voir qu'une réaction inévitable des Gaulois sur les Francs s'accomplissait de jour en jour en Neustrie, grâce à la dépopulation des vainqueurs et à l'adoption presque générale des lois et des cou-

tumes romaines. Mais pendant que ce mouvement, entièrement gaulois, avait lieu dans l'Occident, et à quelques égards dans le royaume de Bourgogne, l'Austrasie gauloise, qui n'était après tout qu'une dépendance de la Germanie, luttait pour faire prévaloir les mœurs et les habitudes des anciens Francs. On s'indignait, à la cour de Metz comme sur les bords du Mein et du Wéser, des formes monarchiques qu'affectaient les rois de Paris et de Châlons-sur-Saône. Ces titres impériaux de consulaires et de patrices, ces perceptions d'impôts, ce despotisme qui singeait avec gaucherie les allures impériales, en même temps qu'ils se faisaient accepter facilement des nations vaincues, révoltaient les races teutoniques campées à l'orient de la Gaule. Déjà nous avons vu comment ces Barbares, se recrutant toujours d'aventuriers ou de combattants germains, avaient cherché à déborder sur la Neustrie, et comment, obligés en quelque sorte de subir la royauté des rois chevelus, ils avaient imaginé de la paralyser et de l'abaisser en élevant à côté et au-dessous d'elle la puissance des maires.

La mairie du palais, de bonne heure assez forte en Austrasie pour seconder les entreprises des grands contre l'autorité monarchique et remplacer le gouvernement des rois par celui de l'aristocratie conquérante, n'eut jamais en Neustrie que de faibles racines ; elle fut réduite, pour y subsister, à n'être que la doublure du pouvoir royal et à protéger le trône, même en le réduisant en tutelle. Tel fut le rôle de Landry et surtout celui d'Ebroïn. Aussi serait-ce une erreur que d'envisager sous un point de vue uniforme l'histoire des maires du palais, lorsque d'une part, en Neustrie, ils luttèrent avec les rois contre les tentatives des grands, se montrant

ainsi plus Gaulois que Barbares, et que de l'autre, en Austrasie, ils s'unirent aux nobles contre les rois et s'attachèrent à faire prédominer l'influence germanique.

Le dernier terme de cette lutte fut la victoire de l'Austrasie sur la Neustrie, victoire opérée par la force des armes, à Testry sous Pepin d'Héristal, à Vincy sous Charles-Martel, et pacifiquement, lorsque l'adresse, la ruse et l'ambition de Pepin-le-Bref lui permirent de ceindre sa tête de la couronne des rois chevelus.

Dès que Pepin eut reçu l'onction royale des mains de saint Boniface, il entreprit une nouvelle expédition contre les Saxons qui s'étaient révoltés ; il désola leurs provinces, et obligea ces Barbares, après les avoir domptés, à lui fournir un tribut annuel de trois cents chevaux. La nouvelle d'une guerre suscitée contre lui par son frère Griffon le rappela dans les Gaules. Griffon, qui s'était réfugié en Aquitaine et plus tard dans la Maurienne, fut tué dans un combat : Pepin, après une guerre heureuse, réunit à ses États la Septimanie (Languedoc) et rendit la Catalogne tributaire des Francs (754).

Cependant Astolphe, roi des Lombards, et à ce titre maître du nord de l'Italie, enleva à l'empire d'Orient les provinces connues sous la dénomination d'exarchat de Ravenne. Poussant plus loin ses envahissements, il fit sommer la ville de Rome de le reconnaître pour son souverain, menaçant de porter le fer et le feu sur son territoire. Le pape Etienne II qui, comme ses prédécesseurs, n'exerçait encore sous le rapport temporel qu'un pouvoir précaire et subordonné, sollicita le secours de l'empereur Constantin Copronyme. Ce souverain, sectateur de l'hérésie des iconoclastes, se contenta d'entamer une

vaine négociation, et Rome allait devenir la dépendance d'une nation barbare lorsque le pape prit le parti de venir lui-même dans les Gaules solliciter l'appui de Pepin. Le roi des Francs répondit à son appel ; mais en échange de l'intervention militaire qu'il lui avait promise, il pria le pape de le sacrer une seconde fois, afin que cette consécration solennelle calmât les remords ou les scrupules que son usurpation avait pu faire naître, et lui donnât aux yeux de la nation un caractère inviolable. Le pape se rendit à ses désirs, et cette cérémonie, qui avait pour but de délier les Francs de leurs anciens serments et de légitimer la dernière révolution, eut lieu à Saint-Denis le 28 juillet de l'an 754. Le pape, après avoir oint Pepin de l'huile sainte, sacra également ses deux fils Charles et Carloman, et son épouse la reine Bertrade. Vers ce temps-là mourut dans son couvent de Saint-Omer, et à l'âge de vingt-huit ans, le malheureux Childéric III, exclu du trône. Tout porte à croire qu'un parti peu nombreux, plus fidèle que la fortune, continua durant sa vie de le reconnaître pour légitime souverain ; la preuve de cette assertion peut être tirée de la mention que les annalistes carlovingiens ont cru devoir faire de sa mort. *En ce temps, dit le chroniqueur, mourut Childéric, faussement appelé roi.* N'est-ce pas là une sorte de déclaration officielle faite au nom d'un gouvernement nouveau contre un gouvernement éteint, et ne voit-on pas dans cette phrase, échappée à un historien complaisant, une protestation dédaigneuse contre la royauté déchuë ?

Pepin avait à cœur de tenir parole au pape ; il envoya des ambassadeurs à Astolphe pour le sommer de rendre à Rome le territoire envahi. Astolphe s'y étant refusé, le roi des Francs passa les Alpes, et,

après avoir taillé en pièces au pas de Suze l'armée des Lombards, conquit sur Astolphe les provinces appelées depuis le patrimoine de Saint-Pierre. Alors, libre de faire usage de sa conquête, il en disposa solennellement en faveur de l'Eglise ; et, après cette donation mémorable de laquelle date la puissance temporelle des papes *, il retourna dans ses États, comblé de gloire et béni comme le fils aîné de Rome.

Cependant l'astucieux Astolphe ne se sentit pas plutôt délivré de la présence de Pepin, qu'il reprit les armes et assiégea la capitale du monde chrétien (756). Pepin, à cette nouvelle, rentra en Italie, accompagné de ses deux fils et de Tassillon, duc de Bavière. Astolphe, saisi de crainte par cet orage inattendu, se réfugia dans les murs de Pavie ; mais Pepin fit le siège de cette ville, et obligea le roi lombard, avant de lui accorder la paix, à restituer au saint Père toutes les places qu'il avait prises.

Quelques écrivains, aveuglés par l'esprit de parti, ont blâmé la politique qui avait conseillé à Pepin d'élever l'humble héritier de saint Pierre au rang des souverains indépendants ; mais en appréciant aussi étroitement ce grand fait historique, ils ont été bien mal servis par leur passion. Pepin, en constituant la puissance temporelle des papes, retranchait Rome et la prépondérance catholique de l'empire d'Orient, alors en proie aux ténèbres de l'hérésie. Il relevait de ses ruines la puissance de l'Occident ; il enlevait Rome de la balance où elle faisait trop fortement pencher le bassin en faveur de la puissance séculière qui la possédait. Ce fut donc un acte de prévision que d'affaiblir d'un même coup la

* Jusque-là l'apanage le plus ordinaire des successeurs de saint Pierre étaient les persécutions et souvent le martyre.

domination des empereurs de Constantinople et celle des Lombards, en rattachant l'Église à la nation des Francs par des liens tout particuliers de reconnaissance et de maternité politique. Et en cela l'ambition de Pepin servit d'instrument aux desseins de Dieu. Dans la situation où se trouvait alors le monde, Rome était sans relâche menacée par les Barbares campés en Italie ; trop éloignée de l'empire d'Orient pour être suffisamment protégée ; elle était moralement détachée de cet empire par les persécutions des iconoclastes, et en même temps inquiète pour la foi. Il entraînait dans les vues de la Providence que cet état de choses, si dangereux pour l'unité catholique, eût promptement un terme, et l'établissement du pouvoir temporel de Rome fut à la fois pour les Francs un agrandissement ou un gage de puissance, et pour la religion chrétienne une nouvelle source de conquêtes.

L'empereur Constantin Copronyme engagea à ce sujet avec le roi des Francs diverses négociations qui ne changèrent rien aux donations faites à l'Église. Ce fut à cette époque que ce même empereur envoya à Pepin un orgue, instrument jusqu'alors inconnu en Gaule (757). La même année, Tassillon, duc de Bavière, fit hommage de son duché au roi des Francs, et se déclara son vassal.

Cependant la ville de Narbonne, assiégée par les armées de Pepin, venait de se rendre après trois ans de résistance. Pepin somma Vaïfer, duc d'Aquitaine, de restituer des biens ecclésiastiques dont il s'était emparé, et de les décharger de tout impôt ; sur son refus, il dirigea contre lui ses armées. La guerre dura plus de huit ans, pendant lesquels Vaïfer se soumit plusieurs fois, et fit suivre chaque soumission d'une révolte nouvelle. Les expéditions

de Pepin furent accompagnées des plus grands désastres pour l'Aquitaine. Les Francs, encore barbares, désolèrent de vastes provinces, brûlant les villes et incendiant les récoltes. L'ancien pays des Arvernes (l'Auvergne), celui des Bituriges et des Pictons (le Berry et le Poitou), successivement envahis par les Francs, éprouvèrent toutes les horreurs de la conquête. Vaïfer, voyant les progrès de Pepin, et désespérant de lui résister par les moyens ordinaires, s'avisa d'un expédient qui ne lui réussit pas; il fit démanteler toutes ses places fortes, Poitiers, Limoges, Saintes et Périgueux; mais le roi des Francs occupa ces villes et fit relever leurs remparts. Le Limosin fut ravagé par ses soldats, et les riches vignobles d'Aquitaine détruits par le fer et les flammes. C'était une guerre sauvage dont nos annales offrent peu d'exemples. Elle se termina, comme il était facile de le prévoir, par le triomphe de la force et du nombre. Vaïfer fut tué par ses propres compagnons, et l'on pense que ce fut à l'instigation de Pepin. Sa mort amena la soumission de toute l'Aquitaine, qui, après avoir subsisté à l'état de pays indépendant sous quatre princes, fut de nouveau réunie à l'empire des Francs. Vaïfer, dont la résistance fut si longue et si patiente, était, si l'on croit les traditions, le descendant de Charibert, frère de Dagobert I^{er}, et comme tel membre de la race des rois chevelus. On concevrait sans peine, si cette présomption est fondée, l'intérêt qui poussait Pepin à détruire le dernier des Mérovingiens (768).

Le roi des Francs survécut peu de temps à son rival. Comme il était à Saintes, il fut atteint d'une dangereuse hydropisie; il se fit successivement transporter au tombeau de saint Martin, à Tours,

puis à celui de saint Denis, près de Paris, et ordonna que d'abondantes aumônes fussent distribuées aux religieux et aux pauvres. Il sentit enfin que sa mort approchait ; plein de cette pensée, il convoqua les grands, tant les ducs et les comtes que les prêtres et les évêques *, et là, avec leur consentement, il partagea ses États entre ses deux fils, Charles et Carloman. Il donna à Charles, l'aîné, le royaume d'Austrasie, qui comprenait, outre l'ancien royaume gaulois de Metz, les vastes provinces situées au nord du Rhin ; Carloman eut le royaume de Bourgogne, la Provence, la Septimanie, l'Alsace et le pays des Allemands. Il mourut ensuite le 24 septembre 768, et fut enterré à Saint-Denis, après avoir régné onze ans comme maire du palais, et seize comme roi ; il voulut lui-même être enseveli comme un pénitent, à la porte de l'église et la face contre terre.

Fils de Charles-Martel et père du plus illustre de nos rois, Pepin se montra digne de cette lignée de héros. Politique adroit, guerrier infatigable, homme d'état et grand capitaine, il se fit pardonner son avènement au trône, en réhabilitant aux yeux des peuples le titre de roi depuis longtemps avili. Son génie militaire et la vigueur de ses entreprises portèrent plus loin que jamais la gloire des Francs ; mais quelle que soit la grandeur de son règne, elle doit disparaître devant celle du règne de son fils, et c'est ce qui fut clairement marqué par cette inscription gravée plus tard sur son tombeau : « Ici repose Pepin, père de Charlemagne. »

Pepin est surnommé le Bref à cause du peu d'élévation de sa taille. Quelques seigneurs plaisan-

* Voir le quatrième continuateur de Frédégaire.

taient sur ce défaut naturel ; il en fut informé, et résolut de leur imposer silence. L'occasion se présenta bientôt ; il donnait un jour à ses courtisans le spectacle du combat d'un lion avec un taureau. Déjà ce dernier allait succomber sous les furieuses étreintes de son ennemi, lorsque Pepin, se tournant vers les seigneurs, leur demanda qui d'entre eux se sentirait assez de courage pour aller séparer ou tuer ces redoutables animaux ; personne n'osa répondre. « Ce sera donc moi, » dit le roi des Francs ; et, tirant son sabre, il se jette dans l'arène, va droit au lion, lui coupe la gorge, et, sans perdre de temps, décharge un si rude coup sur le taureau, qu'il lui abat la tête. Tous les assistants demeurèrent frappés de cette force et de cette audace, et Pepin leur dit avec fierté : « David était petit, et il a vaincu le » géant Goliath ; Alexandre, en dépit de sa taille » peu élevée, surpassait en force ses plus illustres » généraux ! » Alors les courtisans s'écrièrent, dans leur langage hyberbolique, qu'il était digne de l'empire du monde. Cette anecdote est racontée par le moine de Saint-Gall ; mais plusieurs historiens modernes la révoquent en doute, sans donner de leur sentiment aucune raison solide. Quoi qu'il en soit de son authenticité, elle est plus digne de foi qu'une autre légende, fort peu accréditée d'ailleurs, et d'après laquelle Pepin se trouvant à Aix-la-Chapelle, aurait lutté contre le démon en personne, et vaincu par les armes matérielles, surtout par le signe de la croix, le dangereux ennemi du genre humain. Cette naïve chronique renferme un sens caché que les chrétiens devinent sans peine ; mais, envisagée sous le point de vue historique, elle sert à peindre l'esprit et les mœurs d'une époque.

CHARLES I^{er}, DIT CHARLEMAGNE,

ET

CARLOMAN.

(768-772).

Les deux fils de Pepin, sacrés l'un et l'autre du vivant de leur père, le 28 juillet 754, par le pape Étienne II, reçurent de nouveau l'onction sainte, l'un à Noyon, l'autre à Soissons. Quelques auteurs prétendent qu'on se borna à inaugurer leur avènement dans l'assemblée nationale du Champ-de-Mai, selon la coutume des rois mérovingiens.

Le partage, tel qu'il avait été fait par Pepin à son lit de mort, ne fut point maintenu par ses fils ou par les seigneurs, qui répartirent d'une manière plus égale les États du dernier roi entre ses héritiers.

Cependant une expédition ramena de nouveau les étendards des Francs au-delà de la Loire. Hunald, duc d'Aquitaine, qui depuis vingt-cinq ans avait embrassé la vie monastique, était sorti de sa retraite et était remonté sur son trône, devenu vacant par la mort de son fils. Charles, à la tête des Francs neustriens, et Carloman, suivi d'une armée austrasienne, lui firent la guerre, et obligèrent le vieux prince à se réfugier en Italie, où plus tard nous le verrons périr misérablement.

L'ambition brouilla les deux rois. Charles, plus âgé que son frère, dissimulait mal l'envie de ranger sous ses ordres la monarchie entière ; la mort prématurée de Carloman servit ses projets. Ce jeune prince laissait plusieurs enfants ; leur mère

Gerberge se réfugia avec eux auprès de Didier, roi des Lombards; mais Charles envahit l'Austrasie, et, sans tenir compte des droits de ses neveux, se fit reconnaître roi des Francs orientaux. Cette élection le rendit seul maître de l'empire.

CHARLEMAGNE (KARL-LE-GRAND), ROI.

(772-800.)

Le règne de Charles I^{er}, fils de Pepin, connu dans l'histoire sous le nom de Charlemagne (Charles-le-Grand), est un des plus glorieux épisodes de nos annales. Plus de dix siècles se sont écoulés depuis la mort de ce puissant monarque, et son souvenir grandit d'âge en âge. Chaque peuple du continent européen remonte à lui comme au point de départ de sa propre existence. La Gaule, qui se perdait pour ainsi dire dans la vaste étendue de ses possessions, l'Allemagne, qu'il couvrit de champs de batailles pour la constituer sur une base nouvelle, l'Espagne, dont il fut le modérateur, l'Occident et l'empire romain qu'il fit renaître de leurs cendres, sont autant de contrées où sa mémoire est demeurée l'objet d'un culte spécial que l'historien n'envisage qu'avec étonnement. Qu'ajouterai-je si, pour couronner le tableau de son immense renommée, je remarque que le ciel même revendique ce roi des Francs pour l'un de ses saints.

Charlemagne, comme l'avait été Clovis dans des conditions moins heureuses, fut l'homme de la civilisation et de la conquête. Clovis avait régénéré la Gaule; Charlemagne arracha à la barbarie la Germanie et le monde teutonique. Clovis, rassemblant

avec peine les éléments d'une société à demi sauvage, avait trouvé dans le principe de la religion catholique un appui assez fort pour pouvoir créer un ordre nouveau et faire succéder l'état de peuple à l'état de horde. Charlemagne, chef d'une nation déjà catholique et disciplinée, posa d'une manière définitive les fondements de la puissance temporelle de l'Eglise et termina l'invasion des Barbares. L'un, chef de tribus farouches et insoumises, triompha souvent par la ruse et par le meurtre ; l'autre, plein du sentiment de sa force et de sa mission, dompta ses ennemis en les écrasant de son courage ; tous deux législateurs, tous deux chargés d'une mission semblable, et laissant à des successeurs indignes de venir sur leurs traces la tâche qu'ils avaient laborieusement commencée ; tous deux, enfin, différents en cela peut-être, que l'un, Clovis, semble avoir été traîné à la remorque de son peuple, tandis que Charlemagne parut plus grand que sa nation et que son siècle.

La guerre que ce roi des Francs commença alors contre les Saxons fut la plus longue, la plus cruelle de celles qu'il entreprit, et celle qui fatiguala plus la nation. Ces Barbares peuplaient le nord de la Germanie. D'abord contenus au-delà de Wéser et soumis à un tribut par les Mérovingiens, la faiblesse des rois fainéants et les agitations intérieures qui épuisaient la Gaule leur permirent de franchir ce fleuve et de ravager l'ancien pays des Francs, l'une des dépendances septentrionales du royaume d'Austrasie. Souvent battus et mis en fuite, ils ne se laissaient point décourager par leurs défaites et revenaient avec des forces nouvelles. C'est ainsi que les Francs eux-mêmes, trois siècles auparavant, avaient plusieurs fois inondé la Gaule

malgré les efforts des gouverneurs de l'empire. Des missionnaires chrétiens avaient été envoyés chez les Barbares sous le gouvernement de Charles-Martel et de Pepin ; mais les Saxons, livrés aux superstitions des peuples scandinaves, opposaient une résistance sauvage aux progrès de l'Évangile. Étaient-ils vaincus et réduits à l'impuissance, ils courbaient la tête, recevaient le baptême et se pliaient aux cérémonies du culte catholique : les Francs se retiraient-ils tranquilles et pleins de confiance, les nouveaux convertis brûlaient les églises, égorgeaient les missionnaires et couraient en foule se prosterner aux pieds de leurs idoles. « D'autres causes, d'ailleurs, dit l'historien Eginhard, pouvaient chaque jour troubler la paix. Nos frontières rencontraient les leurs presque toujours dans des plaines ouvertes, à la réserve d'un petit nombre d'endroits où d'épaisses forêts et des montagnes séparaient nos limites. Ces plaines étaient sans cesse exposées au carnage, aux rapines et aux incendies des Saxons. Aussi les Francs en étaient tellement irrités que non-seulement ils leur rendaient la pareille, mais qu'ils crurent de leur dignité d'entreprendre contre eux une guerre ouverte. Cette guerre, commencée de part et d'autre avec beaucoup d'animosité, se continua pendant trente-trois ans avec plus de dommage encore pour les Saxons que pour les Francs. Elle aurait fini plus tôt si la perfidie des Saxons l'eût permis. On ne saurait dire combien de fois ils furent vaincus, combien de fois ils se rendirent en suppliants au roi, promettant de faire ce qui leur était ordonné, livrant sans retard des otages et recevant nos ambassadeurs. Quelquefois ils étaient tellement domptés et abattus qu'ils promettaient d'abandonner le culte des démons et de se soumettre à la foi chrétienne. Mais s'ils

paraissaient quelquefois enclins à le faire, on les retrouvait bientôt après empressés à détruire ce qu'ils avaient fait, en sorte qu'on ne saurait dire auquel des deux partis ils se montrèrent plus faciles... Mais la grandeur d'âme du roi et sa constance dans la bonne ou mauvaise fortune ne purent jamais être vaincues par leur légèreté; jamais il ne se rebuta de ce qu'il avait commencé, jamais il ne laissa aucun de leurs outrages impunis, jamais il ne négligea ou de conduire une armée contre eux ou de l'envoyer sous les ordres de ses comtes pour venger leur perfidie et leur infliger la peine qu'ils avaient méritée, etc. »

Les Saxons, comme tous les peuples répandus sur le sol de la Germanie, n'étaient pas soumis à un seul maître, mais à autant de chefs ou de rois qu'ils comptaient de cantons; ils tenaient chaque année une sorte de diète ou assemblée nationale sur les rives du Wésér. A l'issue de l'une de ces réunions générales, ils brûlèrent l'église de Dauterive qu'on venait de construire, et massacrèrent les chrétiens qui s'y étaient réfugiés.

On était alors au printemps de l'an 772; les Francs de leur côté se trouvaient convoqués à Worms, à l'assemblée du Champ-de-Mai. La nouvelle de l'attentat commis par les Saxons les remplit d'horreur; ils entrèrent en armes sur le territoire de ces Barbares, et le ravagèrent par le fer et par le feu. Charles remporta une grande victoire près du Wésér et fit le siège d'Ehresbourg (bourg d'honneur), ville principale des Saxons et métropole de leur idolâtrie. C'était là qu'un vaste monument, l'Irmensœul (Hermann' Saule, colonne d'Hermann), s'élevait, dit-on, en l'honneur du héros qui avait autrefois détruit les légions de Varus et dont la Germanie avait fait

un de ses dieux *. Cette idole, grossièrement sculptée, était revêtue d'armes défensives ; de sa main droite, dit un historien, elle portait un drapeau sur lequel on voyait une rose ; de la gauche une balance ; sur son bouclier un lion commandait à d'autres animaux ; à ses pieds était un champ semé de fleurs. On expliquait tous ces symboles comme se rapportant aux joies si promptement flétries de la gloire militaire **.

Le siège d'Ehresbourg ne fut pas de longue durée ; cette forteresse ayant été emportée après un assaut très-meurtrier, l'armée des Francs renversa le monument national de la Germanie. La démolition du temple et de l'Irmensœul fut signalée par un événement bien digne de remarque. Depuis le commencement du siège, les soldats de Charles, privés d'eau, dévorés par le soleil, étaient consumés par une soif ardente. A peine eurent-ils détruit l'idole qu'un torrent d'eau vive sortit d'une montagne voisine du camp, se répandit avec abondance dans la campagne et dans la vallée, et sauva d'une mort certaine les guerriers et les chevaux. Ce secours inespéré fut attribué à un miracle.

Les Saxons implorèrent la clémence du vainqueur ; Charles, que de graves intérêts appelaient au Midi, parut se contenter de leur soumission et leur accorda la paix.

Le pape Adrien I^{er}, homme d'une prudence et d'une fermeté égales à sa vertu, occupait alors la chaire de saint Pierre. Il réclama de Didier, roi des

* Il y a quelque apparence de croire que cette colonne n'avait pas été élevée à la gloire d'Arminius ou Hermann seulement, mais bien en l'honneur du peuple germain tout entier.

** Spelman in Irmensul. pag. crit. § IV. — 6.

Lombards, la portion des États pontificaux que ce prince retenait encore malgré l'ancien traité de Pavie. Sur son refus il s'adressa au roi des Francs et l'invita à venir compléter l'œuvre commencée par son père Pepin. Charles hésita à entreprendre cette expédition et fit faire à Didier des propositions avantageuses ; mais il existait entre lui et le roi lombard une cause profonde de ressentiment. Charles, qui avait épousé Désidérate, fille de Didier, l'avait répudiée honteusement peu de temps après sans qu'on sache le motif d'une semblable conduite. Didier, aigri par le souvenir de cet outrage et persuadé qu'on redoutait sa puissance, refusa avec fierté toute espèce d'accommodement. Charles conduisit ses troupes en Italie, et Didier comprit enfin l'étendue de l'orage qu'il avait appelé sur ses États. N'osant tenir la campagne contre les Francs et voyant les Alpes franchies en dépit des obstacles qu'il avait amoncelés à tous les passages, il prit le parti de se jeter dans Pavie, qui fut investie par le roi Charles. Le siège dura huit mois ; mais la population, réduite aux dernières extrémités, lapida le vieux duc d'Aquitaine, Hunald, qui parlait de se défendre encore, et contraignit Didier à capituler *. Le vainqueur lui laissa

* La poésie célébra cet événement, et la chronique du moine de Saint-Gall le revêtit d'une teinte romanesque et presque fabuleuse.

Nous croyons que l'extrait suivant contribuera à faire connaître l'impression merveilleuse que la puissance de Charlemagne avait laissée à ses contemporains ; nous l'empruntons au livre de M. Ampère :

« Ayant appris la venue du redoutable Charles, ils montèrent (Oger et Didier) sur une tour très-élevée, d'où on pouvait voir au large son arrivée.....

« Didier dit à Oger : Charles est-il dans cette armée si nombreuse ? Mais celui-ci répondit : Ce n'est pas encore lui. Voyant l'armée composée du rassemblement des habitants de tout l'empire,

la vie sauvé, et le fit conduire avec sa femme et ses filles dans les provinces gauloises, où il fut, dit-on, forcé de finir ses jours dans un monastère. La prise de Pavie assura la soumission des États de Didier, et Charles se fit couronner roi des Lombards, titre qu'il ajouta à celui de roi des Francs. Durant le siège de Pavie il avait fait un voyage à Rome, où il fut reçu avec les honneurs qu'on rendait aux exarques. Il y confirma la donation de Pepin au Saint-Siège et y ajouta quelques patrimoines (774). La monarchie des Lombards avait duré deux cent six ans.

Cependant les Saxons, enhardis par l'éloignement de Charles, venaient de se révolter. Le roi des

il dit positivement à Oger : Certainement, Charles est là qui exulte au milieu de cette multitude. Oger répondit : Pas encore, et pas encore. Alors le roi commença à se troubler et à dire : Que ferons-nous, s'il en vient un plus grand nombre avec lui ? Oger répondit : Tu verras comme il viendra. Pour ce qui sera de nous, je ne le sais. Et voilà que tandis qu'ils discouraient, leur apparut l'école qui ignore les moindres vacances. Didier, en la voyant, frappé de stupeur, s'écria : Voilà Charlemagne ! Et Oger reprit : Pas encore, et pas encore. Après, s'avancèrent les évêques, les abbés, les clercs, les chapelains, avec ceux qui les accompagnaient. Les ayant vus, Didier, déjà redoutant la lumière, et désirant la mort, s'écria en sanglotant : Descendons et cachons-nous dans la terre, devant la face de ce terrible ennemi. A quoi Oger répondit, épouvanté, parce qu'il connaissait le cortège de l'incomparable Charles, et il y avait été accoutumé dans un meilleur temps : Quand tu verras les champs se hérissier d'une moisson de fer, le Pô et le Tésin inonder les murailles de la ville de noires vagues de fer, alors tu pourras t'attendre à voir Charles paraître. Il n'avait pas encore fini de parler, quand, à l'ouest et au nord, s'éleva une sombre nue qui changea le jour très-clair en ténèbres. L'empereur s'approchant un peu davantage, le jour devint plus noir que la nuit. Alors parut Charlemagne lui-même, tout de fer, avec un casque de fer et des bracelets de fer. Une cuirasse de fer protégeait ses épaules de fer et sa poitrine ; sa main gauche tenait dressée une lance de fer..... Sur son bouclier, il ne paraissait que du fer ; son cheval aussi était de fer ; son visage intrépide jetait l'éclat du fer, et œux

Francs reprit la route du Nord, et marcha avec tant de diligence qu'il arriva à Ingelheim sur le Rhin avant que les Saxons en eussent eu aucun avis. Par ses ordres quatre armées entrèrent sur le territoire de l'ennemi et le ravagèrent dans tous les sens. Lui-même se dirigea vers le Wésér, releva en passant les murailles d'Ehresbourg que les Saxons avaient rasées, tailla en pièces une de leurs armées, et les força de nouveau à implorer sa pitié. Leur perfidie bien connue l'aurait sans doute porté à se défier de leurs promesses ; mais de nouveaux embarras exigeaient sa présence en Italie, et il accorda la paix aux Bafbares (775).

Adalgise, fils de Didier, s'était retiré à Constantinople. Il s'assura du concours de l'empereur d'O-

qui le précédaient, et ceux qui l'entouraient de toutes parts, et ceux qui le suivaient, imitaient autant qu'il étaient en eux, ce terrible appareil ; le fer remplissait les champs et les places ; les rayons du soleil étaient réfléchis par les pointes de fer..... O fer ! fer ! Hélas ! tel fut le cris confus du peuple. Le fer fit trembler les remparts de la forteresse.

« Ces choses, que moi, bègue et édenté, j'ai tenté de développer par un trop long discours, Oger, la sentinelle véridique, les ayant saisies d'un coup d'œil rapide, dit à Didier : Voilà celui duquel tu t'es tant informé. Et ce disant, il tomba presque sans vie. »

Il y a une grandeur bizarre dans ces conceptions étranges. Cette multitude immense, ce terrible Charles, l'attente de son approche toujours suspendue, enfin cet homme de fer, le fer partout autour de lui, la nature elle-même, les vapeurs, les moissons, le ciel, tout devenant de fer, là où il passe..... et ce cri lamentable de la foule éperdue : O fer ! ô fer ! et les murailles ennemies qui s'ébranlent, et Didier qui tombe demi mort à la vue de Charlemagne ! Comment pourrait-on mieux exprimer que par tous ces traits, énergiques dans leur singularité, la terreur qui naissait sous les pas du conquérant, et l'effroi dont les peuples étaient saisis quand il s'avavançait pour les combattre ? Ce morceau est probablement un lambeau de chant populaire recueilli par le moine de Saint-Gall dans sa chronique, et ce chant naïf et grandiose avait dû naître chez un peuple que les armes de Charlemagne avaient écrasé.

rient, et suscita des intrigues contre la domination des Francs en Italie. Charles comprit le danger qui menaçait son nouveau royaume. Prompt comme l'éclair, il parut sur le théâtre des conjurations ourdies contre lui, vainquit dans une bataille le duc de Frioul, l'un des rebelles, et lui fit trancher la tête après l'avoir fait prisonnier. Cette exécution sévère fit rentrer dans le devoir les ducs de Bénévent et de Spolette, et amena la soumission des villes rebelles (776).

Pendant les Saxons venaient de reprendre les armes ; ils s'emparèrent du château d'Ehresbourg et vinrent mettre le siège devant Sigebourg. Ils furent vaincus et mis en fuite. Charles, que leur révolte avait rappelé en Austrasie, les atteignit sur les bords de la Lippe. Épouvantés à son approche, ils sollicitèrent humblement leur pardon et demandèrent le baptême. Le pieux roi n'eut garde de leur refuser la paix qui devait en faire des chrétiens. L'année suivante (777) il tint une assemblée générale à Paderborn, en Westphalie, et manda devant lui les seigneurs saxons. La plupart s'y rendirent ; plusieurs y reçurent le baptême, tous y jurèrent une fidélité inviolable. Un seul, que sa sauvage indépendance a rendu célèbre, Witikind, ne se trouva pas à cette assemblée, et se retira chez les Normands, au-delà de l'Elbe. Bientôt nous le verrons revenir pour arborer de nouveau l'étendard de la guerre.

Pendant que Charles donnait des lois dans ces contrées lointaines, Ebn-el-Arabi et Abiathar, deux gouverneurs des Sarrazins en Espagne, vinrent de l'autre extrémité de l'Europe solliciter son alliance contre les entreprises de l'émir Abdérame (778).

Charles passa les Pyrénées à la tête d'une armée, conquit la Navarre et s'empara d'une partie de l'A-

ragon, jusqu'à l'Èbre. Il revenait triomphant, à la suite de cette guerre facile, lorsque ses armes éprouvèrent pour la première fois un échec. Les Gascons, maîtres des principaux défilés des montagnes, attaquèrent son arrière-garde dans la vallée de Roncevaux. Les Francs se défendirent avec leur vaillance accoutumée, mais ils avaient à faire à un ennemi que sa position et sa connaissance des lieux rendaient inabordable. La plupart périrent, et parmi eux l'histoire remarque le fameux Roland, comte d'Angers, préfet de la frontière britannique et neveu de Charlemagne. C'est ce même Roland dont les épopées chevaleresques du moyen-âge racontent de si merveilleux exploits ; le souvenir de ce paladin traversa les siècles, et bien longtemps après sa mort le chant de guerre qui porte son nom animait encore nos armées en face de l'ennemi.

Les Gascons ou Basques célébrèrent cette affaire d'arrière-garde dans des romances populaires qui sont venues jusqu'à nous*.

* Nous croyons faire plaisir aux lecteurs de cette histoire en mettant sous leurs yeux la traduction du *Chant d'Altabicar*, l'une de ces romances populaires.

« Un cri s'est élevé du milieu des montagnes des Escualdunacs (les Basques); et l'etcheco-jauna, debout devant sa porte, a ouvert l'oreille et il a dit : « Qui va là ? que me veut-on ? » Et le chien, qui dormait aux pieds de son maître, s'est levé et il a rempli les environs d'Altabicar de ses aboiements.

« Au col d'Ibaneta un bruit retentit ; il approche..... C'est le murmure sourd d'une armée qui vient. Les nôtres y ont répondu du sommet des montagnes ; ils ont soufflé dans leurs cornes de bœuf, et l'etcheco-jauna aiguise ses flèches.

« Ils viennent ! ils viennent ! Quelle haie de lances ! comme les bannières versicolores flottent au milieu ! quels éclairs jaillissent des armes ! Combien sont-ils, enfant, compte-les bien ! — *Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze, treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt.*

Charles fit juger et pendre Lupus, duc des Gascons, comme pour tirer vengeance de cet échec dont l'orgueil des Espagnols a beaucoup exagéré l'importance. Cependant le Saxon Witikind était rentré dans sa patrie et avait appelé aux armes la nation entière. A sa voix, les Saxons envahirent tout le territoire des Francs jusqu'au Rhin, portant le fer et le feu entre Duysbourg et le confluent du Rhin et de la Moselle (Coblentz), n'épargnant ni les autels, ni les temples, ni les vieillards, ni les enfants, ni les femmes. Charles était à Auxerre lorsque lui parvint la nouvelle de cette guerre désastreuse ; il

» Vingt, et des milliers d'autres encore ! On perdrait son temps à les compter. Unissons nos bras nerveux, déracinons ces rochers, lançons-les du haut de ces montagnes jusque sur leurs têtes. Écrasons-les ! tuons-les !

» Et qu'avaient-ils à faire dans nos montagnes, ces hommes du Nord ? Pourquoi sont-ils venus troubler notre paix ? Quand Dieu fait des montagnes, c'est pour que les hommes ne les franchissent pas. Mais les rochers en roulant tombent ; ils écrasent les troupes ; le sang ruisselle, les chairs palpitent. Oh ! combien d'os broyés ! quelle mer de sang !

» Fuyez ! fuyez ! ceux à qui il reste de la force et un cheval. Fuis, roi Carloman, avec tes plumes noires et ta cape rouge. Ton neveu, ton plus brave, ton chéri, Roland, est étendu mort là-bas. Son courage ne lui a servi à rien. Et maintenant, Escualdunacs, laissons les rochers. Descendons vite, en lançant nos flèches à ceux qui fuient.

» Ils fuient ! ils fuient ! Où donc est la haie de lances ? où sont ces bannières versicolores flottant au milieu ? Les éclairs ne jaillissent plus de leurs armes souillées de sang. Combien sont-ils ? Enfant, compte-les bien ! *Vingt, dix-neuf, dix-huit, dix-sept, seize, quinze, quatorze, treize, douze, onze, dix, neuf, huit, sept, six, cinq, quatre, trois, deux, un.....*

» Un ! il n'y en a même plus un ; c'est fini. Etcheco-jauna ! vous pouvez rentrer avec votre chien, embrasser votre femme et vos enfants, nettoyer vos flèches, les serrer avec votre corne de bœuf, et ensuite vous coucher et dormir dessus. La nuit, les aigles viendront manger ces chairs écrasées, et tous ces os blanchiront dans l'éternité. »

envoya immédiatement les Austrasiens et les Allemands qui servaient dans son armée, et leur enjoignit de repousser les Barbares. Ceux-ci ne tinrent pas devant des troupes disciplinées et animées par la vengeance ; ils s'éloignèrent en toute hâte ; mais, parvenus sur les bords de l'Adern, à Pihesi, ils furent atteints et taillés en pièces.

L'année suivante (779 après J. - C.), Charles convoqua le Champ-de-Mai à Duren, non loin de Cologne, et une nouvelle expédition fut décidée. Le roi des Francs envahit la Saxe et parvint jusqu'aux bords de la Lippe ; les Saxons, qui évitaient avec soin toute bataille rangée, l'attendirent cependant de pied ferme à Buckholtz, mais leur armée fut repoussée et détruite. Charles mit à profit sa victoire ; il pénétra plus avant dans la Saxe, et força chaque canton à lui demander la paix et à embrasser la foi chrétienne. Les Westphaliens (Saxons d'Occident) se soumirent les premiers ; les Ostphaliens (Saxons d'Orient), et après eux les Angrariens (Saxons du centre), ne tardèrent pas à imiter leur exemple, et reçurent pour la plupart le baptême à Horheim. De là Charles s'avança vers l'Elbe, limite des Saxons et des Slaves, et établit son camp au confluent de ce fleuve et de l'Ocker (780).

Ce fut alors, à ce qu'il paraît, que le roi Charles organisa un système régulier de conquête politique et religieuse. Toute la Saxe se vit divisée en huit grands évêchés, dont les pasteurs furent investis de presque tous les droits de la souveraineté. Telle fut l'origine de ces grandes prélatures germaniques qui, pendant dix siècles, ont régi une partie considérable de l'Allemagne.

Charles fut rappelé à Rome pour déjouer par sa présence les nouvelles intrigues des Lombards et

des Grecs. Il avait mené avec lui ses trois enfants, Charles, Carloman et Louis (Lodewig ou Ludwig), et avec eux leur mère, la reine Hildegarde, jeune fille suève qu'il avait épousée après le renvoi de Désidérate. Le jeune prince Carloman fut baptisé par le pape, qui lui donna le nom de Pepin, bien que ce nom fût déjà celui d'un quatrième fils du roi. Après le baptême de cet enfant, Charles le proclama roi des Lombards, et son frère Louis fut déclaré roi d'Aquitaine. Le pape leur donna à l'un et à l'autre l'onction royale.

(782 après J.-C.). Les mouvements des Saxons continuaient d'éveiller ses sollicitudes. Charles convoqua un Champ-de-Mai dans leur pays, afin de les habituer à reconnaître en lui leur souverain. Ce fut là qu'il reçut les ambassades du roi des Danois, du chagan des Awares.(Ouïghours) et du prince des Huns, qui venaient solliciter de nouveau son alliance. Déjà l'impératrice Irène lui avait fait demander sa fille Rothrude en mariage pour son fils Constantin V, alors empereur d'Orient. De son côté, Tassillon, duc de Bavière, avait renouvelé ses serments comme vassal.

Mais à peine le roi des Francs eut-il ramené ses armées en deçà du Rhin, que les Saxons oublièrent de nouveau la foi jurée. Witikind avait reparu dans leur pays et appelé aux armes les tribus saxonnes. L'insurrection fut rapide et gagna de proche en proche. Les lieutenants de Charles ayant voulu la comprimer, essayèrent une sanglante défaite non loin du Wésér, et les églises furent encore livrées aux flammes, les prêtres au martyre. A cette nouvelle, le roi des Francs se hâta d'aller comprimer les rebelles; son retour les remplit d'effroi, et Witikind, abandonné de ses soldats, ne songea

point à une résistance inutile. Les autres Saxons vinrent implorer la clémence de Charles, mais cette fois il se montra implacable. Par son ordre on choisit quatre mille cinq cents des plus coupables, et on leur trancha la tête à Verden, sur l'Aller. Cette épouvantable exécution remplit d'horreur toute la Saxe, mais ne la détermina pas à se soumettre. L'espoir de la vengeance souleva ce malheureux peuple, et de toutes parts il courut aux armes. Le succès ne répondit pas à son courage; les Saxons furent plusieurs fois taillés en pièces par le roi des Francs, qui porta de nouveau ses armes sur les bords de l'Elbe. La guerre dura plus de deux ans avec un acharnement égal de part et d'autre; à la fin, Charles se laissa de présider au massacre et à l'incendie, et employa à l'égard de ses ennemis la clémence et l'adresse; ces moyens eurent plus de succès. Le farouche Witikind, charmé de la bonté et de la générosité que le roi des Francs lui manifesta dans une entrevue, se décida à embrasser le christianisme, et sa soumission fut sincère. Witikind, nommé duc ou gouverneur de la Saxe centrale, détermina au moins pour quelques années la soumission de ses compatriotes. Ce grand homme, digne appréciateur des hautes qualités de Charles, lui resta fidèle jusqu'à sa mort. La lutte opiniâtre qu'il avait soutenue pour l'indépendance de son pays a rendu son nom fameux comme celui d'Hermann (Arminius), cet autre défenseur de la liberté germanique.

La reine Hildegarde était morte depuis deux ans, et Charles avait épousé Fastrade, femme orgueilleuse et cruelle. On attribue aux mesures de rigueur conseillées par cette reine une conjuration qui éclata contre Charles, et à la tête de laquelle se trou-

vait Hartrad, comte thuringien. D'autres complots menacèrent ensuite la vie et le gouvernement du roi ; mais ces divers mouvements ayant été comprimés sans peine, les auteurs furent, pour la plupart, ramenés par le pardon ; quelques-uns, en moins grand nombre, condamnés à divers supplices (786).

Les Bretons, qui jusqu'alors avaient conservé une sorte d'indépendance, refusèrent de payer le tribut que les rois mérovingiens leur avaient imposé. Ils s'insurgèrent contre la puissance des Francs, mais les armées de Charles ne tardèrent pas à les faire entrer sous son obéissance. Les princes tributaires de Bavière se liguèrent contre les Francs. Tassillon, oubliant ses nombreux serments et les liens de parenté qui l'unissaient à Charles, traita en secret avec le duc de Bénévent et l'empereur d'Orient, et engagea la nation barbare des Huns à déclarer la guerre à Charles. Ces intrigues dangereuses n'eurent d'autre résultat que la ruine de leur auteur. Trois armées franques cernèrent les États de Tassillon, et ce prince, vaincu sans avoir pu combattre, fut accusé de haute trahison et jugé comme un coupable ordinaire à la diète d'Ingelheim. Cette assemblée le déclara coupable du crime de félonie, et le condamna à avoir la tête tranchée. Mais le roi des Francs commua sa peine, et se contenta de le faire renfermer, lui et ses deux fils, dans le monastère de Saint-Goar, sur les bords du Rhin *. La Bavière fut confisquée comme le domaine d'un simple vassal, et forma une nouvelle province des États de Charles (787-788).

* Tassillon mourut plus tard à l'abbaye de Jumièges en Neustrie.

Cependant les Huns et les Avars envahirent à la fois la Bavière et le Frioul. Ces Barbares furent vaincus dans l'un et l'autre pays. Sur ces entrefaites, Adalgise, duc de Bénévent, ancien complice de Tassillon, de concert avec l'impératrice Irène, entreprit de faire soulever la nation des Lombards. Malgré l'appui d'une armée grecque, ce nouvel ennemi fut vaincu et la puissance de Charles mieux affermie en Italie et en Germanie (788).

L'année suivante, les armées de Charles franchirent l'Elbe et pénétrèrent dans les immenses contrées peuplées par les races Slaves. Les Abodrites, dont le territoire a formé depuis l'État de Mecklembourg-Schwerin, avaient sollicité l'alliance du roi des Francs et l'obtinrent sans peine. Les Weltsi (Wilzes), leurs voisins, jaloux de cette faveur, leur déclarèrent la guerre. Charles, à la tête d'une armée de Francs, de Saxons et de Frisons, aidé en outre par les Abodrites et les Sorabes, soumit leurs provinces jusqu'à l'Oder, et ce fleuve devint alors, au nord-est de l'Europe, la limite du vaste royaume des Francs. La même année (789), Pepin, fils de Charles, conquit l'Istrie et la Liburnie, provinces occupées par des tribus slaves, mais, à ce qu'il paraît, vassales de l'empire d'Orient. Ces nouvelles invasions reculèrent la domination des Francs jusqu'à la Save.

L'année suivante permit à Charles quelque repos ; il en profita pour établir à ses frais des greniers d'abondance dans plusieurs parties de ses États, et fit donner le blé aux pauvres à la moitié du prix fixé par les règlements. Sa charité s'étendit au-delà des mers ; il envoya en Afrique, en Égypte et en Syrie de nombreux secours aux catholiques dont le pays avait été envahi par les infidèles mahométans ;

ses ambassadeurs offrirent de riches présents au calife de Bagdad, le célèbre Haroun-al-Raschid (Aaron-al-Raschid) pour l'engager à traiter avec miséricorde les chrétiens de son empire (790-793).

Charles avait inutilement négocié avec les Huns pour obtenir la paix; ne pouvant réussir à mettre ses frontières de Germanie à l'abri de ce peuple sauvage, il entra dans la Pannonie à la tête d'une armée considérable. Il parvint jusqu'au confluent du Danube et du Raab, détruisant tout le pays par le fer et par le feu, et renversant les forteresses. Cependant cette expédition ne fut pas heureuse, et Charles, après avoir perdu dans les marais de Pannonie la plupart de ses chevaux, vint prendre ses quartiers d'hiver à Ratisbonne. C'est à cette époque qu'il entreprit un projet gigantesque qui devait favoriser les relations de l'Occident et de l'Orient: c'était de joindre par un canal le Rhin au Danube; toutefois le progrès des sciences hydrauliques était encore si peu avancé que les terres creusées pendant le jour retombaient pendant la nuit en boue liquide dans le lit du canal: cet obstacle ne permit pas de continuer les travaux.

Vers le même temps une conspiration redoutable menaça la puissance de Charles. Le chef du complot était l'aîné de ses fils, appelé Pepin-le-Bossu, à cause de la difformité de son corps. Les coupables furent prévenus dans l'exécution de leurs desseins, et traduits devant l'assemblée des Francs convoquée à Ratisbonne. La preuve de leur crime ayant été acquise, ils furent condamnés à mort; mais Charles pardonna à son fils et se contenta de le reléguer dans un monastère.

Cependant le roi des Francs armait contre les Huns et se préparait à diriger contre ces Barbares

des troupes nouvelles. Soudain les Saxons se révoltèrent, non plus cette fois à l'instigation de Witikind, mais pour se soustraire à la domination de Charles. L'armée que ce roi envoya contre eux fut détruite dans une bataille livrée près de Rustringen. La même année, Abd-el-Mélec, lieutenant de l'émir de Cordoue, franchit les Pyrénées à la tête d'un grand nombre de mahométans et se jeta dans les campagnes de l'Aquitaine. Cette riche contrée où régnait le jeune Louis, fils de Charles, sous la tutelle de Guillaume *au court nez*, duc de Toulouse, fut mal défendue. Abd-el-Mélec brûla les faubourgs de Narbonne, ravagea une partie de la province, et vainquit dans une bataille les Aquitains et les Francs. Après cette victoire, il retourna en Espagne chargé de dépouilles, et Charles, occupé à contenir les entreprises des Saxons, n'essaya point de le punir de cet outrage (794).

Deux graves questions religieuses troublèrent un moment la paix de l'Église : l'une fut l'hérésie de Félix, évêque d'Urgel, renouvelée des vieilles erreurs de Nestorius, et qui attribuait à J.-C. non-seulement deux natures (la nature divine et la nature humaine), mais encore deux personnes, ce qui est contraire à l'enseignement de la foi. Cette doctrine fut solennellement condamnée au concile de Francfort. Cependant ce même concile, à qui, par suite d'une intrigue des iconoclastes, on avait représenté d'une manière fausse les décisions du concile de Nicée sur le culte des images, condamna ces mêmes décisions, donnant ainsi l'exemple d'une division fâcheuse. Le saint concile de Nicée avait condamné les fureurs des iconoclastes, qui brûlaient et brisaient les images du Sauveur, de sa mère et des saints, sous prétexte qu'elles n'étaient qu'une tradition de

l'ancienne idolâtrie. Il avait été résolu par les Pères de Nicée que les images seraient un objet de vénération et d'honneur, et que ce culte différerait essentiellement de celui qu'on ne doit rendre qu'à la très-sainte Trinité. Les images ne devaient être, d'après ce concile, que des moyens sensibles de porter l'homme à adorer Dieu avec plus de ferveur, et à rappeler aux respects et à la reconnaissance des fidèles le souvenir des saints et les secours que l'Église obtient de leur puissante intercession. Le concile de Francfort, auprès de qui cette décision fut dénaturée, la condamna sans la connaître, et il fallut beaucoup de peine pour faire prévaloir dans toute la chrétienté la doctrine du concile de Nicée, approuvée depuis par le concile de Trente. Charles, qui partageait l'erreur des évêques rassemblés à Francfort, écrivit à ce sujet, ou fit écrire, quatre livres théologiques, médiocrement rédigés, et qu'il adressa au pape Adrien. Le pontife n'eut pas de peine à les réfuter.

La même année (795) mourut la reine Fastrade.

Charles entra de nouveau dans le pays des Saxons et y exerça de grands ravages. Après avoir détruit tout ce que le fer et le feu pouvaient atteindre, il entra en Austrasie et passa l'hiver à Aix-la-Chapelle. Cette ville était sa capitale et son séjour de prédilection. Il s'occupa de l'orner avec une magnificence sans égale, la dotant de palais, d'églises, de ponts et d'édifices somptueux, faisant venir dans ce but des marbres rares et des sculptures précieuses de Ravenne. Ce grand roi employait à faire fleurir la paix, les arts et les lettres, les intervalles de repos que lui laissaient ses nombreuses expéditions militaires ; ses guerres même étaient un moyen puissant de porter au loin la civilisation et la foi (796).

Charles envoya son fils Pepin, roi d'Italie, et Hervi, duc de Frioul, chacun à la tête d'une armée dans le pays des Awares. Ces peuples furent défaits, leur prince ou chagan tué dans une bataille, leurs forteresses prises, et un gros campement garni d'une enceinte, qu'ils appelaient leur capitale, détruit et rasé de fond en comble. Cette campagne soumit aux Francs la nation des Awares.

La même année (796), Charles reçut à Aix-la-Chapelle les ambassadeurs d'Alphonse-le-Chaste, roi des Asturies, ceux des Huns, ceux de l'empereur d'Orient, et enfin Abd-Allah, frère du dernier émir de Cordoue. Les uns et les autres venaient implorer l'alliance du roi ou lui rendre des tributs d'hommages volontaires.

L'impératrice Irène, après avoir fait crever les yeux à son fils l'empereur Constantin, monta sur le trône d'Orient demeuré vacant. Son premier soin fut d'envoyer une ambassade à Charles (797).

Mais le roi des Francs poursuivait ses plans pour l'asservissement de la Saxe. Chaque année il entra dans ce malheureux pays et punissait avec une extrême rigueur toutes les tentatives de soulèvement. Il ne se retirait qu'après avoir enlevé le tiers de la population qu'il gardait comme otage et envoyait dans la Gaule, soit pour la cultiver, soit pour se plier aux mœurs chrétiennes et aux coutumes méridionales. Ce moyen fut plusieurs fois pratiqué avec succès.

Il ne faut pas croire que la nation gauloise ait joué le premier rôle dans les événements du règne de Charles. Loin de là, et l'on ne doit pas perdre de vue que l'usurpation de la famille carlovingienne avait été plutôt une nouvelle invasion des Germains en Neustrie, en Austrasie et en Bourgogne, que la

substitution d'une race royale à une autre. La Gaule paraît avoir été traitée par le roi Charles avec une sorte de défaveur ou de dédain, comme un peuple vassal et conquis. Paris avait cessé d'être la capitale du royaume ; le comte de cette ville et ses évêques étaient Francs ; la cour résidait à Aix-la-Chapelle et souvent plus près de l'Elbe que de la Seine. Les Gaulois ou Romains, réduits à une servitude assez obscure, étaient par le fait exclus des dignités civiles et même des hautes prélatures de l'Église.

Cependant Rome était le théâtre d'agitations assez graves, dont le résultat devait beaucoup influencer sur la puissance du roi des Francs. Le pape Adrien, mort depuis quelques années, avait eu Léon III pour successeur ; un chantre et un trésorier, nommés Pascal et Campulus, l'un neveu, l'autre confident d'Adrien, et tous deux également jaloux de l'élévation du nouveau pape, formèrent le dessein de le faire périr. Au moment d'une procession solennelle, le jour de saint Marc, ils se jetèrent sur lui, l'enlevèrent, et lui firent, dit-on, crever les yeux et couper la langue. Toutefois, comme l'usage de la vue et de la parole fut plus tard rendu à Léon III, il y a lieu de croire que ses bourreaux eurent compassion de lui et s'acquittèrent mal de leur cruelle mission.

Quoi qu'il en soit, le pape se réfugia auprès du roi des Francs, protecteur politique de Rome ; Charles l'accueillit avec un pieux intérêt et le renvoya en Italie en prescrivant au jeune roi Pepin de veiller à la garde du pontife. Lui-même, après avoir étouffé une révolte des Bretons et remporté par ses lieutenants quelques avantages sur les Maures dans les îles Baléares, se rendit à Rome.

A son arrivée, il passa sept jours à se faire rendre compte de l'état de la ville et des affaires d'Italie, et fit instruire contre les persécuteurs du pape. Ces derniers chargèrent Léon des accusations les plus graves, mais ils se virent dans l'impossibilité de fournir la preuve de leurs calomnies. Le pape se justifia par serment, et ses deux ennemis furent condamnés à mort. A l'intercession de leur victime on leur laissa la vie, et l'on se contenta de les envoyer en exil.

La renommée de Charles était parvenue pour ainsi dire aux extrémités du monde. Les royaumes qu'il avait ajoutés à sa puissance lui donnaient la suprématie sur toutes les affaires d'Occident. A l'aide de ses armes victorieuses, il avait reculé les bornes de sa domination jusqu'aux fleuves scandinaves, jusqu'à la Grèce, et, par-delà les Pyrénées, jusqu'à l'Èbre. Les îles de la Méditerranée et l'Italie lui étaient soumises, et Rome, quoique arrachée à la tutelle des empereurs d'Orient et préservée des rois lombards, reconnaissait son protectorat. Jamais, depuis le siècle d'Auguste et la bataille d'Actium, un seul homme n'avait soumis à ses lois tant de nations diverses, et n'avait élevé plus haut une couronne humaine. On a vu que les empereurs d'Orient respectaient cette grande puissance, et que Charles était pris pour arbitre par les Maures d'Espagne comme par les Danois et les Slaves. Sa gloire lui valut un témoignage encore plus flatteur ; l'homme le plus célèbre de l'Orient, le calife Haroun-al-Raschid, lui envoya, comme l'un des plus précieux présents qui pût être offert à un prince chrétien, les clefs de Jérusalem et un étendard de cette ville. A ces dons si saints, le calife en avait joint plusieurs autres fort remarquables et qui causèrent une grande sensation

dans les Gaules. C'étaient des tentes et des tapis peints de riches couleurs, une horloge mécanique qui sonnait les heures, des vêtements de soie, du baume et une telle quantité de parfums, dit le chroniqueur, qu'il semblait qu'on eût épuisé l'Orient pour en remplir l'Occident.

Mais un plus grand honneur était réservé au fils de Pepin. Le jour de Noël de l'an 800, comme il était à Rome prosterné dans la basilique de Saint-Pierre, le pape s'approcha de lui et déposa une couronne sur sa tête. Aussitôt le peuple s'écria : « Vive » Charles-Auguste, couronné de la main de Dieu ! » Vie et victoire au grand et pacifique empereur des » Romains ! » Charles se leva et prit place sur un trône. Alors le pape lui rendit hommage, comme aux anciens monarques de Rome, et lui présenta le manteau et les insignes de la dignité impériale. On dit qu'au moment où la couronne fut placée sur sa tête le roi des Francs essaya de résister, mais cette modestie, si elle était sincère, ne fut pas de longue durée.

Ainsi, trois cent vingt-quatre ans après la chute d'Augustule et quinze cent cinquante-trois ans après la fondation de Rome, l'empire d'Occident, détruit par les Barbares, fut relevé par un homme qui n'avait dans les veines que du sang barbare. La couronne d'Auguste et de Marc-Aurèle fut placée sur la tête d'un Germain, d'un Teuton, et l'élévation d'un de leurs enfants consola ces hommes du Nord, dont les ancêtres étaient tombés sous le glaive de Marius et de César *.

* C'est vers cette époque que le roi Charles, dont l'attention se portait sur tous les objets, fit composer une grammaire tudesque ou teutonique, et changea les noms des vents et des mois. « C'est

CHARLEMAGNE, EMPEREUR.

(800-814).

Charlemagne (nous lui donnerons désormais ce nom de grand qui ne lui fut décerné qu'après sa mort), à peine élevé au trône impérial, fit demander la main de l'impératrice Irène. Si cette union avait eu lieu, l'empire romain se serait retrouvé pour l'étendue dans des conditions à peu près semblables à celles où il était sous le grand Constantin. La négociation échoua par le fait d'une révolution qui fit perdre à Irène la couronne d'Orient pour la donner au patrice Nicéphore.

La tranquillité fut rétablie en Italie par un traité de paix et un règlement de limites qui se fit entre les deux empereurs. Charlemagne tourna ensuite ses armes du côté de la Germanie et de la Pannonie; il envoya prêcher la foi à Salztbourg, et, pour diminuer les inquiétudes que lui causaient encore les soulèvements de la Saxe, il enleva dans cette contrée dix mille familles qu'il dispersa dans les Gaules. Ces exilés furent remplacés dans leur pays par des tribus abodrites (habitants du Mecklembourg-Schwerin) qui lui étaient toujours demeurées fidèles. Comme

ainsi, dit l'historien Eginhard, qu'il appela janvier (*wintermanoht*), février (*hornmund*), mars (*lenzinmanoht*), avril (*ostermanoht*) mai (*winnemanoht*), juin (*prahmanoht*), juillet (*hewimanoht*), août (*aranmanoht*), septembre (*wintumanoht*), octobre (*windummemanoht*), novembre (*herbistmanoht*), décembre (*heimanoht*.) Quant aux vents, il nomma celui d'est (*ostroniwint*), l'eurus (*ostsundroni*), le vent de sud-est (*gundostroni*) celui du midi (*sundroni*), l'auster africain (*sundwestroni*), l'africain (*westsundroni*), le zéphire (*westroni*), le vent de nord-ouest (*westnordroni*), la bise (*nordwestroni*), le vent de nord (*nordroni*), l'aquilon nordostroni, et le vulturne (*ostnordroni*).

les dix mille Saxons expatriés furent pour la plupart relégués dans la Flandre, on attribua à ces nouveaux habitants l'esprit de révolte que manifestèrent pendant plusieurs siècles les peuples de cette dernière contrée, et un vieux proverbe du moyen-âge dit à cette occasion que Charlemagne « d'un seul démon en avait fait deux. »

Cette mesure violente et quelques autres résolutions analogues eurent enfin pour résultat l'entier asservissement de la Saxe. Cette nation, indomptable jusqu'alors, subit son frein et n'opposa aucune résistance à la civilisation chrétienne dont les progrès étaient ainsi garantis contre ses attaques. Dès ce moment la Saxe changea de face. Cet immense champ de bataille, que depuis trois siècles les Francs avaient pavé de ruines et d'ossements, se couvrit peu à peu de moissons fertiles et de cités opulentes, et devint avec le temps le foyer des richesses et la gloire de la Germanie. Au reste, tous les ennemis des Francs ne se plièrent pas au joug ; ceux à qui la domination de Charlemagne parut trop dure émigrèrent en masse dans les contrées scandinaves, en Danemarck et chez les pirates normands (*northmanns*), orgueilleusement surnommés *les rois de mer*. Ils portèrent chez ces redoutables hôtes leurs longs ressentiments et leur espoir de vengeance, et nous verrons plus tard cet espoir réalisé et cette haine cruellement assouvie.

La Pannonie fut à son tour traitée avec une rigueur extrême ; mais pour la contenir et la civiliser plus promptement, Charlemagne y envoya de nombreux colons francs et bavares. Vers le même temps son jeune fils Charles entreprit avec succès deux expéditions contre les Slaves-Soraves et les Bohémiens.

L'empereur avait dompté tous ses ennemis, consolé l'Église et mis un terme aux invasions des Barbares, qui désormais se bornèrent à des expéditions maritimes. Il consacra son glorieux repos à corriger la législation des Francs et à faire fleurir, autant que l'époque semblait le comporter, les arts, les lettres et les sciences. Quelque faibles que soient les résultats obtenus par ce grand homme, on ne doit pas moins lui tenir compte de ce que, par son génie, il avait dépassé son siècle. Il lui fallait lutter contre une société tout entière, et la puissance d'un homme est nécessairement au-dessous d'une œuvre pareille.

Fidèle observateur de la coutume qui prescrivait la convocation fréquente des Champs-de-Mai, il rédigea, de concert avec ces assemblées nationales, un grand nombre de lois nouvelles désignées dans l'histoire sous le nom de Capitulaires. Un esprit de sagesse et de prévoyance perce généralement dans cette législation, qui manque d'ailleurs d'ordre, de précision et de clarté. Toutes les matières politiques, religieuses, civiles, financières, criminelles ou administratives y sont confusément traitées, sans plan uniforme, sans but bien arrêté d'avance. Charlemagne publia en outre de nouveau, avec de nombreuses corrections et additions, la loi Salique, celle des Ripuaires, et enfin les codes lombards et saxons. Ces longs travaux furent achevés avec plus de conscience que de logique; sans doute ce défaut de suite tient au mode de délibération de ces lois et aux guerres qui absorbaient une partie du temps de Charlemagne, mais il est aussi l'image ou le reflet de la société d'alors, époque de transition, temps d'arrêt dans la barbarie, où tout était à refaire, lois, règles, coutumes, et où la force des choses ne per-

mettait qu'un replâtrage inutile. Ces Capitulaires ont donc été beaucoup trop loués, si on les envisage au point de vue de notre civilisation avancée, et toutefois, si on considère l'époque de leur publication, on ne peut s'empêcher de rendre hommage au génie qui les conçut.

L'institution la plus importante qu'ils créèrent fut celle des délégués impériaux, appelés *missi dominici*. « Nous voulons, dit Charlemagne, qu'à » l'égard de la juridiction et des affaires qui jusqu'ici » ont appartenu aux comtes, nos envoyés s'acquittent de leur mission quatre fois dans l'année : en » hiver, au mois de janvier ; dans le printemps, au » mois d'avril ; en été, au mois de juillet, et en automne, au mois d'octobre. Ils tiendront chaque » fois des plaids *, où se réuniront les comtes des » comtés voisins.

« Chaque fois que l'un de nos envoyés observera » dans sa légation qu'une chose se passe autrement » que nous ne l'avons ordonné, non-seulement il » prendra soin de la réformer, mais il nous rendra » compte avec détail de l'abus qu'il aura découvert.

« Que nos envoyés choisissent dans chaque lieu » des échevins, des avocats (*advocati*, lieutenants » des comtes), des notaires, et qu'à leur retour ils » nous rapportent leurs noms par écrit.

« Partout où ils trouveront de mauvais vicaires » (*vicarii*, vicomtes), avocats ou centeniers, ils les » écartèreront et en choisiront d'autres qui sachent et » veulent juger les affaires selon l'équité. S'ils » trouvent un mauvais comte, ils nous en informeront. »

* *Placita*. Nous avons déjà parlé de ces assemblées secondaires.

On voit que par cette sage création l'empereur pouvait se faire représenter jusqu'aux extrémités de ses vastes domaines et pourvoir aux besoins qui autrement lui seraient demeurés inconnus. Dans un empire où tout appelait des réformes et la révision des lois, le système monarchique acquérait de l'unité et tâchait de prévaloir contre les obstacles que soulevaient sans cesse la barbarie des mœurs, la diversité des langues, des coutumes, des origines, et l'absence de toute communication régulière avec le pouvoir central.

D'autres Capitulaires non moins célèbres réglaient le service militaire ; il était gratuit et dû proportionnellement selon les ressources de chaque population. Le soldat se procurait des armes à ses frais, et en même temps une certaine quantité de vivres. Chaque Franc marchait sous les ordres du chef appelé pour la première fois seigneur sous le règne de Charlemagne. Quiconque jouissait d'un *bénéfice* ou d'un fief était tenu à se rendre au premier signal sous les drapeaux de l'empereur, et quiconque possédait au moins trois manses (près de vingt hectares) de terre était forcé de servir en personne. Au-dessous de cette propriété, on se cotisait pour fournir un soldat. Ce système, à la différence de celui qui est aujourd'hui en vigueur, avait cela d'avantageux qu'il imposait plus particulièrement le riche, et donnait beaucoup de facilités au pauvre pour s'exempter de l'impôt du sang. Toutefois il est juste d'observer que le service gratuit eut pour résultats inévitables de créer des armées mal disciplinées, peu disposées aux longues campagnes, et en même temps de ruiner la classe des hommes libres qui supportait ce lourd fardeau.

L'un des plus célèbres établissements de Charle-

magne est celui des écoles où l'on enseignait la grammaire, l'arithmétique et le plain-chant, science alors fort en honneur. Chaque monastère, chaque maison épiscopale en devait avoir une. Charlemagne ne dédaignait pas de chanter lui-même au lutrin, et surveillait les clercs qui s'acquittaient mal de cet office. Il avait institué dans son palais une espèce d'académie qui devint le modèle de plusieurs autres, et dont les principaux membres étaient Pierre de Pise, Angilbert et Alcuin, savant Anglais plein de savoir et de vertu. Charlemagne, lui-même, prenait part aux travaux de cette société sans distinction de rang et de position sociale. Chacun des académiciens s'était donné un nom tiré de l'histoire ou de l'Ancien-Testament ; le roi des Francs avait choisi celui de David. Le sujet le plus ordinaire de leurs dissertations connues était la dialectique, la rhétorique et l'astronomie. Il est inutile d'ajouter que ces sciences en étaient encore à leurs premiers pas, et les monuments de l'époque qui subsistent encore attestent quel était alors, en dépit du génie de Charlemagne, l'empire de la barbarie et de l'ignorance.

« Charlemagne, dit l'auteur de l'*Esprit des Lois*, songea à tenir le pouvoir de la noblesse dans ses limites, et à empêcher l'oppression du clergé et des hommes libres. Il mit un tel tempérament dans les ordres de l'État, qu'ils furent contrebalancés et qu'il resta le maître ; tout fut uni par la force de son génie. Il mena continuellement la noblesse d'expéditions en expéditions ; il ne lui laissa pas le temps de former des desseins, et l'occupa tout entière à suivre les siens. L'empire se maintint par la grandeur du chef..... Vaste dans ses desseins, simple dans l'exécution, personne n'eut à un plus haut de-

gré l'art de faire les plus grandes choses avec facilité, et les difficiles avec plus de promptitude. Il parcourait sans cesse son vaste empire, portant la main partout où il allait tomber. Les affaires renaissaient de toutes parts ; il les finissait de toutes parts. Jamais prince ne sut mieux braver les dangers ; jamais prince ne les sut mieux éviter. Il se joua de tous les périls, et particulièrement de ceux qu'éprouvent presque toujours les grands conquérants, je veux dire les conspirations. Ce prince prodigieux était extrêmement modéré ; son caractère était doux, ses manières simples ; il aimait à vivre avec les gens de sa cour... Il mit une règle admirable dans sa dépense ; il fit valoir ses domaines avec sagesse, avec attention, avec économie. Un père de famille pourrait apprendre de ses lois à gouverner sa maison. On voit dans ses Capitulaires la source pure et sacrée d'où il tira ses richesses. Je ne dirai qu'un mot ; il voulait qu'on vendît les œufs des basses-cours de ses domaines et les herbes inutiles de ses jardins, et il avait distribué à ses peuples toutes les richesses des Lombards et les immenses trésors de ces Huns qui avaient dépouillé l'univers. »

Cependant l'empereur vieillissait, et il sentait qu'aucun de ses fils ne serait capable de porter le poids de son vaste héritage. Il résolut donc de partager entre eux ses États ; c'est ce qu'il fit dans un plaid convoqué à Thionville. Il y lut un testament approuvé par les seigneurs, et qui fut envoyé à Rome pour y recevoir la signature du pape ; les trois princes étaient présents et jurèrent de l'observer. Cet acte porte que les querelles qui surviendraient entre ces rois seraient décidées par le jugement de la croix, c'est-à-dire que celle des parties qui tiendrait le plus longtemps les bras élevés

en croix, aurait gain de cause. Une disposition plus digne d'un esprit sérieux était celle qui permettait aux peuples de se choisir un maître après la mort des princes, pourvu qu'il fût de sang royal. Après ce partage, les trois fils de Charlemagne partirent pour diverses expéditions, pendant lesquelles ils signalèrent leurs talents militaires; les Sarrasins furent vaincus sur terre, en Navarre, par Louis, roi d'Aquitaine, et sur mer par le connétable Bouchard, qui détruisit leur flotte près des côtes de Sardaigne. Le jeune Louis s'empara successivement de Pampelune et de Tortose.

Mais déjà commençaient les pirateries des Normands ou Danois, qui devaient plus tard porter un coup si fatal au nouvel empire. Ces peuples barbares, conduits par leur roi Gottefried, envahirent le territoire des Abodrites, et lui imposèrent un tribut. Le roi Charles, fils de l'empereur, parvint à les repousser; mais le succès qu'il obtint ne calma point les justes inquiétudes que cette descente de pirates avait soulevées. Cet événement et la révolte des Slaves-Wiltzi furent les premiers symptômes de l'affaiblissement de l'empire; ils coïncidaient avec la vieillesse de Charlemagne (808).

Deux ans plus tard, l'empereur se trouvant à Aix-la-Chapelle, où il venait de perdre sa fille aînée, apprit qu'une flotte de deux cents vaisseaux normands avait paru sur les côtes des Frisons, et qu'après avoir exercé de grands ravages, les Barbares avaient imposé un tribut à cette province franque. Cette nouvelle causa à Charlemagne une vive douleur, qui fut encore aigrie par la mort de son fils Pépin, roi d'Italie. L'empereur, ayant reçu sur ces entrefaites des offres de paix du roi des Danois (Hemning, neveu et successeur de Gottefried),

conclut un traité avec ses voisins, sans leur demander aucune réparation pour les injures qu'il en avait reçues.

Charlemagne visita ensuite les côtes de son vaste empire, et mit sa marine sur le pied le plus formidable ; il couvrait de ses flottes l'Océan depuis l'Oder jusqu'à l'Adour, et la Méditerranée depuis l'Èbre jusqu'au Vulture. Ces précautions n'empêchèrent pas les Normands de paraître encore sur les côtes, et l'empereur, qui se trouvait alors dans une ville de la Narbonnaise, aperçut de loin leurs vaisseaux allongés. A cette vue Charlemagne quitta la table où il prenait un repas, et, s'étant accoudé sur une fenêtre, versa d'abondantes larmes. Puis, se tournant vers les seigneurs qui l'entouraient, il leur dit : « Savez-vous, ô mes fidèles ! pourquoi je pleure si amèrement ? Certes, je ne crains pas que ces hommes puissent me nuire par leurs pirateries ; mais je m'afflige profondément de ce que, moi vivant, ils aient été sur le point de toucher cette côte, et je suis tourmenté d'une violente douleur quand je prévois de quels maux ils accableront mes enfants et mes peuples. »

Cependant un autre fils de l'empereur mourut encore ; ce fut le jeune roi Charles. Le malheureux père, accablé de chagrin, se consola dans les bras de la religion. De ceux de ses enfants qu'il destinait à régner, il ne lui restait plus que Louis, roi d'Aquitaine ; pour alléger le fardeau qu'il devait laisser à ce prince, il donna le royaume d'Italie à Bernard, son petit-fils, et fils de Pepin. Vers le même temps, les Sarrasins furent défaits en Sardaigne, le grand-duc de Bénévent rendu tributaire, et les Slaves-Wiltzi remis sous le joug. Quant aux Sarrasins, malgré leurs échecs, ils n'en continuèrent

pas moins d'infester les côtes de la Méditerranée, et la puissance du grand empereur ne put les réduire à se soumettre (813).

Charlemagne, affaibli par l'âge et voulant préserver l'empire des secousses auxquelles sa mort pouvait donner lieu, manda auprès de lui, à Aix-la-Chapelle, son fils Louis, et du consentement des grands l'associa à la dignité impériale.

Ce fut le dernier acte politique de l'empereur. Rassuré sur l'avenir de ses peuples, il se livra à des exercices de piété, à l'aumône et à la prière. Sur la fin de janvier, il fut saisi de la fièvre, au sortir du bain, et, le septième jour de sa maladie, reçut les derniers sacrements des mains de l'évêque Hildebald. Le lendemain au lever du jour il recueillit ses forces pour faire le signe de la croix, et ayant récité à voix basse ce verset : « Seigneur, je remets » mon âme entre vos mains, » il expira plein de jours, de vertu et de gloire (814). Il était âgé de soixante-douze ans et en avait régné quarante-sept. Son corps fut enseveli à Aix-la-Chapelle, où il repose encore.

« Charlemagne, dit son historien, était large de carrure, robuste et d'une taille élevée, mais proportionnée. Il avait le crâne arrondi, les yeux grands et vifs, le nez aquilin, une belle chevelure, la physionomie ouverte et gaie. Qu'il fût assis ou debout, toute sa personne commandait le respect et respirait la dignité. Bien qu'il eût le cou gros et court et le ventre proéminent, la juste proportion de ses membres cachait ces défauts. Il marchait d'un pas ferme ; tous les mouvements de son corps présentaient quelque chose de mâle ; sa voix, quoique perçante, paraissait trop grêle pour son corps.... Il s'adonnait assidûment aux exercices du cheval et de

la chasse..... Il aimait particulièrement beaucoup les bains d'eau thermale.... »

Le costume ordinaire de l'empereur était celui de ses pères, l'habit des Francs ; il avait sur la peau une chemise et des haut-de-chausses de toile de lin ; par-dessus était une tunique serrée avec une ceinture de soie ; des bandelettes entouraient ses jambes, des sandales renfermaient ses pieds, et l'hiver un justaucorps de peau de loutre le garantissait contre le froid. Toujours il était couvert de la saye des Wénètes (peuples slaves) et portait une épée dont la poignée et le baudrier étaient d'or et d'argent ; quelquefois il en portait une enrichie de pierres, mais ce n'était jamais que les jours de très-grandes fêtes, ou quand il donnait audience aux ambassadeurs des autres nations. Quand l'empereur voulait sortir, il recouvrait ces vêtements d'un grand manteau blanc ou bleu, double, à quatre coins, tombant par-devant et par derrière jusqu'aux pieds, mais ouvert de chaque côté jusqu'à la hauteur du genou. Il ne consentit que deux fois, pendant ses voyages à Rome, à vêtir la tunique, la chlamyde et la chaussure romaines.

Il était sobre dans le boire et dans le manger et avait en horreur l'ivrognerie. Pendant son repas il se faisait réciter ou lire soit les histoires des temps passés, soit les ouvrages de saint Augustin, et particulièrement la Cité de Dieu. Pendant la nuit, il interrompait trois ou quatre fois son sommeil, se levait, prenait connaissance des affaires, jugeait les procès et donnait des ordres à ses ministres.

« Doué d'une éloquence abondante et forte, dit encore Eginhard *, il s'exprimait avec une grande

* Traduction de M. Guizot.

netteté sur toute espèce de sujets. Ne se bornant pas à sa langue paternelle, il donna beaucoup de soins à l'étude des langues étrangères, et apprit si bien le latin qu'il s'en servait comme de sa propre langue ; quant au grec, il le comprenait mieux qu'il ne le parlait. La fécondité de sa conversation était telle, au surplus, qu'il paraissait aimer trop à causer. Passionné pour les arts libéraux, il respectait les hommes qui s'y distinguaient et les comblait d'honneurs. Le diacre Pierre, vieillard natif de Pise, lui apprit la grammaire ; dans les autres sciences il eut pour maître Albin, surnommé Alcuin, diacre breton, Saxon d'origine, l'homme le plus savant de son temps. Ce fut sous sa direction que Charles consacra beaucoup de temps et de travail à l'étude de la rhétorique, de la dialectique, et surtout de l'astronomie. Il essaya même d'écrire, et avait habituellement sous le chevet de son lit des tablettes et des exemples pour s'exercer à former des lettres quand il se trouvait quelques instants libres ; mais il réussit peu dans cette étude commencée trop tard et à un âge peu convenable. * »

Quelques historiens ont essayé de révoquer en doute la pureté de ses mœurs ; mais leur témoignage suspect n'a pu entacher sa renommée. Il serait plus juste de le blâmer de sa trop grande faiblesse envers ses filles, dont la conduite fut indigne de lui ; mais il faut penser que les affaires de l'État ne lui permirent pas de descendre assez scrupuleusement dans les détails de son foyer domestique.

* Il pensait qu'il s'agissait moins de savoir écrire, c'est-à-dire rendre sa pensée par l'écriture, que de posséder l'art si difficile et si remarquable, à cette époque, de la calligraphie. Ce dernier art était presque une branche de la peinture. C'est dans ce talent particulier que Charlemagne n'avait pas fait de progrès.

LOUIS-LE-DÉBONNAIRE (*Ludwig*),

EMPEREUR D'OCCIDENT ET ROI DES FRANCS.

(814-840.)

L'empereur Louis, à la nouvelle de la mort de Charlemagne, revint précipitamment d'Aquitaine à Aix-la-Chapelle. Sur toute sa route il reçut la soumission des seigneurs, et les hommages, d'ailleurs sincères, des peuples gaulois, que la réputation de ses talents et de ses vertus remplissait des plus belles espérances.

Ce prince, que les Latins nommèrent le Pieux et les Francs le Débonnaire, était âgé de trente-six ans. Marié depuis longtemps à Ermengarde, il en avait eu trois fils, Lothaire, Pepin et Louis. Pendant qu'il régnait en Aquitaine il avait signalé sa clémence, sa justice et sa générosité envers ses peuples, son courage dans de pénibles expéditions contre les Gascons et les Maures. Sa piété était célèbre dans tout l'empire et le rendait cher au peuple. A son avènement au trône, il songea à réformer les abus, à calmer les souffrances causées par les longues guerres de Charles-Martel, de Pepin et de Charlemagne. Surtout il avisa aux mesures que réclamait l'intérêt des mœurs publiques, et la première fut d'éloigner du palais et de reléguer dans un cloître ses propres sœurs, dont les dérèglements étaient notoires.

Ensuite, pour se concilier l'amour des Saxons et des Frisons, il leur rendit le droit que Charlemagne leur avait ôté, celui de disposer de leurs biens par

testament. C'était une concession très-dangereuse, mais il n'eut point lieu de s'en repentir.

L'Italie, placée sous la tutelle politique de l'empereur, était gouvernée par le roi Bernard, fils de Pepin et petit-fils de Charlemagne. Louis-le-Débonnaire lui laissa ce royaume, après avoir reçu ses serments d'obéissance ; puis, pour imiter l'exemple de son père, il donna le royaume de Bavière à son fils Lothaire et celui d'Aquitaine au jeune Pepin. Quant à Louis, son troisième fils, comme il était encore enfant, on ne songea point à lui chercher un apanage. L'empereur envoya ensuite en exil Adelhard et Wala, ministres de son père ; le premier était abbé de Corbie, l'autre fut forcé de se faire moine. Tous deux étaient membres de la famille carlovingienne et petits-fils de Charles-Martel. Vers la même époque il introduisit des améliorations dans les règlements du clergé et défendit sévèrement le luxe aux clercs et aux évêques.

Jusque-là les actes du nouvel empereur portaient l'empreinte de la prudence et de la fermeté. Il avait été sacré par le pape Étienne IV ; l'impératrice Ermengarde avait reçu le titre d'*Auguste*. Les peuples étaient soumis, et les nations étrangères, encore dominées par le souvenir de Charlemagne, respectaient son successeur. Cependant Louis ne craignit pas d'affaiblir son pouvoir en le partageant avec ses fils. Encore dans toute la force du commandement, il associa Lothaire à l'empire ; par le même acte il créa le jeune Louis, son troisième fils, roi de Bavière, et le jeune Pepin demeura roi d'Aquitaine. C'était donner naissance à de fâcheuses divisions entre ses enfants, très-inégalement dotés, et créer des ennemis à sa propre couronne. Le premier qui réclama contre ce partage fut Bernard,

roi d'Italie et neveu de l'empereur. Excité par de perfides conseillers, ce malheureux prince se révolta, mais son égarement fut de courte durée. Abandonné par les siens, il n'eut d'autre ressource que de faire sa soumission et de se prosterner aux pieds de Louis-le-Débonnaire. L'empereur le fit juger par un tribunal qui le condamna à mort avec ses complices. Louis ordonna néanmoins qu'on se contentât de leur crever les yeux ; mais ce supplice fut exécuté avec tant de barbarie que Bernard mourut au bout de trois jours (818) *.

Sur ces entrefaites mourut l'impératrice Ermengarde, princesse fière et ambitieuse. Louis-le-Débonnaire prit alors pour épouse Judith, fille d'un seigneur bavaïois. Ce mariage fit appréhender que la naissance d'un nouveau fils ne soulevât des guerres entre les enfants de l'empereur, parce que pour lui former un apanage il faudrait nécessairement leur enlever une portion de leurs domaines. Cette prévision devait plus tard se réaliser.

Cependant le mécontentement des jeunes princes et ce qui transpirait au loin de la faiblesse de Louis-le-Débonnaire enhardit les nations tributaires à secouer le joug. La Bretagne se révolta, mais l'empereur la soumit de nouveau et lui donna un duc ou prieur choisi parmi les Bretons qui n'avaient pris aucune part à la révolte. Morman, dernier roi de ce pays, était mort de la main d'un guerrier franc ;

* Ce genre de supplice était fort en usage en Orient, mais l'on se contentait d'ordinaire de passer un fer rouge devant les yeux du condamné et de le priver ainsi de la vue sans danger pour sa vie. Bernard eut les yeux crevés avec un instrument de fer et ne put survivre à cet horrible traitement. Un écrivain lombard assure qu'on en agit aussi cruellement à son égard à l'instigation de l'impératrice Ermengarde.

Nomenoë qui le remplaça, bien que nommé par le vainqueur, devait un jour venger sa mort et la cause de son pays.

Après la Bretagne ce fut le tour des Abodrites, des Gascons et des Awares. Les Francs eurent à combattre presque en même temps sur les Pyrénées, sur l'Elbe et aux bords de la Save. Liudewit, prince des Awares et duc de Pannonie, fut pour eux un redoutable adversaire qui souleva contre Louis-le-Débonnaire toutes les nations slaves. On vint difficilement à bout de cette guerre.

L'impulsion était donnée; la Germanie cherchait à se séparer de la Gaule, l'Italie à s'isoler de toutes deux, les peuples slaves à recouvrer leur indépendance. Peut-être en partageant son empire entre ses fils l'empereur n'avait-il fait que régulariser ce mouvement, ne pouvant l'empêcher; ce qu'on lui a reproché comme une faute n'aurait donc été qu'un acte de sagesse. Il aurait pensé avec raison que, ne pouvant dominer à la fois une révolte générale de tous les peuples, il valait mieux donner le change à leur esprit de rébellion en leur imposant des rois de son sang. Ce calcul était juste, mais l'ambition et la jalousie de ses fils devaient le tromper, et l'empire fut affaibli en même temps que divisé.

Dans le cours de cette histoire nous n'aurons que trop souvent occasion de signaler les maux que les désordres et l'impiété des princes attirent sur leurs peuples; aujourd'hui nous allons faire voir, par l'exemple de Louis-le-Débonnaire, combien une dévotion sincère, mais ignorante, scrupuleuse et mal conseillée, peut nuire à la considération des souverains et au bonheur de leurs États.

L'empereur Louis, à la différence de son père, qui savait étendre le domaine de l'Église et de la chré-

tienté, en même temps qu'il accroissait sa gloire et sa puissance, porta sur le trône les vertus du cloître et ne sut pas comprendre que la religion impose aux têtes couronnées des devoirs encore plus sérieux et une responsabilité encore plus grave qu'aux simples chrétiens et aux hommes voués à la vie contemplative. Sans doute elle commande à tous les mêmes devoirs, mais le premier devoir d'un roi envers Dieu est de s'élever à la hauteur de sa mission royale, et non de l'abdiquer par une humilité préjudiciable ; surtout il doit bien se garder de donner un champ libre aux passions ou à l'orgueil des sujets afin d'abaisser plus pieusement l'orgueil du monarque. Cette faiblesse, indigne de la majesté impériale, éloigna de la personne de Louis le respect de ses peuples en même temps qu'elle le soumit à tous les caprices de ses adversaires, surtout lorsque ceux-ci abusèrent de sa conscience scrupuleuse.

En livrant son neveu Bernard à la rigueur des juges, Louis n'avait fait qu'accomplir un devoir sévère ; en exilant de sa cour les anciens ministres de Charlemagne, dont l'un était l'abbé de Corbie, il avait usé de ses droits impériaux, et s'il s'était trompé, ce dont il est permis de douter, cette erreur pouvait être réparée avec dignité et convenance ; au lieu de partager de tels sentiments, Louis se crut et se déclara coupable de grands crimes. Ne sachant comment apaiser ses remords, il demanda à subir une pénitence publique, et, dans une assemblée tenue au mois d'août 822 à Attigny-sur-Aisne, il confessa hautement ses fautes et en demanda pardon au peuple. Cette humiliation volontaire que rien ne justifiait, que les circonstances rendaient dangereuse, avilit Louis-le-Débonnaire aux yeux des grands, déconsidéra la dignité dont il était revêtu,

et donna à tous une haute idée de ce qu'on pouvait entreprendre sous un maître aussi humble et aussi docile. La pénitence de l'empereur avait été précédée du rappel des anciens ministres Adelhard et Wala et du pardon accordé aux complices de Bernard.

L'année suivante l'impératrice eut un fils qui régna plus tard sous le nom de Charles-le-Chauve. Il fallut donner une part de l'empire au nouveau prince, et l'empereur détacha pour lui la Souabe et la Suisse; dont on fit un État appelé royaume d'Allemagne. Les divisions que cet événement suscita dans la famille de l'empereur enhardirent les Bretons à se soulever de nouveau; on les soumit encore; mais les Gascons furent plus heureux, et une armée envoyée par Louis-le-Débonnaire pour les comprimer fut taillée en pièces dans leurs montagnes.

Les fils aînés de Louis-le-Débonnaire, mécontents du nouveau partage opéré en faveur de leur plus jeune frère, n'avaient point voulu joindre leurs efforts à ceux de l'empereur pour réprimer la révolte des Bretons. Lothaire, l'un d'eux, qui depuis douze ans était associé à l'empire, s'était engagé sous serment à défendre les droits de son jeune frère Charles*; mais il ne fut pas le dernier à élever ses réclamations; il fut puissamment aidé par le hardi Wala, nouvel abbé de Corbie, que Louis-le-Débonnaire avait envoyé, comme délégué impérial (*missus dominicus*), parcourir plusieurs provinces pour s'y faire rendre compte de leur situation. A son retour ce moine ambitieux annonça, dans une assemblée générale des évêques et des seigneurs convoquée à Aix-la-Chapelle, qu'il avait reconnu l'existence des

* Il l'avait tenu sur les fonts baptismaux.

plus graves désordres, et, s'adressant plusieurs fois à l'empereur, il lui reprocha d'être la cause de ces abus et de ces dérèglements, soit par sa négligence, soit par l'effet de sa mauvaise administration.

Wala passait pour un saint, et la déférence exagérée que lui témoignait Louis-le-Débonnaire devait contribuer à l'élever dans l'esprit des peuples. Quelque peu mesurés que fussent ses reproches, le pieux empereur les accueillit humblement, ayant sans cesse devant les yeux l'exemple du grand Théodose réprimandé par saint Ambroise; mais Louis ne comprenait pas la différence des temps, et ne savait point se rendre justice à lui-même. Il eut l'imprudence d'assembler des conciles, non-seulement pour s'occuper de réformes générales, mais encore pour censurer sa propre conduite. Ces conciles, dont tous les actes ne nous sont point parvenus, paraissent avoir été favorables à l'empereur. Quelque temps après, Louis, cédant aux conseils de sa femme, éloigna Lothaire et fit venir auprès de lui, pour lui servir de ministre, Bernard, duc de Septimanie (Languedoc), gouverneur de Barcelonne. La confiance que Judith plaçait en ce seigneur fut outrageusement interprétée et nuisit beaucoup à la majesté impériale; le fougueux Wala fut disgracié (828).

Mais les mécontents se soulevèrent, et Wala donna l'appui de son exemple à la révolte (830). L'empereur, abandonné de son armée, fut obligé de se livrer, avec l'impératrice Judith et son fils Charles, à la discrétion de ses trois autres fils. Judith, accusée d'adultère, fut reléguée dans un monastère et forcée d'y prendre le voile; le duc Bernard prit la fuite, et Louis-le-Débonnaire fut renfermé dans un cloître, en attendant qu'on eût disposé de son sort.

Cependant le jeune empereur Lothaire, pour déterminer son père à abdiquer, apostâ auprès de lui quelques moines dont la mission était de l'engager à embrasser la vie religieuse ; ces émissaires, touchés de l'infortune de Louis, préférèrent lui servir de confidents et seconder ses propres intérêts. A l'aide de leurs démarches actives ils réussirent à jeter la division entre les trois fils du vieil empereur ; cette tactique porta ses fruits. Une assemblée nationale fut convoquée à Nimègue, et, dès ses premières séances, elle se montra favorablement disposée en faveur de Louis-le-Débonnaire. En agissant ainsi elle ne fit qu'exprimer le sentiment des peuples, qui, malgré les fautes impolitiques de leur empereur, étaient profondément émus de pitié à la vue des misères et de la captivité du fils de Charlemagne. Ces dispositions alarmèrent Lothaire, et ce prince, qui n'avait que la lâcheté du crime sans en avoir l'énergie, s'empressa de faire la paix avec son père en abandonnant ses complices à la justice des lois. Ces derniers furent condamnés à mort ; mais le pieux empereur, ne voulant pas répandre du sang pour sa cause, se contenta de les envoyer en exil, et quelque temps après leur accorda grâce entière. L'impératrice Judith fut rappelée et se justifia par serment de l'accusation portée contre elle (831).

Le repos que cet accord rendit à l'empire ne fut pas de longue durée. Les mécontents recommencèrent leurs intrigues, et les fils de l'empereur armèrent de nouveau contre lui ; Louis-le-Débonnaire marcha contre eux à la tête d'une armée, et les troupes ne tardèrent pas à se trouver en présence, non loin des murs de Colmar. Le pape Grégoire IV, qui se trouvait sur les lieux, employa tous ses efforts

pour prévenir l'effusion du sang, mais l'événement dépassa de beaucoup son attente ; au milieu des négociations, dans la nuit du 24 juin 833, tous les seigneurs et tous les soldats qui avaient suivi Louis-le-Débonnaire désertèrent ses drapeaux et se rendirent dans le camp de ses fils. Le lieu où cette trahison s'accomplit portait le nom de *Rothfeld* (le champ rouge) ; mais depuis il fut appelé *Lugenfeld* (le champ du mensonge). Le malheureux prince, abandonné de tous, se résigna à une nouvelle captivité ; son fils Lothaire se fit proclamer seul empereur. Louis fut conduit par ce rebelle d'abord à Metz, puis à Soissons, où il fut emprisonné dans un monastère. Le jeune roi Charles, dépouillé de ses États d'Allemagne, notamment de la Bavière et de l'Aquitaine que son père lui avait récemment données, fut enfermé dans l'abbaye de Pruy au milieu des Ardennes ; quant à l'impératrice Judith, objet de la haine des factieux, elle fut reléguée à Tortone, en Italie. Après ces arrangements, le roi Pepin retourna en Aquitaine, et son frère Louis en Bavière (833).

Cependant Lothaire cherchait à consommer sa détestable usurpation ; il ne trouva pas de moyen plus efficace que de faire juger son père par un tribunal d'évêques, et de le faire condamner à la pénitence canonique pour tout le reste de sa vie : c'était lui enlever d'un même coup l'honneur et l'empire. Ce fils indigne trouva des complices ; on contraignit Louis-le-Débonnaire à comparaître dans une assemblée à Compiègne, et d'y confesser publiquement de prétendus crimes dont la liste avait été dressée par Ebbon, évêque de Reims, que la bonté du vieil empereur avait élevé de la plus basse condition aux plus hautes dignités de l'Église. Louis fut privé

de ses ornements impériaux ; on lui ôta son épée et son baudrier, on le revêtit d'un sac, on le fit agenouiller sur un cilice, et, après lui avoir fait subir une exhortation humiliante, on le conduisit dans une petite cellule du monastère pour y finir ses jours dans les pratiques de la pénitence.

C'était assez de dégradation, les parricides avaient comblé la mesure ; l'empire tout entier s'indigna ; et le peuple, que les premiers attentats des rebelles avaient trouvé indifférent, fut ému de pitié jusqu'au fond de l'âme en voyant la honte imposée au fils de Charlemagne. Ces dispositions des esprits eussent peut-être été stériles ; mais, comme il arrive toujours, les coupables se divisèrent après leur triomphe. Lothaire blessa ses frères par l'excès de sa hauteur ; ces derniers regrettèrent de s'être donné un maître dur et orgueilleux à la place d'un père si facile et si bon. Leur intérêt fut d'accord avec leur repentir ; ils armèrent l'un et l'autre, et le roi de Bavière marcha sur Aix-le-Chapelle au moment où Pepin son frère venait de passer la Loire à la tête des Aquitains, et de se diriger vers le Rhin. Lothaire, épouvanté de cette double agression, abandonna précipitamment sa capitale, et chercha un refuge à Vienne, dans l'ancien royaume de Bourgogne, résolu de s'y fortifier et de s'y défendre. Pour Louis-le-Débonnaire et son fils, le jeune Charles, ils furent provisoirement déposés à Saint-Denis.

Mais Lothaire n'était plus là pour prolonger la captivité de son père ; les partisans du vieil empereur accoururent en foule, peuples, seigneurs, évêques, chacun s'empressant de lui témoigner ses sympathies ou ses regrets. Louis-le-Débonnaire fut mis en liberté, mais il ne voulut reprendre la couronne qu'après qu'une assemblée d'évêques eut cassé

tout ce qui s'était fait à Compiègne. On lui rendit son épée, et il remonta solennellement sur son trône aux acclamations des peuples (834).

Cette révolution de palais eut pour premier résultat la réconciliation du vieil empereur avec ses fils Louis et Pepin; le premier garda la Bavière, l'autre obtint de conserver l'Aquitaine. L'impératrice fut délivrée et revint à Aix-la-Chapelle. Lothaire connaissait trop la gravité de son crime pour espérer un pardon qu'il n'avait point mérité; il s'obstina dans sa révolte; mais l'empereur marcha contre lui à tête d'une armée, et le contraignit de venir à Blois implorer sa clémence. Dans cette situation, le cœur de Louis-le-Débonnaire ne se démentit point, et le fils rebelle obtint sa grâce après avoir juré de se retirer en Italie (835). La même année, la diète ou assemblée nationale, convoquée à Thionville, déclara nul tout ce qui avait été fait contre l'empereur. Ebbon, évêque de Reims, et Agobard, évêque de Lyon, furent déposés, en punition de leur participation à la dernière révolte. Deux ans plus tard, en 837, l'empereur, à l'instigation de Judith, donna à Charles la plus belle partie de l'empire, la Neustrie. Cette faveur, qui atteste la faiblesse de Louis, et sa facilité à céder aux coupables intrigues de sa femme, mécontenta vivement ses fils aînés; toutefois ils attendirent pour éclater qu'il se présentât une occasion favorable. Sur ces entrefaites mourut l'un d'eux, Pepin, roi d'Aquitaine (838). Ses deux fils furent déclarés par l'empereur indignes de lui succéder; mais la nécessité de donner un chef à son royaume détermina un nouveau partage entre le jeune Charles et son frère Lothaire, partage dont fut exclu Louis, roi de Bavière (838).

Cependant commençaient à se réaliser les funestes prévisions de Charlemagne. Louis-le-Débonnaire vit ses États attaqués par les Normands ou Danois, qui débarquèrent aux embouchures de la Loire, sous la conduite d'Hasting, un de leurs chefs les plus célèbres, issu d'une famille franque, et né, dit-on, aux environs de Troyes. Après avoir dévasté tout le pays situé entre la Loire et le Cher, ces Barbares mirent le siège devant Tours ; mais les habitants de cette ville firent une sortie en portant devant eux les reliques de saint Martin ; il furent délivrés, et les Normands se hâtèrent de regagner la mer. L'année précédente, une troupe de ces pirates avait pillé la Frise. Pendant que ces désastres affligeaient l'empereur, des Sarrasins surprirent la ville de Marseille ; ces Barbares du Midi s'emparèrent des reliques, des clercs et des trésors des églises *.

On ne voit pas ce que la nation des Francs fit pour venger l'injure faite à sa puissance, mais il y a lieu de reconnaître combien elle était déjà déchue de la grandeur où l'avait élevée Charlemagne. C'est un événement qui semblerait incroyable, si l'histoire ne l'attestait, que cette invasion des Normands accomplie en pleine paix jusqu'au cœur de la Gaule. Mais la prise de Marseille par les Sarrasins révéla surabondamment cette inconcevable décadence et ce dépérissement de l'empire. Il était désormais possible de calculer tout ce que la faiblesse du chef de l'État avait attiré de malheurs sur ses peuples.

Louis de Bavière jugea que les circonstances douloureuses où se trouvait l'empire lui fournissaient

* Quelques historiens reculent au règne suivant l'époque de cette incursion des pirates ; j'ai suivi la version de *l'Art de vérifier les dates*.

une occasion favorable de se révolter contre son père ; il en appela encore aux armes contre le dernier partage, et la guerre qu'il souleva à l'autre bord du Rhin obligea le vieil empereur à marcher en personne pour le réduire au devoir. Louis-le-Débonnaire partit pour la Germanie à la tête de ses armées ; mais une profonde tristesse s'était emparée de son âme, et cette nouvelle ingratitude lui porta le dernier coup. A peine était-il arrivé près du Rhin, qu'il se sentit atteint de la fièvre ; et pendant que sa seule présence mettait en fuite l'armée du rebelle, il se fit transporter mourant dans une île du Rhin, au-dessous de Mayence, vis-à-vis d'Ingelheim. Là, durant six semaines, il ne prit pour toute nourriture que le pain de l'Eucharistie ; enfin, le 20 juin 840, il expira dans les sentiments de la piété la plus profonde. Nous empruntons à un chroniqueur du neuvième siècle * le récit des derniers jours de ce prince, dont la vie fut celle d'un martyr et la mort celle d'un saint ; qui ne manqua ni de talent, ni de courage ; qui fut bon, miséricordieux, chaste, et même plus savant qu'on ne pouvait l'attendre de son époque, mais que l'exagération de ses scrupules et une dévotion sans intelligence réduisirent à n'être que le jouet des factieux et la risée de ses fils : fatal exemple que Dieu propose pour leçon aux rois et aux peuples.

« L'empereur, dit la chronique, sentant son état, ordonna qu'on lui préparât une habitation d'été dans une île voisine de Mayence, et là, entièrement abandonné de ses forces, il se mit au lit...

» De vénérables prélats et un grand nombre d'autres serviteurs de Dieu étaient venus pour le conso-

* L'astronome.

ler ; parmi eux se trouvait Drogon, frère de l'empereur *, évêque de Metz et archi-chapelain du palais. Plus l'empereur avait pu connaître de près ce dernier, plus il avait mis en lui sa confiance ; par son entremise, il offrait à Dieu le sacrifice d'un cœur contrit et d'un esprit humilié, offrande que Dieu ne refusa jamais. Sa seule nourriture fut pendant quarante jours le corps du Seigneur. »

Ici le pieux auteur mentionne les différentes dispositions testamentaires de Louis-le-Débonnaire, et il ajoute : « ... Quand il eut mis ordre à toutes ces choses, il rendit grâces à Dieu de ne plus rien posséder en propre. Cependant le vénérable Drogon, ainsi que les autres prélats, rendaient grâces au Seigneur de tout ce qui avait été fait, car ils voyaient bien que celui qu'avait sans cesse accompagné un cortège de vertus, en persévérant à s'environner d'elles jusqu'au dernier moment, rendait agréable à Dieu le sacrifice de sa vie entière. Une seule chose diminuait un peu leur joie ; ils craignaient que l'empereur ne refusât de pardonner à son fils Louis, sachant combien une blessure si souvent rouverte ou brûlée par un fer ardent cause une douleur violente. Espérant toutefois en la patience dont l'empereur avait toujours usé, ils chargèrent Drogon, dont ce prince n'osait mépriser les paroles, de sonder doucement ses dispositions. L'empereur découvrit d'abord toute l'amertume de son âme ; mais se recueillant ensuite un moment et rassemblant le peu de forces qui lui restaient, il se mit à énumérer tous les maux dont il avait été affligé par Louis, et tout ce qu'il méritait pour avoir agi de la sorte contre la na-

* Drogon était l'un des fils de Charlemagne qui n'avaient point eu de part à l'empire.

ture et contre la volonté de son maître. « Mais
» puisqu'il n'a pu venir, dit-il, me donner satisfac-
» tion, je veux faire tout ce qui est en mon pouvoir,
» et je prends mes paroles et Dieu à témoin que je
» lui remets tout le mal qu'il m'a fait... Il faut qu'il
» se rappelle cependant que c'est lui qui a conduit à
» la mort son vieux père accablé de douleur, et qu'il
» a foulé, en le faisant, les commandements et les
» menaces du Seigneur notre père commun. »

» Après avoir dit ces paroles (c'était un samedi
soir), il ordonna qu'on célébrât Vigiles devant lui,
et qu'on plaçât sur sa poitrine le bois de la sainte
croix, et, tant qu'il en conserva la force, il se signa
de la main le front et la poitrine avec ce même cru-
cifix... Le lendemain il ordonna qu'un autel fût
préparé, et voulut que son frère Drogon y célébrât
la messe ; il demanda aussi qu'il lui donnât de sa
main la sainte communion. Cependant l'instant de
la crise approchait... Drogon s'étant avancé, ainsi
que les autres prélats, l'empereur se recommanda à
eux tous par ses paroles et par ses signes, demanda
qu'on le bénît et qu'on fit toutes les cérémonies con-
sacrées pour le moment où l'âme se sépare du corps.
Tandis que les prélats s'acquittaient de ce devoir,
l'empereur, comme plusieurs me l'ont raconté, s'é-
tant tourné du côté gauche, s'écria deux fois avec un
mouvement de colère et avec autant de force qu'il
pût : « *Aus! aus!* ce qui signifie hors! hors! »
D'où il paraît qu'il avait aperçu l'esprit malin, dont
il ne voulut jamais souffrir la présence... Enfin,
ayant levé les yeux au ciel, autant ils exprimaient
auparavant la menace, autant alors ils étaient remplis
d'une telle gaîté, que son visage paraissait sourire.
Ce fut dans cet état qu'il atteignit le terme de la vie
présente, et qu'il alla trouver, nous en avons l'es-

pérance, un heureux repos ; car, ainsi qu'il est dit par le docteur qui ne ment point : « Ne peut mourir mal qui a bien vécu. »

Avouons-le, après la lecture de ces pages, toute gloire n'est pas dans l'élévation, toute dignité dans la puissance et le triomphe. Il y a aussi dans l'abaissement de la mort chrétienne une grandeur que le siècle ne remarque pas assez, parce qu'elle lui semble importune, et la fin de Louis-le-Débonnaire est là pour attester au besoin tout ce qu'il y a de consolation dans la foi et de sublimité dans la résignation religieuse.

L'empereur était âgé de soixante-deux ans ; il avait été déclaré roi d'Aquitaine au sortir du berceau, et avait porté pendant plus de vingt-six ans la couronne impériale.

SYNCHRONISMES.

779. Fondation des dîmes.

796. Fondation de Fez et de Tunis par les Arabes.

802. Commencement du Bas-Empire.

813. Établissement d'une monnaie en poids, par sous, livres et deniers.

823. L'Évangile est prêché aux Danois.

825. Une peste désole la Gaule et l'Allemagne.

827. Fin de l'heptarchie anglaise. Egbert-le-Grand devient roi de toute l'Angleterre.

833. L'empereur Théophile l'iconoclaste chasse tous les peintres de ses États.

CHARLES-LE-CHAUVE.

(840-877.)

Le moine Wala avait précédé Louis-le-Débonnaire dans la tombe ; il était, comme nous l'avons dit, petit-fils de Charles-Martel et membre de la famille carlovingienne. Avec lui s'éteignit tout ce qu'il y avait de cœur et d'énergie dans cette race héroïque, qui, après avoir produit cinq générations de grands hommes, saint Pepin (Pepin de Landen ou le Vieux), Pepin d'Héristal, Charles-Martel, Pepin-le-Bref et Charlemagne, s'était comme épuisée tout d'un coup, et n'avait eu, pour dernier héritier de son génie, que le fougueux abbé de Corbie. Wala, à quelques écarts que son zèle ou son ambition l'aient entraîné, n'en doit pas moins être signalé comme une de ces âmes fortement trempées, comme un de ces esprits supérieurs qui se développaient alors au moment de la fusion de l'élément barbare dans l'élément chrétien. Sa rudesse ou son orgueil sont sans doute dignes du blâme de l'histoire, mais il faut avouer aussi que le spectacle de l'abaissement de la maison impériale et de la honte des Francs était bien fait pour soulever le cœur le moins sensible au désir de conserver intact l'honneur héréditaire des Carlovingiens.

Si nous insistons sur ce caractère du moine Wala, c'est que de lui à Robert-le-Fort nous allons maintenant parcourir quelques années pendant lesquelles notre patrie, si féconde en grands cœurs et en nobles vertus, semblera n'avoir enfanté que des hommes lâches et des âmes petites. Déplorable tableau d'opprobre et de misères, de calamités et d'égoïsme, sur

lequel on nous pardonnera de passer rapidement.

La mort de Louis-le-Débonnaire ouvrait à ses trois fils, Lothaire, Louis-le-Germanique et Charles-le-Chauve, et à son petit-fils Pepin II, fils de Pepin dernier roi d'Aquitaine, un prétexte immense de querelles et de guerres de famille. La succession impériale, entre princes peu scrupuleux et habitués à violer leurs serments, semblait ouverte au plus fort. D'après les volontés du dernier empereur, la Gaule devait appartenir à Charles-le-Chauve; mais Lothaire, foulant aux pieds les recommandations de son père, entreprit de lui en ravir la portion la plus considérable. Lothaire avait reçu de Louis-le-Débonnaire et du consentement des Francs la couronne et le titre d'empereur; mais cet honneur ne lui semblait pas assez grand, et il voulait réduire à l'obéissance ou dépouiller de leur apanage ses divers compétiteurs. Ces derniers se réunirent contre lui, à l'exception de Pepin II, à qui Lothaire consentait à abandonner le royaume d'Aquitaine. La guerre fut déclarée, et les deux armées, à peu près égales en forces, se rencontrèrent à Fontenay (Fontanet), non loin d'Auxerre, dans le royaume de Bourgogne. De part et d'autre on cherchait ardemment à en appeler *au jugement de Dieu*, c'est-à-dire à terminer le différend par une grande bataille.

Louis-le-Germanique avait sous ses ordres les Bavares, les Allemands et les troupes venues du fond de la Saxe, et Charles, son allié, commandait une armée recrutée en Aquitaine et en Bourgogne; pour Lothaire, il s'était fait suivre de tout ce que les Francs, Neustriens et Austrasiens comptaient encore de propre à la guerre; et, pour surcroît de forces, son neveu Pepin amenait sous ses drapeaux ceux des Aquitains qui étaient demeurés fidèles à sa

cause. Enfin, Bernard, duc de Septimanie (Languedoc) et de Barcelonne, et ancien ministre disgracié de Louis-le-Débonnaire, était suivi d'une armée, dont le rôle se bornait à observer les divers partis, prête à embrasser la querelle du victorieux.

Ainsi, parmi ces rois et ces chefs, Louis-le-Germanique représentait les Barbares, Lothaire les Francs, Charles-le-Chauve la Gaule, Pepin II et le duc Bernard, chacun l'instinct national des provinces méridionales placées sous leur obéissance. Ce sont là des détails qu'il importe de ne point perdre de vue, parce que là, où la plupart des historiens n'ont aperçu que des disputes de princes, il est plus conforme à la vérité d'entrevoir et de signaler des rivalités de peuples. L'empire se dissolvait de toutes parts et chaque nationalité tendait à rentrer dans son lit naturel. La Gaule se séparait de la Germanie, la Germanie de la Gaule, l'Italie de toutes deux ; mais surtout le Midi s'isolait du Nord.

La bataille de Fontenay, qui fut livrée le 25 juin 841, précipita cette tendance de chaque peuple à se constituer d'après ses propres éléments. Elle fut longue, vaillamment disputée, et la plus sanglante de celles dont fasse mention l'histoire du moyen-âge. Des évaluations exagérées portent à cent mille hommes la perte des deux armées, et un auteur contemporain assure que l'empereur Lothaire laissa quarante mille guerriers sur le champ du combat. « Les vêtements de lin des morts, dit un poète de ce siècle, blanchissaient la campagne, comme la blanchissent les oiseaux d'automne. » Plus loin le même barde fait entendre cette chaleureuse imprécation : « Ce combat n'est pas digne de louange ; qu'il ne soit célébré par aucun chant ! Que l'Orient, le Midi, l'Occident et l'Aquilon pleurent les morts !

» Maudit soit ce jour ; qu'il ne soit pas compté dans
» le cercle de l'année ! qu'il soit effacé de toute mémoire, que le soleil lui refuse ses rayons, et l'aurore son crépuscule ! » Jamais, en effet, depuis les Teutons et les Cimbres, tant de sang barbare n'avait coulé dans une journée ; celui qui se répandit à Fontenay épuisa l'empire des Francs. Après cette grande destruction, il ne resta plus de la race des conquérants de la Gaule que des débris trop faibles pour comprimer ce vaste pays ; la noblesse germanique fut presque éteinte, et remplacée par une noblesse de second ordre dans laquelle entraient les éléments des deux nations. Les Francs, dès ce moment, cesseront d'être pour nous un peuple distinct et suzerain d'un peuple vaincu ; la fusion s'opéra par la force même des choses, et de ce mélange, où l'élément gaulois dominait presque seul, se forma comme une nation mixte chez laquelle il n'apparut désormais, soit dans les lois, soit dans les droits respectifs, aucune différence entre les fils des Romains (Gaulois) et les Barbares. C'est à partir de cette époque que nous donnerons à cette nation le nom de française.

L'empereur Lothaire venait d'être vaincu à Fontenay, mais ses frères, paralysés par leurs propres pertes, n'étaient point en état de le poursuivre. Charles-le-Chauve se retrancha derrière la Seine. L'année suivante, ce roi de France eut à Strasbourg une entrevue avec son frère, Louis-le-Germanique ; on y donna le premier tournoi dont l'histoire fasse mention, et les deux princes y conclurent, sous la foi du serment, un traité d'alliance contre Lothaire. Les formules de ce serment et de celui qui fut prêté par les armées des deux rois nous ont été transmises ; les voici en langue romane :

SERMENT DE LOUIS-LE-GERMANIQUE.

« *Pro Deo amur et pro christian poblo et nostro comunn salvament, dist dien avant, in quant Deus savir et podir me dunat, si salvara eu, cist meon fradre Karlo et in adjudha, et in cadhuna cosa, sic un om per dreit son fradra salvar dist, moquid il nun altresì fazet; et ab Ludher nul plaid nunquam prindrai qui meon fradre Karlo in damno sit.* » Ce qui signifie en français moderne : « Pour
 » l'amour de Dieu et pour le peuple chrétien et notre
 » commun salut, dès ce jour en avant, en tant que
 » Dieu me donne savoir et pouvoir, je sauverai
 » (défendrai) Charles, ce frère à moi, et l'aiderai en
 » toute chose, comme un homme doit par justice
 » sauver son frère, et pourvu qu'il ne fasse pas au-
 » trement, je ne prendrai jamais avec Lothaire au-
 » cun arrangement qui, par ma volonté, devienne
 » nuisible à mon frère Charles * . »

SERMENT DES SEIGNEURS.

« *Si Lodhuvigus sacrament que son fradre Karlo jurat conservat, et Karlus meos sendra de suo part non lo stanit, si io returnar non lint pois, ne io, ne*

* Ce serment a été traduit dans le douzième siècle; je le rap-
 porte ici comme pouvant servir à indiquer les modifications subies
 par la langue dans l'intervalle de trois cents ans.

*Por Dex amor, et por christian pople et nostre commun sal-
 vament, de cest jor in avant, et kant Deus saveir et pooir me
 done, si salvarai ieo cist moun frere Karle, et en adjudhe seroi
 en cascune cose si cum um per dreit sun freire salvar dist, en
 oki il me altresì faset, et a Lothaire nul plaid n'onques prindrai
 qui par mon voil a cist moun frere Karle en damn seit.*

neuls cui co returnar int pois in nulla adjudha contra Lodhuwig nun li iver. » Ce qui signifie : « Si
» Louis observe le serment que son frère Charles a
» juré, et que Charles mon seigneur, de son côté,
» ne le tienne pas, si je ne puis l'y ramener, ni moi,
» ni aucun que je pourrai y ramener, ne lui serons
» d'aucun secours contre Louis. »

Charles et ses leudes prononcèrent ces serments en langue tudesque, de même que Louis-le-Germanique et ses seigneurs s'exprimèrent en langue romane. Les uns et les autres choisissaient à dessein l'idiome de leurs alliés pour faire davantage acte de sincère union. Il est à remarquer que la connaissance des deux dialectes aurait été familière aux hommes puissants des deux partis.

Ce monument est le plus ancien de ceux qui existent sur les origines de la langue française, et sous ce rapport indique une double transformation, celle de la nationalité et celle du langage. Dans la Gaule, depuis l'invasion des Francs, il existait deux dialectes : l'un teutonique, parlé par les conquérants, par les rois, les seigneurs et les armées ; l'autre mélangé de latin et de celte, et successivement de grec, d'arabe et de lombard, et qui était en usage dans toutes les classes du peuple. L'Église et le gouvernement se servaient des deux langues pour la commodité de tous.

Cependant l'empereur Lothaire ne se tenait pas pour vaincu. Aidé des Saxons, auxquels, pour se les attacher, il avait rendu la liberté de pratiquer le culte des idoles, il recommença la guerre, mais sans succès. Deux ans après, et par le conseil des évêques, un traité de paix intervint enfin entre les trois frères. Le nouveau partage de l'empire eut lieu à Verdun ; toute la partie de la Gaule située au

couchant de la Meuse, de l'Escaut, de la Saône et du Rhône, fut abandonnée à Charles-le-Chauve. Ce fut là le nouveau royaume de France. La Germanie tout entière fut donnée à Louis, et l'Italie à Lothaire. Ce dernier obtint en outre la lisière longue et étroite des pays détachés de la Bourgogne et de l'Austrasie qui s'étendaient du nord au midi entre la Meuse, la Saône et le Rhône d'une part, les Alpes et le Rhin de l'autre. Ce territoire, bizarrement découpé, fut appelé *Lotharingia* (portion de Lothaire) *, et c'est depuis lors que la partie septentrionale de ce même pays a pris et conservé jusqu'à nos jours le nom de Lorraine.

Les États de Charles-le-Chauve, désolés par les longues guerres civiles, présentaient l'aspect le plus déplorable. Un royaume placé dans de telles conditions était nécessairement ouvert à toutes les agressions étrangères. Les peuples voisins s'enghardirent peu à peu et ne trouvèrent aucune résistance. Noménoé, ce duc vassal que Louis-le-Débonnaire avait imposé à la Bretagne, entreprit d'effacer dans le sang français la tache de son origine; il prit le titre de roi et se déclara indépendant. Charles-le-Chauve eut à soutenir deux guerres dans le Midi, l'une contre Bernard, duc de Septimanie et de Barcelonne, qu'il fit périr pendant le siège de Toulouse, l'autre contre Pepin II, roi d'Aquitaine. Ce dernier, après plusieurs années de luttes obscures, s'unit à Guillaume, fils de Bernard, et tous deux introduisirent les Sarrazins dans leurs États. Ces Barbares pillèrent la ville d'Arles et se retirèrent chargés de butin. Vers la même époque les Sarrazins pillèrent Rome, et les Slaves inondèrent plu-

* En tudesque *Luther-reichen*, en roman *Lothier-regne*.

sieurs provinces de Germanie. L'empire de Charlemagne croulait de toutes parts.

Mais la plus redoutable nation qu'eut alors à craindre la Gaule fut celle des Danois ou Normands, dont les pirateries devenaient de plus en plus fréquentes. Ces Barbares appartenaient comme les Saxons et les Francs à la grande famille teutonique ; ils parlaient un langage intelligible pour ces peuples, mais cette ancienne fraternité ne protégeait pas contre leurs incursions les peuples voisins de la Seine et du Rhin ; les liens en avaient été rompus par la conversion des uns à la foi chrétienne, par la fidélité des autres au paganisme d'Odin. Leurs flottes partaient à certains intervalles des ports de la Scandinavie (la Norvège et le Danemarck modernes), et arrivaient en quelques jours à l'embouchure des fleuves gaulois. Chacune d'elles obéissait à un chef électif qu'ils nommaient *roi de la mer* (konong), et qui était toujours le plus brave. Ces pirates procédaient dans leurs invasions d'une manière uniforme ; ils remontaient les fleuves, aussi loin que la profondeur des eaux pouvait le permettre à leurs barques, et, ainsi campés sur les flots, ils envoyaient sur les deux rives des bandes de pillards avides qui portaient partout l'incendie et la désolation. Des fleuves ils passaient dans les rivières, et, chaque fois qu'une île leur semblait offrir un retranchement favorable, ils s'y fortifiaient ; soit pour y passer l'hiver, soit pour y déposer leur butin.

On ne peut se faire une idée des désastres qui accompagnaient ces invasions rapides. De vastes cantons étaient dévastés à ce point qu'on n'y rencontrait ni un homme ni un animal domestique. Les habitants des campagnes, pourchassés comme des bêtes fauves, abandonnaient leurs récoltes,

fuyaient au hasard et cherchaient un asile dans les forêts lointaines ; les villes étaient pillées ou livrées aux flammes, les églises et les monastères profanés et réduits en cendres, et il n'y avait un peu de sûreté que pour les nobles, d'ailleurs en petit nombre, qui se retranchaient dans leurs châteaux-forts. C'était surtout aux prêtres et aux signes extérieurs du culte que les Barbares portaient une haine implacable ; aussi les religieux s'éloignaient-ils en toute hâte à leur approche, emportant avec eux les vases sacrés et les reliques saintes.

L'an 845, Ragnar, l'un de ces rois de mer, entre dans la Seine avec une centaine de barques et la remonta en ravageant ses bords. Charles-le-Chauve, qui campait sur la rive droite, n'osa les attendre, et, se hâtant d'abandonner Paris, se réfugia avec toute sa noblesse au couvent de Saint-Denis. Le samedi-saint, Ragnar entra dans Paris sans y éprouver de résistance. Les Normands massacrèrent et pendirent à des arbres les habitants qui n'avaient pu fuir, et se gorgèrent d'un riche butin ; Charles-le-Chauve parvint à les éloigner en leur payant la somme énorme de sept mille livres pesant d'argent. Cette lâche concession ne devait avoir d'autre résultat que d'encourager les pirates à entreprendre de nouvelles invasions : aussi revinrent-ils très-promptement à la charge. Déjà ils avaient pris Trèves, Cologne, Rouen, Nantes, Saintes, Bordeaux, et désolé le territoire de ces villes ; en 846 ils ravagèrent le Limousin ; l'année suivante la trahison des Juifs leur ouvrit de nouveau les portes de Bordeaux. Ils s'avancèrent ensuite jusqu'à Tours qu'ils remplirent de meurtres, et où, plus tard, ils réduisirent en cendres l'église de Saint-Martin ; en 854, ils livrèrent pour la deuxième fois aux flam-

mes la malheureuse ville d'Angers ; en 855 ils furent battus par les Aquitains sous les murs de Poitiers ; mais, l'année suivante, ils prirent leur revanche en mettant Orléans au pillage. Enfin, en 857, ils remontèrent de nouveau la Seine jusqu'à Paris, mirent le feu à l'église de Sainte-Geneviève et à plusieurs autres édifices consacrés à Dieu, et, après avoir répandu partout la désolation et l'épouvante, se retirèrent en emmenant prisonnier l'abbé de Saint-Denis.

Pendant le cours de ces expéditions si désastreuses, et qui livraient la malheureuse France à l'incendie et à la famine, au pillage et au fer des Barbares, Charles-le-Chauve n'osait tenter aucun effort pour sauver son peuple. Toute cette énergie qu'il avait déployée dès son enfance, pour combattre ses frères et leur disputer les lambeaux de l'empire, semblait éteinte lorsqu'il ne s'agissait plus que des malheurs publics. Nous l'avons vu se porter à chaque instant aux extrémités les plus opposées du royaume pour comprimer ou combattre Pepin II, Bernard, Noménoé et ses autres vassaux rebelles ; et pendant que des Barbares idolâtres menaçaient autre chose que ses droits monarchiques, la vie, l'honneur, la religion de ses peuples, il restait froid et insensible ; on eût dit que ces événements ne le touchaient pas, et si pourtant il intervenait quelquefois, c'était pour conclure une de ces paix infamantes qu'on n'obtenait qu'à prix d'or et qui ne servaient qu'à redoubler l'insolence et l'avidité des pirates. L'histoire offre peu d'exemples d'abaissement égal à celui de ce petit-fils de Charlemagne.

Il est juste d'ajouter que les seigneurs et les hommes puissants rivalisaient, à l'exemple du roi, d'é-

goïsme ou de faiblesse. « Qui ne s'affligerait, dit
 « un chroniqueur contemporain *, de voir l'armée
 « mise en fuite avant que la bataille soit commen-
 « cée, de la voir abattue avant le premier trait de
 « flèche, renversée avant le choc des boucliers?...
 « Mais les Normands s'étaient aperçus, pendant
 « leur séjour à Rouen, que les seigneurs du pays
 « (nous ne saurions le dire sans une profonde dou-
 « leur de cœur) étaient lâches et timides dans le
 « combat. » Ailleurs il apprend que Ragnar rendit
 compte au roi des Danois de la prise de Paris. « Il
 « lui rapporta, dit-il, combien il avait trouvé le pays
 « bon, fertile, et rempli de biens de tout genre ;
 « combien le peuple qui l'habitait était lâche et trem-
 « blant au moment du combat. Il ajouta que dans
 « ce pays les morts avaient plus de courage que les
 « vivants, et qu'il n'avait trouvé d'autre résistance
 « que celle que lui avait opposée un vieillard nommé
 « Germain **, mort depuis longtemps, dans la mai-
 « son duquel il était entré. »

Enfin, un autre auteur contemporain *** ajoute,
 en parlant de la prise des villes de Paris, d'Orléans
 et de Clermont : « Il ne restait pas une ville, pas un
 « village ou un hameau qui n'eût éprouvé à son tour
 « l'effroyable barbarie des païens.... Ils parcou-
 « raient ces provinces, d'abord à pied, car alors ils
 « ignoraient l'usage de la cavalerie, mais plus tard
 « à cheval comme les nôtres. Les stations de leurs
 « vaisseaux étaient autant d'asiles pour tous leurs
 « brigandages ; ils bâtissaient auprès des cabanes
 « qui semblaient former de grands villages, et c'est

* Aimoin, moine de Saint-Germain-des-Prés.

** Saint Germain l'Auxerrois. Ragnar, ayant pillé son église,
 en avait été miraculeusement puni.

*** *Ex miraculis S. Benedict.*

» là qu'ils gardaient, attachés à des chaînes, leurs
» troupeaux de captifs. »

Les intervalles de repos que les invasions des Normands laissaient au royaume furent occupés par des guerres contre Noménoé, roi des Bretons. Cet ennemi actif de la France se rendit maître de Rennes, de Nantes et de tout le territoire du Maine jusqu'à la Mayenne ; il songeait à pousser plus loin ses entreprises lorsqu'il mourut, laissant la couronne à son fils Hérispoé. Charles-le-Chauve se hâta d'attaquer le jeune prince, mais il fut vaincu dans une bataille sanglante. Cette victoire termina la guerre ; un traité fut conclu à Angers à des conditions fort humiliantes pour le roi de France, et ce dernier céda à Hérispoé ses nouvelles conquêtes, se contentant, en échange, de la vaine formule de l'hommage que rendait un vassal à son seigneur suzerain.

Sur ces entrefaites mourut l'empereur Lothaire. A peine cet homme, qui avait donné tant d'années à l'ambition, à la tyrannie et à la révolte, se vit-il atteint d'une maladie mortelle qu'il s'effraya d'avoir à rendre compte de ses crimes. Troublé de remords il se dépouilla de l'empire et se fit transporter dans l'abbaye de Pruyrn, où il revêtit l'habit monacal. Mais le sixième jour après il mourut, et Dieu jugea sa vie et sa pénitence (855). Il laissait trois fils : Louis, Lothaire et Charles. Louis fut reconnu roi d'Italie et empereur ; Lothaire eut l'ancienne Lorraine, depuis les bouches de la Meuse jusqu'au confluent du Rhône et de la Saône ; le pays de Genève, le Lyonnais, l'ancien pays des Allobroges, et les provinces comprises entre le Rhône, les Alpes et la mer formèrent pour Charles un nouvel État appelé royaume de Provence. Ce royaume ne subsista que huit ans, et, à la mort du jeune roi

qui en était titulaire, fut partagée entre ses deux frères. Pour Charles-le-Chauve, il donna l'Aquitaine à son fils Charles, mais c'était là une royauté fort précaire.

Cependant, les Normands reprenant leurs incursions et la voix publique imputant la misère de la France à la pusillanimité du roi, il se forma un parti considérable de mécontents. Ce fut alors que les grands du royaume prirent la résolution énergique de déposer le roi et de mettre à sa place Louis de Germanie, neveu de Charles; mais celui-ci, aidé de ses leudes, parvint à chasser son compétiteur. Cette querelle fut terminée par l'intervention des évêques, qui parvinrent à rétablir la paix entre Charles, ses peuples, ses fils et son frère. A cette époque où les rois se montraient si indignes de leur mission, et les gens de guerre à la fois pillards envers le peuple et lâches envers les Barbares, tout le pouvoir législatif et toute la puissance que donne le droit appartenaient à l'Église. Ce fut un bienfait que cette suprématie du prêtre; ce fut en même temps une impérieuse nécessité. Jamais la barbarie, l'ignorance et le despotisme n'avaient pesé plus qu'à cette époque sur une malheureuse nation, et, certes, un immense désespoir aurait anéanti les derniers débris de la France; les ténèbres du chaos et de la mort auraient enveloppé l'Occident tout entier, si le clergé, dépositaire de la foi, des lumières et de la charité, n'eût étendu sa main secourable sur les infortunes, et rappelé aux rois et aux grands les limites de leur puissance et de leurs devoirs. Qu'on ne l'oublie jamais, parce que le règne des derniers Carlovingiens peut se résumer ainsi : à cette époque les rois opprimaient, les grands pillaient, les Barbares incendiaient, les peuples souffraient, l'Église consolait et pacifiait.

Faut-il s'étonner maintenant si la conscience de son action réparatrice et si l'assentiment unanime des rois, des grands et des esclaves lui donnaient le droit de disposer des couronnes, de censurer les princes et de prendre en main le soin du pays *?

Vers ce même temps brilla un moment un guerrier, issu d'une famille saxonne, et que Charles-le-Chauve, pour se l'attacher d'une manière plus durable, avait mis en possession de tout le pays entre la Seine et la Loire, et créé duc de France. C'était Robert (*Rod-Berth*), surnommé *le Fort*. Cet homme illustre, qui fut la tige de la famille des Capétiens, reçut du roi la mission de protéger la Neustrie contre les Normands. Il s'en acquitta glorieusement pendant six ans, et fit éprouver aux Barbares la puissance de son courage. Par malheur, cette étoile ne brilla qu'un faible espace de temps; une bande de Normands et de Bretons s'étant avancée jusqu'au Mans, le duc de France périt glorieusement à Brissarthe en combattant les ennemis (866).

Trois ans après mourut Lothaire II, roi de Lorraine; la main de Dieu le frappa, lui et tous les seigneurs de sa suite, en châtimement d'une communion sacrilège. Charles-le-Chauve, tout incapable qu'il était de défendre ses États héréditaires, n'en était

* Voici comment s'exprime à ce sujet un illustre écrivain protestant : « Depuis quelques siècles on parle à son aise du pouvoir temporel; mais à l'époque qui nous occupe, le pouvoir temporel n'était la force pure, un brigandage intraitable. L'Eglise.... était infiniment supérieure à un tel gouvernement temporel; le cri des peuples venait continuellement la presser de prendre sa place..... En général, quand la liberté a manqué aux hommes, c'est la religion qui s'est chargée de la remplacer. Au dixième siècle les peuples n'étaient point en état de se défendre, de faire valoir leurs droits contre la violence civile; la religion intervenant au nom du ciel. »

(M. Guizot.)

pas moins avide d'en acquérir de nouveaux ; il se rendit à Metz et se mit en possession du royaume de son neveu ; mais Louis-le-Germanique réclama sa part et l'obtint. L'année suivante il s'empara de vive force du royaume de Provence. Bientôt après la joie que lui causèrent ces agrandissements fut troublée par la révolte de son propre fils Carloman. Charles-le-Chauve punit le rebelle en lui faisant crever les yeux.

L'an 875, l'empereur Louis II, fils aîné de Lothaire Ier, mourut. A la nouvelle de cet événement Charles-le-Chauve se rendit précipitamment à Rome, où il reçut la couronne impériale des mains du pape Jean VIII. L'année suivante Louis-le-Germanique mourut à son tour, après avoir partagé ses États entre ses trois fils : à Carloman il avait donné la Bavière, à Louis la Saxe et la Thuringe, et à Charles-le-Gros la Souabe. Le nouvel empereur, toujours insatiable, essaya d'envahir les États de son frère, au détriment de ses trois fils, mais son armée fut taillée en pièces. Ce revers venait à peine de le frapper lorsqu'on lui annonça la prise de Rouen par les pirates danois. Effrayé des dangers de cette invasion, il eut recours à son expédient ordinaire, et parvint à éloigner les Barbares en leur payant une somme de quatre mille livres pesant d'argent. La France était réduite à un tel état de misère, qu'on eut beaucoup de peine à réunir les fonds nécessaires pour cette rançon. Mais l'empereur survécut peu de temps à ce dernier opprobre ; comme il revenait d'Italie, fuyant au seul bruit de l'arrivée de Carloman, roi de Bavière, et l'un des fils de Louis-le-Germanique, il tomba malade en traversant le Mont-Cenis. Après onze jours de maladie il expira dans une chaumière de la Maurienne, le 6 octobre 877.

Les historiens ont écrit qu'il avait été empoisonné par le Juif Sédécias, son médecin ; mais dans l'absence de toute preuve raisonnable, il convient de révoquer en doute l'existence de ce crime, et de n'y voir qu'une rumeur populaire indigne de foi. Charles-le-Chauve était âgé de cinquante-quatre ans ; il en avait régné trente-huit comme roi de France, et près de deux comme empereur d'Occident. Prince sans courage, sans dignité, sans vertus, et qui n'eut à un haut degré pour partage que l'ambition et la ruse.

SYNCHRONISMES.

841. Les Arabes introduisent pour la première fois en France l'usage du sucre.

844. Le pape Léon IV défend Rome contre une invasion des Sarrazins.

859. Charles-le-Chauve reçoit pour la première fois au concile de Savonnière, près Toul, le titre de *roi très-chrétien*.

862. Fondation de la monarchie russe par Ruric, Normand d'origine.

866. Invasion des Danois en Angleterre sous la conduite de Ragnar.

867. Commencement du schisme qui sépare l'Église grecque de l'Église catholique romaine.

871. Avénement d'Alfred-le-Grand au trône d'Angleterre.

INSTITUTIONS, MŒURS

ET SOCIÉTÉ POLITIQUE DE LA FRANCE

sous la dynastie carlovingienne.

ÈRE FÉODALE.

§ I. État respectif des nationalités.—Fusion des races.

Charlemagne, en exagérant outre mesure l'étendue de ses États, avait par cela même porté atteinte, au moins pour l'avenir, à la prépondérance des Francs. Il y avait dans ses armées plus de Bavaïois, d'Italiens, de Germains, de Saxons et de Slaves que de Francs et de Gaulois indigènes, et les victoires étaient le patrimoine de tous. Tant d'expéditions aventureuses avaient peu à peu décimé les familles conquérantes campées en Gaule depuis près de quatre siècles. Enfin, par une conséquence naturelle des choses, la nation franque était absorbée par l'empire ; et le roi des Francs, dans la personne même de Charlemagne, s'effaçait devant l'empereur d'Occident.

Charlemagne, à force de poursuivre son but, l'avait donc dépassé ; aussi sa mort eut pour résultat de desserrer les liens factices à l'aide desquels il avait fait un faisceau de plusieurs nationalités hostiles. Ses compagnons, ses *pairs*, pour leur donner le titre consacré par les fabliaux du moyen-âge, étaient dispersés sur un immense territoire ou morts

sur les champs de bataille. Cette première noblesse des possesseurs d'alleux, cette population salique avait été en s'éclaircissant et perdant du côté de la force et du nombre ce qu'elle gagnait en gloire. Il avait fallu remplir ses cadres et fortifier le pouvoir royal en multipliant le nombre des nobles de second ordre ; en d'autres termes, en créant des leudes ou compagnons du roi possesseurs de bénéfices, et l'on sait que la politique des Mérovingiens avait été de se rattacher à ce titre les riches indigènes de la Gaule. A la longue ces leudes avaient pris en main la prépondérance, et s'en étaient servis, sinon à devenir nobles héréditaires de droit, du moins à l'être par le fait. D'un autre côté, la classe moyenne, celle des hommes libres, avait insensiblement disparu, ou du moins elle s'était effacée à ce point que sous Charlemagne son absence se faisait sentir et rendait difficile le recrutement des troupes. Dans cette classe, les uns, et c'était la minorité, obtenaient des bénéfices et des récompenses militaires qui les élevaient au rang des nobles ; les autres, et c'était le plus grand nombre, privés de ressources, abandonnés à leur ignorance, sans appui et sans avenir, descendaient à la condition de serfs ou manants, et trouvaient ainsi, en se mettant sous la tutelle d'un homme puissant, les garanties que l'ordre social leur refusait.

La conséquence de cet état de choses, pour les pays situés entre le Rhin et la Loire, dut être de faire disparaître à la longue et sans violente résistance la rivalité des deux races ; les souvenirs de l'invasion s'affaiblissaient, les conquérants et les vaincus réagissaient les uns sur les autres, oubliant leur ancienne suprématie d'origine ou leurs vieux griefs nationaux. Une même foi, une même Église,

une même charité, trop souvent même d'égales souffrances, opéraient entre eux une sorte de fusion, et il n'y avait plus de différence qu'entre les nobles et les serfs, les seigneurs et les esclaves. Or, dans chacune de ces classes on trouvait, dans des proportions inégales, il est vrai, des Gaulois et des Francs.

L'ancienne Neustrie, contrée où la civilisation romaine avait laissé de nombreuses traditions monarchiques, la Neustrie, par son esprit d'unité et d'obéissance, par la richesse de ses produits et la fertilité de son sol, formait comme le noyau principal de l'empire franc, comme le seul point de leurs États qui leur fût soumis par devoir et par habitude. Là on subissait naturellement la domination carlovingienne, et, sans aimer outre mesure la personne du roi, on respectait religieusement le pouvoir du chef de l'État, successeur des empereurs de Rome. En Neustrie la foi catholique avait trouvé les adhérents les plus nombreux et les plus sincères. De riches abbayes couvraient le sol, et les habitants, uniquement préoccupés de leurs devoirs de chrétiens, plaçaient dans un monde meilleur leur joie et leurs espérances, et faisaient sans regret abnégation de leur existence politique au profit des droits de la royauté.

L'Austrasie, toujours renouvelée par les invasions et le sang des peuples germaniques, présentait un autre spectacle. La base de la population était une tourbe considérable d'esclaves ou serfs, attachés à la culture des terres et au soin des troupeaux, et dépourvus de tous droits sociaux, de toute garantie autre que celle de la protection des seigneurs ou des leudes auxquels ils appartenaient. Au-dessus de cette masse d'hommes indifférents aux événements extérieurs, non par choix ou par résignation, mais

par la conséquence de leur avilissement et de leur ignorance, se trouvait un nombre assez considérable de nobles, la plupart de race franque, et tous habitués à ne voir dans le roi qu'un chef militaire, et en quelque sorte un de leurs égaux. De là, l'existence d'une aristocratie germanique oppressive pour la foule et dangereuse pour le roi. Ainsi peuplée, l'Austrasie était la partie la plus barbare de la Gaule, et cependant la plus prépondérante, puisqu'elle comptait dans son sein la principale force des armées, et qu'en outre les rois des Francs y avaient placé le foyer ordinaire des assemblées nationales et le siège de leur cour. Les Carlovingiens comprenaient bien cette aristocratie jalouse et remuante, pleine de courage et de fierté ; et tandis qu'ils donnaient le change à son humeur aventureuse en la promenant sur tous les champs de bataille de l'Europe, ils résidaient au milieu d'elle comme pour ne pas l'abandonner à elle-même dans les loisirs de la paix.

La Bourgogne, quoique romaine de traditions, portait encore l'empreinte de l'invasion des Barbares qui s'étaient établis sur son territoire. Les Bourguignons étaient marchands, ouvriers, artisans, et ce fut parmi eux aussi que s'éteignit le plus lentement, autant qu'il est permis de l'entrevoir, cette population libre et intermédiaire que la féodalité devait pour quelque temps faire disparaître.

Les Armoriques et particulièrement la petite Bretagne offraient toujours une résistance assez énergique à toute domination étrangère. A mesure que des races nouvelles s'étaient établies dans les Gaules, depuis les Cimbres et les Belges jusqu'aux Wisigoths et aux Francs, les indigènes, les vieux Galls, avaient été repoussés à l'ouest, vers l'Océan, aux extrémités de leur patrie. Parmi eux, les uns,

las de subir les invasions, avaient passé les mers et s'étaient réfugiés dans les Iles Britanniques, où certaines provinces (le pays de Galles entre autres) conservent encore leur nom ou les traces de leur passage ; les autres s'étaient cantonnés dans les bruyères de la petite Bretagne, et il n'avait été donné à aucune nation conquérante, pas même aux Romains, de civiliser ce berceau du druidisme, cette terre où le patriotisme gaulois semblait avoir placé sa dernière tente. La Bretagne avait constamment rongé son frein ; opprimée la dernière par les armées de César, elle avait été la première, lors de l'invasion des Barbares, à secouer le joug de l'empire. De toutes les couches de population qui couvraient le sol de la Gaule, la sienne, toute primitive, était la plus indépendante et la plus sauvage ; aussi les rois mérovingiens s'étaient-ils contentés de la soumettre de temps à autre à quelques formules de vassalité, n'espérant pas venir à bout de sa répugnance obstinée à subir des maîtres germaniques, et si Charlemagne, comme autrefois César, avait réussi à la réunir à son empire, cette fière province n'attendait qu'un moment propice pour reconquérir sa première liberté.

Au midi, le caractère de la population ne se dessinait pas moins fortement. Plus on s'éloignait de la Loire, en se rapprochant des Pyrénées, et plus on trouvait dans la population la haine du joug imposé par les Francs. La domination des Romains avait habitué ces riches contrées aux jouissances du luxe et de la civilisation méridionale ; l'invasion des Wisigoths n'y avait point laissé de traces fort durables, et d'ailleurs ces peuples formaient l'une des nations germaniques les moins grossières et les moins rudes. Les Aquitains ne connaissaient donc les Francs que

par le souvenir des expéditions désastreuses de Clovis, de ses fils plus sauvages encore, et, enfin, par les dix ans de désastres que leur avait imposés la lutte sanglante soutenue par le duc Vaïfer contre les armes de Pepin-le-Bref.

Avant Dagobert, l'Aquitaine n'était pour les Francs qu'un champ de bataille ou une contrée livrée à des pillages périodiques, comme l'avait été à une époque antérieure le nord de la Gaule. Sous ce roi, et jusques aux Carlovingiens, ce pays avait eu des ducs indépendants, sous le gouvernement desquels il avait continué à craindre les Francs et à les haïr. L'hospitalité qu'il avait accordée, dans cet intervalle, à la nation ibérienne des Gascons n'avait fait qu'ajouter à sa population ancienne un élément de plus d'originalité et d'indépendance. L'Aquitaine était à demi gauloise, à demi romaine, mais, à coup sûr, elle n'était point franque. Tout ce qui venait du nord soulevait la réprobation de ces peuples inconstants, légers, pleins d'imagination et d'orgueil national. A peine avaient-ils subi l'empire de la force qu'ils saisissaient l'occasion de le secouer, et alors leur vivacité méridionale reprenait le dessus ; de même que leur féconde patrie se hâtait d'effacer par l'abondance de ses récoltes, de ses fruits et de ses fleurs les traces de l'incendie, de la dévastation et des massacres.

Les principaux traits que nous venons d'indiquer sont applicables à la Provence, à cette différence que la population de ce dernier pays portait toujours l'empreinte ineffaçable du caractère grec, et c'est toujours ce même type, non encore affaibli, qui distingue du reste de la France la famille marseillaise.

Les régions des montagnes, plus que tout autre point de la Gaule, étaient encore peuplées par les

premiers indigènes. Ceux-ci s'étaient comme retranchés dans leurs retraites inaccessibles, et pendant que les habitants des plaines se voyaient tour à tour pillés, rançonnés, traînés en servitude ou attachés à la glèbe, les montagnards gardaient presque intact le dépôt de leur sauvage indépendance. Sobres, robustes et incapables de subir le joug, ils se suffisaient à eux-mêmes. Quelquefois ils révélaient aux hommes des plaines l'existence de leur liberté en descendant pour enlever les troupeaux ou les trésors des envahisseurs ; mais, soumis ou rebelles, réduits à l'état de pasteurs isolés ou réunis en clans, jamais ils ne perdaient le souvenir de leurs antiques traditions nationales, jamais ils ne pardonnaient aux conquérants de la Gaule, quels qu'ils fussent, le crime de la conquête. Leur langage même ne changeait pas, et tandis que d'autres provinces adoptaient successivement le latin et le tudesque, ils refusaient de se plier à ce sacrifice.

Ces détails, quoique rapidement esquissés, permettront sans doute de se faire une idée des différentes races qui peuplaient la Gaule à la fin du ix^e siècle ; la main de fer de Charlemagne les avait contraintes pour un temps à l'uniformité et à l'obéissance ; mais cet ordre factice, imposé par un grand homme, ne devait pas durer plus que lui. On sent que cet esprit de nationalité qui portait les divers peuples gaulois à s'isoler devait agir avec bien plus de force sur les autres États européens que ses armes avaient réunis au royaume des Francs. La résurrection de l'empire d'Occident dans de pareilles circonstances ne pouvait donc être qu'un fait transitoire, et d'autant moins durable que le génie du grand empereur ne passait pas à ses enfants avec son immense héritage.

Aussi la décomposition du nouveau corps social fut-elle prompte ; les guerres de famille, sous Louis-le-Débonnaire, lui donnèrent un large aliment. La sanglante journée de Fontenay et les dernières années du règne de Charles-le-Chauve hâtèrent le terme de la crise.

§ II. Des changements qui s'introduisirent dans la situation des bénéficiers et amenèrent le régime féodal.

Si l'on se rapporte à ce qui a été dit plusieurs fois en parlant de la différence des terres et des personnes, on se rappellera que les premières se divisaient en alleux ou terres *saliques* et en terres *bénéficiaires*. Les alleux étaient le patrimoine naturel ou le gain de la conquête ; leurs possesseurs ne relevaient que de Dieu et de leur épée, et ne devaient à personne ni tribut ni hommage. Les bénéfices, au contraire, étaient des dons ou domaines concédés par les rois ou par les possesseurs d'alleux à des hommes qui, en échange, étaient tenus envers le donateur à une fidélité, à une redevance, à un service militaire, quelquefois même à un simple hommage. On se rappellera en même temps que, par un acte qui s'appelait la *recommandation*, le possesseur d'une terre salique pouvait la mettre sous la dépendance d'une autre personne plus puissante, dont on se conciliait ainsi le patronage ou la protection, avantage fort considérable à cette époque d'anarchie.

Dans le principe les bénéfices étaient concédés à vie ; successivement, sous les maires du palais et à la faveur de l'impuissance des Mérovingiens, on dérogea à ce principe ; mais il constituait toujours le droit, la règle générale.

Insensiblement le nombre des alleux diminua par

une double cause : d'une part un même possesseur en réunit un grand nombre sous sa propre domination, et de l'autre il y eut avantage pour tous à se placer sous la tutelle d'un seigneur ou du roi, et à convertir de cette façon une terre salique en terre bénéficiaire.

Par les mêmes causes les bénéfices se multiplièrent, et simultanément l'usage de les garder à titre héréditaire prévalut. Il fut de règle de ne dépouiller le bénéficiaire que pour le cas de félonie et de trahison. Le nombre des possesseurs de bénéfices accroissant leur puissance et affaiblissant à leur égard l'action royale, le fait de l'hérédité remplaça le droit contraire. De même, au plus haut degré de l'échelle sociale, la transmission héréditaire du pouvoir royal avait peu à peu pris la place de l'élection populaire. Tout se tient, tout s'enchaîne dans l'ordre des événements politiques ; une usurpation en provoque une autre.

On ne doit pas perdre de vue que les bénéfices ne consistaient pas seulement en dons de terres, mais bien aussi en places et en charges publiques conférées par le souverain. Il arrivait, au surplus, très-souvent que les fonctions principales étaient confiées aux plus riches propriétaires des provinces, et qu'ainsi les grands possesseurs de terres bénéficiaires étaient appelés à jouir des autres bénéfices purement honorifiques, particulièrement des dignités de comtes, de vicomtes et de centeniers. Cette dernière classe de bénéfices n'était point devenue héréditaire comme l'autre, et sauf certaines exceptions les rois avaient conservé le libre usage d'en disposer à leur gré.

Ces collations de bénéfices de toutes classes contribuaient puissamment à élever le roi au-dessus des

autres seigneurs. D'un autre côté, d'après les ordres de Charlemagne, qui ne voulait admettre de la part des grands la possibilité d'aucune résistance, tous les possesseurs d'alleux, quoique ne relevant de personne en tant que propriétaires saliques, étaient cependant sujets du roi, et à ce titre tenus d'hommage et de subordination envers lui comme envers un chef militaire et l'oint du Seigneur. En dessous d'eux, tout possesseur de bénéfices, propriétaire territorial, juge ou comte, devait au roi une fidélité et une obéissance sans bornes, dont la crainte d'être destitué ou dépouillé du bénéfice resserrait assez étroitement les liens.

L'hérédité des terres bénéficiaires diminua beaucoup cette subordination des seigneurs au roi, et ne le remplaça que par un hommage, un vasselage de pure forme ; l'hérédité des fonctions publiques, particulièrement du titre de comte, devait porter le dernier coup à la suprématie de la couronne. Ces changements furent, sinon introduits (l'usage avait précédé le droit), du moins consacrés régulièrement sous Charles-le-Chauve.

Dans une assemblée tenue à Mursen en 847, ce prince, qui, ne pouvant contenir les nobles par la force, essayait du moins de se les attacher par la reconnaissance, déclara que les seigneurs, les leudes ne seraient tenus de suivre le roi à la guerre qu'en cas d'invasion étrangère ; grave et dangereuse concession qui permettait aux grands vassaux de refuser à leur suzerain tout service dans les guerres du dedans ou dans les discordes civiles. Aussi, dès ce moment chaque seigneur devint, pour les affaires intérieures, indépendant du roi, et la France monarchique fut transformée en un État purement fédératif.

Mais là ne devait pas s'arrêter la faiblesse du roi ; jusqu'alors les fidèles ou leudes du roi n'avaient connu d'autres seigneurs que lui, et même, en suivant les comtes à la guerre, ils n'obéissaient qu'au monarque. On décida à Mursen que tout homme libre pouvait se recommander à qui il voudrait, et choisir à son gré pour son seigneur un autre noble ou le roi. C'était accroître la prépondérance des grands de tout ce qui diminuait celle du roi, et dès lors le souverain était à la merci de ses vassaux, qui pouvaient lui marchander leur fidélité douteuse.

Enfin, pour mettre le comble à ces concessions si humiliantes pour l'autorité royale, Charles-le-Chauve, cédant à la volonté des seigneurs, reconnut dans l'assemblée de Quercy-sur-Oise, en 877, l'hérédité des bénéfices, soit territoriaux, soit consistant en charges publiques, et il étendit cette faveur au titre de comte, c'est-à-dire au gouvernement militaire des provinces. Ainsi la royauté s'était dépouillée, au profit des grands, de la seule, de la dernière prérogative qui l'élevât au-dessus de la noblesse française. Elle ne fut plus qu'un vain mot ; le roi descendit au niveau des autres seigneurs, et le royaume devint un simple fief *. Cette révolution, qui complétait la hiérarchie des seigneurs, ayant à leur tête le roi, au dernier rang le plus pauvre d'entre eux, fut accomplie lorsque depuis longtemps les malheurs publics et l'indifférence des grands avaient aboli l'usage des assemblées nationales (Champ-de-Mai), remplacées peu à peu par de simples con-

* C'était le nom qu'on donnait aux bénéfices territoriaux. Les bénéficiers étaient appelés, dans le langage d'alors, *féaux* (fidèles), et leurs domaines furent désignés par le mot de *fiefs* (terre d'un fidèle.)

ciles d'évêques. Elle termina l'ère monarchique commencée sous Clovis, continuée sous Pepin et Charlemagne, et vit naître une nouvelle forme de gouvernement qui fut le règne ou la puissance des *fidèles*, et qui de leur nom (féal, féaux) prit celui d'ÈRE FÉODALE.

§ III. Situation du peuple.—Hiérarchie féodale.

La diminution progressive du nombre des seigneurs de premier ordre avait concentré la plupart des terres, des villages et des villes entre les mains d'un très-petit nombre de familles presque souveraines, et assez puissantes souvent pour contre-balancer l'autorité royale. Ces chefs de provinces, car leurs domaines s'étaient agrandis au point de mériter ce nom, ralliaient sous leurs ordres des nobles d'un ordre inférieur, des bénéficiers ou des leudes qui leur rendaient hommage et formaient leur clientèle. En dehors de ces deux classes de seigneurs on ne trouvait rien qui pût donner l'idée de notre bourgeoisie moderne ; il n'y avait que des villes ruinées, à demi désertes, sans administration forte, sans police et sans revenus réguliers. Ces villes étaient peuplées d'ouvriers et d'artisans réduits à la plus profonde misère par le manque presque absolu d'industrie ou de travail. La situation des campagnes n'était pas moins affligeante ; tout ce qu'il y avait d'hommes libres, d'anciens propriétaires de petits manoirs, d'habitants attachés par le sentiment de la possession à la patrie et au sol, avait complètement disparu. Le manque absolu de garanties sociales avait rendu leur situation onéreuse et intolérable. N'étant protégés contre aucune oppression, ils s'étaient enfin lassés de jouissances ou de

propriétés illusoires dont le seul effet était de les mettre en butte aux excès et aux pillages de tous les partis. Insensiblement une dépopulation toujours croissante les avait fait disparaître, et ceux qui vivaient encore avaient abdiqué leur chimérique liberté en se mettant sous la tutelle d'un seigneur capable au moins de les défendre, sinon par amour, du moins par intérêt, et comme on défend son propre bien. De là était résulté que tout ce qui n'était pas noble de franc-aleu *, ou noble bénéficiaire, était esclave ; non esclave à la manière de la Grèce ou de Rome, c'est-à-dire homme inférieur soumis à un autre homme ayant sur lui droit de vie et de mort, mais esclave attaché à la terre (à la glèbe) et faisant partie de cette terre comme un meuble et un troupeau font partie d'un héritage. Dans cette humiliante condition, supérieure cependant à l'ancienne servitude du paganisme, l'esclave s'appelait indifféremment serf ou manant. Il devait à son maître son travail et les fruits de son travail, et son maître en échange était tenu de le protéger et de défendre sa cause, ce dont il s'acquittait selon le degré plus ou moins grand, souvent très-médiocre, de sa charité.

La religion seule consolait cette immense population d'affligés et de misérables, soit en leur faisant entrevoir une vie plus heureuse où leur abaissement de ce monde leur serait un titre de gloire, soit en leur donnant l'amour de l'obscurité et celui de leurs seigneurs, soit en ordonnant à ceux-ci de traiter leurs vassaux comme des membres souffrants de Jésus-Christ.

* C'est-à-dire possesseur de terre salique, ne relevant que de Dieu et de son épée. Voir plus haut page 311.

Le sombre tableau que je viens de retracer est celui qu'offraient au neuvième siècle le royaume de France, la Bourgogne et la Lorraine; mais il est juste de dire que la désolation était moins générale dans les contrées situées au midi de la Loire et la mer de Provence. Là, l'organisation romaine subsistait encore fortement dans les villes; les débris de la civilisation se cantonnaient dans l'administration municipale, et la vivacité d'esprit, favorisée par un admirable climat et par une terre naturellement poétique, sauvait les populations rurales des derniers excès de la barbarie.

Il n'y avait donc plus sur le territoire de la France, et il ne resta bientôt dans tout l'Occident que des nobles et des serfs dont les degrés de puissance ou d'esclavage variaient. A la tête des seigneurs se trouvait le roi; la province qu'il gouvernait avait la première place parmi les autres fiefs, et s'appelait toujours le royaume.

Chaque grand feudataire ou possesseur de grands fiefs (et à la mort de Charles-le-Chauve ils étaient près de vingt-cinq) rendait hommage au roi en qualité de grand vassal. Cet hommage de pure forme ne constituait aucune souveraineté bien efficace, et quand il gênait le feudataire, ce dernier s'en affranchissait par une révolte jusqu'à ce que le roi ou les autres vassaux le contraignissent de nouveau à se soumettre.

Ces grands vassaux étaient égaux entre eux, quelle que fût l'étendue de leurs domaines; ils formaient le deuxième degré de la hiérarchie féodale, dont le premier était le trône.

Les arrière-vassaux ou vassaux des grands feudataires devaient chacun fidélité et hommage à son seigneur suzerain immédiat; ils étaient en outre

tenus à son égard au service militaire ; ils formaient le troisième degré.

Au-dessus d'eux, et à divers échelons de noblesse féodale, se trouvaient d'autres seigneurs moins puissants sur lesquels ils avaient, dans les mêmes proportions, des droits analogues de suzeraineté. C'est vers cette époque qu'on voit poindre en France l'affiliation à la fois religieuse et militaire de la chevalerie, mais nous attendrons pour dire ce qu'elle fut, qu'elle ait reçu une organisation plus régulière et pris sa place dans l'histoire.

Le seigneur, assisté de ses vassaux, rendait la justice dans sa terre ; il commandait ses hommes à la guerre, et tous devaient le suivre. Le vassal qui manquait à ses obligations envers son seigneur était privé de son fief ; le seigneur qui ne voulait pas protéger son vassal perdait tous ses droits sur lui. Cette clientèle et ce patronage formaient l'un des plus puissants liens sociaux de cette époque.

Les artisans et les gens de métier, non possesseurs de terres, étaient appelés *villains*, parce qu'ils habitaient généralement les villes ou les gros villages ; ils étaient soumis au seigneur de la province. Les cultivateurs, colons et esclaves attachés au domaine seigneurial, prenaient le nom de serfs. Les serfs appartenaient, corps et biens, à leur seigneur, et ne pouvaient ni se marier, ni contracter, ni sortir du fief sans sa permission ; ils étaient en quelque sorte assimilés au bétail et se comptaient par têtes.

Pour les terres, elles se divisaient en fiefs et en terres nobles ; celles qu'on appelait, par exception, terres roturières, étaient les petits alleux qui n'avaient point encore été convertis en fiefs par la *recommandation* féodale.

Quant aux biens territoriaux que les communau-

tés religieuses et les hauts dignitaires de l'Église avaient obtenus de la munificence des rois ou des seigneurs, ils étaient assimilés, sous le rapport politique, aux autres bénéfices; le clergé y exerçait toutes les prérogatives attachées aux terres nobles. L'abbé recevait la foi et l'hommage pour les dépendances de son monastère, l'évêque pour les terres qui relevaient de son siège. Les fiefs du clergé ne reconnaissaient d'abord d'autre suzeraineté que celle du roi; mais les seigneurs les plus puissants abolirent plus tard ce privilège, et il arriva peu à peu, au grand détriment des mœurs, de la piété et de la discipline, que les évêques et les abbés furent rangés par les possesseurs de grands fiefs au rang des simples vassaux ou bénéficiers. Au surplus, ce serait une erreur de croire que cette organisation, telle que je viens de l'indiquer, ait été accomplie régulièrement et à une époque donnée; elle fut au contraire très-lente à se former, et les rois, aussi bien que la classe des hommes libres (celle des petits propriétaires), tant qu'elle subsista, la retardèrent de tout leur pouvoir. Mais d'après une loi générale dont l'existence se révèle chez tous les peuples, il faut qu'entre la société barbare et la société civilisée, la société féodale serve de transition et de lien naturel.

§ IV. Mouvement intellectuel et littéraire.

On a vu plus haut par quels efforts Charlemagne avait essayé de faire revivre les Lettres et les Sciences. Si les résultats que ce grand homme obtint de son vivant ne s'égalèrent point à ses espérances, s'ils furent compromis par l'incurie de ses successeurs et par le malheur des temps carlovin-

giens, cette première tentative de renaissance n'en eut pas moins une influence considérable sur l'avenir de la littérature et de l'art. « Le neuvième siècle est l'œuvre de Charlemagne. Ce siècle est rempli par une foule d'hommes remarquables; on cultive toutes les branches de la littérature; la théologie, la légende, la philosophie, l'histoire, la poésie, les arts prennent un essor nouveau; l'esprit humain, qui semblait gisant, se relève et se met en marche* ». »

La vie littéraire de cette époque se rattachait surtout à la théologie; alors commençait en quelque sorte la scholastique, cette science qui met le raisonnement au service de la foi, et qui emprunte avec succès sa dialectique aux méthodes de la philosophie ancienne. Venaient s'y joindre quelques notions imparfaites et tout à fait erronées sur l'astronomie, la physique et les mathématiques. L'art du sophiste avait d'ailleurs remplacé la science du philosophe, comme la rhétorique tenait lieu de l'éloquence.

Charlemagne adressait aux évêques un interrogatoire officiel sur les matières de controverse religieuse; Charles-le-Chauve fit la même chose pour des questions de philosophie: la cour de ce dernier empereur était plus savante et plus lettrée qu'on ne le pense communément. Fidèle aux traditions de son illustre aïeul, et malgré les bouleversements politiques dont son règne fut troublé, Charles-le-Chauve aimait à s'entourer de savants et d'érudits. Son palais s'appelait l'*École*. Héric, moine d'Auxerre, composa pour cet empereur une épître qui est venue jusqu'à nous, et qui contient de grandes louanges sur la faveur qu'il accordait aux lettres. Il le re-

* M. J. J. Ampère.

merciait, entre autres services rendus à la science, d'avoir appelé autour de lui les professeurs et les philosophes de la Grèce et de l'Irlande. Au nombre de ces derniers, on doit peut-être mentionner le célèbre Jean Scott, appelé aussi Érigène, qui soutint des assertions erronées contre plusieurs dogmes révévés de l'Église, et dont les écrits contiennent le germe de quelques hérésies modernes.

L'histoire, depuis Frédégaire, était tombée d'abord à l'état de chronique et de légende, et enfin à celui de table chronologique plus ou moins inexacte. Éginhard, en retraçant la vie de Charlemagne, commence un nouvel ordre d'écrivains, et fait prévoir le le sire de Joinville et Philippe de Commines. Thegan et un inconnu appelé l'astronome, nous ont chacun légué une vie de Louis-le-Débonnaire ; Nithard, à son tour, composa une histoire très-partiale de Charles-le-Chauve, à la fortune duquel il avait été attaché. N'oublions pas le moine de Saint-Gall, dont la chronique, mêlée de fables et de traditions poétiques, a servi de base à l'histoire chevaleresque et fabuleuse de Charlemagne.

L'époque carlovingienne est plus remarquable par le nombre que par le talent de ses poètes : on attribue à Charlemagne plusieurs pièces de vers parmi lesquelles se rencontrent quelques traits empreints de son génie rude et puissant ; c'était alors l'usage de composer des hymnes, des inscriptions et des épitaphes en langue latine ; la poésie était mêlée à tous les objets du temps : Théodulphe, de la même main qui avait tracé un petit poème sur les péchés capitaux, adressa à Charlemagne, à la suite d'une mission dont il avait été chargé, un rapport en vers sur la situation de l'empire. Les poètes carlovingiens, à l'imitation de Fortunat, recherchaient de

préférence les puérils tours de force que certaines combinaisons de mots et de lettres peuvent imposer : Ermold le Noir, auteur d'une vie en vers de Louis-le-Débonnaire, a placé à la tête de son poème une dédicace dans laquelle les premières et les dernières lettres de chaque vers composent le même hexamètre. Raban, maure, a vaincu des difficultés bien autrement ardues et dérisoires. D'autres perdaient du temps à écrire des énigmes ou à les déchiffrer. Walafrid-Strabon nous a laissé un poème sur les jardins (*hortuculus*) ; Angilbert, qui avait pris le nom d'Homère, a célébré l'arrivée du pape Léon en France ; il nous est resté d'un anonyme qui se dit l'*exilé d'Hibernie*, des fragments assez beaux d'un poème sur la révolte de Tassillon, duc de Bavière.

La vraie poésie n'était point dans ces essais incomplets et dénués de style, dans ces inscriptions et épitaphes latines trop souvent privées de mesure et d'harmonie. Elle s'était réfugiée dans les vieux chants germaniques dont Charlemagne avait voulu sauver les débris, et dans ces célèbres poèmes slaves et scandinaves qu'il ne nous appartient pas d'apprécier ici, puisqu'ils sont étrangers à la langue, au génie et à l'histoire de notre pays.

Malgré les encouragements de Charlemagne et la munificence des grands, les arts restèrent dans la décadence où ils étaient tombés depuis plusieurs siècles. L'architecture ne produisit aucun monument qui soit arrivé jusqu'à nous dans son intégrité. Toutes les constructions de ce siècle se rattachaient d'ailleurs, d'une manière évidente, à l'architecture romaine. Les proportions furent changées, mais les formes restèrent les mêmes. Toutefois, les besoins du climat, les traditions septentrionales, la né-

cessité d'approprier les édifices aux usages du culte, et enfin les relations que les guerres et les alliances établirent entre les Francs et les Maures, ne tardèrent pas à altérer sensiblement l'art dont Rome avait transmis les principes et les règles, pour y substituer une manière nouvelle, et préparer la révolution architectonique qui s'opéra au onzième siècle.

GOUVERNEMENT FÉODAL.

SUITE DES CARLOVINGIENS.

SUCCESSIONS DE CHARLES-LE-CHAUVE.

LOUIS II, DIT LE BÈGUE.

(877-878.)

A la mort de l'empereur Charles-le-Chauve, Louis-le-Bègue, son fils, fut proclamé roi et couronné par Jean VIII. Comme c'était un prince faible, sans talent et sans puissance, les seigneurs le laissèrent monter sur le trône, où sa présence ne pouvait guère contrarier leurs envahissements. Pour se concilier leurs bonnes volontés le nouveau roi leur donna, à titre de fiefs, la plupart des domaines dont son père n'avait point disposé, de sorte que la dignité royale fut encore privée de son lustre. Louis-le-Bègue ne régna que dix-huit mois; il ne fut point reconnu par la Septimanie (le Languedoc), et pour amoindrir encore ses États, le duc Boson, qui avait épousé la sœur de Charles-le-Chauve, se fit couronner roi d'Arles ou de Provence. Le nouveau royaume d'Arles comprenait une partie de la Lorraine et de la Bourgogne, la Franche-Comté, le Lyonnais, la Viennoise et tout le pays situé entre les Alpes, la Durance et la mer (879).

LOUIS III ET CARLOMAN.

(879-884).

Louis-le-Bègue avait épousé deux femmes ; il eut de la première Louis III et Carloman ; la seconde était enceinte d'un troisième enfant que nous verrons régner sous le nom de Charles-le-simple. Le roi avait ordonné que son héritage royal passerait à son fils aîné, Louis III, mais les grands vassaux en disposèrent autrement ; Louis fut déclaré roi de Neustrie et Carloman roi d'Aquitaine. A cette époque l'empire avait pour chef Charles-le-Gros, petit-fils de Louis-le-Débonnaire et fils de Louis-le-Germanique, mais cet empire ne comprenait ni le royaume de Germanie, ni le royaume de France, ni le royaume d'Arles, ni l'Aquitaine.

Cependant l'usurpation du royaume d'Arles par le duc Boson n'avait point été approuvée par les princes carlovingiens. Les deux fils de Louis-le-Bègue s'unirent à l'empereur Charles-le-Gros et mirent le siège devant la ville de Vienne (880). Ce siège dura deux ans, grâce à la vigoureuse résistance d'Ermengarde, femme de Boson. Quand cette ville se rendit enfin, le roi Louis III avait été rappelé en Neustrie par la nécessité de repousser les Normands ; il atteignit ces Barbares à Saucourt et les tailla en pièces. Quelques jours après cette glorieuse victoire, il mourut à Saint-Denis, prince que son courage semblait rendre digne d'un plus long règne (882).

Les invasions des Normands obligèrent aussi le roi Carloman à abandonner le siège de Vienne, et le jeune roi contraignit le renégat Hasting, roi des pi-

rates, à s'éloigner de France avec sa flotte. Sur ces entrefaites les *konongs* (rois) des Danois, Gottfried et Siegfried (Godefroid et Sigefroy), débarquèrent aux bouches de la Meuse. Charles-le-Gros, qui venait d'ajouter à ses États le royaume de Germanie, rassembla toutes ses forces contre ces Barbares ; mais après douze jours de batailles sans résultat, il se vit réduit à acheter la paix à prix d'argent et en cédant aux Normands tout le pays des Frisons. Cette lâche concession ne fit que redoubler l'avidité des pirates ; ces Barbares saccagèrent la ville de Laon et surprirent les faubourgs de Reims. Carloman essaya de leur résister ; mais se voyant abandonné d'une partie de ses vassaux, il fut contraint à se débarrasser de ses redoutables ennemis en leur payant le tribut énorme de 12,000 livres d'argent. Vers le même temps ce jeune roi mourut à la chasse des suites d'une blessure qu'il avait reçue d'un sanglier (884).

CHARLES-LE-GROS, EMPEREUR,

(884-887.)

Il ne restait plus de la branche de Charles-le-Chauve qu'un enfant de cinq ans, nommé Charles, et fils de Louis-le-Bègue. Les seigneurs du royaume redoutèrent de confier à un prince en bas âge le soin de défendre la France contre les Normands ; aussi appelèrent-ils à eux l'empereur Charles-le-Gros et lui prêtèrent-ils serment d'obéissance. C'était revenir aux usages des premiers temps mérovingiens, alors que la couronne était élective.

Par l'élection des grands feudataires et des prélats de France, et aussi par la mort ou l'exclusion

de divers compétiteurs au trône, Charles-le-Gros en était venu à gouverner l'empire le plus étendu qui eût existé depuis le règne de Charlemagne. L'Italie reconnaissait ses lois, la Germanie entière lui était soumise, et enfin la Gaule, à l'exception du royaume de Provence conservé par Boson, venait de se donner à lui. Mais toute cette puissance n'était qu'apparente; d'un côté l'organisation du régime féodal annihilait l'autorité des rois, et de l'autre les invasions sans cesse renouvelées des pirates morcelaient, ruinaient et ensanglantaient tout le territoire depuis le Tibre jusqu'au Wésér. Le vaste empire d'Occident n'était donc plus qu'un corps à peine animé d'un dernier souffle.

Gottfried, chef des Normands établis en Frise, ne se crut point engagé par les derniers traités; il se hâta de les rompre; mais Charles-le-Gros, n'espérant point de le vaincre, le fit périr dans des embûches. Cet assassinat fournit aux pirates un prétexte pour recommencer leurs ravages. Sous la conduite de Sigefried, chef des Normands de la Meuse, ils désolèrent les bords de la Somme et de l'Oise, et remontèrent la Seine jusqu'à Paris. Leur flotte, de sept cents vaisseaux à voiles, couvrait le fleuve dans l'espace de deux lieues (886).

Paris se réduisait alors à l'île de peu d'étendue qui porte aujourd'hui le nom de Cité; cette ville ne comptait qu'un petit nombre d'habitants, mais ils se préparèrent courageusement à résister aux Barbares. Ils avaient d'ailleurs à leur tête Eudes, comte de Paris, digne fils de Robert-le-Fort; Gozlin, évêque de la ville; Ebbles, abbé laïque, son neveu, et Anchésise, abbé de Saint-Germain-des-Prés. La cité communiquait aux deux rives de la Seine par deux ponts, défendus chacun par une tour; celle du nord

n'était point entièrement achevée, et les Normands jugèrent que leurs attaques devaient commencer sur ce point. Campés et retranchés autour de Saint-Germain-l'Auxerrois, chaque jour ils donnaient l'assaut, chaque jour ils étaient repoussés par les habitants. De part et d'autre on employait les machines de guerre connues des anciens, les béliers, les balistes et les catapultes. Des quartiers de roches étaient lancés sur les tours et dans la ville, et les assiégés jetaient sur les Barbares, avec une ardeur égale, d'énormes poutres, une pluie de pierres, de flèches, d'huile bouillante et de plomb fondu. Furieux de tant de pertes, les Normands essayèrent de combler les fossés en y jetant des arbres, de la terre, des troupeaux, et enfin leurs prisonniers égorgés ; mais l'évêque Gozlin, après avoir invoqué la Mère de Dieu, perça de son javelot le chef barbare qui avait ordonné ce massacre. Une crue subite de la Seine ayant emporté le petit pont isolait l'une des tours, qui fut prise et brûlée ; sa faible garnison fut massacrée. Cependant le vaillant comte de Paris défendit la ville, et l'évêque ne cessa de suivre son exemple, exhortant les guerriers et consolant les mourants ; lui-même fut blessé d'un coup de flèche. Jamais siège n'avait été poussé avec plus de rigueur, jamais résistance n'avait été plus héroïque ; ce ne fut qu'une suite de combats qui durèrent plus de treize mois. A la fin Charles-le-Gros vint au secours de la ville avec une armée ; mais ce lâche empereur, loin d'imiter le dévouement de ses peuples, n'intervint que pour conclure avec les pirates une paix honteuse (887). L'évêque Gozlin mourut d'une maladie contagieuse causée par l'infection des cadavres.

La même année l'empereur Charles, ayant lassé

les grands par sa faiblesse, fut détrôné à la suite d'une révolte des seigneurs germains. Réduit à la plus extrême misère et n'ayant pour vivre que les dons du charitable évêque de Mayence, il mourut de chagrin, et par sa mort fut dissoute l'union des royaumes qui l'avaient reconnu pour maître. Charles-le-Gros fut le dernier carlovingien qui porta le titre d'empereur.

E U D E S .

(887-898.)

La mort de Charles-le-Gros éteignait la race de Charlemagne et ne laissait presque plus subsister que des rejetons illégitimes de ce grand homme. Charles-le-Simple, dernier fils de Louis-le-Bègue, n'avait que des droits contestables, le mariage de sa mère Adélaïde ayant été déclaré nul par l'Eglise. Il ne restait donc plus d'héritier direct du sceptre carlovingien, et les grands qui déposèrent Charles-le-Gros crurent devoir donner la couronne à Eudes, comte de Paris, que son courage contre les Normands avait justement rendu célèbre. Ce fils de Robert-le-Fort ne gouvernait réellement que la Neustrie, et encore convient-il de dire que tous les suffrages ne se réunirent point en sa faveur. Beaucoup de concurrents rallièrent à eux une partie des seigneurs, et ce furent entre autres Arnolphe, roi de Germanie, Gui, duc de Spolette, qui descendait de Charlemagne par les femmes, Raoul ou Rodolphe, fils de Conrad-le-Jeune et comte d'Auxerre. Arnolphe, qui plus tard prit le titre d'empereur, se contenta des soumissions du roi Eudes et le laissa possesseur de la Neustrie; Gui de Spolette aban-

donna son entreprise, et enfin Raoul se fit reconnaître roi de la Lorraine méridionale, c'est à dire de toute la région suisse et valaisienne; son nouveau royaume prit le nom de Bourgogne transjurane. Eudes, débarrassé de ces compétiteurs, conserva donc le titre de roi de France; mais son pouvoir fut constamment mis en question par les grands vassaux, qui s'accommodaient mal d'obéir à un homme leur égal de la veille. Outre les guerres civiles auxquelles leurs révoltes donnèrent lieu, la Neustrie eut encore à supporter les affreux ravages des Normands. Eudes entreprit de les repousser, mais le succès ne répondit point à ses efforts.

A cette époque, et pour longtemps encore, l'histoire de France n'est guère que celle du comté de Paris et de quelques provinces limitrophes. Indépendamment du royaume de la Bourgogne transjurane, le territoire de l'ancienne Gaule se trouvait découpé en plusieurs États indépendants du roi de Paris. C'étaient d'abord les pays soumis à Louis, fils de Boson, et que nous avons souvent désignés sous le nom de royaume de Provence; puis l'Aquitaine, dont Rainulfe II, comte de Poitiers, s'était fait reconnaître roi. Venaient ensuite le duché de Gascogne, soumis au duc Sanche, que les Sarrasins avaient surnommé *mitarra* (le dévastateur), et le royaume de Bretagne, où régnait Alain-le-Grand, tout occupé de repousser les invasions des pirates danois. Enfin les grands fiefs qui rendaient à la couronne la vaine formule de l'hommage féodal, et qui n'en demeuraient guère moins indépendants, étaient entre autres le duché de Bourgogne, le comté de Flandre, le comté de Vermandois, le comté d'Anjou, le comté d'Angoulême, le comté d'Auvergne, le comté de Périgord et le marquisat de Go-

thie (Languedoc). La réunion de ces États formait, en y comprenant la Neustrie, une sorte de royaume fédératif ou de république aristocratique dont les divers membres ne reconnaissaient guère les ordres du roi que lorsqu'ils étaient d'accord avec leurs intérêts ou leurs caprices. Lors donc qu'on lit les annales de ce temps, il faut bien se dépouiller des idées convenues qui s'attachent aux mots, et ne voir dans le roi Eudes qu'un simple seigneur, n'exerçant qu'une autorité précaire ou illusoire, et dans la France qu'une partie du territoire compris entre la Loire et la Meuse. Le rôle que ce royaume, ainsi affaibli, occupait dans le monde était d'ailleurs si peu important que, vers cette époque, Luitprand, évêque de Crémone, faisant l'énumération des princes qui gouvernaient la chrétienté, ne nomme pas même les rois de France.

L'an 893, Eudes, occupé à contenir les Normands ou à lutter contre ses vassaux, apprit qu'une faction venait de rappeler d'Angleterre, pour le nommer roi de France, le jeune Charles-le-Simple, fils posthume de Louis-le-Bègue et à peine âgé de quatorze ans. On lui reconnut des droits; on oublia ce que sa légitimité présentait d'équivoque, et il fut couronné à Reims des mains de Foulques, archevêque de cette ville. Eudes contraignit ce jeune prince à aller chercher un refuge en Germanie; mais enfin des négociations s'ouvrirent entre ces deux compétiteurs et ils se partagèrent la France (896). Deux ans après cette convention Eudes mourut et recommanda à ses seigneurs de prêter serment d'obéissance à Charles-le-Simple. C'est ainsi que ce dernier fut seul reconnu roi, et réunit sous sa domination les deux nouveaux royaumes de France (898).

CHARLES-LE-SIMPLE.

(898-923).

Ce roi dans nos annales est appelé Charles III, bien qu'il soit le quatrième de ce nom qui ait régné en France ; cette bizarrerie tient à ce que les chroniqueurs de l'époque n'ont point voulu tenir compte du règne de Charles-le-Gros. Les premiers actes qui signalèrent son avènement sont complètement inconnus, et le retour de la barbarie a contribué à ensevelir dans les ténèbres le souvenir de ce temps ; on sait seulement que les Sarrasins d'Espagne envahirent alors la Provence et tout le royaume d'Arles, et qu'ils se répandirent comme un torrent dans toute la Bourgogne transjurane, que ne protégèrent efficacement ni les Alpes ni les hommes. Pendant que ces Barbares du Midi inondaient le cœur de l'Europe, les pirates danois désolaient la malheureuse Neustrie.

Vers l'an 911, une armée de ces Normands remonta la Seine et mit le siège devant Paris. Pendant une trêve de trois mois que les Barbares accordèrent à cette ville, leurs bandes ravagèrent les bords de l'Yonne et ceux de la Saône, et enfin le territoire de Chartres. Le *konong* ou chef principal, aux ordres duquel ils étaient soumis, était le roi de mer Roll ou Rollon (Raoul), dont le nom occupe une si grande place dans l'histoire du dixième siècle. Ce chef redoutable avait promené ses armes dévastatrices dans la Neustrie, la Lorraine, l'Aquitaine et l'Angleterre, portant partout la désolation et l'incendie. Pour se venger d'un échec qu'il venait de recevoir devant les murs de Char-

tres, il exerça des cruautés inouïes dans les campagnes de la Neustrie, pillant les églises, égorgeant les prêtres, brûlant les villes et emmenant les femmes en esclavage. Charles-le-Simple, faible d'esprit et de puissance, tremblait devant ce redoutable adversaire ; mais la clameur du peuple devint si vive qu'il résolut de mettre à tout prix un terme à tant d'excès. Jusqu'à ce jour la lâcheté des Carlovingiens avait acheté à prix d'or une paix honteuse ; le roi Charles consentit à un plus grand sacrifice, et fit offrir à Rollon, pour s'y établir lui et ses pirates, la plus fertile province du royaume, celle qui comprenait la Neustrie occidentale. En échange d'un don si précieux, il demanda que les Normands se reconnussent vassaux de la France et se convertissent à la foi chrétienne. Le pirate n'eut garde de rejeter des propositions si avantageuses ; et toutefois, comme la Neustrie maritime était alors ruinée et dévastée, il demanda et obtint la cession de tous les droits de la couronne sur la petite Bretagne. Enfin Charles-le-Simple s'efforça de se concilier l'affection de Rollon en lui accordant pour épouse sa propre fille Ghisèle. La longue habitude de parcourir les pays méridionaux avait amorti le fanatisme idolatrique des Barbares, et ils consentirent presque tous à se faire chrétiens ; mais il ne fut point aussi facile d'amener Rollon à se soumettre aux formes humiliantes de l'hommage féodal. Il prêta serment de vassal entre les mains du roi ; mais lorsqu'il s'agit de s'agenouiller devant Charles-le-Simple et de lui baiser le pied, le farouche « roi de mer » ne voulut point se soumettre. Tout ce qu'on put obtenir fut qu'un de ses *jarls* (officiers) le remplacerait dans cette cérémonie ; mais celui qui fut chargé de cette mission, soit orgueil, soit moquerie, leva si haut le

pied du roi pour le porter à sa bouche que Charles-le-Simple tomba à terre. Il fallut dévorer en silence cet outrage (912).

La contrée cédée aux pirates changea son vieux nom de Neustrie en celui de Normandie et demeura attachée à la couronne à titre de grand fief. Le pays fut divisé au cordeau, à la manière des Scandinaves, et toutes les terres, à l'exception de celles des églises, furent partagées entre les nouveaux maîtres, proportionnellement à leurs grades dans l'armée de Rollon ; chaque Normand, même le simple soldat, fut déclaré seigneur d'un domaine pour la possession duquel il devait hommage à son officier, ce dernier à un chef supérieur, et tous ensemble au duc. Les anciens propriétaires du sol se virent réduits à l'état de vasselage ou de servage sur leurs propres patrimoines. Pour ceux des Barbares qui ne voulurent pas abjurer l'idolâtrie, ils se cantonnèrent en forme de colonie sur le territoire de Bayeux. D'autres pirates normands obtinrent, neuf ans plus tard, la permission de s'établir sur les bords de la Loire, dans le comté de Nantes, presque entièrement dépeuplé.

Le christianisme changea le cœur de Rollon. Ce premier duc de Normandie, que les anciens historiens ont désigné sous le nom de Robert*, se fit chérir des indigènes et respecter de ses anciens compagnons d'armes. Il passait pour un grand justicier, et sa sévérité inflexible préserva son peuple du brigandage. On sait que, voulant éprouver la puissance de ses ordres, il suspendit ses bracelets d'or à l'entrée d'une forêt et que ces bijoux

* Le duc Robert de France avait voulu lui servir de parrain et lui donner son nom.

y demeurèrent trois ans sans que personne osât les toucher. L'établissement des Normands en France mit peu à peu fin à leurs invasions, et le royaume ne tarda pas à être délivré de ces Barbares. Le mélange d'un peuple nouveau, fier et intrépide, régénéra en quelque sorte la nation française, et contribua à lui rendre son ancien courage. Ces hôtes danois renoncèrent d'ailleurs à leur langue et à leurs anciennes coutumes pour adopter le dialecte roman et l'organisation féodale.

La même année (912) mourut Louis IV, roi de Germanie, et avec lui s'éteignit la branche allemande des Carlovingiens. La couronne aurait dû appartenir à Charles-le-Simple ; mais les Germains l'offrèrent à Conrad I^{er}, duc de Franconie ; les Lorrains, dont le pays faisait partie de ce riche patrimoine, préférèrent se rattacher à la France et se donnèrent au roi Charles. Cependant, quelques années plus tard, mécontents de ce prince et honteux de son incapacité, ils se rangèrent sous les ordres de Henri-l'Oiseleur, successeur de Conrad.

ROBERT I^{er}.

(923.)

Vers le même temps les feudataires de la couronne, mécontents de la faveur que Charles-le-Simple accordait à son ministre Haganon, homme de naissance obscure, s'assemblèrent et prononcèrent à deux reprises la déposition de ce prince. En 923 ils élurent à sa place Robert, comte de Paris, duc de France et frère du dernier Eudes. Robert fut sacré à Reims par Hérivée, archevêque de cette ville. Ce nouveau roi et son fils, Hugues-le-Blanc

ou le Grand, poursuivirent Charles-le-Simple et lui livrèrent plusieurs combats sans résultat décisif. A la fin, le 15 juin 923, une bataille générale s'engagea près de Soissons, et Robert périt dans la mêlée d'un coup de lance. Plusieurs écrivains affirment que ce fils de Robert-le-Fort fut tué de la main même du roi Charles. Quoi qu'il en soit de cette opinion fort contestable, la mort de Robert ne donna pas la victoire à Charles-le-Simple. Hugues-le-Grand rallia ses troupes et mit en déroute celles du roi. Ce dernier se réfugia derrière la Meuse ; mais il fut trahi par les seigneurs de Lorraine. Cette défection ne le découragea pas entièrement, et il appela à son secours le duc Guillaume-Longue-Épée, fils et successeur du fameux Rollon, mais l'appui des Normands lui fut inutile ; sa cause était perdue.

RODOLPHE.

(923-936).

Cependant la couronne semblait vacante par la déposition de Charles-le-Simple. Dans l'état où se trouvait la France, le titre de roi ne pouvait appartenir qu'aux deux plus puissants feudataires, à Hugues, comte de Paris, ou à Rodolphe (Raoul) duc de Bourgogne, son beau-frère. Ce fut ce dernier prince qui fut élu, grâce au désistement du comte Hugues ; Charles-le-Simple, abandonné de tous, accepta l'asile et l'alliance que lui offrait Héribert, comte de Vermandois *, mais il n'eut point sujet de se féliciter d'avoir donné à cet orgueilleux vassal

* Province dont Saint-Quentin était la capitale.

une telle preuve de confiance. En effet, le comte Héribert vit à peine le roi déchu en son pouvoir qu'il le déclara son prisonnier et le fit enfermer dans une tour, d'abord à Château-Thierry, puis à Péronne (923). Il se rendit ensuite auprès du nouveau roi Rodolphe pour recevoir le prix de sa félonie.

Charles-le-Simple languit pendant six ans dans sa prison de Péronne, étranger aux affaires de ce royaume qui l'avait dégradé, de ces vassaux qui l'avaient trahi. Ce ne fut qu'en 928, quelques mois avant sa mort, qu'il fut tiré de sa tour par les ordres de Rodolphe, et convié par ce dernier à un traité de paix et d'alliance. On eût dit que Rodolphe cherchait à effacer à ses propres yeux et à ceux du peuple la tache de son avènement. Ce qui est certain, c'est qu'il traita Charles avec égards, et lui accorda entre autres présents le château d'Attigny-sur-Aisne. C'est dans cette royale résidence que mourut Charles-le-Simple, l'an 928 ; il était âgé de cinquante ans, et en avait régné vingt-cinq. Prince faible, sans talents et sans énergie, et dont le surnom (le Simple, c'est-à-dire l'idiot) atteste le mépris qu'il inspira à ses contemporains. Sa fin malheureuse lui a mérité des regrets dont son règne n'était pas digne. Il avait un fils en bas âge, nommé Louis (Ludwig). La reine Ogive, sa mère, fille d'Edward, roi des Anglo-Saxons, s'enfuit avec cet enfant et se retira en Angleterre. Nous ne tarderons pas à voir ce jeune prince rappelé par les grands, monter sur le trône et régner sous le nom de Louis d'*Outremer*.

Cependant le roi Rodolphe n'était reconnu que par le duc de France, l'archevêque de Reims, et les comtes de Flandre et de Vermandois. Il régnait à peine sur le tiers des provinces qui avaient

été soumises, au moins de nom, à Charles-le-Simple. Les peuples du midi ne ratifièrent pas son élection, et soit attachement sincère à la légitimité carlovingienne, soit que, pour les Aquitains, tout prétexte fût bon à saisir pour motiver un refus d'obéissance aux races du Nord, ils persistèrent longtemps à dater leurs actes publics de la déposition ou de la mort de Charles le-Simple, et à ne reconnaître d'autre roi que le Christ. *Le Christ régnant*, disent ces formules, *en attendant un roi terrestre*. On trouve même un cartulaire de Brioude ainsi daté : « Fait le cinquième jour avant les ides d'octobre, la quatrième année depuis que Charles, roi, » a été dégradé par les Francs et Rodolphe *élu contre les lois*. » Tant les souvenirs de la domination romaine et ceux de la première dynastie avaient laissé fortement empreint dans l'esprit des peuples le dogme de l'hérédité royale.

Soldat intrépide et habile capitaine, Rodolphe porta ses armes chez les Aquitains, et força le duc Guillaume, prince de leur vaste pays, à subir sa suzeraineté ; mais cette soumission fut de courte durée. Rodolphe eut ensuite à combattre les Normands de la Loire qui, n'étant pas compris dans le traité conclu avec Rollon, ravageaient encore le royaume. Il fut vaincu dans l'Artois, mais il tailla en pièces, dans le Limousin, une armée de ces pirates. Vers le même temps le roi de Germanie lui enleva la Lorraine.

Les Normands étaient à peine contenus par les armes de Rodolphe que d'autres Barbares, bien plus redoutables « et plus cruels que toute espèce de bêtes sauvages, » dit la chronique, menacèrent les frontières de la France occidentale. C'étaient les Madschards ou Hongrois, que dans la langue tudes-

que on appelait les *Ungren*, et ce nom fut si formidable aux peuples de cette époque que la tradition populaire des *Ogres* ou anthropophages se rattache encore à leurs invasions. Ces sauvages, aussi peu civilisés que les Scythes, leurs ancêtres, avaient été chassés depuis trente ans de leurs montagnes, et s'étaient jetés sur la Pannonie, après avoir franchi la double barrière du Don et des monts Krapach. Ils campaient sur des chariots, seules habitations de leurs enfants et de leurs femmes, et combattaient à cheval, tantôt par des charges soudaines et rapides, tantôt en fuyant, à la manière des Parthes.

« Ils vivent, non comme des hommes, dit une chronique, mais comme des animaux féroces, et l'on rapporte qu'ils mangent la chair crue et boivent le sang. Ils coupent par morceaux le cœur de leurs prisonniers et le dévorent.... Ils ne se laissent point fléchir à la miséricorde et ne savent pas ce que c'est que la pitié. » Déjà ils avaient désolé la Lombardie, lorsqu'ils furent arrêtés dans les Alpes viennoises par Hugues, roi d'Arles, et par Rodolphe, roi de la Bourgogne transjurane. Ainsi repoussés, ils se jetèrent dans la Gothie (le Languedoc), où ils furent taillés en pièces par Raymond, comte de Toulouse (924). Deux ans plus tard ils reparurent sur les frontières de la Lorraine et de la Champagne. A leur approche, s'il faut en croire les naïves légendes, la lune parut toute rouge de sang. Ce qui est plus certain, c'est qu'une terreur profonde saisit les peuples, et qu'on se hâta de transporter au loin les saintes reliques. Cependant cette invasion tourna à la gloire de la France. Le roi Rodolphe n'eut qu'à se montrer ; sa contenance intimida les Barbares, qui s'éloignèrent du royaume.

Rodolphe avait à la fois à combattre les Aqi-

tains, les Normands et les sauvages de Hongrie ; mais ces guerres lui acquirent plus de gloire encore qu'elles ne lui causèrent de sollicitudes. Ce qui affaiblit sa puissance et paralysa ses efforts fut la continuité de la lutte soulevée entre lui et les grands vassaux de la couronne. Il lui fallut disputer pied à pied ses prérogatives au comte de Vermandois et aux autres feudataires, et tout son règne ne fut qu'un long enchaînement de batailles obscures où le roi, quelquefois vaincu, souvent vainqueur, perdait autant à ses victoires qu'à ses défaites. Dans ces difficiles circonstances, Rodolphe ne manqua point à sa fortune et fut toujours à la hauteur de sa tâche ; ces querelles, qui nous paraissent aujourd'hui si misérables, le forcèrent à développer sur un théâtre sans doute trop étroit de grands talents militaires et un génie au-dessus de son siècle, et l'on ne peut s'empêcher de le mettre au rang des rois les plus illustres qui aient gouverné la France.

Cependant l'Aquitaine s'était de nouveau révoltée à la faveur des guerres civiles et de l'invasion des Huns. Rodolphe se préparait à la réduire, mais le temps lui manqua. Comme il se trouvait à Auxerre, il y mourut, au mois de janvier 936, après un règne de douze ans. Plus tard la mort frappa Héribert, comte de Vermandois, et l'un des chefs de la révolte qui ôta le trône à Charles-le-Simple. Cet ambitieux expira déchiré de remords, et en s'écriant : « *Nous étions douze qui trahîmes le roi.* »

A la mort de Rodolphe, roi de France et duc de Bourgogne, les Français ne formaient plus une nation ni la France une monarchie. Le territoire de l'ancienne Gaule était découpé en une multitude de petits États sujets à de fréquentes révolutions, toujours en guerre les uns contre les autres, et entre

lesquels il n'existait guère d'autre droit que la force. Les rois étaient plus que jamais sans puissance ; ils ne commandaient, pour ainsi dire, sans contrôle qu'à la seule ville de Laon, leur principale résidence ; tout le reste de leurs États était distribué entre des vassaux peu disposés à obéir. La noblesse s'épuisait en combats sans gloire ; le clergé cherchait en vain à rassembler les débris épars de l'ordre social ; les hommes libres avaient cessé de former une classe, les villes étaient pillées, démantelées, à demi détruites. Au milieu de cette confusion où une société nouvelle s'organisait sur des ruines, les seigneurs et les prélats habitaient des châteaux fortifiés ; c'est là qu'ils rendaient la justice et délibéraient sur les affaires publiques ; les serfs résidaient dans de pauvres huttes éparses sur les terres défrichées ; enfin, le peu d'artisans, vassaux des nobles ou des abbayes, qui subsistaient encore, se cantonnaient autour des églises, des forteresses et des monastères, pour y chercher un refuge ou du travail. Partout le commerce avait cessé d'exister et n'était remplacé que par un système misérable de colportage. La population éparsse ne connaissait que ses seigneurs ou ses châteaux respectifs, et ne soupçonnait aucune autre existence politique. Ajoutons qu'au milieu de ce désordre général beaucoup de nobles possédaient à la fois plusieurs fiefs dans divers États ou royaumes, de telle sorte qu'un même seigneur se trouvait souvent en même temps vassal de plusieurs souverains. Enfin, comme dernier terme de cette situation, il n'était pas rare qu'un seigneur fût lui-même possesseur d'un fief subordonné à un seigneur moins puissant que lui, et se trouvât ainsi, quant à ce domaine, le vassal d'un de ses propres vassaux. Dès lors, il faut le dire, une

seule chose devient certaine et intelligible : c'est que tous les droits et tous les intérêts étaient confondus dans un même chaos.

LOUIS-D'OUTREMER.

(936-954.)

Le roi Rodolphe ne laissait point d'enfants. A sa mort un seul homme concentrait entre ses mains la plus grande prépondérance ; c'était Hugues-le-Grand, comte de Paris et duc de France. Il aurait pu sans peine prendre le titre de roi ; mais, comme Pepin d'Héristal et Charles-Martel sous la première dynastie, il préféra se contenter du pouvoir et attendre pour joindre le nom à la chose un concours de circonstances plus favorables. Il lui était facile de comprendre qu'en restant duc de France et premier vassal il demeurerait le chef des grands feudataires, tandis qu'en devenant roi, en échange de la petite ville de Laon et de son territoire qu'il ajoutait à ses domaines, il n'obtenait d'autre résultat que de réunir contre lui tous les autres vassaux de la couronne. Aussi préféra-t-il être en quelque sorte le maire du palais que le roi nominal de la France.

Il fallait pourvoir à la vacance du trône ; Hugues-le-Grand désigna au choix des seigneurs le jeune Louis-d'Outremer, fils de Charles-le-Simple, depuis treize ans réfugié en Angleterre. Ce prince fut agréé par les grands feudataires, et on le rappela dans son royaume, qui n'était plus réduit qu'aux étroites proportions du comté de Laon. Hugues-le-Grand, en récompense de son intervention dans cette restauration carlovingienne, fut investi par le

roi seigneur du duché de Bourgogne, au détriment des héritiers de Rodolphe. Cette usurpation donna lieu à une guerre civile.

Louis-d'Outremer fut sacré à Laon. A peine investi de la dignité royale, il songea à s'affranchir de la tutelle du comte de Paris ; mais ce redoutable vassal s'arma contre le nouveau roi, et, ayant mis dans ses intérêts le comte de Vermandois et le duc d'Aquitaine, ils eurent l'audace de proclamer roi de France l'empereur Othon-le-Grand, déjà roi de Germanie et seigneur suzerain de la Flandre, d'une partie de la Lorraine et des royaumes d'Arles et de Bourgogne transjurane (940). Louis-d'Outremer lutta contre ses vassaux rebelles avec des succès divers ; mais enfin l'empereur Othon lui-même, moins soucieux de la couronne de France alors si peu désirable, consentit à lui rendre ce royaume. Deux ans plus tard Louis-d'Outremer, ayant essayé d'enlever le duché de Normandie et peut-être la liberté au jeune Richard-sans-Peur, fils et héritier de Guillaume-Longue-Épée, s'attira une double guerre, d'abord avec le comte de Paris qui prit la défense de Richard, et ensuite avec les Normands cantonnés dans le Cotentin. Harald, roi des Danois, vint en aide à ces derniers, et réussit même à faire prisonnier le roi de France. Louis-d'Outremer fut enfermé à Rouen. Hugues-le-Grand ne se pressait point d'obtenir sa délivrance ; mais enfin, vaincu par les supplications de la reine Gerberge, sa propre belle-fille, et sachant qu'Edmond, roi d'Angleterre, et l'empereur Othon se préparaient à faire rendre la liberté au malheureux roi carlovingien, il se décida à remplir ce premier devoir d'un vassal. Toutefois il n'eut pas plus tôt Louis-d'Outremer en son pouvoir qu'il l'emprisonna à son tour et ne le

délivra qu'après avoir obtenu la cession de la ville de Laon. Dès ce moment il ne restait plus au roi qu'un titre plus dangereux qu'utile.

Cependant Othon, qui trouvait son compte à maintenir une sorte d'équilibre entre Louis et ses feudataires, intervint encore pour la cause de ce roi. Par son entremise, le pape Agapet II assembla à Ingelheim un concile composé des évêques de France et de Germanie, et chargea cette assemblée de juger entre Louis et son redoutable vassal. Les évêques, après avoir entendu les supplications du roi, reconnurent et proclamèrent ses droits, et lancèrent contre Hugues-le-Grand et ses adhérents une menace d'excommunication. Cette menace amena une sorte de trêve qui fut de courte durée. La lutte entre le roi et les seigneurs, d'un côté, et entre les seigneurs eux-mêmes, de l'autre, se continua sous différents prétextes. Pour comble de maux, une nouvelle invasion des Hongrois affligea l'orient et le midi de la France ; ces Barbares mirent à feu et à sang la malheureuse Aquitaine (951).

Leurs ravages duraient encore lorsque Louis-d'Outremer mourut des suites d'une chute de cheval (954). Prince actif et hardi, que les revers ne rebutaient point, et auquel il ne manqua que des circonstances plus favorables pour relever de son profond abaissement la couronne de Charlemagne. Il laissait deux fils : Lothaire, âgé de treize ans, et Charles, encore au berceau.

LOTHAIRE.

(954-986).

Lothaire monta sur le trône par la permission de

Hugues-le-Grand, qui lui vendit chèrement cette faveur. L'ambitieux comte de Paris, duc de France, se fit confirmer dans la possession du duché de Bourgogne, et se fit en outre déclarer duc d'Aquitaine, au préjudice de Guillaume, *Tête-d'Étoupe*, comte de Poitiers. Ce dernier ne pouvait se laisser impunément dépouiller de cette riche contrée. Pour l'y contraindre Hugues-le-Grand marcha contre lui, en ayant soin de se faire suivre du jeune roi dont la présence semblait légitimer ses intentions. Cette expédition fut inaugurée par une victoire ; mais elle n'eut pas d'autre suite. Hugues-le-Grand mourut, fatigué d'usurpations et de batailles. Sa mort affranchit l'Aquitaine de sa domination et le roi Lothaire d'un dangereux tuteur (956). On avait donné à ce comte de Paris trois différents surnoms : celui de *grand* à cause de ses talents militaires, celui de *blanc* à cause de la blancheur de ses armes ou de son teint, et celui d'*abbé* parce qu'il possédait de nombreuses abbayes par suite d'un abus dont la source remontait à Charles-Martel. Il laissait trois fils dont l'un fut nommé duc de Bourgogne, et un autre, appelé Hugues-Capet ou Chapet (de la grosseur de sa tête ou de son habitude de porter un chaperon), fut reconnu comte de Paris et duc de France. Hugues-Capet n'était âgé que de dix ans, et pendant quelques années sa jeunesse et celle de Lothaire furent placées sous le patronage de saint Bruno, archevêque de Cologne, qui maintint la bonne harmonie entre lui et le roi.

Aucun événement ne mérite d'être signalé jusqu'à l'année 973. A cette époque, Charles, frère de Lothaire, s'attacha à l'empereur Othon II et se fit nommer par lui duc de la Basse-Lorraine. Lothaire, inquiet de cette générosité et se croyant

seul le droit de disposer du duché de la Basse-Lorraine, déclara la guerre à l'empereur. Il obtint de rapides succès, s'empara de Metz, et s'avança avec tant de célérité vers Aix-la-Chapelle, qu'il surprit Othon comme il était à table. L'empereur n'eut que le temps de sauter à cheval et de se dérober par la fuite au roi de France (978). Cette expédition aventureuse n'eut d'autre résultat que d'amener sur le territoire de la France une puissante armée germanique sous les ordres d'Othon. L'empereur semblait vouloir prendre sa revanche. Après avoir ravagé la Champagne, il vint camper sous les murs de Montmartre, pour se donner la satisfaction assez étrange de faire chanter un *alleluia* à ses troupes en face des murs de Paris. Malgré cette bravade, il fut mis en fuite par le roi Lothaire, aidé de son grand vassal, Hugues-Capet, et se trouva trop heureux de conclure la paix et de regagner la Germanie (980).

Charles, frère de Lothaire, fut confirmé duc de la Basse-Lorraine ; mais il commit la faute de se déclarer vassal de l'empire. Cette soumission, qui humilia, dit-on, les Français, servit de prétexte plus tard à son exclusion du trône. Pour Lothaire, après avoir contenu ses vassaux et fait respecter son nom au-delà du Rhin, il mourut à l'âge de quarante-cinq ans, et l'on assure, sans preuve, qu'il fut empoisonné par sa femme, Emma, fille du roi d'Italie (986).

LOUIS V, LE FAINÉANT.

(986-987.)

Lothaire laissait un fils que, par une précaution fort prudente, il avait fait couronner de son vivant.

Ce jeune roi, qui porte le nom de Louis, *le Faînéant*, sans que rien dans sa vie ait donné justice à cette épithète flétrissante, commença son règne par assiéger la ville de Laon, qui fut emportée d'assaut. Adalbéron, évêque de cette ville, que Louis V accusait de machinations politiques, réussit à se soustraire à la vengeance du roi.

Louis V était à peine de retour dans la capitale qu'il subit le même sort que son père. Après un règne de dix-sept mois il fut, dit-on, empoisonné par sa femme, Blanche d'Aquitaine (987). Il ne laissait point d'enfant, et, selon l'ordre de succession légitime, la couronne devait appartenir à son oncle, Charles de Lorraine; mais on fit déclarer qu'il s'en était rendu indigne en se reconnaissant vassal d'un souverain étranger. Cette décision ouvrait un libre champ à l'ambition de Hugues-Capet, et ce grand vassal parvint enfin à échanger contre le titre de roi ceux de comte de Paris et de duc de France, si longtemps illustrés par ses pères (987).

SYNCHRONISMES.

- 877. Alfred-le-Grand établit le jury en Angleterre.
- 890. Établissement des Hongrois en Pannonie.
- 901. Établissement à Paris de cours publics de grammaire, de chant et de dialectique.
- 917. Siège de Constantinople par les Bulgares.
- 933. L'imprimerie est inventée en Chine.
- 978. Massacre des Danois demeurés en Angleterre. Leur roi Ethelred cherche un refuge en Normandie.

GOUVERNEMENT FÉODAL.

TROISIÈME DYNASTIE

DITE DES CAPÉTIENS.

HUGUES - CAPET.

(987-996.)

L'avènement de Hugues-Capet au trône des Carlovingiens, que sa race occupe encore, ne fut point, comme on l'a plusieurs fois écrit, le résultat d'une révolution politique; on ne doit le considérer, du moins à son origine, que comme un accident du régime féodal. Hugues fut élu ainsi que l'avaient été avant lui Robert, Eudes et Rodolphe, et si le dernier de ces rois eût laissé à sa mort des fils en état de lui succéder, nul doute qu'on n'aurait point songé à leur disputer le vain honneur de la couronne. La troisième dynastie eût ainsi commencé de régner un demi-siècle plus tôt; mais les conditions de la société et du pouvoir seraient demeurées les mêmes, et elles ne changèrent point sous Hugues-Capet.

Ce prince, déjà duc de France, comte de Paris et d'Orléans, frère du duc de Bourgogne et beau-frère du duc de Normandie, était le plus puissant des grands feudataires.

Un crime venait de faire descendre dans la tombe l'héritier de Carlovingiens; Charles, duc de la

Basse-Lorraine et prétendant légitime, était absent ; l'occasion semblait favorable pour monter sur le trône ; Hugues la saisit. Il se fit d'abord reconnaître roi par ses propres vassaux ; ceux-ci trouvaient leur compte à ce changement de titre, qui les faisait monter d'un degré dans la hiérarchie féodale. Une fois fortifié de leur adhésion, Hugues n'eut pas de peine à obtenir celle des autres possesseurs de fiefs, dont aucun ne pouvait isolément lui disputer la prépondérance, et qui tous ensemble n'étaient point placés dans des conditions territoriales et politiques aussi favorables. L'élection du nouveau roi, soit tacite, soit formelle, ne souffrit donc aucune difficulté. Ce fut une affaire qui se traita promptement entre les sept ou huit prélats et seigneurs qu'elle intéressait plus particulièrement.

C'est donc vainement que des historiens modernes, à la science desquels je dois d'ailleurs rendre hommage *, ont voulu attribuer à cet événement un grand caractère national. Ils ont supposé que Charles de Lorraine avait été exclu, comme représentant des intérêts germaniques, par une sorte d'opinion publique toute gauloise qui se serait réveillée et manifestée en faveur de Hugues-Capet. Cette hypothèse a son côté brillant, son point de vue dramatique, mais nous doutons qu'elle soit conforme à la vérité. Les éléments d'une nationalité gauloise ou même française n'existaient point alors à la surface de la société. La France était un simple duché ; les habitants de la Bourgogne, de l'Aquitaine, de la Provence, de la Normandie, du Vermandois et de la Flandre tenaient à honneur de n'être point Français, mais bien Bourguignons, Aquitains, Pro-

* Je citerai, entre autres, M. Augustin Thierry.

vençaux ou Normands ; et ceci est vrai de tous les petits États indépendants qui couvraient le sol de l'ancienne Gaule. Parmi ces États, il y en avait plusieurs, ceux du midi et de l'est entre autres, qui étaient fort disposés à accepter le patronage des souverains d'Italie et d'Allemagne, et nullement celui des rois de France, dont le pouvoir semblait si précaire. Si les seigneurs plus voisins de Paris pensaient autrement, la nature des choses et l'intérêt même de leur ambition le voulait ainsi ; mais ils se souciaient fort peu du point de vue national, ils n'en soupçonnaient pas même l'existence. En dehors d'eux, et l'on me comprendra si les pages qui précèdent ont donné une idée exacte de la situation du pays, il n'y avait ni opinions, ni tendances publiques, ni possibilité d'en créer. L'élection de Hugues-Capet fut donc déterminée par des convenances féodales indépendantes de toute espèce de sentiment national.

Si l'on objecte que Charles de Lorraine fut exclu parce qu'il s'était reconnu vassal de l'empire, je remarquerai que ce fut là tout simplement un prétexte commode pour légitimer une usurpation ou écarter un compétiteur dangereux. Rien ne nous révèle, de la part des grands feudataires d'alors, cette aversion pour la suzeraineté des souverains d'Allemagne. Nous avons vu tour à tour les rois d'Arles, de Provence, de la Bourgogne transjurane, et après eux les seigneurs de Lorraine, accepter le patronage de l'empire ; Hugues-le-Grand lui-même, et avec lui les comtes de Vermandois et de Flandre, le duc de Bourgogne et quelques autres grands vassaux, avaient reconnu, à une époque encore récente, Othon, roi de Germanie, pour leur seigneur suzerain. Certes, je me trompe fort, ou de tels actes,

plusieurs fois renouvelés partiellement, ne permettent pas de croire à la sincérité du reproche adressé à Charles de Lorraine et à la haine des grands feudataires « contre l'étranger. » Il est de ces idées modernes dont il faut bien avoir soin de se dépouiller lorsqu'on entreprend de juger la France du dixième siècle.

L'un des principaux membres de la société féodale s'en déclara le chef et prit le titre de roi ; ce fut là toute la révolution capétienne. Elle s'accomplit si paisiblement, qu'il est facile de voir que la plupart des seigneurs s'en inquiétèrent peu, n'ayant rien à craindre ni à espérer de la royauté. C'était, comme je l'ai dit, un accident de l'histoire féodale, une phase où passait cette société française qui cherchait, peut-être à son insu, à se régulariser, qui tendait, sans doute malgré elle, à l'unité du pouvoir.

L'origine de Hugues-Capet, si l'on veut remonter au-delà de Robert-le-Fort, échappe à nos investigations. Pour complaire à ses descendants, on a à plusieurs reprises fabriqué de fausses généalogies qui remontaient à saint Arnoul ; mais ces tentatives de la flatterie n'ont plus aujourd'hui beaucoup de créance. L'opinion la plus rationnelle est celle qui fait descendre les Capétiens d'une des familles saxonnes que Charlemagne avait transportées dans les Gaules. Dante, dans son célèbre poème, fait dire à l'un d'entre eux qu'ils ont pour père un simple boucher ; mais ce n'était là qu'une de ces rumeurs populaires accréditées par la malignité des partisans de la dynastie carlovingienne. On en colporte de semblables contre tous les fondateurs d'empire, sans que l'opinion des peuples attache une importance réelle à ces attaques. Celle-ci est ma-

nifestement contraire à l'organisation sociale de l'époque. Ce qui paraît certain, c'est que les partisans de Hugues, pour colorer son usurpation, et ses ennemis, pour la rendre plus odieuse, ont chacun dénaturé, dans un sens opposé, tout ce qui pourrait réellement éclairer l'historien sur les sources de la dynastie capétienne.

Hugues-Capet fixa sa résidence à Paris, mais il ne resta pas longtemps paisible possesseur de sa couronne royale. Charles de Lorraine se réveilla enfin de sa torpeur et envahit à la tête d'une armée les domaines capétiens. Il s'empara de Laon, et son neveu Arnoul, archevêque de Reims, lui livra cette dernière ville. Ce fut le terme de ses succès. Une autre trahison, dont cette fois il fut victime, le fit tomber entre les mains de Hugues-Capet. Le vainqueur le jeta dans une prison où il mourut après deux ans de captivité, laissant trois fils au berceau dont la postérité s'éteignit obscurément vers le treizième siècle.

Hugues n'eut plus à craindre de rival, mais sa couronne n'en fut pas moins sans éclat et sans puissance. Pendant son règne, d'ailleurs de courte durée, ses grands vassaux se firent la guerre, et il n'intervint guère dans leurs querelles, soit faiblesse, soit calcul. Il consacra presque tout son pouvoir à se concilier le clergé et les monastères. Ses partisans publièrent ensuite avec complaisance qu'en récompense d'une donation de reliques faite au couvent de Centulle, saint Valéri lui était apparu en songe et lui avait dit prophétiquement : « A cause
« de ce que tu viens de faire, toi et ta race vous ré-
« gnerez jusqu'à la septième génération, » c'est-à-dire à perpétuité. Cette conduite habile et ces rumeurs adroitement semées dans la foule contribuè-

rent à fortifier les droits qu'il tenait de l'élection de ses pairs *.

Le nouveau roi n'avait point oublié la défection d'Arnoul, archevêque Reims ; pour punir ce prélat, qu'il retenait d'ailleurs captif, il entreprit de le faire déposer canoniquement dans un concile provincial. Ses désirs furent accomplis, et les évêques choisirent, pour remplacer Arnoul au siège de Reims, le célèbre Gerbert, professeur du fils de Hugues. « Ce grand clerc, dont le mérite brillait dans le monde entier, dit la chronique, était tellement supérieur à ses contemporains par son génie et sa science, que l'admiration qu'il inspirait se changea en une sorte d'effroi dans les esprits grossiers. Si l'enthousiasme des uns en fit un homme inspiré de Dieu, l'ignorance et l'envie le montrèrent aux yeux des autres comme l'allié des puissances infernales. »

Gerbert était né en Aquitaine de pauvres parents ; il avait été élevé au couvent de saint Giraud, à Aurillac, et s'était rendu très-habile dans la connaissance des lettres. Poussant plus loin l'amour de la science, il s'était rendu à l'université de Cordoue, foyer de la civilisation musulmane, et y avait acquis des notions profondes en chimie, en mathématiques et en mécanique. C'était à lui que la Gaule était redevable de l'introduction des chiffres arabes et de l'invention des horloges à balancier. Enfin il avait, dit-on, fabriqué un orgue dont la vapeur mettait en mouvement les touches. Il était également versé dans la musique et dans les beaux-arts.

* Les sept plus grands vassaux de la couronne prenaient le titre de pairs (*pares*, égaux). Après l'élévation de Hugues-Capet, l'un d'entre eux, il n'en resta plus que six. Mais outre ces pairs laïques, il y avait un pareil nombre de pairs ecclésiastiques.

Ces talents, si supérieurs qu'ils fussent, n'empêchèrent pas le pape Jean XV de casser l'élection de Gerbert, comme contraire aux règles de l'Église et excédant les pouvoirs du concile provincial. Jean XV prescrivit en outre de rendre son titre à l'archevêque Arnoul; mais, malgré cette décision, ce prélat demeura encore plusieurs années en prison. Pour Gerbert, il prit le parti de se retirer auprès de l'empereur Othon, qui lui donna l'archevêché de Ravenne. C'est ce même prêtre français qui fut plus tard appelé au trône pontifical sous le nom de Silvestre II.

Cependant l'autorité de Hugues-Capet était vivement contestée au midi de la Loire, et beaucoup de seigneurs refusaient de le regarder comme leur roi. Il parvint, à force de ruses et quelquefois à force ouverte, à les contenir; mais l'on sent ce que pouvait être son influence à une époque où chaque grand vassal n'obéissait qu'autant que son caprice lui conseillait de le faire. Un jour qu'un seigneur de Périgord, nommé Adalbert, venait de s'emparer de Tours et d'ajouter à ses titres celui de comte de cette ville, Hugues lui envoya demander : « Qui t'a fait comte? » L'orgueilleux vassal se contenta de lui faire répondre ces mots : « Qui t'a fait roi? » Toute la féodalité, toute la puissance des seigneurs, toute la faiblesse des rois de cette époque se résument en ce peu de paroles. Hugues-Capet mourut à Paris en 996; aucun compétiteur ne disputa la couronne à Robert, son fils, qu'il avait par précaution fait sacrer de son vivant.

ROBERT II.

(996-1031.)

Pendant que les provinces qui composent aujourd'hui la France, alors soumises à des maîtres particuliers et distribuées en souverainetés indépendantes, prenaient part aux querelles obscures de leurs seigneurs, le roi Robert se voyait exposé aux foudres de l'excommunication à l'occasion d'un mariage contraire aux canons de l'Église. Il avait épousé Berthe de Bourgogne, veuve du comte de Blois, sa cousine au quatrième degré, et sa parente par alliance spirituelle. Ce mariage fut déclaré nul par le pape ; mais le roi Robert, révoquant en doute la justice de cette décision, refusa de s'y soumettre. Il fut retranché de la communion des fidèles et son royaume mis en interdit. La terreur qu'inspira cette peine infligée au roi et au peuple fut si générale, que le malheureux prince se vit abandonné de tout le monde, comme s'il eût été atteint d'une maladie contagieuse. Il ne resta plus auprès de lui que deux serviteurs, et encore ces hommes, jugeant abominables tous les vases dans lesquels le roi avait bu ou mangé, les purifiaient par les flammes. Robert était fortement attaché à l'Église ; cet abandon universel lui ouvrit les yeux, et il répudia Berthe. Il épousa ensuite Constance d'Aquitaine ; mais la nouvelle reine, douée d'une rare beauté, était l'une des plus méchantes femmes de son siècle. Le second mariage de Robert fut comme le signal d'une réaction des mœurs faciles et brillantes du Midi sur les mœurs graves, mais souvent grossières, du Nord. Il y eut comme une

transaction entre deux civilisations différentes, et les seigneurs aquitains qui remplirent bientôt le palais introduisirent de nouveaux usages et de nouveaux costumes qui scandalisèrent vivement les pieux Neustriens. On trouve dans les chroniques de l'époque l'expression naïve de ce qui se passa alors. « Lorsque le roi Robert, dit l'annaliste *, eut
» pris pour femme, en Aquitaine, la reine Constance,
» on vit la France et la Bourgogne inondées d'une
» nouvelle espèce de gens les plus vains de la terre.
» Leur façon de vivre, leur habillement, leur armure, les harnais de leurs chevaux étaient d'une
» extrême bizarrerie ; vrais histrions dont le menton rasé, les hauts-de-chausses, les bottines ridicules, et tout l'extérieur mal composé annonçaient
» le dévergondage ; hommes sans foi, sans loi, sans pudeur, dont les contagieux exemples corrompirent
» la nation française autrefois si décente, et la précipitèrent dans toute sorte de débauche et de
» crimes. »

Cette élégance mondaine, que le pieux chroniqueur déplore si vivement, indique tout ce que l'ancienne civilisation romaine avait encore laissé de traces dans le midi de la Gaule, et jusqu'à quel point le commerce avec les Arabes et les Maures d'Espagne, venant en aide au caractère primitif des Ibères et des Goths, avait repoussé l'influence germanique si prépondérante au nord de la Loire. Ces mœurs, alors si étrangères à la cour capétienne, étaient celles de la Provence, du Languedoc, du Viennois (Dauphiné) et de toute l'Aquitaine. Elles ne pouvaient qu'inquiéter le clergé par leur caractère nouveau et profane.

* Rodolphe Glaber (Raoul-le-Chauve).

On était alors à l'an 1000 de l'Incarnation, et les peuples s'étaient imaginé, d'après une fausse interprétation de l'Apocalypse, que cette même année verrait commencer le règne de l'Antechrist et finir le monde. Par suite de cette persuasion presque générale, chacun abandonnait ses affaires, ses intérêts; la culture des terres languissait; on léguait ses biens aux monastères, et plusieurs chartes commençaient ainsi : « La fin du monde approchant, et sa fin étant imminente. » Cependant, le jour fatal arriva, et les populations entassées dans les églises ou prosternées au pied des autels, n'entendant point le son éclatant de la trompette des anges, finirent par se rassurer.

Henri, frère de Hugues-Capet et duc de Bourgogne, étant mort, Robert fit la guerre à Othe-Guillaume, fils adoptif de ce prince, qui prétendait à la possession de ce vaste héritage. Après treize ans de lutte, Robert resta maître de cette contrée et en investit Henri, son deuxième fils (1015). Dans cet intervalle et jusqu'en 1019, le roi eut à entreprendre quelques guerres, soit pour contenir plusieurs vassaux, soit pour les assister dans leurs propres querelles. Vers cette époque, le manichéisme, proscrit de l'Orient par les empereurs grecs, chercha en secret un refuge dans l'Occident. Une hérésie abominable, qui tenait de cette secte et de celle des gnostiques, fut introduite en France et séduisit plusieurs personnes, non-seulement des gens crédules, mais encore quelques prêtres, et entre autres le confesseur de la reine. Le roi fit arrêter les principaux chefs de cette secte; un concile assemblé à Orléans condamna leurs erreurs, et la justice séculière, à laquelle ils furent renvoyés pour application de la peine temporelle, les livra aux flam-

mes. Il se fit de pareilles exécutions à Toulouse. Cette sévérité épouvanta les hérétiques dont on n'entendit plus parler ; mais ils ne furent pas tous détruits, et nous les verrons plus tard reparaître, après avoir subi des transformations assez essentielles, sous le nom trop célèbre d'Albigéois.

Le jeune Hugues, fils aîné de Robert, et déjà associé au trône, se révolta contre son père ; cette rébellion, déterminée par la fierté de la reine Constance, fut assez promptement assoupie. Sur ces eutrefaites, l'empereur Henri, roi de Germanie, mourut sans enfants, et les seigneurs d'Italie offrirent sa couronne à Robert ou à son fils Hugues ; ces offres brillantes, mais dangereuses, ne furent point acceptées (1024).

Le roi Hugues * étant venu à mourir, Robert, en dépit des obstacles et de la répugnance de la reine Constance, associa à sa couronne Henri, son second fils. « Il examina, dit la chronique, lequel des trois fils » qui lui restaient était le plus capable de lui succéder, et son choix se fixa sur Henri *. » Cette phrase atteste que la royauté n'était point considérée comme héréditaire, et, ce qui le prouve encore mieux, c'est le soin que prenaient les rois de faire sacrer leurs fils de leur vivant. Ils espéraient convertir le fait en droit ; c'est ce qui arriva, mais seulement lorsque l'organisation féodale s'étant affaiblie laissa au roi plus de puissance. Au moment où nous en sommes de cette histoire, la féodalité en est encore à l'apogée de son pouvoir (1027).

L'an 1030 de nouveaux troubles éclatent dans la famille royale ; les deux fils de Robert, persé-

* Étant associé à son père, il prenait comme lui le titre de roi.

** Rodolphe Glaber.

entés injustement par leur mère Constance, quittèrent Paris et s'emparèrent de plusieurs villes ou domaines appartenant à leur père. Ces désordres étaient à peine apaisés que le vieux roi mourut à Melun, après un règne de trente-cinq ans, sans dignité, sans gloire, et signalé par des embarras domestiques qui rapétissent, pour ainsi dire, le rôle de l'historien à celui de narrateur de querelles conjugales (1031).

Mais les annales des grands fiefs de la couronne présentent un tableau plus animé et plus caractéristique. La féodalité s'est à peine constituée régulièrement, que déjà des révoltes de paysans annoncent un ordre social nouveau à la veille de s'organiser, une pensée d'affranchissement qui couve sous la cendre. Les *villains* (habitants des villes) et les serfs se soulevèrent en Normandie contre l'oppression des seigneurs ; ceux des bois, ceux des plaines, dit la chronique, se rassemblèrent par vingt, par trente, par cent, et tinrent ensemble beaucoup de *parlements* (conférences). Ils se lièrent par un serment, et, enhardis par le nombre, ils résolurent de se soustraire à la domination de leurs maîtres, et de rendre communs à tous les droits de chasse, de pêche, de culture et de propriété territoriale. Toutes ces classes opprimées s'étant ainsi entendues, envoyèrent des députés à une assemblée centrale ou *commune* chargée de diriger la lutte contre les nobles. Mais cette tentative d'insurrection était prématurée, et Rodolphe, comte d'Évreux, oncle de Richard II, duc de Normandie, l'étouffa en livrant les malheureux membres de la commune et tous ceux de leurs partisans qui purent être saisis à des supplices et à des tortures abominables. La terreur comprima pour des siècles ce premier élan de

liberté des serfs de Normandie (997); mais les paysans bretons ne se laissèrent point intimider. En 1024 ils se révoltèrent contre le duc Allan III, dont le père, Geoffroy, avait été tué d'un coup de pierre par une femme âgée, « parce que le faucon du seigneur duc avait enlevé une des poules de la vieille. » Les serfs bretons massacrèrent un grand nombre de seigneurs et incendièrent quelques châteaux; mais ils furent écrasés par les barons, que leurs cuirasses et leur adresse rendaient presque invulnérables, et cette insurrection, comme l'autre, se termina par d'épouvantables châtimens. Vers le même temps les *bourgeois* ou *villains* d'Amiens et ceux de Corbie, à l'occasion d'un différend, convinrent de ne point se faire la guerre, mais de plaider pacifiquement leur cause devant leurs seigneurs. Rien n'était plus simple en apparence; mais dans ce premier accord des bourgeois, on voit poindre de loin une sorte d'existence municipale qui aboutira à une révolution nouvelle.

Le roi Robert était un prince très-pieux et fort assidu au lutrin; il a composé des hymnes encore en usage dans l'Eglise *. Sa dévotion et sa charité auraient pu être plus éclairées. C'est ainsi que, pour éviter les faux serments, il faisait jurer sur une châsse où on n'avait mis que de fausses reliques, comme si l'intention ne suffit pas pour le parjure. De même il ne se contentait pas de laver les pieds des pauvres et de les consoler dans leurs misères, mais il se laissait volontairement voler par eux. Plusieurs personnes de sa cour ayant conspiré contre lui, furent condamnées à mort; au lieu de les faire conduire au supplice, il les fit disposer aux sa-

* *O constantia martyrum et Adsit nobis gratia.*

crements et approcher de la sainte table. Lorsqu'ils eurent communiqué, il leur pardonna, ne voulant pas livrer au bourreau les convives de Jésus-Christ. Ce dernier trait a quelque chose de sublime, mais il eût été assez dangereux de donner souvent aux mal-faiteurs un pareil exemple.

Robert fut, dans d'étroites proportions, le Louis-le-Débonnaire de la troisième race; rien ne lui manqua pour ce parallèle, pas même les révoltes de ses fils. Mais quelle distance entre l'importance de l'empereur, fils de Charlemagne, et celle du fils de Hugues-Capet, roi mal assuré d'un faible territoire! Cette différence indique par quel motif la faiblesse du premier causa la décadence de l'Occident, tandis que les vertus ou les fautes de l'autre furent assez inaperçues.

SYNCHRONISMES.

1016. Les Normands forment des établissements en Sicile.

1026. Invention de la musique à plusieurs parties, par Gui d'Arezzo.

HENRI I^{er}.

(1031-1060.)

Le règne de Henri I^{er}, fils de Robert, fut ce qu'il pouvait être à cette époque, où le pouvoir royal était complètement effacé devant celui des grands vassaux. Dès le début il fallut soutenir une guerre contre Constance et Robert, l'une mère, l'autre frère du roi, qui lui disputaient la couronne. Henri se vit réduit à fuir de Paris, sans amis et sans soutiens ; mais il trouva un puissant appui en Robert-le-Magnifique (Robert-le-Diable, si connu par les légendes du moyen-âge), duc de Normandie, qui l'aida à remonter sur le trône, et se fit en retour céder quelques nouveaux fiefs. Constance mourut, et Robert, frère de Henri, reçut pour apanage le duché de Bourgogne. Ces arrangements amenèrent la paix ; elle ne fut troublée que par les prétentions d'Eudes, troisième frère du roi, qui déclara la guerre à Henri, et se fit aider de quelques vassaux rebelles. Ce prince fut vaincu, mis en prison et rendu à la liberté au bout de deux ans. Vicieux et indomptable, il prit longtemps après le parti de parcourir le royaume à la tête d'une bande de brigands, mais la mort mit un terme à ses excès.

C'est au commencement du règne de Henri I^{er} qu'eut lieu la plus épouvantable famine dont le souvenir soit resté dans l'histoire. Durant trois années consécutives les pluies et les intempéries des saisons empêchèrent les fruits et les grains de mûrir. Il s'ensuivit une disette si horrible, que la chair humaine fut mise en vente dans un marché, et que l'on fut obligé de déterrer les morts pour se nourrir.

Les hommes allèrent à la chasse les uns des autres. Pour comble de misère, la mortalité presque générale amena la peste; et enfin les loups et les animaux féroces, aiguillonnés par la faim, se réunirent par bandes et attaquèrent les vivants et les morts, également incapables de leur résister. Les évêques, au milieu de cette désolation générale, se signalèrent par leur charité; mais elle fut impuissante pour soulager tant de maux. Enfin le ciel vint au secours de la France, et la récolte de 1034 égala en abondance celle de trois années ordinaires*.

Les évêques et le clergé de France entreprirent ensuite d'adoucir les maux que l'anarchie féodale faisait endurer à la société. Chaque seigneur prétendait avoir le droit de se faire justice à main armée, et ce n'était par toute la Gaule que pillage, combats, incendies et dévastations. Les évêques parvinrent à établir une sorte de police de guerre qu'on appela la *paix du Seigneur*, et plus tard la *trêve de Dieu*. Par cette règle il fut convenu que, depuis le mercredi soir de chaque semaine jusqu'au lundi matin de la semaine suivante, il y aurait paix et suspension d'armes entre tous les seigneurs et leurs vassaux; ceux qui contrevenaient à cette décision furent excommuniés. Ce palliatif rendit plus tolérable l'ordre social de cette époque, et épargna de grands crimes.

Robert-le-Diable était mort au retour d'un pèlerinage à Jérusalem; qu'il avait entrepris par pénitence. Il avait fait reconnaître pour son héritier un enfant illégitime, fils d'une simple paysanne de Fa-

* Les chroniques constatent et il est assez remarquable que ces épouvantables calamités affligèrent les hommes précisément mille ans après la mort du Sauveur (1033).

laise, le même qui, d'abord appelé du nom de Guillaume-le-Bâtard, porta plus tard celui de Conquérant. La minorité de ce jeune duc fut troublée par des révoltes, mais le roi de France intervint et pacifia la Normandie après une guerre qui lui fournit l'occasion de signaler son courage. Quelques années plus tard (1054) cette querelle se réveilla, et Henri fut moins heureux. Battu à Mortemer par les Normands, il renonça à se mêler de leurs affaires.

En 1059 Henri fit sacrer roi son jeune fils Philippe, âgé de sept ans, et se l'associa au trône. Il était temps, car l'année suivante il mourut, après avoir laissé la réputation d'un soldat hardi et courageux, d'un prince clément et juste ; mais les conditions politiques dans lesquelles la société se trouvait placée ne permirent pas à ce prince de développer sur un digne théâtre les qualités dont il était doué. Il avait épousé Anne, fille d'Iaroslav, czar de Russie.

PHILIPPE I^{er}.

(1060-1108.)

Baudoin V, comte de Flandre, beau-frère de Henri I^{er}, fut nommé tuteur du jeune roi, et exerça pendant sept ans la régence sous le nom de *Marquis de France*.

C'est sous le règne de Philippe I^{er}, en l'an 1066, qu'eut lieu un des événements les plus remarquables dans l'histoire de l'Europe. Guillaume-le-Bâtard conquît l'Angleterre à la tête d'une armée de Normands. Harald, roi de ce pays, combattit vainement à la tête de ses Anglo-Saxons pour disputer cette riche contrée aux envahisseurs étrangers; il périt glorieusement à la bataille d'Hasting, et le sort de l'Angleterre fut décidé dans une seule journée. Cette nation fut conquise comme l'avait été la Neustrie; elle changea de maîtres, et les seigneurs anglo-saxons, dépouillés violemment de leur héritage, furent exterminés ou réduits à l'humble condition de petits vassaux ou de serfs. Comme l'appréciation de ce grand fait historique appartient surtout à l'histoire d'Angleterre, je me borne ici à en constater la date. Il me suffira de dire que Guillaume se fit élire roi de ce puissant État, et qu'il le partagea entre les aventuriers normands qui avaient suivi sa fortune. Telle fut l'origine de la noblesse d'Angleterre; on voit qu'elle eut pour point de départ les seigneurs et même les serfs d'une province aujourd'hui française, et sous ce rapport encore la conquête de ce royaume par les Normands doit être chère à notre fierté nationale.

Au reste les entreprises des Normands à cette

époque sont justement célèbres. Quelques années avant l'expédition de Guillaume-le-Conquérant, ils avaient soumis la Pouille, chassé les Grecs du royaume de Naples et conquis la Sicile. Les noms de Rodolphe Drengott, de Toustain Scitel, de Tan-crède de Hauteville et de Robert Guiscard marquèrent alors parmi ceux des chefs normands qui dirigèrent ces invasions aventureuses.

Le roi Philippe était trop jeune pour seconder les entreprises de Guillaume ou pour y porter obstacle. Ce dernier ne cessa point d'ailleurs d'être son vassal, quant à la possession du duché de Normandie ; mais un vassal plus puissant que son suzerain est fort peu disposé à l'obéissance. Il entreprit une guerre contre Robert, comte de Frise, qui voulait envahir la Flandre. Mais cette campagne ne tourna pas à l'avantage du roi, qui fut vaincu à Cassel (1071). La guerre se termina au grand avantage de Robert, qui donna en mariage à Philippe sa belle-fille, Berthe de Hollande.

Au bout de quelques années ce roi entreprit de susciter des embarras à Guillaume-le-Conquérant. Ce dernier, irrité, réclama le Vexin français, et, sur le refus de Philippe, entra dans ce pays et le mit à feu et à sang. Comme il était à Rouen, gardant le lit et la diète pour diminuer son excessif embonpoint, il échappa à Philippe de dire : *Quand donc ce gros homme accouchera-t-il ?* Guillaume, irrité, lui fit répondre qu'il irait faire ses relevailles à Paris avec dix mille lances en guise de cierges. Sans doute ce redoutable vassal aurait réalisé sa menace, et peut-être serait-il parvenu à détrôner la race de Hugues-Capet, lorsqu'il mourut des fatigues que lui avait causées le siège de Mantes (1087).

Philippe était indolent, efféminé et livré à ses

passions. En 1092 il répudia la reine Berthe, sous un prétexte imaginaire de parenté, et épousa Bertrade qu'il avait enlevée à son mari Foulques, comte d'Anjou. Il assembla un concile à Reims pour faire approuver ce mariage ; mais il fut excommunié par le pape (Urbain II). Les foudres de l'Église le décidèrent enfin à éloigner Bertrade (1097) ; mais il la reprit trois ans après (1100), et fut excommunié une seconde fois par le concile de Poitiers. Quelques années plus tard il renouvela ses soumissions, et comme Berthe était morte depuis longtemps, il parvint enfin à obtenir les dispenses si souvent refusées. Cette victoire, si c'en fut une, paraît être la seule qu'il eût encore remportée ; elle fut la dernière. Le 29 juillet de l'an 1108, Philippe I^{er} mourut à Melun ; après un règne de quarante-huit ans, l'un des plus longs et des moins glorieux dont l'histoire ait gardé le souvenir.

Mais durant ce règne on vit s'élever au plus haut degré la puissance des papes et commencer les croisades. Aussi, sous ce double rapport, cette époque nous semble-t-elle appeler les méditations de ceux qui cherchent dans le récit des événements autre chose que la superficie des faits et la couleur des costumes. Jetons donc un coup-d'œil rapide sur la situation religieuse et politique de l'Europe au onzième siècle ; et étudions, autant que les bornes étroites de ce livre peuvent le permettre, quelles furent alors les tendances sociales et la marche de l'esprit humain.

Nous avons vu, sous la domination romaine, sous les Mérovingiens et jusqu'à Charles-le-Gros, l'Église occupant seule, par le seul fait de sa puissance morale et de son institution divine, l'empire de l'opinion publique, et exerçant par une conséquence toute

naturelle un pouvoir médiateur, une action intelligente et pacificatrice.

Les événements qui amenèrent à son plus haut développement l'organisation féodale, n'étaient point favorables aux vœux de l'Église et à cette civilisation catholique qui a l'unité pour principe, la charité pour règle, la foi pour moyen, le ciel pour terme. La féodalité, malgré sa hiérarchie fortement constituée, tendait à fractionner et à isoler de plus en plus les éléments de la société ; par le résultat de sa constitution politique, elle ne présentait à l'Église que des membres épars, échappant de plus en plus à son action, et se soustrayant insensiblement à l'influence évangélique pour ne se confier qu'à la force, à la violence, à la séparation des intérêts, et enfin à l'égoïsme. La société échappait à l'Église, et nous ne voyons pas qu'elle trouvât rien pour mettre à la place.

Mais le mal ne s'arrêtait point à ces limites ; d'étranges abus affligeaient l'Église en Allemagne, en Italie, en France et en Espagne. Depuis que Charles-Martel avait donné à ses leudes et aux capitaines qu'il voulait élever à ce rang des abbayes et autres collations ecclésiastiques comme pour leur tenir lieu de récompenses militaires, on avait vu s'introduire dans les rangs du clergé une sorte de prêtres-soldats, qui, sans cesser d'être attachés au monde par le mariage ou la profession des armes, n'en étaient pas moins supérieurs de monastères ou revêtus de dignités ecclésiastiques. Les rois eux-mêmes se trouvaient dans ce cas, et Hugues-Capet était abbé de plusieurs riches couvents. Une fois les dignités sacerdotales assimilées aux fiefs et aux bénéfices, et mises de cette façon à la disposition des rois et des seigneurs qui en revêtaient leurs créa-

tures, une affreuse simonie s'introduisit de toutes parts et on ne prit pas même la peine de la dissimuler. Les évêchés et les abbayes furent pour ainsi dire vendus au plus offrant ; les unions incestueuses se multiplièrent par la complaisance de quelques ministres de Dieu indignes de leur caractère, et enfin les prêtres eux-mêmes sur plusieurs points de la chrétienté, et particulièrement en Allemagne, ne craignirent point de contracter mariage. On ne vit jamais une telle corruption*, et l'Église épouvantée de ces désordres gémissait sur les maux de ses enfants ; mais ses efforts pour y porter remède se trouvaient paralysés par la résistance des rois et des grands. Dès l'instant où, sur presque tous les points de l'Europe, les chefs et les membres du clergé se trouvaient réduits à la condition de simples vassaux des rois et des seigneurs, contraints de leur obéir à ce titre et sans cesse placés entre leur conscience et leurs obligations temporelles, l'Église semblait entrer dans la féodalité ; mais la féodalité entraînait à son tour dans l'Église, en y apportant de déplorables germes d'ignorance, de vénalité et de barbarie. Cet état de choses menaçait de devenir encore plus grave et il était urgent d'y porter remède.

Mais quelque grands que fussent ces dangers, ils n'étaient point les seuls que l'Église eût à craindre. C'était alors le temps où les Barbares de l'Orient (les Turcs Seldjoucides), après avoir inondé toute la partie occidentale de l'Asie, menaçaient d'envahir l'empire grec, et d'y substituer partout la loi de Mahomet à la civilisation chrétienne alors impuissante à se défendre. En même temps l'Orient ver-

* Histoire du P. Daniel.

sait sur l'Occident des torrents de sectaires non moins redoutables. Les Pauliciens (branche du manichéisme), ayant fait cause commune avec les hérésiarques iconoclastes, s'étaient répandus dans la Thrace et la Bulgarie, d'où leur fut donné le nom de Bulgares. Peu à peu leurs affiliations, soit avouées, soit clandestines, pénétrèrent dans la Russie, dans la Pologne, dans la Hongrie, dans l'empire germanique, dans la Sicile, dans la Calabre et jusque dans le midi de la France. Toutes ces sectes avaient juré l'anéantissement de la religion catholique et la formation d'une société d'élus, organisée sous un patriarcat suprême. Toutes ensemble, et avec elles, les Vaudois (hérésiarques ariens), étaient unies par une même haine contre la foi, mais divisées entre elles par des rivalités de dogmes; elles auraient plutôt contribué à ouvrir l'Europe aux envahisseurs mahométans qu'à les refouler dans les steppes de l'Asie.

Les périls étaient encore plus graves du côté de l'Orient, ce berceau du genre humain et de toutes les croyances vraies ou fausses. Depuis plusieurs siècles Mahomet avait prêché à ces contrées une loi nouvelle, imitée de l'arianisme quant à l'opinion sur le Christ, du paganisme arabe quant à l'astrologie, de la religion des mages quant au paradis sensuel, du sabéisme de l'Yémen pour le rituel. Peu à peu le Coran avait été imposé à toutes les nations asiatiques voisines des bassins de la Méditerranée et de la mer Rouge, et il s'était promptement répandu avec les Arabes dans les régions septentrionales de l'Afrique et enfin dans l'Espagne, jusqu'aux Pyrénées. Il y avait eu cette différence entre les premiers mahométans et les mahométans arabes que ces derniers, aidés par une civilisation puissante et très-

avancée, n'essayaient pas de propager leur doctrine par le fer et la flamme, mais bien par des voies de séduction, par des associations mystérieuses, par des affiliations secrètes. Ils s'étaient d'ailleurs écartés de la lettre et de l'esprit du Coran à ce point qu'ils avaient comme institué une religion nouvelle, un système de croyances combiné d'après des dogmes empruntés aux panthéistes de l'Inde, aux images de Perse et aux manichéens, système qui a reçu le nom d'ismaélisme, et dont les sectes se vouaient, les unes au mysticisme, les autres à la vie contemplative, les autres au scepticisme.

Les ismaéliens en Afrique et en Asie, les pauliciens en Europe, tous deux avec leurs innombrables sectes, se rattachaient par un point commun, le manichéisme; et tantôt à leur insu, tantôt sciemment, tendaient à ruiner le principe catholique dans l'esprit des peuples. Agissant l'un et l'autre comme les deux avant-gardes de l'islamisme et de la Barbarie, ils devaient être encore secondés par les Fathimites d'Égypte et par la haine sauvage que le calife ismaélien Hakem avait vouée aux mahométans, aux juifs et aux chrétiens.

Ainsi la religion catholique, après avoir régénéré et civilisé le monde, se trouvait exposée aux plus graves dangers qu'elle eût eus à redouter depuis l'ère des Nérons et des Dioclétiens. Les uns avaient pris naissance dans le sein même de la chrétienté; ils avaient leur source dans le système politique de l'Europe, qu'il fallait à tout prix modifier, au moins en ce qui concernait l'Église, et dans les déplorables abus que ce système avait introduits dans les mœurs, la discipline et la hiérarchie du clergé; les autres prenaient leur point de départ dans les hérésies et dans les entreprises des sectateurs orientaux.

Les derniers, enfin, et ils étaient imminents, se rattachaient aux invasions des Barbares de l'Asie, qui, le glaive d'une main, le Coran de l'autre, débouchaient sans relâche vers l'Occident et le Nord par Constantinople et par Gibraltar, pour conquérir l'Europe chrétienne. Ainsi, dis-je, à ne considérer ce moment historique que sous le point de vue humain, l'Europe tout entière allait être replongée dans les misères d'une invasion de Barbares, sans que son état politique et son système religieux fussent assez forts pour résister, et sauver du naufrage les débris de la civilisation occidentale.

Voilà ce que ne comprenaient point les rois et les souverains temporels d'alors; et, l'eussent-ils deviné, l'organisation féodale les eût empêchés d'agir en conséquence. Mais les papes, pères communs de la chrétienté, et placés à un point de vue assez élevé pour discerner et connaître la situation et les besoins du monde, durent chercher les moyens d'y satisfaire. Il ne leur fut pas difficile de voir qu'il fallait sauver le monde politique par l'autorité et le monde religieux par les armes; et comme pour cette double mission ils avaient besoin d'instruments, ils conçurent la double pensée de s'élever au-dessus des puissances temporelles pour les conduire dans une voie civilisatrice et de donner à l'esprit militaire de l'époque un but saint et social. De là une des causes de cette prépondérance qu'exerça la papauté sur toutes les couronnes : de là aussi l'origine des croisades.

Silvestre II (Gerbert), dont nous avons fait connaître la haute intelligence, entra le premier d'un pas ferme dans cet ordre d'idées, et ses entreprises firent connaître aux rois de l'Europe quelle était la puissance qui grandissait au-dessus d'eux. Mais tout ce qu'il y eut d'énergique et de vraiment fort

dans ce rôle des papes fut révélé sous le pontificat du moine de Cluny, Hildebrand, parvenu à la chaire de saint Pierre sous le nom de Grégoire VII. C'était un homme de petite taille et de mine chétive, mais doué d'une âme héroïque et d'une persévérance à toute épreuve. Grégoire VII conçut le projet de s'élever au-dessus de toute puissance temporelle et spirituelle, afin qu'il n'y eût dans le monde qu'une seule unité, l'unité catholique, qu'une seule autorité, l'Église, et de régénérer ainsi tout ce que présentait de défectueux le monde religieux et social. Dans cette vue, et avec une force de volonté qui de nos jours est demeurée un problème insoluble, il agit comme si les rois n'étaient que ses vassaux, leur enlevant la couronne lorsqu'ils avaient failli, leur interdisant toute intervention dans le domaine de l'Église, toute simonie et tout pouvoir spirituel sur le clergé ; leur commandant *de la part de Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, et par l'autorité de saint Pierre, prince des apôtres**. Cette lutte si célèbre dans l'histoire du moyen-âge sous le nom de *Querelle des Investitures*, cette lutte de quelques vieillards, la plupart sortis des derniers rangs du peuple**, et n'ayant tous pour moyen de triomphe que leur autorité morale et leur parole, est, de quelque manière qu'on l'envisage, un tableau vraiment colossal, vraiment imposant, vraiment digne de l'admiration et de l'étonnement de l'historien. On a voulu faire accepter cette grande époque

* L'empereur d'Allemagne, Henri IV, ayant mérité la colère du pape, fut obligé pour obtenir son pardon de se présenter au bas des murailles d'une forteresse, sans garde, dépouillé des ornements impériaux, pieds nus et vêtu d'une cilice ; il y demeura pendant trois jours, jeûnant et priant, après lesquels il fut admis à baiser la mule du pontife.

** Grégoire VII était fils d'un charpentier.

en imaginant je ne sais quel système qui faisait des papes les représentants des idées démocratiques, les hommes du parti guelfe, contre les dépositaires du pouvoir royal ou de l'aristocratie, contre les Gibelins ; mais cette manière d'envisager l'histoire, bonne sans doute pour flatter les préjugés modernes, est un anachronisme de huit siècles. Au temps de Grégoire VII, il s'agissait tout simplement de sauver l'Église et l'Europe, et il n'était nullement question d'idées populaires. La puissance de la foi, mieux que celle de la démocratie, explique l'élévation des papes et l'accomplissement de leurs vues ; elle seule révèle comment il se fit que de pauvres prêtres, persécutés, malheureux, assaillis au pied des autels, souvent blessés ou mis à mort par des hommes d'armes, réussirent d'un mot à détrôner les rois et les empereurs et à changer la face de l'Europe avec une idée.

Les croisades, dont le pape Silvestre II eut la pensée, et dont Grégoire VII et Urbain II réalisèrent l'exécution, furent, comme je l'ai dit, l'autre événement qui, avec la puissance temporelle de Rome, devait préserver l'Occident d'une nouvelle invasion des Barbares. Le prétexte fut les souffrances que les pauvres pèlerins éprouvaient en Orient lorsqu'ils allaient visiter les lieux saints. On résolut de délivrer le tombeau du Christ et Jérusalem, alors comme aujourd'hui au pouvoir des infidèles. Un gentilhomme d'Amiens, nommé Pierre l'Hermite, revenant de Palestine, fit un tableau déplorable des maux des chrétiens dans ce pays, et ses prédications déterminèrent la première croisade. Les chrétiens de France et ceux des autres pays prirent la croix *

* Placèrent une croix d'étoffe sur leur manteau.

et partirent au cri de *Dieu le veut !* Cette tentative, dont la première ne fut pas heureuse, dont les autres n'obtinrent guère de succès en tant qu'expéditions militaires, durèrent près de trois siècles. L'Occident se rua sur l'Orient, l'Europe sur l'Asie. Ce fut une ère d'actions héroïques, de dévouement sans bornes, de croyances ardentes, de hauts faits d'armes, et trop souvent aussi d'excès, de fautes et de désordres, inévitables conséquences de tout mouvement un peu général où la société entière participe avec ses vertus et ses vices.

Ce fut à Clermont, en Auvergne, que le pape Urbain II et Pierre l'Hermite prêchèrent la première croisade (1095). L'enthousiasme fut universel ; une foule innombrable de personnes de toutes conditions se croisa. Les rois ne se laissèrent point entraîner à ce zèle ; mais quantité de princes et de seigneurs suivirent l'impulsion ou la devancèrent. Ce furent entre autres Hugues, comte de Vermandois, frère du roi ; Raimond, comte de Toulouse ; Robert II, comte de Flandre ; Robert, duc de Normandie ; Étienne, comte de Blois et de Chartres ; Godefroy de Bouillon, duc de la Basse-Lorraine ; Eustache et Baudoin, ses frères, et une infinité de nobles plus ou moins puissants accompagnés de leurs vassaux. Cette immense multitude, en y comprenant les prêtres, les enfants et les femmes, pouvaient s'évaluer à huit cent mille âmes.

Près des trois quarts périrent en chemin par les maladies, par la faim, par le fer et trop souvent par l'excès de leurs désordres. Tel fut le sort des premières bandes que commandèrent Pierre l'Hermite, Gauthier-*Sans-Avoir* et Godescalc, prêtre allemand (1095).

La première place que les croisés rencontrèrent

après avoir effrayé Constantinople de leur présence et traversé le Bosphore sur des vaisseaux grecs que leur prêta l'empereur Alexis, fut l'importante ville de Nicée, cité jadis chrétienne et dont les Musulmans s'étaient rendus maîtres. Après des efforts inouis et des combats multipliés, les croisés allaient s'emparer de cette place, lorsque l'empereur grec réussit à traiter secrètement avec les Turcs et à se la faire remettre comme ville de son empire. Peu de jours après, les infidèles furent battus à Dorglie; mais après cette victoire, les croisés eurent à combattre des ennemis plus redoutables encore. « Ils éprouvèrent, dit la chronique d'Abert d'Aix, des souffrances si grandes par suite du manque d'eau, que dans une seule halte plus de cinq cents personnes des deux sexes périrent. Les oiseaux apprivoisés, délices des grands et des nobles, mouraient sur le poing de leurs maîtres, et les chiens dressés pour la chasse expiraient sous la main de leur conducteur. »

Des divisions se mirent dans l'armée chrétienne et affaiblirent encore la force des croisés, soit en disséminant leurs troupes, soit en attiédissant leur zèle.

Cependant cent mille hommes réunirent leurs efforts pour s'emparer d'Antioche, la principale barrière de l'Islamisme. Cette ville résista sept mois durant lesquels les chevaliers chrétiens multiplièrent les exploits les plus fabuleux. La trahison d'un arménien livra Antioche à Bohémond; mais les croisés n'auraient trouvé dans cette ville que la famine ou la peste, s'ils n'étaient parvenus à y découvrir le fer de la sainte lance qu'ils considérèrent comme un gage certain de triomphes nouveaux. Ils suivirent la route de Jérusalem que les Musulmans avaient laissée libre; mais de cette innombrable

multitude qui avait quitté l'Europe, c'est à peine si vingt-cinq mille croisés, parmi lesquels il ne se trouvait que douze mille combattants, purent apercevoir la ville sacrée, objet de leurs pieux désirs. Après un siège de quarante jours et une suite d'assauts formidables qui rappellent les combats d'Homère, Jérusalem tomba au pouvoir des croisés le vendredi saint de l'an 1099. L'armée des infidèles qui défendait la ville fut massacrée tout entière ; et Godefroy de Bouillon, aussi pieux que brave, fut proclamé roi de Jérusalem. Il fallut beaucoup de peine pour le faire consentir à accepter la couronne royale dans une ville où son Sauveur avait porté une couronne d'épines, et encore ne voulut-il consentir à régner que sous le titre de baron du Saint-Sépulcre.

Ce nouveau royaume ne subsista pas longtemps ; mais l'histoire de sa chute et des autres croisades trouvera ailleurs sa place.

On doit aux croisades la recomposition des armées nationales trop longtemps disséminées en petites bandes sous des chefs féodaux. Une fois l'Europe en présence de l'Asie, chacun se classa selon sa nationalité et non selon son seigneur suzerain ; on leur doit encore des révolutions presque complètes dans la poésie, dans l'architecture, dans les arts.

La pensée intelligente des papes, en déterminant les croisades, fut secondée en Occident par l'instinct religieux de la part des peuples, et de la part des nobles par cet esprit guerrier, aventureux, chevaleresque, que je pourrais appeler l'instinct barbare ; car, moins l'idée chrétienne, il se retrouve tout entier chez les Francs, chez les Teutons et chez les Scandinaves. Les masses populaires obéirent aux besoins de leur foi, les seigneurs et les hommes d'armes cédèrent en outre à l'impérieuse nécessité

de leurs mœurs, et sous ce rapport encore les croisades furent une lutte entre les Barbares du Nord et les Barbares du Midi et de l'Orient. Elles contribuèrent à affaiblir les seigneurs, en les faisant guerroyer au loin, et à délivrer le clergé trop longtemps soumis à leur suzeraineté temporelle ; elles refoulèrent les sectes de l'Asie et de l'Afrique dans leur propre berceau, préservèrent l'Europe de la contagion, et sauvèrent l'Occident catholique. Tels ont été les résultats religieux. La civilisation fut préservée, ce fut l'un des résultats politiques. Voici les autres :

Pour entreprendre ces expéditions lointaines la féodalité fut remuée jusque dans sa base. Les seigneurs vidèrent leurs coffres, vendirent une portion des fiefs, s'appauvrirent et s'affaiblirent par la guerre. Le pouvoir royal gagna puissamment à cette décadence de la féodalité ; mais la classe des *villains* y trouva également son compte. Elle acquit une partie des terres, elle acheta à prix d'or, des seigneurs, quelques privilèges, quelques franchises, quelques droits municipaux, et ce fut alors que cette classe parvint peu à peu à une aisance, à une liberté, à une indépendance fort précaires sans doute, mais déjà suffisantes pour la constituer en petite bourgeoisie. C'était le début, l'aurore d'une révolution nouvelle. La féodalité, parvenue sous Hugues Capet, sous Robert et sous Philippe I^{er} à son plus haut degré de puissance, commença à décroître avec les croisades ; ces expéditions affranchirent les rois de la rivalité de leurs grands vassaux, et facilitèrent le mouvement d'émancipation qui portait les *villains* ou pour mieux dire les habitants des villes à secouer la domination despotique de leurs seigneurs.

Ceci était vrai pour chaque partie de l'Europe prise séparément ; mais comme toute l'Europe avait concouru aux croisades, comme elle s'était trouvée tout entière sous les mêmes tentes, sous les mêmes drapeaux, elle apprit à se connaître, à s'apprécier, à confondre ses intérêts comme ses croyances. Les croisades furent donc le premier événement d'une politique européenne.

Ces considérations étaient nécessaires pour réduire à leur juste valeur des erreurs trop accréditées et pour préparer le récit des événements dont le tableau va suivre.

GOUVERNEMENT FÉODAL.

SITUATION GÉNÉRALE DE LA FRANCE

AU XIII^e SIÈCLE.

§ I. Géographie des fiefs.

Jetons un coup d'œil rapide sur la situation des divers États qui depuis ont formé la France actuelle, et qui, à cette époque, avaient chacun une histoire, une politique, des intérêts et des mœurs à part.

Durant le règne des derniers Carlovingiens, les successeurs de Charlemagne étaient réduits à ne posséder, sous leur domination directe, que la ville et le territoire de Laon ; nous les avons même vus, plus tard, dépouillés de ce dernier domaine, et n'ayant pour royaume que le seul titre de roi. Sous Hugues-Capet, la France proprement dite comprenait le Maine, l'Anjou, la Touraine, l'Orléanais, presque toute l'Ile-de-France et le sud-ouest de la Picardie, jusqu'à la Somme ; mais insensiblement ce royaume de si faible étendue fut encore amoindri ; et, lorsque mourut Philippe I^{er}, ses États ne se composaient guère que des comtés de Paris, de Melun, d'Étampes, d'Orléans, de Sens et de Bourges. C'était à peine le vingtième de la France actuelle.

Ces fiefs étaient loin de former un corps homogène ; non-seulement ils étaient isolés les uns des autres, mais encore le roi de France, leur seigneur, n'avait pas toujours la liberté de se rendre dans les diverses villes qui lui appartenaient. S'il voulait, dans cer-

taines circonstances, visiter Étampes, Melun ou Orléans, il lui fallait conquérir le passage sur les seigneurs de Montlhéri *, de Corbeil **, du Puiset ***, dont les châteaux commandaient les principales routes. Plus près encore de Paris se trouvaient les seigneurs de Montmorency, de Marly, d'Écouen, de Feuillade et de Bray-sur-Seine ****, ceux de Dammartin, et les comtes de Montfort-l'Amaury, de Melun et de Mantes, qui tous se refusant à rendre obéissance au roi, occupaient leurs loisirs à piller et rançonner les voyageurs et les pèlerins, malgré les sauf-conduits de la couronne.

Les rois, considérés comme ducs de France et comtes de Paris, avaient pour vassaux directs les comtes de Vermandois et de Valois réunis, dont Crépy était la capitale, le comte de Ponthieu, dont la capitale était Montreuil, et les comtes d'Amiens, de Soissons et de Clermont en Beauvoisis. Le comte de Vermandois, le plus puissant d'entre ces souverains, était un prince capétien, frère du roi Philippe 1^{er}.

Les grands vassaux de la couronne, ceux à qui le titre de roi manquait seul pour leur donner dans les Gaules une prépondérance bien supérieure à celle des Capétiens, étaient, au nord, le comte de Flandre, dont les États surpassaient de beaucoup le royaume en population et en richesse, et l'égalaient presque en étendue. Les villes principales de cet État souverain étaient Gand, Bruges, Ypres, Lille et Valen-

* Le château de Montlhéri, capitale du Hurepoix, s'élevait à six lieues de Paris.

** Entre Paris et Melun.

*** Entre Paris et Orléans.

**** Ces cinq seigneuries appartenaient à la seule famille des Montmorency.

ciennes. Les comtes de Flandre, héréditaires depuis Charles-le-Chauve, possédaient, au confluent de l'Escaut et de la Lys, et dans la Belgique actuelle, plusieurs vastes fiefs, entre autres l'île de Walcheren et la Zélande, qu'ils avaient reçues des empereurs d'Allemagne, et pour lesquelles ils rendaient hommage à ces derniers, en sorte qu'ils étaient à la fois vassaux des rois de France et de l'empire. Leurs vassaux immédiats étaient, entre autres, les comtes d'Arras, de Saint-Pol, de Boulogne et de Téroouanne.

Les autres fiefs de la couronne étaient, au midi et au levant, les comtés de Champagne, de Blois, de Meaux et de Provins, appartenant à la puissante famille des comtes de Champagne : ces fiefs resserraient étroitement le royaume, qu'ils surpassaient de beaucoup en étendue. Parmi les vassaux immédiats des comtes de Champagne, on citait les comtes de Roussy, de Réthel, de Bar-sur-Seine, et les sires de Vitry, de Brienne et de Joinville. Le comté de Bar-le-Duc, qui séparait la Champagne de la Lorraine, ne relevait d'aucun souverain ; ses seigneurs le possédaient comme un grand-allevu, n'ayant, disaient-ils, d'autre origine de leur droit que Dieu et leur épée. Cette indépendance cessa au treizième siècle.

Le comté d'Anjou, qui depuis le neuvième siècle appartenait à la famille des comtes d'Angers, s'étendait au sud du comté de Blois et à l'est de la Bretagne, sur l'une et l'autre rive de la Loire, mais particulièrement au midi de ce fleuve. Les seigneurs qui le gouvernaient, bien que feudataires du roi, jouissaient d'une indépendance qui n'avait que leur caprice pour limites. Leurs vassaux immédiats étaient le comte de Vendôme, le vicomte de

Thouars, les seigneurs de Laval, de Parthenay, de Sablé et d'Amboise. La Saintonge et les territoires de Loudun et de Tours accrurent successivement les domaines des comtes d'Anjou ; la première province avait été conquise par eux sur les ducs d'Aquitaine, les autres sur le royaume proprement dit. Entre leurs États et ceux des comtes de Blois et des ducs de Normandie et de Bretagne, se trouvait le Maine, qui changea plusieurs fois de maître, et qui fut plus souvent encore livré aux ravages de ses puissants voisins.

La Bretagne, et le comté de Penthièvre qui en dépendait, reconnaissaient quelquefois la suzeraineté du roi, et quelquefois celle des ducs de Normandie ; mais ce n'était que contraints par la force. Lorsque rien ne gênait ses allures ou ses sympathies, la population bretonne, digne des vieux Armoricaïns, se proclamait libre de toute domination étrangère et franche de tout vasselage.

Le duché de Normandie, autrefois cédé à Rollon et possédé par les rois d'Angleterre issus de ce célèbre pirate, relevait de la couronne comme grand fief, et ses souverains rendaient à ce titre hommage aux fils de Hugues-Capet ; mais cette soumission hiérarchique, contre laquelle se révoltait leur orgueil, ne les empêchait pas d'avoir, par leurs possessions d'Angleterre, une puissance de beaucoup supérieure à celle des rois de France.

Ces ducs, dont le pouvoir s'étendait jusqu'à l'Oise et la Bresle, avaient pour vassaux directs les comtes d'Alençon au sud-est ; ceux d'Aumale et d'Eu ; au nord, celui d'Évreux, au centre ; et enfin le comte du Perche, maître du pays situé entre Alençon et Chartres, et dont les fréquentes rébellions attirèrent plusieurs fois les armes des princes d'Anjou et de Normandie.

A l'est des comtés de Champagne et d'Anjou se trouvait le duché de Bourgogne, possédé par une branche cadette de la maison capétienne, et qui correspondait, sauf quelques inégalités, à la province moderne de Bourgogne *. Leurs vassaux immédiats étaient les comtes de Dijon, d'Auxonne, de Sémur, de Châlons, de Mâcon et de Charolles. Quant aux territoires de Nevers et d'Auxerre, quoique soumis de nom aux ducs de Bourgogne, ils leur refusaient souvent obéissance.

Au midi de la Loire, l'ancien royaume d'Aquitaine renfermait quatre grands fiefs dont la dépendance et le vasselage n'étaient que fictifs, et qui conservaient soigneusement leur nationalité distincte.

Le plus puissant de ces États, le duché d'Aquitaine, se composait originairement du Poitou, de l'Angoumois et de la Saintonge; il s'agrandit successivement par la conquête de l'Aunis et du Limousin, et par l'acquisition pacifique du duché de Gascogne et des comtés de Bordeaux et d'Agen.

Les duchés d'Aquitaine et de Gascogne réunis, leurs vastes fiefs et leurs arrière-fiefs, étaient gouvernés par la puissante maison des comtes de Poitiers. Leurs principaux vassaux étaient : pour le duché d'Aquitaine, les comtes d'Auvergne, issus de Guillaume-le-Pieux; les comtes de Périgord, célèbres par leur humeur belliqueuse; les comtes d'Angoulême, surnommés Taillefer à cause de la hardiesse de leurs exploits; les comtes de la Haute et ceux de la Basse-Marche; les vicomtes de Limoges et de Turenne, ces derniers devenus plus tard vassaux directs de la couronne.

* Aux départements de la Côte-d'Or, de Saône-et-Loire et de l'Yonne.

Quant au duché de Gascogne, on vient de voir qu'il avait été cédé à l'un des comtes de Poitiers, déjà duc d'Aquitaine ; cependant la plupart des seigneurs qui possédaient les divers fiefs gascons n'avaient point reconnu le traité, qu'ils jugeaient contraire à leur honneur. Aussi, depuis le milieu du onzième siècle, s'étaient-ils déclarés indépendants et princes par la grâce de Dieu, c'est-à-dire souverains au même titre que les rois eux-mêmes. Ces nobles affranchis de vasselage étaient, entre autres, les comtes des Basques, dans les Pyrénées-Occidentales, ceux de Bigorre *, de Comminges, d'Armagnac ** et de Lectoure ; les vicomtes de Béarn, d'Aire et de Dax, et les seigneurs d'Albret, dont Nérac était la capitale.

A l'est des fiefs de Gascogne on trouvait d'abord le célèbre comté de Toulouse et le marquisat de Provence, réunis sous un même chef. Comme comtes de Toulouse, les puissants seigneurs de cette maison avaient pour domaine le vaste territoire de Toulouse, les comtés de Rhodéz, de Quercy, d'Alby, et les duchés de Septimanie ou de Narbonne. Leurs vassaux directs, sur les terres dépendantes de la couronne, étaient les seigneurs de tout le pays de Narbonne, de Béziers, d'Agde, de Carcassonne, de Lodève, de Maguelonne, de Nîmes et d'Uzès. Le marquisat de Provence, dont ils devinrent aussi souverains, comprenait tout le territoire situé entre les Alpes, la Durance, le Rhône et l'Isère. Ce marquisat relevait de l'empire d'Allemagne, mais l'hommage rendu aux empereurs n'était que de pure convenue.

* Capitale Tarbes.

** Capitale Auch.

Une branche de la maison de Carcassonne possédait le comté de Foix.

Au sud de tous ces fiefs se trouvait le comté de Barcelonne, qui s'étendait depuis l'Aude, en France, jusqu'à l'Èbre, en Espagne, et dont les principaux arrière-fiefs étaient : les comtés de Cerdagne, capitale Puycerda (Espagne), de Besalu (Espagne), d'Urgel (Espagne), et ceux de Roussillon (France).

Et maintenant, comme il ne faut pas perdre de vue la place importante que le clergé occupait dans l'ordre féodal, je mentionnerai les principaux fiefs de l'Église. Ils étaient très-nombreux et très-considérables. C'est ainsi que l'archevêque de Reims était comte de cette ville, et avait pour vassaux les comtes de Réthel et les seigneurs de Sedan, tandis que les archevêques d'Auch et de Narbonne étaient suzerains directs de la moitié de leurs villes et avaient pour vassaux les seigneurs laïques qui possédaient l'autre moitié. L'évêque de Beauvais était comte de cette ville ; celui de Langres, seigneur de son diocèse, recevant pour certains fiefs l'hommage des comtes de Bar-sur-Seine, de Dijon, de Champagne, et celui des ducs de Bourgogne. L'évêque d'Évreux était seigneur de quatre baronies ; celui de Mende était comte du Gévaudan ; celui du Puy, suzerain direct d'un grand nombre de fiefs ; ceux de Troyes, de Nevers, d'Orléans, d'Angers, de Montpellier, de Nantes, de Béziers, possédaient, tantôt comme suzerains directs, tantôt en partage avec d'autres seigneurs, un grand nombre de baronies, de comtés ou de villes. Cette nomenclature, que je dois abrégér, serait trop longue s'il me fallait citer les noms des autres ecclésiastiques, évêques ou abbés qui possédaient, comme seigneurs directs,

leurs villes épiscopales ou de riches cités, des bourgs populeux, des domaines étendus et fertiles.

Tous les fiefs et arrière-fiefs dont l'énumération précède, à l'exception du nord de la Flandre et du marquisat de Provence, relevaient, au moins de nom, de la couronne de France; et leurs seigneurs, quoique souvent bien autrement puissants que les rois capétiens, leur rendaient hommage par une sorte de respect qui ne tirait guère à conséquence.

Mais à l'orient de la Meuse, des Vosges et du Rhône, se trouvaient les fiefs du duché de Lorraine et ceux de l'ancien royaume d'Arles, dépendant tous de l'empire d'Allemagne, que gouvernait alors l'illustre race des Hohenstauffen, ducs de Souabe et de Franconie.

La Lorraine mosellanne était soumise à des ducs dont les principaux feudataires étaient les comtes de Vaudémont et de Bar.

Les royaumes d'Arles et de Bourgogne transjurane étaient distribués en fiefs nombreux, administrés par des seigneurs suzerains laïques ou ecclésiastiques. Vers l'an 995, sous le règne de Rodolphe III, dit le Fainéant, les grands vassaux de la couronne s'étaient révoltés et avaient affermi leur indépendance à l'égard du roi. C'est à dater de cette époque que commencèrent à compter dans l'histoire la célèbre maison de Savoie, fondée par Berchtold et son fils Hugues-aux-Blanches-Mains, comtes de Maurienne; la maison souveraine de Franche-Comté, par Otte-Guillaume, fils d'Adalbert, roi d'Italie, et héritier, par sa mère, du comté de Bourgogne; la maison souveraine des dauphins de Viennois, fondée par Guigue, comte d'Albon, et dont les domaines prirent dans la suite le nom de Dauphiné, vraisemblablement parce qu'un dauphin

fut placé dans les armes de ces princes ; enfin, le comté de Provence (qu'il faut distinguer du marquisat de ce nom), fondé par Guillaume, issu, dit-on, d'un frère de Rodolphe, roi des Français. Ces quatre grands vassaux devinrent presque indépendants, et rien n'indique dans l'histoire qu'ils aient été soumis, autrement que de nom, aux empereurs d'Allemagne. Au-dessous d'eux étaient des vassaux moins puissants, au nombre desquels on doit citer les comtes de Die, de Valence, de Forcalquier, de Baux et de Venaissin, le prince d'Orange, le vicomte de Marseille, les barons de Grignan et de Castellane.

Ces nobles seigneurs n'étaient pas seuls à exercer la puissance souveraine sur les peuples des royaumes d'Arles et de Bourgogne ; les archevêques de Vienne, de Lyon, d'Embrun et de Besançon, et avec eux les évêques de Grenoble, de Gap, de Die, de Valence, de Belley, de Lausanne, de Bâle et de Genève, portaient les titres de princes ou de comtes de l'Empire, et étendaient leur juridiction temporelle sur ces villes et sur une partie de leur territoire diocésain.

Cette esquisse géographique de la France des onzième et douzième siècles ne serait point complète si l'on omettait de mentionner l'espèce de phénomène politique que présentait alors l'existence de certaines villes méridionales, soumises, sous le protectorat de leurs seigneurs, à un régime républicain, et se gouvernant d'après les traditions municipales qu'avait laissées dans le pays la vieille domination romaine ; c'étaient, entre autres, Bordeaux, Montpellier, Toulouse, Nîmes, Arles et Marseille. Pareille chose se manifesta plus tard au nord de la Loire ; mais les franchises et libertés dont jouirent

les villes septentrionales furent, comme nous le verrons bientôt, conquises par les bourgeois plutôt que conservées en dépôt à travers les vicissitudes politiques de la France. « Des hommes de Reims, dit le chroniqueur, se conjurèrent pour établir la république. » Ajoutons que le même fait de l'existence de villes libres se reproduisait alors avec bien plus d'ensemble dans une grande partie de la Haute-Italie.

§ II. Résumé historique.

On a pu voir par ce qui précède que le royaume de France, à peine égal à la vingtième partie du territoire possédé par les grands vassaux, se perdait, pour ainsi dire, dans une sorte d'obscurité dont le génie aventureux des successeurs de Philippe I^{er} parviendra laborieusement à le faire sortir. La politique des Capétiens fut d'attendre et de laisser passer le fleuve féodal sans essayer inutilement de le refouler dans son lit, sans demander autre chose à des feudataires puissants et orgueilleux que de tolérer le vain titre de roi. Cette concession, qu'ils obtinrent, et qui semblait si peu de chose, fut le point d'appui qui les sauva et leur permit plus tard de prévaloir sur toute la Gaule. Le temps devait venir, et les Capétiens le sentaient, où ils auraient la force de dompter l'un après l'autre, et souvent l'un par l'autre, des vassaux rebelles; il ne fallait pour cela qu'abandonner la féodalité aux conséquences de son principe.

Trop longtemps, en écrivant l'histoire de notre patrie, on s'est borné à raconter ce que firent les rois de Paris, de telle sorte que, s'il y a une bataille connue, un nom tiré de l'oubli, on peut être sûr qu'il

s'agit presque toujours d'une bataille livrée entre les Capétiens et leurs grands vassaux, ou d'une famille noble propriétaire dans l'Ile de France, l'Artois ou la Picardie. Les guerres des feudataires entre eux sont souvent passées sous silence, et, quelque considérable que soit l'énumération des hommes illustres dont s'honorent nos annales, un nombre plus grand encore de guerriers généreux ou de citoyens recommandables demeurent ensevelis dans les ténèbres. Les bornes étroites qui nous sont assignées ne nous permettent pas de réparer cet injuste oubli; nous ne pouvons qu'indiquer les traits principaux des événements qui se passaient dans les provinces.

Le résultat le plus naturel du gouvernement féodal avait été de déplacer et de transformer certaines tendances sociales. Les antipathies de races, beaucoup affaiblies, subsistaient encore à quelques égards, mais, à leur insu peut-être, elles se manifestaient sous une autre face. Les vieux souvenirs de la Gaule étaient entièrement effacés, mais les instincts de nationalités rivales leur survivaient sans se rendre exactement compte de leur principe. Les grands feudataires, pour fortifier leur puissance et la populariser en quelque sorte, flattaient les préjugés des peuples de leurs domaines; mais ces peuples, bien mieux encore que leurs maîtres, tendaient à s'isoler de leurs voisins, à les humilier, à les piller. Les générations ne comprenaient pas pourquoi on leur avait légué entre elles des rancunes et des haines héréditaires, de peuple à peuple, de ville à ville, mais elles se haïssaient et se combattaient mutuellement sans autre prétexte que les démêlés de leurs seigneurs. Ainsi ce n'étaient plus sous les noms de Romains, de Gaulois, de Francs, de Germains et

de Saxons, ni même sous ceux plus modernes d'Aquitains ou de Normands, que les luttes s'engageaient entre ces races : on ne s'inquiétait guère de ces dénominations historiques ; mais une portion des peuples gaulois se battait presque sans relâche, tantôt sous la bannière des comtes de Champagne et de Flandre, des ducs de Lorraine, de Bourgogne et de Normandie, tantôt sous les ordres et à la suite des comtes d'Anjou, de Toulouse et d'Auvergne, des ducs de Gascogne, des marquis de Provence et des seigneurs suzerains de Bordeaux, de Foix ou de Carcassonne. Là où l'on ne voyait que des guerres féodales et des discussions de préséances ou de familles princières, celui qui aurait sondé jusqu'au cœur des choses aurait fini peut-être par entrevoir bien souvent des querelles de races et des conflits de nationalité. Il n'est pas donné aux formes de gouvernement, qui ne sont qu'autant de costumes jetés sur les peuples, d'éteindre entièrement chez les masses les instincts, souvent confus, du sang, des mœurs et des origines.

Les premières années du onzième siècle furent signalées et souvent ensanglantées par la longue rivalité de Foulques-Nerra, comte d'Anjou, et du célèbre Eudes II, comte de Champagne ; ils se disputaient le comté de Tours. Leur querelle se termina par une pacification à l'avantage du premier de ces princes. Eudes II profita de ce repos pour élever des prétentions à la couronne d'Arles et la disputer à l'empereur Conrad-le-Salique (1025-1037) ; mais les succès qu'il obtint au début de cette nouvelle guerre eurent pour résultat d'attirer sur la Champagne une invasion de soldats allemands qui contraignit Eudes II à renoncer, en apparence du moins, à ses projets ambitieux. Plus tard ce comte de

Champagne, appelé par la ville de Milan, qui s'était révoltée contre l'empereur, se préparait à passer en Lombardie ; mais il fut surpris à peu de distance de Bar-le-Duc, en Lorraine, par Gothelon, duc de cette province et vassal de Conrad. La bataille fut sanglante, et Eudes II, après avoir courageusement combattu, perdit enfin la victoire et la vie.

Foulques - Nerra, son belliqueux rival, quoique parvenu à un âge assez avancé, lui survécut de quelques années. « Il avait, dit la chronique *, gouverné ses États, et, jusqu'à sa vieillesse, administré avec autant d'habileté que d'honneur... Vers la fin de sa vie, il céda le gouvernement de son comté à son fils Geoffroi, dit Martel. On ne saurait dire jusqu'à quel point ce dernier fut dur envers ses peuples, et orgueilleux à l'égard de son père. » Comme il s'était révolté contre celui-ci, Foulques, quoique affaibli et glacé par l'âge, sentit son sang réchauffé par la colère, et, après avoir confondu les projets de son fils, il le réduisit à faire plusieurs milles en rampant sur la terre portant une selle sur son dos, pour se rendre à ses pieds. Le vieux Foulques, voyant ainsi venir à lui son fils rebelle, le frappa du pied en lui disant. « *Tu es vaincu.* — Oui, répondit Geoffroi, *mais par toi seul, parce que tu es mon père.* » Cette réponse calma le vieillard, qui pardonna au jeune prince et lui rendit son gouvernement.

La même année (1036), ce vieillard, si illustre à la guerre, se fit conduire à Jérusalem en pèlerinage, devant le sépulcre du Seigneur. Là, un de ses serviteurs lui mit sur les épaules un joug de bois, et pendant qu'un autre le frappait de coups, il s'écriait :

* Guillaume de Malbesbury.

« Reçois, Seigneur, ton misérable Foulques, ton fugitif, ton parjure ! O Seigneur Jésus-Christ, daigne recevoir mon âme repentante ! » Ce ne fut qu'en 1040, que ce soldat pèlerin mourut à Metz ; son fils Geoffroi-Martel lui succéda sans difficulté, et administra l'Anjou avec gloire. Dans trois guerres successives contre Guillaume, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine, Héribert Bacon, tuteur du comte du Maine, et Thibault, fils de Eudes II, comte de Champagne, il fit ces trois princes prisonniers en bataille rangée. Geoffroi-Martel mourut en 1060, et après sa mort ses États furent disputés entre ses deux neveux, Geoffroi-le-Barbu et Foulques-le-Réchin. Cette guerre civile désola pendant huit ans l'Anjou, la Saintonge et la Touraine ; mais Foulques-le-Réchin réussit à faire son frère prisonnier, et le fit enfermer au château de Chinon, où Geoffroi-le-Barbu mourut après trente ans de captivité. Foulques-le-Réchin était un homme dur, cruel et adonné aux vices les plus honteux ; mais l'organisation sociale était telle que, malgré ses crimes, il réussit à élever à un haut degré de puissance le comté d'Anjou, placé sous ses ordres. Plusieurs fois il lutta avec avantage contre ses voisins de France et de Normandie, et parvint toujours à maintenir ses droits intacts.

Vers la même époque, la Bretagne, toujours indépendante par le fait, sinon par le droit, était partagée entre plusieurs seigneurs : Conan II portait seul le titre de duc ; Hoel II était comte de Nantes et de Cornouailles ; Geoffroi, comte de Rennes, et Alain, comte de Penthievre. Le peuple breton, sous ces quatre princes, conservait instinctivement ses haines nationales contre les autres races établies en Gaule ; mais les discordes interminables de ses maîtres usaient toute son énergie et tout son cou-

rage en des guerres civiles assez obscures. La politique de Guillaume-le-Bâtard, duc de Normandie, et bientôt après (1066), comme nous l'avons vu, conquérant d'Angleterre, contribuait à fomentér ces querelles entre les seigneurs bretons. C'était pour ce prince un moyen d'user et d'affaiblir d'aussi redoutables voisins, et d'arriver, s'il était possible, à les contraindre de lui rendre hommage.

La même politique parvint à soustraire le comté du Maine à la domination des comtes d'Anjou ; toutefois, pour paralyser la résistance des Manceaux, qui, après la mort de leur comte Héribert-le-Jeune, venaient de se mettre sous la protection de Gaultier, comte de Pontoise, l'ambitieux duc de Normandie eut recours à l'effroyable science des poisons ; dans un banquet offert à Falaise au comte Gaultier et à la comtesse Biotte, sa femme, il se délivra par un crime de ces dangereux compétiteurs. Cette trahison lui soumit les peuples du Maine, malgré leur aversion bien naturelle contre le prince empoisonneur ; mais à cette époque de servage, un peuple, pour soutenir une lutte, avait besoin de trouver un seigneur qui consentît à régner sur lui et à le défendre. Privée d'un semblable appui, la postérité des vieux Cénomans subit le joug de celle des pirates danois. Ce ne fut qu'en 1070, pendant que Guillaume était embarrassé en Angleterre par les révoltes des Saxons et les invasions des Gallois, que les habitants du Maine tentèrent de secouer sa puissance. « Les grands et le peuple, d'un commun accord, dit un vieil historien, retirèrent leur obéissance au roi, et appelèrent d'Italie le marquis Albert Azzo (d'Este), avec sa femme Garisende, sœur de leur dernier prince, et son fils Hugues. » Ce dernier devait être la tige d'une nouvelle famille de comtes

du Maine ; mais l'établissement d'Hugues d'Este dans ce pays fut de courte durée. Les Manceaux, irrités des exactions de Geoffroi de Mayenne, tuteur de ce jeune prince, se révoltèrent, pillèrent les châteaux, et formèrent une *communio*n (commune) qui leur donna, pour quelques moments, une existence républicaine. Cette tentative de révolte fut comprimée ; mais les rebelles, ayant obtenu de Guillaume-le-Conquérant une amnistie et la consécration des privilèges du Mans, se soumirent de nouveau à la Normandie.

L'histoire de la Flandre, à cette époque, présente un caractère vague et indécis, résultat nécessaire de la situation féodale de ce comté, dont une portion relevait de l'Empire, l'autre de la couronne de France. Dès le commencement du onzième siècle on voit Baudoin IV, souverain de ce pays, surnommé *à la Belle-Barbe*, enlever Valenciennes au comte de Hainaut, et défendre courageusement sa conquête contre Henri II, le saint et chaste empereur d'Allemagne, et contre Robert-le-Pieux, roi de France (1006). L'année suivante Henri II prit sa revanche, s'empara de Gand, de Valenciennes et de la Zélande, et se fit rendre hommage pour divers fiefs par le belliqueux Flamand. Vingt ans plus tard, le même Baudoin IV fut contraint, par une révolte de son fils, Baudoin de Lille, d'implorer les secours du duc de Normandie, Robert-le-Diable. L'armée normande chassa le fils rebelle et rétablit le vieux comte ; mais cette intervention, en apparence désintéressée, rattachait par la reconnaissance la politique de la Flandre à celle de la Normandie. En 1050 et 1054, l'empereur Henri III, mécontent de Baudoin de Lille, successeur de Baudoin à la Belle-Barbe, lui fit la guerre, ainsi qu'au duc Godefroi de

Lorraine; mais ces deux vassaux, quoique abandonnés à leurs propres forces par Henri I^{er}, roi de France, résistèrent courageusement jusqu'à la mort de l'empereur. Cette guerre fournit à Baudoin l'occasion de reconquérir le château de Gand et le pays situé entre la Dendre et l'Escaut. Ce même comte étant devenu tuteur du roi Philippe I^{er}, les intérêts de la Flandre et ceux de la couronne de France se trouvèrent pour longtemps d'accord; mais lorsque Baudoin VI eut succédé à son père, les prétentions de Robert-le-Frison, son jeune frère, suscitèrent une longue guerre qui se termina, comme nous l'avons vu ailleurs, par deux batailles: dans la première, Baudoin VI perdit la couronne et la vie (1070); dans l'autre, livrée à Cassel (1071), Philippe I^{er}, qui avait pris parti pour la veuve du comte de Flandre, fut à son tour vaincu, et trop heureux d'acheter la paix en reconnaissant les droits équivoques du Frison, et en prenant pour épouse sa fille, Berthe de Hollande.

La Flandre, dès cette époque, était un pays manufacturier que l'industrie et le commerce enrichissaient, et qui rendait les autres contrées tributaires des produits de ses fabriques. Cette circonstance explique l'importance qu'avaient déjà les villes flamandes, et le rôle qu'une bourgeoisie riche, grossière et turbulente commençait alors à jouer dans cette province populeuse. Aussi la féodalité était-elle moins établie en Flandre que sur les bords de la Seine ou de la Loire; et les seigneurs, autant par calcul que par faiblesse, hésitaient-ils à faire sentir le joug à ces masses d'hommes presque civilisées par le bien-être matériel, et qui trouvaient dans la communauté de leurs intérêts et de leurs moyens de résistance des ressources pour paralyser l'avidité ou les usurpations

des grands. Une autre cause contribuait à multiplier dans la Flandre ces associations ou corporations, bases fondamentales de la bourgeoisie. Ce pays plat, et quelquefois abaissé au-dessous du niveau de la mer, était sujet à de fréquentes inondations et couvert de marécages. Peu à peu, à force de patience et d'efforts, l'agriculture parvint à conquérir sur les eaux la plus grande partie du territoire ; les cultures nouvelles, les villages et les villes furent défendus par des digues ou par des enceintes de levées (*polder*) à la construction desquelles chacun contribuait, parce que de ces vastes travaux dépendait la prospérité ou la conservation de tous. Pour conduire à terme ces entreprises utiles, il fallait se concerter, s'entendre, établir des syndicats, et dès lors naissaient de toutes parts des associations ayant une existence régulière et pacifique, mais puissante. Ce sont des faits qu'il est bon de constater, parce qu'ils ont produit, comme une conséquence naturelle, l'organisation municipale, qui fit à toute époque l'une des principales forces de la Flandre, et dont les empreintes sont encore très-reconnaissables en dépit des vicissitudes politiques.

Au midi de la Loire, l'histoire du Poitou et des peuples vassaux de cette province importante semblait se personnifier, pour ainsi dire, dans celle des comtes de Poitiers, qui prenaient également les titres de ducs d'Aquitaine et de Guienne. Ces seigneurs, après les ducs de Normandie, occupaient dans les Gaules une place plus considérable encore que les rois de France. Héréditaires depuis l'an 880, ils s'étaient fait redouter et admirer de leurs voisins, soit par l'audace de leurs entreprises, soit par l'éclat, le faste et la supériorité de leur entourage. Dès l'ère capétienne, la cour de Guillaume Fier-à-Bras,

comte de Poitiers, effaçait en éclat celle des autres souverains. Cet orgueilleux vassal avait bravé et vaincu Hugues-Capet ; une querelle soulevée entre lui et sa femme Emmeline fit naître une guerre civile qui désola pendant deux ans le Poitou, et qui ne fut apaisée que par l'intervention de quelques religieux (994). Guillaume-le-Grand, son successeur, mérita ce nom par l'étendue de sa domination ; il joignit au duché d'Aquitaine, au Poitou, au Limousin, au pays d'Aunis et à la Saintonge, qui formaient l'héritage de son père, les apanages que lui apporta sa femme Almodis, veuve du comte de la Marche. Ses États ainsi agrandis s'étendaient de l'Océan au Rhône, et le rendaient le plus puissant des princes français ; il en était d'ailleurs le plus éclairé ; mais le nom de Grand qu'il porte dans l'histoire ne peut réellement s'appliquer qu'à ses domaines (1030). Son successeur, Guillaume-le-Gros, nous est peu connu, et il nous faut laisser de côté l'histoire obscure de ses fils et petits-fils pour arriver jusqu'à Guillaume IX, sous lequel l'Aquitaine brille d'un vif éclat et devient le foyer de la littérature provençale, déjà là plus brillante entre les littératures naissantes de l'Europe. Né en 1071, et régnant depuis 1086, ce prince, l'un des plus célèbres poètes de son époque, joignait à une bravoure aventureuse toutes les qualités chevaleresques qui pouvaient appeler sur lui l'attention ou la louange des peuples ; mais ces titres à la gloire étaient obscurcis par la licence et la débauche dont ses poèmes sont empreints à chaque page. Guillaume IX, comme pour racheter ses désordres, prit part, en qualité de chef, à l'une des croisades qui ouvrirent l'histoire du douzième siècle ; il se mit en marche pour la Terre-Sainte à travers la Dalmatie, suivi de

cent quarante mille combattants ; mais les divers corps qui composaient cette armée furent détruits avant d'arriver en Palestine, et le comte de Poitiers se trouva trop heureux de trouver un refuge à Tarse, en Cilicie.

L'organisation féodale existait dans toute sa plénitude en Aquitaine, en Anjou, en Auvergne, et dans les contrées adjacentes. Tous les intérêts se trouvant hiérarchisés, en commençant par le seigneur suzerain et en descendant jusqu'aux serfs voués à la glèbe, l'histoire des ducs et des comtes, et celle de leurs familles, absorbe, pour ainsi dire, régulièrement, celle des peuples ; comme dans une bataille les manœuvres subalternes et les exploits obscurs de toute l'armée disparaissent devant le génie, les fautes ou la personnalité des principaux capitaines. C'est là, au surplus, ce qui nous explique pourquoi, à travers les querelles des princes et les rivalités des feudataires, nous voyons si rarement apparaître trace du peuple. Toutefois, à défaut de détails précis sur l'histoire de ces derniers, les faits généraux qui la constituent subsistent et permettent d'en apprécier l'ensemble. On voit par les progrès successifs des arts, de la langue, de la littérature et du bien-être matériel, que, pendant les onzième et douzième siècles, la civilisation faisait des pas rapides dans les pays situés entre les Pyrénées et la Loire. Les relations assez fréquentes avec les Sarrasins d'Espagne avaient contribué à hâter les développements de l'industrie et du luxe ; peu à peu les villes s'étaient agrandies, la noblesse s'était policée, et les campagnes regorgeaient de population et de produits agricoles. L'époque de la barbarie avait atteint son terme ; un ordre social nouveau prévalait.

Vers le même temps les comtes de Toulouse étaient

parvenus à un tel degré de puissance, que leur alliance était recherchée à la fois par les rois de France et d'Italie. En l'an 975, les domaines de cette maison avaient été divisés entre les deux branches. Guillaume *Taillefer*, fils de Raymond I^{er}, marquis de Gothie et comte du Rouergue, garda les comtés de Toulouse, l'Albigeois et du Quercy; Raymond II eut le marquisat de Gothie, les comtés de Narbonne, de Béziers, Agde et quelques autres provinces peu importantes. Ce partage dura jusque vers le milieu du siècle suivant, époque à laquelle ces domaines furent réunis dans la seule branche des comtes de Toulouse. Le règne de Pons I^{er}, successeur de Guillaume Taillefer, fut assez long, mais il n'est guère marqué dans l'histoire que par des guerres civiles sans importance nationale. A sa mort, ses deux fils, Guillaume et Raymond, se partagèrent ses domaines; le premier eut le comté de Toulouse, l'autre le petit État connu sous le nom de comté de Saint-Gilles; mais il y ajouta plus tard une partie de la Provence, apanage de sa femme, et les comtés d'Auvergne et de Rouergue, au gouvernement desquels il succéda comme héritier de la comtesse Berthe.

Les grands vassaux faisaient alors un trafic perpétuel de leurs principautés, et l'esprit se rebuterait à suivre dans tous ses détails l'histoire des vicissitudes auxquelles furent soumis, à l'insu des populations peut-être, les seigneurs de troisième ordre qui relevaient des comtes de Poitou, de ceux de Toulouse, ou des souverains de Provence. Plusieurs de ces seigneurs firent hommage de leurs domaines au pape, et la plupart connaissaient à peine les rois de France; c'est assez dire qu'ils ne se croyaient guère tenus envers eux à l'obéissance féodale.

Comme circonstance significative des mœurs de ce temps, on pourrait citer la longue guerre qui s'éleva, pour la possession de reliques, entre Bérenger, vicomte de Narbonne, et Guiffred, archevêque de cette ville, deux fois excommunié; les nombreux divorces et la licence des grands, et même, pour ce qui concerne l'esprit des peuples, les représailles dirigées contre les Juifs. Des hommes de cette religion avaient déterminé le fanatique Hakem, calife fathimite, à détruire le Saint-Sépulcre et à persécuter les pèlerins. Cette trahison, que certains auteurs ont révoquée en doute, fut le signal d'une haine fatale aux Juifs. « Ils furent chassés de toutes les » villes, dit Glaber; les uns furent égorgés par le » glaive, d'autres précipités dans les rivières, d'autres mis à mort par tous les genres de supplices. » Plusieurs, pour échapper aux tourments, se tuèrent eux-mêmes, ensorte qu'après cette juste vengeance il n'en demeura plus qu'un nombre infiniment petit dans tout l'empire romain. » A Toulouse il était établi que, le jour de Pâques, un chrétien donnerait en présence de tous les fidèles un soufflet à un Juif devant la porte de la principale église; ce n'était qu'un signe pour rappeler le mépris qu'on désirait conserver dans le cœur de la nation contre le peuple déicide, mais il donna lieu à un trait fort odieux : le chapelain du vicomte de Rochecouart, ayant été choisi en 1018 pour administrer ce soufflet symbolique, s'acquitta de cet office avec tant de barbarie, qu'il fit sauter la cervelle du patient. Ajoutons que ces actes de fanatisme ont été complaisamment décrits par plusieurs historiens, et que ces derniers ont soigneusement évité de remarquer qu'ils n'avaient point l'approbation de l'Eglise. En effet, le pape Alexandre II félicita Bé-

renger, vicomte de Narbonne, de ce que les Juifs n'avaient été ni persécutés, ni mis à mort dans l'étendue de ses fiefs.

Raymond, comte de Saint-Gilles, fut excommunié par le pape Grégoire VII, parce qu'il persistait à ne pas rompre un mariage condamné par l'Eglise. Après une résistance assez longue, le seigneur rebelle se soumit (1080); quelques années après, son frère Guillaume IV, comte de Toulouse, mourut dans le cours d'un pèlerinage fait à Jérusalem, et Raymond de Saint-Gilles, héritant de ses domaines, réunit sous sa puissance toutes les provinces dépendantes du comté; de sorte que, déjà maître d'une partie de la Provence, il gouvernait tout le pays qui s'étendait de l'Océan aux Alpes, des Pyrénées et de la mer Méditerranée au Poitou, aux Cévennes et à l'Isère. Les alliances entre les divers rois d'Espagne et les comtes de Toulouse étaient fréquentes; Raymond épousa Elvire, fille d'Alphonse, roi de Léon et de Castille, qui le choisit pour gendre en récompense de ses exploits contre les Maures. Le comte Raymond prit d'ailleurs une part active aux croisades, et refusa, dit-on, la couronne de Jérusalem. Il gouverna cependant en Syrie une petite principauté composée de quelques châteaux et de quelques villes. Vers l'an 1104, ce prince belliqueux mourut à Tripoli, et laissa ses domaines d'Europe à son fils Bertrand; mais ce dernier étant mort à son tour en Syrie, ses États échurent à Alphonse Jourdain, son frère, prince faible, qui souffrit sans les réprimer les révoltes et les usurpations de ses vassaux (1112). C'est à cette époque que l'archevêque et le vicomte de Narbonne abolirent de concert la sauvage coutume de s'emparer des débris des vaisseaux naufragés (le droit d'épaves). Leur exem-

ple fut généralement suivi, tant l'humanité effaçait pièce à pièce les traditions barbares.

Le caractère distinctif des populations ibériennes, romaines et gothes, dont les débris couvraient le territoire situé au midi de la Garonne, du Tarn, des Cévennes, et même de la Durance, était une haine native et profonde contre les peuples du nord de la Loire. Toujours en lutte, toujours envahies, toujours livrées à d'horribles dévastations par les Français, qu'elles regardaient encore comme des Barbares, ces nations méridionales se plaisaient à comparer le luxe, l'industrie et la civilisation dont elles jouissaient à la grossièreté de ces races du Nord dont la guerre était le seul métier, qui parlaient un langage rude et méprisaient la poésie. Une triste expérience de plusieurs siècles leur avait appris à les craindre, mais jamais à leur pardonner. Chaque fois qu'un prétexte leur était fourni de manifester leur répugnance pour la domination de leurs redoutables voisins, elles l'avaient saisi à la hâte. Les derniers Carlovingiens et Hugues-Capet ne s'étaient fait accepter d'elles que par la force des armes ; chaque fois qu'un roi était élu, elles refusaient de se ranger sous sa loi, se fondant sur une légitimité qu'elles étaient les premières à nier lorsque leurs rancunes pouvaient s'accommoder d'une semblable politique. C'est ainsi que ces peuples avaient successivement refusé de reconnaître Rodolphe, Eudes, Charles-le-Simple, Louis d'Outremer, Lothaire, Hugues-Capet et son fils, se donnant toujours à *notre Seigneur en attendant un roi*, et toujours poursuivant le même but, celui de soustraire leur nationalité à l'oppression des rois septentrionaux. Mais c'était surtout dans les montagnes d'Auvergne et dans la région occidentale des Pyrénées que ces tendances se mani-

festaient avec énergie. Dans cette dernière contrée habitait le peuple libre des Basques, qui, n'ayant subi volontairement aucune domination, pas même celle des Romains, avait résisté jusqu'alors (et sous quelques rapports résiste encore) à la puissance des races gothes ou franques. Souvent unis avec une portion des Aquitains, auxquels cette alliance fit donner le nom de Gascons, les Basques se retranchaient dans leurs montagnes inaccessibles ; ils bravaient presque en sûreté la souveraineté illusoire des Capétiens, et se rappelaient avec orgueil la victoire qu'ils avaient autrefois remportée à Roncevaux sur le paladin Roland et sur les soldats de Charlemagne.

En esquisant à la hâte ce tableau des grands fiefs, j'ai dit peu de chose de la Bourgogne, qui était gouvernée par une branche cadette de la famille royale de France ; mais la Bourgogne, pendant cette longue période, ne sortit de l'obscurité, ni par son peuple, ni par ses ducs. Ce pays était celui où le souverain avait le moins de pouvoir, et celui où les comtes particuliers avaient le mieux établi leur indépendance vis-à-vis de leur prince. Pendant près de deux siècles, on ne vit les seigneurs de cette contrée prendre part à aucun autre événement digne de remarque. C'est à peine, d'un autre côté, si j'ai mentionné la Lorraine, la Franche-Comté, le Viennois (le Dauphiné), et les autres provinces soumises à l'Empire ; mais l'observation qui précède peut s'appliquer à l'histoire de ces peuples. Durant le onzième siècle, ils furent en proie à des transformations et à des décompositions de souverainetés qui, pour la plupart, forment le point de départ de leurs annales. Ainsi, pendant la célèbre lutte des investitures suscitée entre le pape Grégoire VII et l'empereur Henri IV, la Franche-Comté, qui faisait

partie de la Bourgogne transjurane, fut le théâtre de guerres continuelles entre les nobles vassaux de l'Empire qui, prenant fait et cause, selon leur intérêt ou leur croyance, pour l'un ou l'autre parti, réussirent généralement à accroître leur propre indépendance. La même guerre des investitures donna lieu à un semblable mouvement de la part des feudataires du royaume d'Arles. Bertrand, comte de Provence, se soumit comme vassal à l'Église ; de leur côté, les comtes de Forcalquier, de Venaissin, d'Orange, le vicomte de Marseille et plusieurs autres se mirent en possession d'une liberté à peu près complète. Vers le même temps, enfin, eut lieu l'élévation de la famille des comtes d'Albon, dont les descendants devaient plus tard posséder le Dauphiné, et qui agrandirent leur puissance par de nombreuses usurpations sur les terres de l'Empire et sur celles de l'évêché de Grenoble.

En résumé, ce qu'on appelait alors le royaume de France n'était qu'une simple province des Gaules, perdue, pour ainsi dire, dans la vaste étendue des domaines gouvernés par des vassaux plus puissants que leur souverain. Mais les seigneurs du comté de Paris portaient seuls le titre de roi ; et ce nom, par une sorte de prestige, élevait encore si haut celui qui en était investi qu'il devait suffire pour équilibrer la balance. La politique des rois eût cependant été vaine, à la longue, contre tant d'obstacles, si elle ne se fût appuyée sur l'Église, cherchant, quelquefois par un instinct de conservation, souvent par intelligence, à rattacher une cause temporelle à la cause impérissable et éternelle de la religion.

§ III. Affranchissement des communes.

Nous avons vu la royauté abaissée par les grands au niveau d'un simple fief, l'aristocratie féodale constituée sur tous les points de l'Europe occidentale ; l'Église affranchie de l'oppression des Barbares, de la simonie et du joug des puissances temporelles. Chacun de ces faits a porté les fruits qui lui sont propres : la couronne a été mise en tutelle ; le pouvoir des grands, puissamment hiérarchisé, a régularisé la tyrannie, et par cela même l'a rendue plus tolérable, plus disposée au progrès de la civilisation, plus propre à servir de base à une nouvelle unité française ; l'Église, par l'énergique impulsion de Grégoire VII, a conquis son rang de souveraineté séculière ; elle s'est élevée au-dessus des rois et des peuples comme une magistrature supérieure, d'autant plus digne de commander qu'elle relève de Dieu même. A la faveur de ces révolutions, et comme pour en rendre possible le développement, nous avons vu commencer le grand mouvement religieux et social des croisades. Il est temps d'arrêter les yeux sur une autre transformation qui s'opère et qui ajoutera à la puissance de la France un élément nouveau, ou, pour mieux dire, rajeuni ; car il n'avait pu disparaître en entier ; je veux parler de l'ordre des communes, de la bourgeoisie, du peuple.

On sait combien grande avait été la misère des serfs et des *villains* sous les derniers Carlovingiens. Cette effroyable situation de la majeure partie des habitants de la France nous a été dépeinte par les historiens sous les plus vives couleurs. Les pauvres esclaves qui cultivaient les terres pour le compte

des seigneurs étaient assujettis aux servitudes les plus pénibles et les plus humiliantes, jusqu'à celle de ne posséder rien en propre, pas même quelquefois leurs enfants qui étaient considérés comme des troupeaux d'un ordre un peu plus élevé, jusqu'à la nécessité, dans quelques domaines, de battre l'eau des étangs situés autour des châteaux, afin que le croassement des grenouilles ne troublât pas le repos du maître. Les habitants des villes n'étaient guère plus heureux, soumis qu'ils étaient aux vexations les plus dures, aux incursions des Barbares, aux dévastations de toute sorte. Mais lorsque des temps meilleurs furent venus pour la France, lorsque, les invasions des Normands ayant cessé, il fut permis aux seigneurs d'établir un ordre régulier, aux peuples de compter sur le lendemain et de jouir en paix, à l'ombre des donjons féodaux, du fruit des épargnes et du travail, il arriva que la puissance des grands fit la sécurité de la foule pendant que le bien-être de la population fut pour les grands eux-mêmes la source la plus certaine de prospérité et d'élévation. Chaque force sociale tournant ainsi dans un même cercle, l'une rendant à l'autre avec usure ce qu'elle en avait reçu, un bien-être assez général se manifesta dans les villes et y fut de jour en jour alimenté par le commerce et l'industrie. Au milieu de ces huttes de paille et de boue, trop longtemps le séjour des marchands et des artisans, s'élevèrent peu à peu des maisons à plusieurs étages, défendues par une tour carrée, et dont le rez-de-chaussée était garni de marchandises et d'objets de commerce. Ces boutiques renfermaient des hommes simples, mais riches, bien que dissimulant avec soin leurs richesses, et déjà pleins du sentiment de leur importance ou de leur nombre. Les seigneurs,

plutôt jaloux qu'inquiets de cette prospérité des vil-
lains, y trouvaient leur compte en augmentant les
impôts et en établissant des tributs de toute sorte.
Les villains payaient, quelquefois en murmurant,
mais ne continuaient pas moins à s'enrichir aux dé-
pens même de cette noblesse devenue nécessaire-
ment tributaire de l'industrie et du luxe. Ils con-
servaient toutefois, au fond du cœur, une secrète
inimitié contre leurs maîtres, et leur orgueil se ré-
voltait d'être placés à un degré si bas de l'échelle
sociale. Les nombreux voyages qu'ils entrepre-
naient en Italie, où beaucoup de villes jouissaient de
la liberté républicaine, commençaient à leur donner
des notions politiques fort embarrassantes pour leurs
seigneurs, et, d'un autre côté, les nécessités du
commerce répandaient parmi eux des connaissances
pratiques, fort imparfaites sans doute, mais de beau-
coup supérieures à celles de leurs dominateurs.

Ces derniers n'avaient pas de science plus grande
que l'art de combattre à cheval et de manier la lance.
C'était assez pour réduire à l'obéissance la plus
inerte les serfs des campagnes, les paysans désar-
més, assez même pour pouvoir braver dans l'en-
ceinte de leurs châteaux-forts les ressentiments po-
pulaires ; mais ces avantages ne leur servaient de
rien lorsqu'il s'agissait de lutter contre la population
d'une ville qui se barricadait dans les rues, et com-
battait sur tous les points du haut des toits ou à l'a-
bri des maisons. La nature des choses donnait
ainsi à la bourgeoisie une force immense de résis-
tance ou d'unité ; elle commençait à en soupçonner
le secret. Tant qu'il ne s'était agi, pour les villains,
que de vivre chétivement et misérablement, ils n'a-
vaient point songé à se séparer de leurs seigneurs,
leur plus puissante garantie ; du jour où ils eurent

des intérêts, des vœux, des mœurs à part, ils avisèrent à s'isoler, à travailler pour eux-mêmes. C'était le germe d'une révolution.

Les croisades, en décimant la noblesse, en l'appauvrissant, en la réduisant à vendre une partie de ses fiefs, facilitèrent l'émancipation du peuple des villes. Une autre cause qui n'y contribua pas moins, en augmentant l'importance des cités, fut le droit d'asile des églises. Comme, à la faveur de la vieille piété de nos pères, un lieu de refuge inviolable était offert, soit dans l'église, soit autour de l'église, à tous les coupables, et avec eux à tous les proscrits, à tous les fugitifs, il se forma dans chaque ville un noyau de population intéressée plus que tout autre à fortifier son asile contre toute attaque des hommes puissants du dehors.

Toutes ces causes annoncent et expliquent le fait social qui fut depuis appelé affranchissement des communes ; ce mouvement consista, de la part des bourgeois, à réclamer une sorte de constitution ou de charte qui déterminât les droits des habitants de la ville, et fixât à leur égard la limite du pouvoir des seigneurs, dont jusqu'alors le caprice avait été la seule règle, et qui, considérant comme leur appartenant tout ce qui était la chose de leurs vassaux, rançonnaient et pillaient ces derniers chaque fois que leur cupidité leur conseillait d'en agir ainsi. Ces chartes eurent pour but de mettre un terme à cet intolérable brigandage : elles constituèrent la cité ou commune sur des bases indépendantes du caprice des grands. On s'obligea, tantôt à payer à ceux-ci une redevance annuelle, tantôt à les assister dans certaines entreprises, d'autres fois à recevoir d'eux un magistrat supérieur, une sorte de préfet ou de lieutenant qui se concertait pour administrer avec

les fonctionnaires municipaux élus par le peuple. En revanche, chaque ville proclama son droit de se garder elle-même, de choisir ses magistrats ; chaque citoyen fut déclaré libre d'exaction, exempt de tailles, et put contracter mariage avec toute personne de son choix, sans que son refus de se soumettre, en cette occasion, à la volonté des seigneurs, entraînât d'autre peine qu'une légère amende. En d'autres termes, c'était la liberté encore imparfaite et mal définie, sans doute, mais enfin, malgré ses imperfections, bien supérieures à l'état de servitude. Cette liberté fut alors réclamée et obtenue, quelquefois de gré, souvent par la force des armes, et c'est de cette immense altération du régime féodal que date, en France, l'existence politique de la bourgeoisie ou du tiers-ordre.

On se tromperait si l'on croyait que cette révolution s'accomplit à une époque convenue et à la suite d'un concert entre toutes les villes de France, et c'est la grave erreur dans laquelle sont tombés des historiens modernes qui ont voulu voir dans l'affranchissement des communes une manifestation républicaine émanant de tout un peuple. Les choses se pratiquaient autrement dans le moyen-âge. Il n'existait à cette époque aucun sentiment général qui ressemblât à ce qu'on a depuis appelé l'opinion publique ; les villes ne se croyaient engagées l'une à l'autre par aucun lien, elles s'isolaient, sans se soucier de ce qui se passait en dehors de leur enceinte. Celle d'entre elles qui se crut la première capable de se gouverner elle-même et assez forte pour se révolter, commença aussi à secouer le joug, et son exemple fut insensiblement imité par les cités qui se trouvèrent dans des conditions à peu près égales, ou sur lesquelles la tyrannie des grands pesait de la

manière la plus lourde. Il fallut deux ou trois siècles pour que l'affranchissement des communes devînt la règle générale de la France ; au point où cette histoire est parvenue, nous assistons seulement à l'aurore de cette régénération. C'est du règne de Louis-le-Gros, successeur de Philippe I^{er}, que sont datées les premières chartes communales dont nous ayons gardé la connaissance ; mais il est incontestable que depuis le dixième siècle les villes luttèrent pour conquérir leur liberté politique sur les seigneurs, tantôt victorieuses, et alors dictant leurs volontés, tantôt réprimées, et alors livrées aux représailles et aux violences de la part des seigneurs irrités. Déjà nous avons vu de pareilles tentatives échouer en Normandie et en Bretagne ; dans la capitale du Maine, les révoltés ont été plus heureux, et leur commune a été respectée par Guillaume-le-Conquérant. Mais ces événements ne sont pas les seuls ; de semblables se reproduisaient encore sur d'autres points de la France. Bien longtemps avant Louis-le-Gros, on voit des villes, telles que Gand, Furnes, Bergues, Bourbourg, Cassel, Lille, Arras, Douai, Saint-Omer, Béthune et plusieurs autres, jouir d'une indépendance municipale presque démocratique, dont elles n'avaient pu obtenir l'octroi qu'après de sanglants conflits avec leurs maîtres. D'autres cités importantes, telles que Metz et Reims au nord, Bourges et Périgueux au centre, Marseille, Arles, Toulouse, Narbonne, Nîmes, Montpellier et un grand nombre encore, au midi, n'avaient eu besoin d'aucun effort pour conquérir leur affranchissement, par la raison bien naturelle qu'ayant conservé presque intacte, malgré les révolutions sociales, l'organisation des municipes romains, elles se trouvaient déjà émancipées lorsque la plus grande

partie des villes françaises méditaient à peine la conquête de leurs droits. On a longuement discuté sur le point de savoir si à cette époque, le pouvoir royal favorisa ou se laissa imposer la liberté des villes. Il y a à peine quelques années, on enseignait publiquement et de bonne foi que Louis-le-Gros les avait affranchies* ; on faisait de ce roi, successeur de Philippe I^{er}, une sorte de monarque populaire qui, par l'instinct de son génie et la générosité de son cœur, avait accompli cette grande révolution. Ceux qui ont cherché à combattre une pareille exagération ont à leur tour dépassé le but et sont tombés dans l'excès contraire. A les entendre, la royauté subit au douzième siècle la volonté du peuple insurgé, mais elle ne fit rien pour faciliter l'établissement des franchises communales. La vérité se trouve entre ces deux erreurs également fausses. Comme les communes furent peu à peu constituées et affranchies dans toutes les parties de la France, notamment en Normandie, en Aquitaine, en Flandre et en Bourgogne, il est contraire à la réalité des faits d'attribuer à Louis-le-Gros et à ses successeurs l'honneur d'avoir spontanément émancipé les villes qui n'étaient point soumises à leur obéissance. On oublie trop souvent combien alors était précaire et borné le territoire soumis directement à la souveraineté des rois capétiens. D'un autre côté, il est prouvé par l'histoire, ainsi que nous venons de le constater, qu'un grand nombre de communes avaient déjà acquis leurs privilèges bien longtemps avant l'avènement de Louis-le-Gros, et on ne peut raisonnablement louer ce prince de les avoir affranchies. Mais, en dehors de ces faits dont il faut tenir compte, et

* Le préambule de la Charte de 1814 consacrait officiellement ce contre-sens historique.

en remarquant que les villes importantes directement soumises aux rois furent très-tard émancipées, il est juste de reconnaître aussi que les Capétiens trouvèrent conforme, tantôt à leurs intérêts, tantôt à leur politique, de favoriser souvent l'affranchissement des communes, lorsque les bourgeois révoltés contre leurs seigneurs imploraient l'assistance de la couronne. La royauté venait alors en aide aux *villains*, et réhabilitait ceux-ci de leur dégradation. Il y avait profit pour elle à proclamer à côté de la féodalité un élément nouveau qui pût lutter avec avantage contre les seigneurs et paralyser leur puissance. Plus les dépositaires de l'aristocratie allaient perdre de privilèges, plus la royauté devait gagner du terrain. Ce calcul était facile : les rois, investis d'ailleurs du protectorat des communes, regardaient celles-ci comme des feudataires d'une autre espèce, comme des vassaux collectifs, moins sujets que les autres à se laisser aller aux caprices de l'ambition ou du sang. Ajoutons que les chartes que le roi octroyait aux communes étaient largement payées et alimentaient le trésor de la couronne, avantage inappréciable qui déterminait souvent les rois à des concessions de privilèges, et qui fut pour la plupart des seigneurs un motif de s'enrichir en vendant la liberté à leurs vassaux et aux villes de leur dépendance. Les besoins d'argent entrèrent pour beaucoup dans cette révolution ; on racheta avec des sacrifices pécuniaires ce que la féodalité avait usurpé ; et alors, comme il arrive toujours, une transformation sociale qui fermentait depuis un siècle dans les esprits se révéla par occasion et fut accomplie du jour où une question d'argent compliqua la question de liberté. C'est la marche ordinaire des révolutions humaines.

La royauté ne se montra donc pas instinctivement ennemie de l'affranchissement des communes, et sur beaucoup de points elle le favorisa. Mais ce qui est également vrai, c'est que très-souvent, lorsque sa politique lui conseilla cette marche, elle vint en aide aux seigneurs contre les communes elles-mêmes, et lutta contre la bourgeoisie pour la contraindre à demeurer sous le joug. Cela se faisait lorsque les grands invoquaient les premiers contre les villes l'appui de la couronne, et alors le roi intervenait comme arbitre de la querelle ou comme tuteur des seigneurs, et le rôle de médiateur armé qu'il jouait établissait hautement sa puissance aux yeux de la démocratie et à ceux de l'aristocratie. D'un autre côté, il est juste de le dire, les révolutions communales commençaient d'ordinaire, comme toutes les commotions populaires, par des révoltes et des massacres. En dessous des citoyens honnêtes qui réclamaient de justes garanties se trouvait une multitude d'hommes grossiers, cruels, avides de pillage et de vengeance, et pour lesquels toute révolte contre l'autorité est toujours une occasion de satisfaire les appétits honteux du lucre ou du sang. C'est l'existence de cette multitude, c'est la part qu'elle prenait toujours au mouvement, pour souiller par des crimes une cause digne d'être défendue par des moyens plus purs, c'est là, dis-je, ce qui, dans le principe, pouvait faire révoquer en doute la légitimité de la révolution municipale. C'est ce qui explique sur beaucoup de points la répugnance que manifesta le clergé pour ce mouvement des peuples, et cette phrase par laquelle Guibert, abbé de Nogent, le juge : « La commune, dit-il, est le nom » *d'une invention nouvelle et détestable*, qui se règle ainsi : c'est que tous les serfs et tributaires

» ne sont plus obligés qu'à payer une fois par année
» la redevance qu'ils doivent à leurs maîtres ; que
» les fautes qu'ils commettent contre les lois sont
» punies par des amendes légales, et qu'ils demeurent
» exempts de toutes les exactions qu'on a
» coutume d'imposer aux esclaves. » Au point où
en sont actuellement les idées, nous avons peine à
partager l'horreur que cet ordre de choses inspirait
au vieil historien.

Si la féodalité eût compris les nécessités de cette époque, elle eût elle-même présidé à l'affranchissement des communes, et il lui aurait été facile de le diriger et de le contenir ; mais elle n'eut pas cette prévision. Il serait superflu de nous en étonner et injuste de lui en faire un crime. Les pouvoirs publics, pas plus que les hommes, ne sont aptes à deviner l'avenir, et les seigneurs pouvaient bien ne pas comprendre ce que leur réservait l'affranchissement des communes, lorsque les bourgeois eux-mêmes, au plus fort de l'insurrection, ne prévoyaient pas que leur rébellion, souvent commencée à propos de querelles subalternes ou d'une question de taxe, devait avoir pour les races futures des conséquences qu'il n'est pas encore permis de définir parce que leur dernier terme nous échappe.

En nous reportant au moyen-âge, les résultats immédiats de l'affranchissement des communes furent, d'abord, la création d'une classe moyenne (dont les éléments ont beaucoup varié jusqu'à nos jours), qui tempéra ce qu'avait d'absolu l'organisation féodale et prépara l'organisation politique de la société moderne ; ensuite, l'établissement de rapports de clientèle et de patronage entre la royauté et la bourgeoisie, l'une de ces forces sociales rendant à l'autre ce qu'elle en recevait, au détriment du

pouvoir aristocratique nécessairement affaibli ; enfin la rivalité des classes, c'est-à-dire de la noblesse, de la bourgeoisie et plus tard des ouvriers et prolétaires, rivalité qui remplaça la subordination et la hiérarchie, et fit renaître, au déclin de la féodalité, de longues luttes qui durent encore, qui peut-être dureront autant que la société, et qui, en amassant sur les contemporains des calamités et des misères nombreuses, n'ont pas laissé que de contribuer puissamment aux progrès de la civilisation et de l'esprit humain : tant Dieu poursuit son œuvre au milieu des doutes et des contradictions de l'homme ! tant il sait faire jaillir le bien du mal, la lumière des ténèbres !

§ IV. Chevalerie.

Il est temps de parler ici de cette célèbre chevalerie dont les souvenirs nous ont été transmis d'âge en âge. Cette institution a donné lieu de nos jours à de nombreux commentaires et à de vastes recherches ; mais, malgré ces études, le mystère de son origine, de son but et de ses travaux n'a jamais été suffisamment éclairci. Cela tient à ce que la chevalerie n'a été longtemps connue que par les romans, les légendes et les fabliaux du moyen-âge, et que, lorsque les historiens en ont enfin parlé, non-seulement elle avait subi des modifications qui la dénaturaient entièrement, mais encore ces écrivains ne se sont pas donné le souci de nous expliquer d'une manière claire une chose que tous leurs contemporains croyaient comprendre. De cette lacune historique naissent des doutes considérables qui portent sur l'essence même de l'institution ; il est presque impossible de distinguer aujourd'hui le vrai du faux,

le point où s'arrête l'imagination du romancier de celui où commence la tradition sérieuse.

La chevalerie nous apparaît au douzième siècle comme un fait accompli dont l'origine demeure incertaine, dont l'existence seule est incontestable. C'est une organisation résultant moins de règles précises que d'un ensemble de sentiments d'une moralité particulière et d'actions guerrières ou généreuses ; c'est, en quelque sorte, moins le caractère sacré, un sacerdoce militaire qui a son noviciat, ses degrés d'initiation, son costume spécial, et je ne sais quelle sainteté de convention humaine qui s'appelle honneur ; c'est un *ordre* dans lequel on est admis après diverses cérémonies, dont on ne peut être exclu que par la mort civile, et qu'on a puissance de conférer à d'autres.

Au moyen-âge le malheur des temps avait fait reconnaître la faiblesse de l'homme isolé ; tous les éléments de la société tendaient donc à se réunir pour mettre la force de chaque individu au service de la communauté, et en retour celle de la communauté au service de chacun de ses membres. De là, pour les classes ouvrières, la cause des corporations d'artisans qui se formaient par métier, profession et genre de commerce, dans un but de charité ou de défense réciproque ; de là les communes, pour la bourgeoisie ; de là également, pour les hommes plus éminents, une association plus épurée, plus intellectuelle, plus noble, et qui était appelée chevalerie, soit que cette institution fût récente, soit encore qu'elle se rattachât à des faits sociaux d'une origine plus ancienne, opinion qui me semble fondée.

Le but avoué de la chevalerie était de servir de tutelle aux opprimés, aux veuves et aux ophelins, et, avant toute chose, de défense et d'appui aux

femmes. Le chevalier, armé de pied en cap, suivi de son écuyer, seul ou réuni à d'autres, se présentait partout comme le redresseur des torts et le champion des faibles. La lance à la main et l'écu au bras, il provoquait l'oppressé à un combat singulier, et sa victoire délivrait le malheureux. Ses principaux devoirs étaient la loyauté, le dévouement aux dames, la fidélité à la parole jurée, la protection accordée aux voyageurs, la courtoisie, le courage, et ordinairement l'accomplissement de certains préceptes religieux, tels que l'assistance à la messe suivie d'offrande, l'abstinence et le jeûne du vendredi. Chaque chevalier devait choisir une châtelaine, femme noble ou damoiselle, qu'il nommait *dame de ses pensées*, dont il prenait les couleurs, dont il subissait le joug, les mépris ou les caprices, qu'il invoquait au moment du combat, à l'instant des dangers et de la mort, et à laquelle il rapportait toute la gloire de ses faits d'armes ou de ses triomphes. On ne peut s'imaginer à quelle exagération les chevaliers portaient ce sentiment de respect et de fidélité envers ces souveraines, quelquefois très-imaginaires, de leur existence; ils allaient souvent jusqu'aux plus extrêmes limites du délire ou de la folie. L'un d'eux, qui se croyait des torts envers sa dame, se fait arracher un ongle, par pénitence; un autre * se coupe un doigt et l'envoie à sa dame, comme preuve de ce qu'il veut souffrir pour elle; le même parcourt le monde habillé en femme, portant le nom de dame Vénus, et contraignant les chevaliers qu'il rencontre sur sa route à briser avec lui des lances. Beaucoup se vouaient à la *chevalerie errante*, et se répandaient dans tous les pays, cherchant, pour

* Ulric de Lichtenstein.

l'honneur de leur dame, des combats et des luttes guerrières ; d'autres souffraient jusqu'à la mort la faim, la soif, le froid, les intempéries des saisons, en exécution de vœux faits en l'honneur d'une damoiselle ; d'autres enfin, non moins insensés, abandonnaient, par un motif semblable, le séjour des villes et des châteaux, et passaient leur vie dans les antres des bois et dans le creux des montagnes les plus désertes.

Un chevalier devait combattre à armes égales ; il ne pouvait s'abstenir de la lutte que lorsqu'il avait affaire à plus de trois ennemis. Si pendant l'action son adversaire perdait certains avantages, laissait tomber sa lance, se trouvait désarçonné, ou, par excès de fatigue, demandait un moment de repos, le chevalier devait lui permettre de reprendre ses armes ou l'équilibre, ou lui accordait une trêve. Pendant cette suspension, les deux ennemis prenaient place sous un arbre, aux bords d'une fontaine, à l'écart de la mêlée, et on aurait dit deux frères, à voir leur union et leurs politesses mutuelles. Un moment après ils se battaient avec acharnement, corps à corps, et jusqu'au dernier souffle. Quelquefois cependant l'un des deux tombait atteint d'une grave blessure, et alors son rival lui prodiguait des soins et le remettait à ses écuyers avec une sollicitude toute paternelle. Des chevaliers étaient-ils faits prisonniers de guerre ; esclaves de leur parole, ils se rendaient d'eux-mêmes en captivité, et l'on ne songeait point à s'assurer autrement de leurs personnes. Quand les occasions de combat à outrance leur manquaient, ils faisaient diversion à leur humeur belliqueuse par des fêtes appelées tournois. C'étaient des batailles simulées où l'on ne pouvait se servir que d'armes émoussées. Les chevaliers

de toutes les nations s'y rendaient, et rien de plus ordinaire que d'y voir combattre sans haine et sans colère, dans le seul but de plaire aux dames ou de multiplier les prouesses, des guerriers qui le lendemain devaient se trouver sur un champ de bataille plus sérieux et chercher à s'arracher la vie. Celui des chevaliers convoqués au tournoi qui demeurerait seul debout après avoir renversé les autres combattants, ou qui ne trouvait personne qui osât lui disputer l'honneur de la journée, était proclamé vainqueur. On le conduisait alors vers la reine du tournoi, appelée la dame de beauté, qui lui décernait le prix ; c'était tantôt une arme, tantôt une écharpe, quelquefois un ruban, un gant, une couronne. Le soir, le même banquet réunissait vainqueurs et vaincus, et tous, rangés autour d'une énorme table, dans les salles basses ou dans les galeries ornées de trophées de quelque château, prenaient part à de copieux repas dont le paon, le héron, le sanglier, le bœuf et les vins d'Espagne ou d'Italie formaient la base essentielle. La reine du tournoi et le seigneur châtelain présidaient au banquet, et souvent des bardes, dans le Nord, et des troubadours, dans les régions du midi, charmaient le festin en chantant les exploits des héros morts ou la beauté des dames vivantes.

La vie du chevalier était soumise à des règles qui en déterminaient chaque phase. Celui qui voulait entrer dans l'ordre se préparait dès l'enfance à sa condition future. Il commençait par le grade inférieur de page. Le page, après avoir passé par les fonctions de damoiseau et de varlet, parvenait au rang d'écuyer. Il portait devant le chevalier les différentes pièces de l'armure, les gantelets, le heaume, le bouclier ; il l'aidait en outre à se revêtir de ses armes. Arrivé au grade de bachelier ou *bas*

chevalier, il accompagnait le chevalier dans les combats. Chacune de ces gradations était accompagnée de cérémonies particulières qui acquéraient un haut degré de solennité lorsqu'il s'agissait d'élever l'un des aspirants à la dignité de chevalier. On se préparait à cet honneur par le jeûne et la prière ; quand arrivait la dernière nuit, le récipiendaire ne se couchait point, mais demeurait soit dans l'église, soit aux portes des chapelles, debout et en tenue de guerre. C'est ce qu'on appelait la *veille aux armes*. Le jour de la réception tous les chevaliers de la contrée, et avec eux les parents et les amis du novice, le conduisaient à l'église, vêtu de blanc, son bouclier pendu au cou. Les dames et les damoiselles présentes à la cérémonie agrafaient ses éperons, sa cuirasse et les autres pièces de son armure. Le plus ancien des chevaliers s'approchait alors et complétait l'investiture en donnant au récipiendaire une épée et la *colée* ou accolade *, et l'embrassait en disant : « *De par Dieu, Notre-Dame et monseigneur saint Denis* (ou tout autre saint), *je te fais chevalier*. » L'écuyer amenait alors le palefroi ou cheval de bataille, et le nouveau chevalier s'élançait en selle, brandissait une lance et décrivait plusieurs cercles en faisant flamboyer son épée. Autant ces solennités étaient honorables et enviées, autant la dégradation de tout chevalier félon ou traître était accompagnée de cérémonies infamantes. Le coupable était conduit sur un échafaud, où les bourreaux brisaient et foulaient aux pieds ses armes. Son écu noirci était attaché à la

* Dans l'origine, c'était un léger soufflet ; mais lorsque l'honneur espagnol devint à la mode, on remplaça ce soufflet symbolique devenu humiliant, par un coup de plat d'épée.

queue d'une jument et traîné dans la boue. On versait de l'eau chaude sur sa tête, comme pour effacer le caractère de l'accolade, et, après l'avoir traîné par une corde au bas de l'échafaud, on l'emportait sur une civière, couvert d'un drap mortuaire, comme pour indiquer qu'il avait cessé de vivre de la vie de l'honneur.

Telle était la chevalerie aux jours de sa puissance : les ténèbres dont cette période de notre histoire est encore enveloppée ne permettent guère de remonter à l'origine d'une si singulière institution. Ce n'est guère qu'à dater du onzième siècle qu'on la voit régulièrement organisée ; mais il est vrai de reconnaître que des sentiments analogues s'étaient depuis longtemps manifestés chez d'autres peuples. A toutes les époques de transition où une société a passé de l'état sauvage et barbare à l'état de civilisation naissante, les idées chevaleresques ont pris place en première ligne dans les esprits. La vengeance, la soif du gain, la brutalité des mœurs ont insensiblement disparu devant la clémence, la générosité et la courtoisie. Les sauvages égorgent leurs ennemis et les mangent ; les barbares les réduisent à l'esclavage ; les peuples civilisés ne les combattent que face à face, loyalement, et leur pardonnent après le combat. Les nations à leurs premières origines ont pour armes ordinaires le meurtre, l'assassinat et la perfidie ; lorsqu'elles avancent en âge, elles adoptent le droit des gens et tiennent à honneur la fidélité et la franchise. Tous les peuples ont donc eu une sorte de chevalerie héroïque et militaire, non constituée en corps, mais résultant de certains sentiments et de certaines idées. Chez les anciens, Thésée, Hercule, Pirithoüs n'étaient que des chevaliers errants qui parcouraient la terre pour la pur-

ger de monstres ; Alexandre, qui s'en va conquérir le monde pour le seul plaisir de la gloire, est un héros coulé dans le même moule, et la chevalerie l'accepte comme l'un de ses modèles. Chez les Arabes, en Perse, dans l'Inde, dans tout l'Orient, les sentiments chevaleresques se manifestent, sinon par une organisation régulière, au moins par la littérature et même par certaines idées fortement empreintes dans toutes les nations barbares, telles que l'hospitalité et la foi au serment. Toutefois, c'est principalement dans la vieille Germanie que nous voyons apparaître, à toute époque, un ensemble de faits, de traditions ou de pensées qui rappellent d'une manière évidente la chevalerie. Dans les monuments qui nous sont restés sur cet ancien peuple *, on rencontre à chaque pas des ennemis généreux, des amis qui se combattent en s'aimant, des hommes fidèles à l'honneur **.

Mais ce qui rattache davantage l'histoire de la chevalerie à celle des peuples de la Germanie, de ces vieux Teutons que nous avons vus se faire un point d'honneur de combattre à demi nus contre les Romains couverts de fer, c'est un sentiment qui se retrouve porté à un haut degré chez ces Barbares et qui tenait à leur paganisme ; nous le définirons assez clairement en l'appelant la religion de la femme.

Dans l'enfance de la société germanique, pendant que les guerriers, réduits à la plus affreuse existence,

* Je citerai d'abord Tacite, à qui il faut toujours remonter lorsqu'il s'agit de la Germanie, puis le poème des *Nibelungen*, qui nous montre, par une sorte d'anachronisme, la chevalerie contemporaine d'Attila ; puis encore l'Edda, les Sagas, les traditions islandaises, etc.

** *Opprobrium non damnum barbarus horrens.* — Le barbare a horreur de l'opprobre, et non de la mort.

consommaient leurs forces à poursuivre les bêtes fauves ou à lutter contre les horreurs des climats septentrionaux, ils retrouvaient cependant au sein de leurs familles une sorte de repos et de bonheur ; les soins prévenants de leurs épouses, de leurs jeunes filles ou de leurs mères adoucissaient la misère de leur existence ; la femme, avec sa douceur, la délicatesse de son esprit, les charmes de ses traits, et en même temps par cet empire qu'elle exerce sur la société, apparaissait aux sauvages Teutons comme une divinité bienfaisante, comme un ange tutélaire. Cette exaltation de reconnaissance leur fit souvent regarder la femme comme un être d'une nature supérieure, digne d'un culte ou d'une adoration, et chargé d'une mission sublime sur la terre. Le christianisme tempéra ce sentiment ; il restitua à la femme son caractère terrestre, et non-seulement il cessa d'en faire une sorte de déesse, mais encore il l'éloigna du gouvernement des hommes et des fonctions du sacerdoce. Plus tard, les traditions germaniques reparurent ; malgré les sages efforts de l'Église, elles flattèrent les imaginations ardentes et séduisirent la portion la plus cultivée de la nation ; les chants des poètes, dans le Midi et dans le Nord, favorisèrent cette réaction en exaltant des âmes naturellement généreuses, mais passionnées et ouvertes à toutes sortes d'impressions bonnes ou mauvaises. Les dames de beauté qui faisaient l'ornement de la société féodale, les nobles châtelaines qui donnaient l'hospitalité aux chevaliers, soignaient leurs blessures et distribuaient aux vainqueurs des écharpes et des couronnes, se présentèrent à l'esprit de ces guerriers avec cet entourage mystique, avec ces attributs surnaturels qui avaient amené les vieux Germains à diviniser la femme. Les chevaliers, que

les lumières de la foi préservaient d'une si étrange erreur, ne créèrent pas moins pour leur usage une religion factice, purement imaginaire, dans laquelle Dieu avait la première place, la femme la seconde, de telle sorte que cette dernière était élevée par la pensée au-dessus de l'humanité. Ainsi, de la double alliance des mœurs et des vertus chrétiennes avec les traditions du paganisme germanique, naquirent les sentiments chevaleresques et nécessairement *l'ordre* même de la chevalerie. Le chevalier, par un mélange condamnable de religion et de galanterie, osa partager entre Dieu et la dame de ses pensées un amour dont Dieu seul doit être l'objet, une âme qui ne peut cependant servir deux maîtres. C'était par dévouement à la femme et non à Dieu que ces paladins du moyen-âge souffraient mille tortures, mille dangers et la mort même; c'était en invoquant leur dame qu'ils sortaient de ce monde pour comparaître devant leur juge.

L'Église comprit son rôle; lorsque toutes les imaginations, égarées par une poésie molle et licencieuse ou par la lecture des fabliaux et des romans, se portaient vers la chevalerie et la regardaient comme une prêtrise, comme une institution sainte, l'Église entreprit de l'abolir ou de la circonscrire dans de justes limites; elle ne lui épargna ni les avertissements, ni les anathèmes; et souvent, pour donner le change aux sentiments de l'humanité et au délire chevaleresque, elle entreprit de diriger cette exaltation vers un but honnête ou chrétien. De ces efforts de l'Église naquirent de célèbres ordres militaires, tels que les Hospitaliers, les Templiers, les chevaliers de Rhodes et quelques autres qui, en faisant profession de vie religieuse, se vouèrent à la fois à combattre les Infidèles et à soigner charitable-

ment les croisés ou les pèlerins. Ces ordres servirent d'abord avec courage la cause catholique, mais leur fortune fut diverse ; les uns s'éteignirent sans bruit, d'autres se séparèrent de la mère commune des chrétiens, et n'ont laissé que des souvenirs plus odieux encore qu'honorables. Nous reviendrons sur ce sujet dans la suite de cette histoire.

Telle a été la chevalerie : une fusion inexplicable de croyances chrétiennes et de réminiscences de l'idolâtrie germanique ; un mélange de vertus sublimes, telles que la clémence, le dévouement, la loyauté, et de sentiments ridicules ou coupables, tels que la soumission servile au caprice des dames, la recherche des aventures, la réhabilitation romanesque de l'adultère et l'adoration de la femme. Soit qu'on l'envisage avec une sorte de complaisance, soit qu'on la condamne, il est juste de remarquer qu'elle a exercé une influence immense sur la civilisation et l'avenir. Bien que cette institution, justement fameuse, ait cessé d'être, bien que la chevalerie en Europe, soit qu'on étudie sa première origine, soit qu'on la suive dans ses diverses phases, depuis le roi Arthus et le paladin Roland jusqu'à Charles-le-Téméraire, de Charles-le-Téméraire à Bayard, et du chevalier sans peur et sans reproche au héros imaginaire de Cervantes *, qui en fut comme la dernière expression, on ne pourra s'empêcher de reconnaître qu'elle a laissé des traces ineffaçables de son passage dans nos mœurs, dans nos idées, dans notre langage, dans les rapports de famille et dans le droit des gens. Cette vérité, dont la démonstration serait si facile, justifiera la longueur inusitée des détails qu'on vient de lire.

* Don Quichotte.

§ V. Langue et dialectes.

La langue parlée dans les divers États de la France s'était considérablement modifiée depuis Charles-le-Chauve. Nous avons vu de quels éléments, celte, gaëlic, latin, goth, germain, normand, et même arabe *, altérés diversement les uns par les autres, elle se composait sous les deux premières races. Chaque couche de population qui avait recouvert la Gaule avait laissé, dans le langage aussi bien que dans les mœurs du pays, des traces de sa domination ou de son passage. De ce mélange de dialectes si peu semblables s'était formée à la longue, sans règles précises, une sorte de langue appelée romane, ou par corruption *roman*, et dont le nom seul témoigne que le latin en formait un élément très-considérable. Longtemps cet idiome fut réduit à l'état de patois populaire : les rois carlovingiens et leurs courtisans se piquaient de n'employer entre eux que la langue germanique ; de leur côté les évêques, les abbés et le clergé conservaient soigneusement l'usage du latin, seul employé, à très-peu d'exceptions près, dans les prières de l'Église catholique. Mais lorsqu'à la bataille de Fontenay la nationalité gallo-romaine eut prévalu sur celle des conquérants germaniques, le roman devint peu à peu plus familier, tant qu'enfin l'ancienne langue des Francs fut généralement abandonnée, et le latin spécialement consacré aux travaux de la science, comme aussi aux récitations liturgiques et aux usages du culte.

* A la suite des longues invasions des Maures dans le Midi. Il nous reste encore de ces peuples beaucoup de noms d'hommes ou de lieux terminés en *oz*.

Dès le commencement du onzième siècle le roman était devenu la seule langue nationale, et son incontestable supériorité sur tous les autres idiomes de l'Europe occidentale l'avait fait adopter dans les diverses cours voisines de la France. La conquête de l'Angleterre par les Normands en fit la langue officielle du peuple vaincu, et l'anglo-saxon suivit la condition obscure et humiliante de ceux qui le parlaient. Plus tard, cependant, par une réaction naturelle, ce dialecte opprimé reprit le dessus, et, après avoir été employé à la cour, dans les armées et dans les châteaux, le roman s'éteignit en Angleterre, ne laissant plus dans le dictionnaire de ce pays qu'un certain nombre de mots défigurés de jour en jour par l'accentuation ou l'orthographe.

En France cette langue eut de meilleures destinées ; à l'époque dont nous retraçons l'histoire, elle se divisa assez régulièrement en deux grands dialectes : le roman provençal et le roman wallon, l'un parlé au midi, l'autre dans le Nord. Les traditions du latin avaient été inégalement conservées dans les provinces de l'ancienne Gaule ; comme cette langue était arrivée à un degré de perfection assez avancé, chaque nom, selon qu'il en était fait emploi, avait une désinence différente * ; ces diverses terminaisons, auxquelles étaient soumis, par leurs rapports grammaticaux, l'adjectif et le participe, permettaient d'indiquer, sans le secours des circonlocutions ou des articles, le rôle que les substantifs avaient dans le discours. Mais les langues des

* C'est ce qu'en terme de grammaire on appelle *cas* : tels sont le nominatif, le génitif, le datif, l'accusatif, etc.

Barbares ne s'étaient point pliées à cet ingénieux mécanisme. Par l'effet de l'ignorance, la population s'était contentée de choisir, selon sa propre accentuation, une seule désinence, se bornant à peine à distinguer le singulier du pluriel; le verbe avait été réduit à sa plus simple expression, c'est-à-dire à l'usage presque exclusif de l'infinitif. Le résultat de cette façon de procéder fut la création d'une langue informe, pauvre, et qui, tout en gardant les mêmes radicaux, changeait de terminaisons selon le caprice ou les origines des tribus ou des peuplades éparses sur le sol de la France.

Cependant cette langue, si pauvre à son berceau, s'enrichit insensiblement. Les mœurs et la courtoisie chevaleresques réagirent sur elle. Les principales cours de France devinrent des foyers de belles manières et de poésie, et les esprits, en s'épurant, donnèrent au langage les formes obséquieuses que la compagnie qui peuplait les châteaux et embellissait les tournois avait adoptées pour elle. Comme dans chaque famille un homme au moins parlait la langue latine pour les besoins des prières communes, ce fut naturellement sur le latin qu'on modela le roman; la grammaire latine servit de base à la langue nouvelle, et celle-ci, qui tenait son génie des traditions celtiques et teutoniques, emprunta au latin une partie de ses règles ou de ses principes. Les terminaisons toujours différentes, comme je l'ai remarqué plus haut, fixèrent seules la ligne de démarcation entre le roman du Nord, ou wallon, et le roman du Midi, ou provençal *.

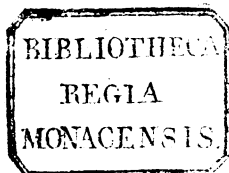
* Deux autres branches du roman parvinrent alors également en Europe à l'état de langues régulières : ce furent le roman *castil-*

Le wallon (welche) participait de la prononciation dure et sourde des Allemands et des Belges ; il était parlé à Paris, capitale du royaume, et dans les cours célèbres de Normandie, de Bourgogne, de Champagne et de Flandre, et particulièrement en Picardie. Le provençal, gracieux et sonore comme toutes les langues du Sud, était en honneur dans les cours d'Arles, de Vienne, de Bordeaux, de Poitiers, de Limoges, de Toulouse et de Barcelonne. Ils suivirent la condition des peuples chez lesquels ils étaient en usage ; la suprématie politique appartenant aux Français du nord de la Loire, leur idiome, quoique moins harmonieux et moins pittoresque, prévalut sur celui des Aquitains et des Provençaux. Cette préférence suffit dès lors pour le constituer à l'état de langue nationale, de langue française proprement dite, et à reléguer le roman méridional au rang de patois, sans tenir compte d'ailleurs de son incontestable supériorité musicale *. Mais si le provençal fut réduit à cette condition secondaire, il prit sa revanche en servant d'organe gracieux et facile à cette littérature du midi qui, plus tard, occupera une place si remarquable dans l'histoire de l'intelligence française et de l'esprit humain. Ce n'est

lan, où l'accent et l'idiome wisigoth s'allièrent au latin et donnèrent naissance à l'espagnol moderne, et le roman *italien*, (se subdivisant en quatorze dialectes dont les plus célèbres étaient le toscan et le sicilien), qui, plus que tout autre, en s'alliant à l'ostrogoth et en subissant l'invasion tudesque, garda le génie, les inversions et les radicaux du latin.

* Si le provençal, qui n'a que des sons pleins, eût prévalu, il aurait donné au français l'éclat de l'espagnol et de l'italien ; mais le midi de la France, toujours sans capitale importante et sans roi, ne put soutenir la concurrence du nord, et l'influence du patois wallon s'accrut avec celle de la couronne. C'est donc le génie clair et méthodique de cet idiome et sa prononciation sourde qui dominent aujourd'hui dans la langue française.

point encore ici le lieu d'en indiquer les premiers développements ; les étroites limites que nous nous sommes assignées ne nous permettent pas de suspendre plus longtemps le récit des faits.



FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

	pages.
PRÉFACE.	1
PRÉCIS DE L'HISTOIRE DES GAULOIS.	
CHAP. I ^{er} .— <i>État de la Gaule avant la domination romaine.</i>	
§ I. Diversité des races.—Premiers âges.	1
§ II. Émigrations gauloises.—Invasions en Italie et en Orient.	9
§ III. Premières invasions dans la Gaule transalpine.—Les Teutons et les Cimbres.	21
CHAP. II. <i>État moral et politique de la société gauloise.</i>	
§ I. Mœurs et coutumes des Gaulois.	32
§ II. Religion des Gaulois.	36
§ III. Société politique des Gaulois.	40
CHAP. III. <i>De la conquête des Gaules et de la domination romaine.</i>	
§ I. Progrès des Romains en Gaule.—Campagnes de César.	44
§ II. Domination romaine.	55
§ III. La Gaule à l'état de province romaine.	62
§ IV. La Gaule chrétienne.	66
§ V. Invasions des Barbares dans les Gaules.	72
NOTIONS HISTORIQUES SUR LES FRANCS.	
CHAP. I ^{er} .—§ I. Origine des Francs.	85
§ II. Mœurs et coutumes.	89
§ III. Institutions politiques.—Royauté.	91
CHAP. II. § I. Guerres contre l'empire.—Ère païenne.	95
§ II. Premiers rois.—Suite de l'ère païenne.	98
Clodion-le-Chevelu.	100
Mérovée.	102
Childéric I ^{er} .	103

MONARCHIE FRANÇAISE DANS LES GAULES.

PREMIÈRE DYNASTIE, dite des Mérovingiens.—*Rois chevelus.*

	pages.
Clovis I ^{er} .	109
LES FILS DE CLOVIS.— <i>Royaume de Metz ou d'Austrasie</i> : Thierry ou Théoderic, Théodebert, son fils, Théodebald, son petit fils, rois.— <i>Royaume d'Orléans</i> : Clodomir ou Klodomir, roi.— <i>Royaume de Paris</i> : Childebert I ^{er} ou Khildebert, roi.— <i>Royaume de Soissons</i> : Clotaire I ^{er} ou Kloter, roi.	126
LES FILS DE CLOTAIRE : Caribert (Herebert), roi de Paris. Gontran (Gundchram), roi de Bourgogne. — Sigebert (Sigheberht), roi d'Austrasie.—Chilpéric (Hilpèrik) roi de Soissons ou de Neustrie.	140
<i>Royaume de Neustrie</i> : Clotaire II.—Frédégonde, régente.—Landry, maire.— <i>Royaume d'Austrasie et de Bourgogne</i> : Childebert II.—Théodebert II.—Thierry II.—Brunehaut, régente.	154
Clotaire II.	162
Dagobert I ^{er} .	166

ÈRE DES ROIS FAINÉANTS ET DES MAIRES DU PALAIS.

<i>Royaumes de Neustrie et de Bourgogne</i> : Clovis II, roi.—Ægha et Erchinoald, maires de Neustrie.—Flachat (Flavade), maires de Bourgogne.— <i>Royaume d'Austrasie</i> : Sigebert, roi.—Pepin-le-Vieux et Grimoald, maires.	170
<i>Royaumes de Neustrie et de Bourgogne</i> : Clotaire III, roi.—Thierry III, roi.—Ebroïn, maire.—Bertaire, <i>id.</i> — <i>Royaume d'Austrasie</i> : Childéric II, roi.—Wulfoald, maire.—Pepin d'Héristal, duc.	177
<i>Royaumes de Neustrie et de Bourgogne.</i> — <i>Rois fainéants</i> : Clovis III, Childebert III, Dagobert III, Chilpéric Daniel. Maires : Pepin d'Héristal, Theudoald, enfant. — Raginfred, Charles-Martel. — <i>Austrasie</i> : Pepin d'Héristal et ses successeurs, ducs.	186
Thierry IV, dit de Chelles, roi.—Charles-Martel, maire du palais, duc d'Austrasie.	190
Gouvernement de Charles-Martel.	195
<i>Royaumes de Neustrie, de Bourgogne et de Provence</i> : Childéric III, roi.—Pepin-le-Bref, maire.— <i>Austrasie et France Germanique</i> : Carloman, duc.	199

Institutions, mœurs et coutumes des Francs et des Gaulois sous la première race.

	pages.
§ I. Divisions des terres et des personnes.	202
§ II. Mission et influence du clergé.	211
§ III. Royauté mérovingienne.	215
§ IV. Mouvement intellectuel et littéraire.	219

DEUXIÈME DYNASTIE.—LES CARLOVINGIENS.

Pepin-le-Bref.	227
Charles I ^{er} , dit Charlemagne, et Carloman.	236
Charlemagne (Karl-le-Grand), roi.	237
Louis-le-Débonnaire (Ludwig), empereur d'Occident et roi des Francs.	272
Charles-le-Chauve.	288

Institutions, mœurs et société politique de la France sous la dynastie carlovingienne. — Ère féodale.

§ I. État respectif des nationalités. — Fusion des races.	304
§ II. Des changements qui s'introduisirent dans la situation des bénéfices et amenèrent le régime féodal.	311
§ III. Situation du peuple. — Hiérarchie féodale.	315
§ IV. Mouvement intellectuel et littéraire.	319

GOVERNEMENT FÉODAL.—SUITE DES CARLOVINGIENS.

Successeurs de Charles-le-Chauve.

Louis II, dit le Bègue.	324
Louis III et Carloman.	325
Charles-le-Gros, empereur.	326
Eudes.	329
Charles-le-Simple.	332
Robert I ^{er} .	335
Rodolphe.	336
Louis d'Outremer.	342
Lothaire.	344
Louis V, le Fainéant.	346

GOVERNEMENT FÉODAL.—TROISIÈME DYNASTIE DITE DES CAPÉTIENS.

Hugues-Capet.	349
Robert II.	356

	pages.
Henri I ^{er} .	363
Philippe I ^{er} .	366

GOUVERNEMENT FÉODAL.

Situation générale de la France au douzième siècle.

§ I. Géographie des fiefs.	381
§ II. Résumé historique.	390
§ III. Affranchissement des communes.	407
§ IV. Chevalerie.	417
§ V. Langue et dialectes.	428

FIN DE LA TABLE.

